This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR B
[redacted]
a39015 00027790 8b

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

1775-1780

JOURNAL INTIME

DU CHEVALIER DE CORBERON

CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE EN RUSSIE

Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes

PAR L.-H. LABANDE

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librajrie) en mai 1901.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C.ie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2120.

UN DIPLOMATE FRANÇAIS

A LA COUR DE

CATHERINE II

1775-1780

JOURNAL INTIME

DU CHEVALIER DE CORBERON

CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE EN RUSSIE

Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes

PAR L.-H. LABANDE

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1901

DK
169
.C77
A3
V.2

Director
Journal
6-21-57
75281

JOURNAL INTIME

DU

CHEVALIER DE CORBERON

ANNÉE 1776

(SUITE)

Mardi, 1er octobre. — A mon frère.

Encore un jour de gala, et nous ne sommes pas au bout. Nous avons été à la Cour, à cause de l'anniversaire de la naissance du grand-duc. On attend une promotion qui n'arrive point, et il y a plusieurs grandes charges de l'État vacantes. Le petit prince Galitzin espère être fait gentilhomme de la chambre.

J'ai été dîner chez le comte Chérémétief; il y avoit beaucoup de monde. Puységur y est venu. Je t'ai dit, je crois, mon ami, qu'il étoit arrivé de la surveille, fort content de sa course en Danemark et en Suède, et en assez bonne santé. Mme Nélédinski l'a trouvé cependant maigri et même le lui a dit, ce qui ne lui a point fait plaisir, à ce qu'elle m'a rapporté. Je crois qu'il restera ici l'hiver; il s'ennuie néanmoins, et il a dit à Combes qu'il pourroit bien aller à Paris par le premier traînage. Il a de nouveaux projets

au surplus, c'est d'entrer dans les négociations. Cette idée ne m'étonne pas, mon ami; je m'en doute depuis longtemps, et je crois qu'il n'a pas d'autre parti à prendre, s'il a l'étoffe suffisante, ce dont je doute. Puységur est un honnête garçon, mais il a peu d'esprit, point de ton, peu d'usage du monde, et ses connoissances sont presque nulles. Il a fait des mauvaises études; je ne veux pas dire pour cela qu'il sache peu ou point même le latin, ce qui est en effet, mais ce que je ne regarde pas comme une chose importante. Ce qui l'est davantage, c'est de savoir écrire correctement sa langue et la parler, de s'énoncer avec facilité et en bons termes, et cela lui manque. Ce qui lui manque encore et ce qui me paroît un point principal dans ce métier-cy, c'est un caractère soutenu, décidé, ferme; c'est de la finesse de tact pour juger les hommes et ne pas se laisser séduire, surprendre et deviner par eux.

L'après-midi il y a eu bal paré; j'ai dansé une contredanse avec le grand-duc, qui m'a parlé. C'est la première fois depuis la mort de la grande-duchesse.

Mercredi, 2. — Au même.

Nous avons enfin joué aujourd'hui notre comédie du *Glorieux*. Mon début dans Lisimon a eu tout le succès que je pouvois désirer. Mme Spiritof a fort joliment joué, les autres médiocrement; la plupart ont un accent gascon dans la prononciation qui ne fait pas un bon effet.

Vendredi, 4. — Au même.

Ne crois pas, cher frère, que je me borne ici aux connoissances simples de la société ou à celles du pays; on

veut m'en communiquer d'autres plus essentielles. Il s'agit de faire de l'or, et je vais être au premier jour initié aux mystères qui nous conduisent à ces connoissances précieuses. Je t'ai parlé de la loge du général Mélissino et des sept grades qui la composent; le septième et le dernier, qu'on appelle le Chapitre, vous instruit et de la matière première et des différens procédés qu'on lui fait subir pour achever l'œuvre. Il est vrai que personne du Chapitre n'est venu à bout de trouver ce qu'il cherche; mais ils ont, disent-ils, la conviction, et si cela est, il me semble que c'est beaucoup. Je serai fort aise d'être admis à ce Chapitre comme on me le promet, et je verrai à découvert l'opinion qu'on a sur cette belle chimère.

Nous avons eu spectacle françois à la Cour, avec un ballet en cinq actes du sieur Angolini : *Thésée et Ariane*. Je ne suis pas grand connoisseur de danse, mon ami, mais ce ballet ne m'a point plu. J'en ai vu un à Cassel, il y a deux ans, qui étoit bien autre chose. C'étoit *Iphigénie*, en cinq actes, par Noverre (1). Vous l'avez maintenant à Paris; et je pense que l'opéra françois avec lui et Glück (2) doit prendre une tournure bien différente de celle qu'il avoit jadis.

Samedi, 5. — Au même.

Le comte Nesselrode est venu me voir avec Bruhl, qui m'a laissé au bout de quelque temps avec l'Autrichien.

(1) Jean-Georges Noverre (1727-1810), d'abord maître de ballet à l'Opéra-Comique de Paris, puis à l'Opéra de Londres et de Lyon, à la cour du duc de Würtemberg, au théâtre de Vienne et de Milan, chargé, de 1776 à 1780, de la direction de la danse à l'Académie royale de musique de Paris.

(2) Nous rappelons seulement que Glück (1714-1787) vint à Paris faire représenter son *Iphigénie en Aulide* (19 avril 1774), *Orphée* (2 août 1774), *Cythère assiégée* (1775), *Alceste* (23 avril 1776), *Armide* (23 septembre 1777), *Iphigénie en Tauride* (18 mai 1779) et *Écho et Narcisse* (septembre 1779).

Celui-cy m'a fait ses contes ordinaires, m'a demandé des nouvelles de la nomination à la place de Cologne que j'ignore. Nous avons passé en revue quelques-uns de nos ministres étrangers, et dans le nombre m'ayant parlé de O'Dunne (1), qui est à Manheim, il m'a appris que dans le temps des négociations pour la paix de 1763 (2), à l'occasion de la cession de la Floride, ne pouvant avoir une réponse de l'Espagne par l'ambassadeur de cette puissance, le duc de Choiseul envoya l'Irlandois à Madrid, qui ne fut que douze jours dans sa course, et rapporta la réponse signée du Roy Catholique, qui fut présentée au conseil devant l'ambassadeur espagnol.

J'ai été dîner chez Mme Nélédinski ; elle étoit souffrante. Cette femme est charmante, mon ami ; mais si tu rassembles tout ce que je t'en dis dans mes lettres, tu la trouveras peut-être différente d'elle-même. C'est aussi ce que je trouve. Son caractère devient plus solide en l'examinant avec attention. Elle est d'ailleurs plus susceptible de tendresse soutenue que je ne l'avois imaginé. André lui tient toujours au cœur, et je vois avec plaisir, quoique mon amour-propre en souffre, que mon amitié pour ce jeune homme ait fait naître la sienne pour moi. Au surplus, je peux me regarder comme son ami, et elle m'en a assuré tantôt que je lui parlois de Galitzin et de l'amitié qu'il me témoigne : « Il n'en a pas sûrement autant que j'en ai pour vous », m'a-t-elle dit. La petite Yourasof, qui est chez elle, embellit ; je t'en ai parlé ainsi que de la Dougni. Ces deux jeunes personnes sont aimables, elles prennent

(1) Ministre plénipotentiaire de France près l'Electeur palatin.

(2) Traité de Paris de 1763, par lequel la France abandonna à l'Angleterre le Canada, les îles du golfe Saint-Laurent, l'Acadie française et une partie de la Louisiane. Elle céda en même temps à l'Espagne la Nouvelle-Orléans et le reste de la Louisiane, en dédommagement de la Floride donnée à l'Angleterre.

de la confiance en moi, et tout de cette maison me paroît intéressant.

En rentrant, j'ai monté chez le marquis de Juigné; il pense plus que jamais que le maréchal Czernichef ne sera point chef de la guerre et qu'il s'en retournera bientôt. On dit toujours néanmoins que le prince Repnin a conclu le marché de notre maison (1), et qu'en attendant les six mois écoulés pour que nous en sortions, il va prendre un appartement chez le comte Panin (2).

Dimanche, 6. — Au même.

Il y a eu dîner à l'ordinaire chez M. de Juigné, et nous sommes sortis après, le comte de Brühl et moi, pour aller voir le grand-échanson et le vice-amiral Greig, que nous n'avons pas trouvés. Nous avons fait ensuite une visite chez la comtesse Ivan Czernichef; les Tiéplof y ont fait de la musique sur un clavecin organisé, qui m'a paru très bon. Nous avons été après chez la Nélédinski, où étoit la Matouchkin. Cette dernière est toujours triste en comparaison de son ancienne manière d'être; mais cela ne lui va point mal. J'ai fait cinquante folies entre elles deux et j'ai remarqué, mon ami, que ma gaîté n'est pas diminuée. Mon âme, je crois, est plus susceptible que jamais d'impressions vives et subites. J'ai mis en voiture la Nélédinski et la Matouchkin, promettant à la première d'aller souper avec elle chez ses parens, et à l'autre de passer chez sa tante, ne pouvant y souper. Elles vouloient même me faire monter dans leur voiture, mais je voulois aller voir les Behmer et je n'ai pas accepté. En entrant chez

(1) On disait en effet que le maréchal Czernichef avait vendu au prince Repnine la maison où était logé le ministre plénipotentiaire de France.
(2) Son oncle.

les Behmer, Charlotte me voit de la poudre sur le nez et m'en fait des plaisanteries. Ne voilà-t-il pas ma funeste facilité de rougir qui me surprend? On le remarque, on rit, et je redouble. Charlotte me propose de rester, je dis que je suis engagé chez les Golovin : on répond que j'y vais bien souvent. J'ai pris le parti de rester et d'abandonner le souper des Golovin. En rentrant chez moi, j'ai trouvé Combes, qui prétend qu'on me gâte à Pétersbourg et que je m'y perdrai. Qu'en dis-tu?

A propos des fêtes qui commencent demain, je vais joindre ici la liste, ou du moins l'extrait de celles qui doivent avoir lieu.

Mardi, à dix heures, on s'assemblera le matin dans les appartemens de Leurs Altesses Impériales, qui y recevront les félicitations. Le soir, il y aura bal dans la galerie, et souper dans la grande salle pour les quatre premières classes de l'État et pour MM. les ministres étrangers. On se placera à table suivant l'ordre des billets tirés.

Mercredi, jour de repos.

Jeudi, on s'assemblera dans les appartemens de Leurs Altesses Impériales vers les onze heures, et le soir, il y aura Cour dans la galerie. Avant le dîner, on donnera une cocagne au peuple devant le palais.

Vendredi, jour de repos.

Samedi, jour de repos.

Dimanche, opéra italien.

Lundi, jour de repos.

Mardi, bal masqué pour la noblesse.

Mercredi, comédie françoise.

Jeudi, jour de repos.

Vendredi, comédie russe et bal masqué pour la noblesse et les négocians.

Samedi, jour de repos.

Dimanche, Cour le soir.

Lundi, jour de repos.

Mardi, comédie françoise.

Mercredi, bal paré et souper.

Pour la conclusion des fêtes on donnera un feu d'artifice; mais comme l'exécution dépend du beau temps, le jour en sera fixé alors et annoncé à midi par un signal de cinq coups de canon.

Voilà, mon bon ami, la liste de nos fêtes qui n'auront rien, je crois, d'extraordinaire. Dans les jours de repos, les Cadets et M. Betzky feront les frais à eux seuls des réjouissances; mais, en tout, cela ne sera pas merveilleux.

Lundi, 7. — Au même.

Le signal des cinq coups de canon commençoit, lorsque nous arrivions à la Cour, le marquis de Juigné et moi; nous étions des premiers. Successivement les femmes arrivèrent, parées comme des châsses et couvertes de diamans. Il faut venir à Pétersbourg, mon ami, pour y voir cette profusion de richesses. Au bout d'une heure, l'Impératrice arrive, suivie de Leurs Altesses Impériales; nous nous écoulons rapidement devant elles pour nous placer à la chapelle le moins mal possible. Le clergé a été au-devant pour les recevoir, et quand ils ont été vers le sanctuaire, l'Impératrice a pris la main du grand-duc et celle de la grande-duchesse, pour les conduire à l'autel. Là j'ai fini de voir, à cause du baron d'Üben qui, en colosse véritable, a couvert toute mon existence; et comme il faisoit chaud et pressé, je suis parti. Mais je vais te dire en quoi consiste la cérémonie, tel que m'a dit le peintre

Roslin, qui a vu le tout. Les deux époux se sont approchés de l'autel, où l'on a fait des prières. Le prince Orlof a tenu au-dessus de la tête du grand-duc la couronne, et M. Betzky au-dessus de la tête de la grande-duchesse. Les deux époux ont fait trois fois le tour de l'autel dans cette position et suivis d'Orlof et de Betzky, que cette cérémonie devoit beaucoup fatiguer. Le prince changeoit souvent de main; le vieux Betzky a tenu toujours la même, mais elle étoit tremblante comme la feuille. Le reste a été peu de chose. Tu me demanderas pourquoi on a choisi M. Betzky pour faire le pendant de cette cérémonie avec le prince Orlof. C'est, mon ami, que les bâtards sont heureux; car tu n'ignores pas, sans doute, que Betzky, ou Betzkoï est bâtard de Troubetzkoï. Ce n'est pas ici un déshonneur, et l'on donne à son bâtard ordinairement une partie de son nom; comme Betzkoï pour Troubetzkoï, Litzin pour Galitzin, etc. Quant à la cérémonie des deux couronnes suspendues, qui ressemble à celle que nous appellons tenir le poêle, il faut que ce soient deux garçons et non des hommes mariés.

Nous avons été dîner chez le prince Lobkowitz; j'ai été faire deux visites à la comtesse Soltikof et à la comtesse Pierre Czernichef, et je me suis rendu à la Cour, où il y avoit bal paré; j'ai dansé trois polonoises. La Cour a fini à sept heures; tout le monde étoit fatigué et avoit besoin du repos.

J'oubliois de te dire qu'il y a eu un grand dîner dans la galerie. L'Impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse étoient sous le dais, l'Impératrice en face et les deux époux aux deux bouts. Derrière Sa Majesté étoient le grand-échanson et le grand-écuyer, deux Narychkin. Il y avoit un couvert vis-à-vis celui de l'Impératrice pour celui qui coupe Sa Majesté a bu la santé des ministres

étrangers, et alors nous nous sommes retirés tous; car le corps diplomatique étoit vis-à-vis de cette table et séparé de la foule des autres curieux. Dans le reste de la galerie, il y avoit quatre tables pour les quatre premières classes de l'État, hommes et femmes. La galerie d'en haut étoit garnie de monde et occupée par la musique, qu'on n'entendoit pas. Le fameux Nolly a joué bien en pure perte, au milieu de ce brouhaha et des trompettes qui suivoient les santés de Sa Majesté Impériale. Les tables étoient étroites et servies en filet; on les avoit placées dessous des orangers, qui sortoient leurs têtes arrondies au-dessus des convives et faisoient un fort bel effet.

Il n'y a point eu de promotion. On s'attendoit à la nomination de quatre dames à portrait; mais on n'a nommé que ceux qui doivent porter la nouvelle du mariage dans les différentes cours : le jeune comte Romanzof pour Vienne; le prince Kourakin, gentilhomme de la chambre, à Stockholm; M. Domachenef, gentilhomme de la chambre et directeur de l'Académie des sciences, à Berlin; et M. Rokmanof à Stuttgard.

J'ai été faire une visite chez les Behmer; j'ai cru voir de la gêne, du froid, et je suis parti pour aller chez Mme Nélédinski, qui m'a engagé à venir souper chez son père. Je suis sorti avec Nélédinski pour voir les illuminations dans la ville. La plus belle étoit celle du prince Lobkowitz, la plus jolie celle de la comtesse de Bruce. La dernière représentoit un fronton d'architecture composé de quatre colonnes, une corniche et des vases au-dessus qui tournaient sur leurs pivots. Les lampes ou lampions étoient rouges, verts et bleus, comme des fioles transparentes de liqueur. C'est la manière turque, à ce que m'a dit Nélédinski, qui a été à Constantinople avec le

prince Repnin. Le monde étoit prodigieux, et un peuple immense et des voitures à l'infini; peu d'ordre et point de facilité pour circuler. Le quai de la Néva faisoit un fort bel effet; la forteresse, qui est de l'autre côté de la rivière, étoit dessinée en lampions et faisoit de loin un coup d'œil assez singulier. C'est à mon avis ce qu'il y avoit de plus noble.

J'ai soupé chez les Golovin; la Nélédinski m'a parlé de la Troubetzkoï, qu'elle n'aime pas à cause de sa fausseté; c'est dommage que cette jeune personne se gâte. Elle m'a parlé aussi de la comtesse Soltikof-Czernichef; elle est, dit-elle, méchante comme le diable et femme au superlatif. Sa vertu conjugale ne lui donne pas un grand mérite, parce qu'elle est laide. M. de Juigné en pense tout le bien possible; je ne sais s'il a raison, d'après ce qu'on m'a dit. Par quelle fatalité faudroit-il que ce nom de Czernichef fût dans plusieurs occasions une source d'erreur pour sa bonne foi?

Mardi, 8. — Au même.

On a été ce matin à la Cour, pour féliciter Leurs Altesses Impériales; l'on assure que le grand-duc s'est mis dans le cas d'un triple compliment, en donnant à sa femme des preuves de tendresse impériale. Je ne me portois pas bien, je n'ai pas été à la Cour et j'en suis fâché, parce qu'il y avoit beaucoup de monde et qu'on a baisé la main de la grande-duchesse. Le soir, il y a eu bal paré, où je n'ai pas voulu danser, quoique j'y fusse, ne m'étant pas montré le matin. Nous avons eu une longue conversation, Métélef et moi, sur le Chapitre où l'on veut m'agréer; car j'ai même pour moi M. de Perfilief, l'un des plus rigides du Chapitre.

Vers la fin du bal, tout le monde a été voir les appartemens du grand-duc et de la grande-duchesse; ils m'ont paru beaux, riches et meublés avec goût. Il y a eu souper à la Cour pour les quatre premières classes et les ministres étrangers. On a tiré des billets pour les places. Nous comptions souper, Galitzin et moi, chez la comtesse Matouchkin avec son père, mais elle a été nommée, ainsi que sa mère, au souper de la Cour.

Il n'y a point de promotion; on croit que ce sera pour le jour de naissance de la grande-duchesse, qui tombe dans deux semaines. Il y a des gens qui croient que le prince Kourakin, qui va à Stockholm, y restera comme ministre. D'autres disent cependant que Simolin y retourne.

J'ai eu une conversation avec Roslin chez le prince Lobkowitz sur le Danemark. Cette aurore brillante pour les arts et les lettres, que ce royaume a entrevues, est due tout à fait au feu roy (1) et non au ministère de Struensée (2) et de Brandt (3). Le mérite de ces deux personnages étoit renfermé dans leur vigueur physique, et les connoissances du dernier n'alloient guères au delà de celles de la médecine qu'il a professée.

Le comte de Solms ne paroît pas très content du choix de M. Domachenef pour aller à Berlin; c'est, dit-on, quoique chambellan, le fils d'un cocher.

Le prince Potemkin a reçu hier une humiliation du prince Orlof, qui l'a pris par le bras et l'a dérangé pour

(1) Frédéric V (1722-1766), roi de Danemark et de Norvège depuis le 6 août 1746. Il eut pour successeur son fils Christian VII (1749-1808).

(2) Jean-Frédéric, comte de Struensée (1737-1772), médecin particulier de Christian VII, successeur du comte de Bernstorf comme ministre des affaires étrangères, puis premier ministre. En janvier 1772, une révolution le jeta à bas du pouvoir et lui coûta la vie. (Voir ci-dessus, t. I, p. 300, note 2.)

(3) Enevold ou Ewald, comte de Brandt (1737-1772), chambellan et grand maître de la garde-robe de Christian VII, ami de Struensée, dont il partagea la fortune.

se faire place et rejoindre l'Impératrice, lorsqu'elle est sortie de la galerie après le feu. Le nouveau prince n'a rien dit, mais il s'est mordu les ongles avec dépit.

Un des goûts de l'Impératrice, mon ami, c'est d'avoir beaucoup de chiens. Elle en a une douzaine, plus jolis les uns que les autres. Lorsqu'elle va dîner, il y en a toujours un qui la suit. Dans cette pièce il y a un fauteuil destiné pour l'Impératrice, mais où elle ne s'assied pas : c'est le chien qui l'occupe. Le page de la chambre étend un mouchoir sur la bête chérie, à cause des mouches, ou sur le fauteuil, et cela lui donne un exercice subordonné aux différentes fantaisies du toutou, qui va et vient autant qu'il veut. Hier, l'une de ces bêtes privilégiées a été perdue, et l'on a cherché toute la nuit dans la ville. Le domestique de Cachélof a été le plus adroit, et l'on a payé ses soins de cent roubles.

J'ai fini ma journée par les Cherbatof, où j'ai soupé. Nos projets de comédie continuent; on veut jouer *Charlot*, pièce en trois actes de M. Voltaire, et le *Dépositaire*, du même auteur. Vous venez d'avoir à Paris deux culbutes, à ce qu'on m'a dit : *Coriolan*, tragédie, et *Fleur d'épine*, opéra-comique. Noverre fait aussi des siennes. Est-il vrai qu'il ait un peu malmené les chœurs profanes de l'Opéra? Il y a eu des démissions, une révolte! cela doit être assez divertissant, ce me semble.

Mercredi, 9. — Au même.

Je suis sorti en me levant, pour voir le général Mélissino et le comte de Brühl. Le premier n'y étoit pas, mais j'ai vu le second. Nous avons jasé ensemble de sa position, des espérances qu'on lui donne ici sur ses affaires et de la protection que lui accorde le grand-duc. Ce jeune

prince affecte dans les occasions de faire sentir qu'il a les mains liées et que s'il régnoit il auroit d'autres moyens. Je crois entre nous, mon ami, qu'il sera un médiocre souverain. Il a peu d'élévation dans l'âme, encore moins de philosophie dans la tête et une petite manière en tout. En voici une nouvelle preuve que tu pourras joindre aux autres.

Hier, à la Cour, après que l'Impératrice s'est en allée le soir, le grand-duc est resté avec sa femme et l'on a fait cercle autour d'eux. Comme il parloit au comte de Brühl, le marquis de Juigné passant derrière lui l'a poussé sans s'en apercevoir. Le grand-duc n'a rien dit; Bruhl a fait signe au marquis, qui s'est retiré; mais comme Son Altesse Impériale gesticule beaucoup, et que le cercle étoit très mobile autour de lui, M. de Juigné l'a encore poussé, et même une troisième fois. Alors le grand-duc, interrompant sa conversation, a dit au comte de Bruhl en allemand : « Oh! cela est trop fort! » et il s'est retiré en arrière de deux pas et a donné un coup de coude au marquis de Juigné; puis, se retournant, il lui a fait beaucoup d'excuses. Il s'est avancé de nouveau auprès du comte de Brühl et lui a dit encore en allemand : « Avez-vous remarqué? » Brühl lui a dit : « Monseigneur, vous ne pouvez pas croire que cela soit fait à attention. — Oh! a répondu le grand-duc, on ne fait point trois fois une chose sans dessein; mais vous avez vu aussi ce que j'ai fait! » Voilà, mon ami, le futur successeur de Catherine II et de Pierre Ier!

Après avoir dîné chez moi et fait quelques visites avec le marquis de Juigné, j'ai été passer deux heures chez Galitzin, avec qui j'ai causé longtems de Maçonnerie, de choses différentes et de philosophie. J'ai été souper chez les Behmer. Cet extérieur de gaîté générale et point

intime a étonné Charlotte. Je n'ai pas eu l'air de prendre garde à son embarras; j'ai parlé nouvelles et j'ai récité des vers de M. de Voltaire à Lekain (1) sur la Reine. Ils sont dans une lettre de La Harpe à M. de Chouvalof (2), et ils méritent d'être rapportés par le bon ton et l'aisance qui y règnent. Les voici :

Acteur sublime et soutien de la scène,
Quoi! vous quittez votre brillante Cour!
Votre Paris embelli par sa Reine!
De nos beaux-arts l'auguste (3) souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour!
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à sa grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux.
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah! laissons là les héros fabuleux;
Il faut du vrai : ne parlons plus que d'elle (4).

Ces vers sont fort jolis, quoique négligés, et la pensée qui les termine est de la galanterie la plus spirituelle.

Jeudi, 10. — Au même.

Nous avons eu ce matin cocagne; le soir courtac et la troisième illumination publique. On s'est assemblé chez Leurs Altesses Impériales, où l'Impératrice est venue; et à onze heures et demie ce spectacle très populaire a commencé.

Voici ce que c'est :

Il y a devant le palais une place fort grande, qui peut

(1) Le fameux tragédien Henri-Louis Cain, dit Lekain (1728-1778), protégé par Voltaire.

(2) André Pétrovitch Chouvalof entretenait une correspondance avec Voltaire, La Harpe, Chamfort, Helvétius, Marmontel, etc.

(3) *Var.* : la jeune.

(4) Ces vers ont été publiés dans les *Œuvres de Voltaire*, notamment dans l'édition préparée par Beuchot et imprimée par Firmin-Didot, t. XIV, *Poésies*, t. III (1833), p. 480.

contenir 30,000 hommes. Au milieu de cette place étoit élevé un amphithéâtre en bois carré soutenu de quelques degrés. Dessus, on pose un taureau cuit et recouvert d'un drap rouge, d'où l'on voit sortir la tête et les cornes de l'animal. Le peuple est là autour, retenu dans son impatience vorace par des gens de police qui, armés de fouets, répriment leur ardeur, à peu près comme nos chiens de chasse qui attendent la curée d'un cerf qu'ils viennent de forcer et qu'on dépèce avant de leur livrer. Dans la même enceinte, à droite et à gauche de l'amphithéâtre, il y a des fontaines élevées sous la forme de vases, et d'où jaillit le vin et le *kinclichi*. Au signal d'un coup de canon, chacun s'apprête, mais ce n'est qu'au second que les hommes de police laissent le champ libre. Alors on voit courir sus ce peuple grossier, qui semble plus barbare et plus brute encore à cet instant. Il y a cependant un autre motif que la gourmandise : il s'agit d'arracher la tête de l'animal par les cornes; celui qui l'apporte au palais reçoit cent roubles, prix de son adresse et de sa vigueur. Mais que de concurrents à cette victoire ! On se culbute, on s'estropie, on se foule, et tous veulent avoir part à cette gloire. Trois cens malheureux ont porté ou traîné tumultueusement leur dégoûtante victime, dont chacun tiroit un lambeau, et les cent roubles leur ont été partagés. Je n'aime pas, mon ami, ce spectacle grossier et barbare; je n'y vois qu'une avidité repoussante et sans motif tant soit peu élevé. Si les peuples se peignent dans leurs amusemens, on ne jugera point avec avantage le peuple russe dans les siens, et je ne reconnois pas dans ses usages les traces d'une origine anciennement noble. Nos anciens jeux, nos anciennes coutumes à nous dérivent ou de la valeur romaine, ou du culte religieux des Gaulois, ou de l'abusive mais belle chevalerie de nos

pères. J'aime alors, je respecte même ces habitudes bizarres, auxquelles des provinces éclairées ont encore un reste d'attachement. Ce sont les linceuls de la barbarie, diront quelques-uns, mais ces linceuls recouvrent de grandes vertus éteintes, et la vénération leur est acquise. Il est vrai que cette nation-cy n'a pas l'avantage de s'être entée sur une autre, comme la nation françoise : elle est neuve chez elle ; elle n'est pas sortie comme nous de ses bois et de ses rochers, pour occuper un théâtre jadis occupé par un peuple civilisé et poli. Ses conquêtes et son agrandissement n'ont porté que sur des voisins aussi sauvages qu'elle, et ce n'est que par une progression lente qu'elle parviendra au but où elle veut atteindre. Si les Romains ont eu une origine presque neuve et dépendante d'eux-mêmes, en s'établissant dans un pays qui n'avoit aucune existence, la rapidité de leur civilisation n'est due entièrement qu'à un gouvernement vigoureux et sage. Ils ont connu de bonne heure leur liberté et leurs droits naturels, et ils ont eu bientôt des hommes propres à soutenir l'une et les autres.

J'ai été un instant à la Cour, et de là chez les Galitzin, où j'ai trouvé la jeune comtesse Matouchkin, qui m'a fait toutes sortes de doléances sur son *Prince pointu* qui l'abandonne, dit-elle, et qu'elle aime plus que jamais. Elle m'a fait mille instances pour que je plaide sa cause, car elle ne peut point se passer de Galitzin, depuis qu'il la néglige. Oh ! femmes, femmes ! quelle est l'inconséquence de votre cœur ? Et faut-il vous tromper pour être sûr de votre tendresse ?

J'ai été, de là, souper chez les Golovin ; la petite Nélédinski m'a pris à part pour me parler de la Matouchkin, de la Troubetzkoï, d'elle et d'André. Et puis elle a pleuré, et j'ai été assez embarrassé de ma personne. Elle m'a dit

qu'elle avoit dans son tiroir des preuves de sa méchanceté. Il paroît que c'est une femme qui lui a envoyé une lettre du comte. Comme elle m'a dit que personne ne le savoit, je n'ai voulu lui demander aucun détail. En vérité, mon ami, cette jeune femme est intéressante plus qu'on ne croit, et son amitié est singulièrement flatteuse; mais adieu, adieu, mon bon ami!...

Vendredi, 11. — Au même.

J'avois été engagé la veille à dîner aujourd'hui chez les Spiritof. J'y ai été; il y avoit beaucoup de monde, mauvaise chère et peu d'amusemens. Mais les maîtres de la maison sont gens honnêtes, et l'on est toujours bien en pareille compagnie. Après le dîner, j'avois dessein de m'en aller faire des visites; l'on m'a retenu pour aller voir les ombres chinoises, petit spectacle que j'ai vu à Paris et qui m'a rappelé cet agréable séjour; car on a beau dire, les voyages sont agréables, mais on s'y ressouvient de ce vers de Belloy :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Il a fallu revenir chez les Spiritof, pour y déposer le fils de la maison que j'avois mené; cela a dérangé mes projets. Je suis rentré chez M. de Juigné, où il y avoit souper, après avoir vu le consul, chez qui je suis resté une demi-heure. Notre souper a été aussi gai qu'il pouvoit être avec les gens qui le composoient. On a fait de la musique, ce qui ne m'a pas fort amusé; mais je me suis mis à table à côté du comte de Brühl, et nous avons causé. La faveur du grand-duc paroît se montrer visiblement pour lui. Ce matin, ce prince lui a parlé de ses affaires et a répondu aux sollicitations du comte, qu'il le désiroit au service

d'ici, et que ce seroit le moyen de seconder sa bonne volonté. Brühl ne lui a pas caché deux inconvéniens qu'il y voit avec raison : la loi de Pierre I^er^, qui fait reculer d'un grade tout étranger qui vient servir en Russie, et les distances effrayantes des postes où l'on vous envoie dans le service. Le grand-duc, en convenant du premier, lui a dit que le second inconvénient n'aura pas lieu vis-à-vis de lui, et que, s'il désiroit l'attacher au service, c'étoit pour l'avoir près de lui. Tout cela est bien flatteur; mais comment se laisser éblouir par les promesses d'un prince qui n'a point de caractère, point de tenue, et qui par sa conduite dément aujourd'hui ce qu'il a fait la veille? L'amitié vive qu'il a eue pour Razoumofski et son changement subit doivent effrayer tout homme qui court la même carrière. Razoumofski lui a manqué, dit-on, dans sa femme; mais est-on certain que la grande-duchesse soit coupable? On m'a raconté, il est vrai, qu'à Moscou, le grand-duc, montant à cheval, dit au prince Gagarin : « Allez tenir compagnie à la grande-duchesse et ne la quittez pas. » Il y envoya également Nicolaï, et l'un et l'autre allèrent d'après ces ordres chez la grande-duchesse, qu'ils trouvèrent en tête à tête avec Razoumofski. Cette princesse leur dit qu'elle n'avoit pas besoin d'eux; mais, comme ils insistèrent pour rester, d'après ce qui leur avoit été dit par le grand-duc, elle se retira vers une croisée pour causer avec Razoumofski à voix basse. Alors ils passèrent dans la pièce à côté. Le grand-duc arriva après sa promenade, et voyant la grande-duchesse avec Razoumofski seul, il demanda à Gagarin et à Nicolaï pourquoi ils s'étoient retirés; sur ce qu'ils lui racontèrent, le grand-duc reprit : « Il falloit toujours rester comme je vous en avois prié; j'avois mes raisons pour cela! » Qu'est-ce que cela peut-il prouver? Que le grand-duc étoit soupçonneux, et cela doit être d'après son

caractère. Je ne sais, au surplus, s'il y a jamais eu quelque chose entre la grande-duchesse et Razoumofski. Cette princesse avoit bien d'ailleurs assez d'empire sur son mari et assez d'adresse pour le mener à ses volontés. On prétend qu'un projet de révolution de la part du grand-duc, et qu'elle savoit, étoit dans sa main un moyen puissant pour le contenir, en le menaçant de le révéler. Elle a été accusée de pareils projets, et elle en étoit capable; mais l'on ajoute que, si elle les avoit entrepris, ce n'eût été qu'en sa faveur, sans y associer le grand-duc. Le prince de Waldeck (1) a dit au prince d'Anhalt, en parlant de la grande-duchesse : « Si celle-là ne fait pas une révolution, personne n'en fera. »

Samedi, 12. — Au même.

Je ne sais, mon ami, si j'ai tort, mais je ne suis pas content de mes pinceaux. Je veux peindre des hommes, et les physionomies m'échappent. Au lieu de saisir l'ensemble et de revenir simplement après sur les détails, je m'attache à quelques particularités qui me plaisent davantage; le reste est négligé. C'est en politique philosophe que je devrois faire mes remarques, il se trouve que c'est en observateur sensuel que je réfléchis; et quand par hasard je jette rapidement les yeux sur la page que j'ai écrite, je me reproche ou la sécheresse d'un gazetier, ou le personnel d'un épicurien. D'ailleurs, je mets trop peu de temps à faire mon examen; mais qu'importe, me dirastu, l'excuse de la vanité? On y répond comme Appelle : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Ainsi, je vais continuer sur le même ton et sans scrupule.

(1) Georges, prince de Waldeck, né le 6 mai 1747.

J'ai passé près de deux heures chez le petit Galitzin, et nous avons causé de choses vagues. Domachenef est venu sur le tapis: c'est le fils d'un petit écrivain et non d'un cocher, fonction reculée jusqu'à son grand-père. Quoi qu'il en soit de sa race, ce que m'a assuré Galitzin, c'est qu'il a de l'esprit, des connoissances, et qu'il passe pour bon poëte en langue russe. J'ai fait une visite à la feld-maréchale et j'ai fini ma soirée chez les Behmer.

Dimanche, 13. — Au même.

Rien de bien intéressant à te dire ce soir, mon bon ami. Il y a eu Cour ce matin à l'ordinaire. La grande-duchesse a beaucoup parlé, mais elle n'a pas dit grand'chose. Je la crois bornée, avec la meilleure volonté possible de réussir.

On a donné un grand opéra italien : *Armida*. Je l'ai mal vu, mal entendu, parce que je causois; mais la musique est foible, à ce qu'on dit, et il n'y a qu'un duo qui m'ait fait plaisir.

Le soir, j'ai été chez les Behmer; Charlotte étoit charmante, et nous avons eu des instans délicieux d'intimité.

Je ne t'ai pas fait part d'une épigramme de Piron sur les quarante de l'Académie françoise; la voici :

ÉPIGRAMME.

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième. on fait asseoir cet homme.
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme;
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Lundi, 14. — Au même.

Le Roy est venu ce matin, mon ami, comme nous en étions convenus la veille, me montrer et remettre son travail sur les revenus de cet Empire, qui se montent à 30,470,707 roubles. Je lui ai donné à revoir la partie des dépenses, et ainsi de suite nous parcourrons le cercle total des choses que nous voulons savoir.

J'ai dîné chez le prince Cherbatof, et nous avons été voir sa fille, Mme Spiritof, qui est incommodée. On y a lu *la Gageure* et fait un répertoire de quelques pièces, comme *le Préjugé à la mode*, *le Cercle*, etc. Galitzin a demandé le rôle du colonel qui brode; Wachmeister, qui est de notre troupe, vouloit que je fisse ce rôle, mais je n'ai pas voulu. Sa simplicité suédoise lui a fait dire au petit prince qu'il avoit une taille de philosophe et non de petit-maître. Je me suis échappé de cette maison pour voir un instant les Behmer. J'ai retourné chez les Spiritof souper; on s'est assez amusé. La jeune Spiritof, fille de l'amiral de ce nom, est aimable. La mère avoit été souper chez le grand-duc; elle nous a dit en revenant que la grande-duchesse ne ressembloit pas à la première, et il me paroît que les gens francs n'en pensent pas le même bien que de l'autre.

Mardi, 15. — Au même.

J'ai fait un dîner anglois, mon ami, chez Tought, ministre de l'Église anglicane, au Galernhof; cela n'a pas été fort amusant. Une visite après chez les Velden a été plus amusante; la Chambrelin est toujours aimable. J'ai passé chez les Behmer avant la mascarade, où j'ai été à sept heures. La petite Yourasof m'a fait promener et danser

près de deux heures. Elle étoit fort bien mise et paroissoit jolie; tout le monde m'a demandé qui c'étoit. Cette petite folle ne vouloit pas me quitter; à la fin, j'ai trouvé la Chambrelin et Charlotte, avec lesquelles je me suis promené. Cela m'a empêché de parler à beaucoup de monde et cela m'a chicané. Je me suis retiré à minuit avec les Behmer; j'ai été prendre du thé avec eux, et je suis rentré pour me coucher.

Mercredi, 16. — Au même.

Ah! l'amour, l'amour, mon ami, le principe des plaisirs, l'est également des peines, et à tout âge il faut s'en défier. Combes, comme tu le sais, est devenu ici amoureux de la fille de Dugué, le comédien. Cette jeune personne, qui peut avoir vingt ans ou vingt-deux, s'est prise de goût pour lui, en tout bien, tout honneur; car elle est fort honnête. Les billets ont commencé, enfin tout alloit au mieux, lorsqu'une confidente indiscrète a divulgué aux yeux du père l'intelligence des amans. Grand bruit; le père a fait tapage, la jeune personne a avoué en chargeant Combes et se justifiant sur l'espérance d'un mariage. J'ai été ce matin parler à Dugué, qui n'entend pas raison et qui veut ou ne plus voir Combes, ou lui demander l'état de sa fortune et la possibilité d'avoir dans trois ans mille écus de rente. Je crains qu'on n'ait surpris la religion de Combes, car la jeune personne est entièrement de l'avis de son père; mais mon cornichon est fort chagrin de cette catastrophe. Je ne sais comment cela tournera.

On a donné la deuxième représentation d' *Armida;* il y avoit fort peu de monde. J'y ai vu la princesse Toubetzkoï, avec qui j'ai causé comme jadis, à l'exception que j'ai mêlé quelques épigrammes, et cela n'a pas mal réussi.

L'Angleterre a, dit-on, envoyé à l'Impératrice une pan-

carte contenant le détail des secours dont ils auroient besoin contre leurs colonies (1); on n'y a pas fait un accueil favorable.

Jeudi, 17. — Au même.

Perraut est venu chez moi ce matin, et nous avons fait de l'anglois pendant une demi-heure. Après ce temps, je l'ai amené à la conversation que je voulois, c'est-à-dire sur le compte de la Neubry. Il a pour cette fille, mon ami, une passion singulière. Cela est d'autant plus fâcheux qu'elle le trompe et qu'elle lui fera faire quelque sottise. Cette fille a une très mauvaise conduite, bien connue de la ville. Elle est outchitelle chez M. Yaroskof ou Irascof, avec qui elle a eu une intrigue. Domachenef est aussi un des heureux; elle va chez lui le matin en rendez-vous. Il y a près d'un an que Perraut en est devenu amoureux; il a rompu cinq fois avec elle, outré de sa conduite et désespéré de son peu d'attachement pour lui. Cette Neubry est d'un caractère singulier; elle a l'âme active, la tête romanesque, l'esprit insinuant, mais le cœur corrompu. Ses inclinations vicieuses et sa conduite ont besoin d'un mari. Elle a été près d'épouser Perraut, qui jusqu'à présent l'a évité et qui, dans un mouvement de chagrin et de jalousie, lui a dit : « Vous serez Mme Perraut le jour, et la nuit Mme Domachenef. » Bardanowich devoit aussi l'épouser; il en est dehors heureusement pour lui. Je crains bien que Perraut n'en soit pas quitte à si bon marché. On dit que, par vengeance du propos qu'il lui a tenu, elle a renoué avec lui dans le désir

(1) Contre les États-Unis d'Amérique. Voir A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 329, et l'Introduction au t. Ier du présent ouvrage.

de l'épouser et de réaliser son épigramme. Perraut le sait, il doute de son attachement pour lui, mais il ne peut résister. Caroline est au désespoir de tout cela, mais elle s'y prend mal pour retenir Perraut, et je voudrois faire mieux. Je lui ai parlé ce matin de l'inconduite de cette Neubry; il en convient, cependant il se flatte. L'envie de s'éclaircir sur ses soupçons lui a fait surprendre des lettres que la Neubry serre dans une table chez elle, mais il n'y a rien trouvé. Cette preuve, ou plutôt ce manque de preuve du dérèglement de la Neubry n'en est point une de son innocence. Elle est adroite, voilà tout ce qu'on peut en conclure.

Vendredi, 18. — Au même.

Jour de mascarade, mon ami, et nouvelles scènes. J'ai été dîner chez Mme Nélédinski, où Cachélof m'avoit donné rendez-vous. On a beaucoup plaisanté la petite Yourasof de ce qu'elle est devenue rouge en me voyant entrer. Le dîner s'est fort bien passé, nous y avons ri, et j'ai fait quelques plaisanteries à la Nélédinski sur les soins du prince Repnin. Elle s'en est défendue mollement. Le prince Repnin est en effet, mon ami, fort aimable pour les femmes; il les traite un peu à la françoise, et par-dessus cette légèreté de ton, il y met encore la supériorité du grand seigneur. Cela lui donne un air de galanterie qui ne ressemble pas au sentiment, mais plutôt à l'habitude des bonnes fortunes. Ce qu'il y a de fâcheux pour Mme Nélédinski, c'est qu'il se moque d'elle, à ce qu'on dit, et qu'il débite partout qu'elle n'a pas le sens commun. Au surplus, le prince Repnin, qui a quarante-deux ans, a l'air d'en avoir cinquante, et le pis, c'est qu'il en a le jeu. On a raconté qu'il y a quelques

jours, étant chez la princesse Bariatinski qu'il courtisoit, il se plaignoit dans le tête à tête de ses rigueurs. Ses plaintes eurent leur effet; la princesse devint plus tendre, plus abandonnée, et le soupirant continua ses plaintes. A la fin, l'air, la position de la Bariatinski, sa contenance ne pouvant plus soutenir une kyrielle de plaintes, Repnin se leva brusquement et sortit en disant : « Je vois bien qu'il faut que je m'en aille, puisque je ne puis rien obtenir! » La Bariatinski, plus véritablement déçue dans son attente, n'eut de dédommagement qu'en son imagination, et sûrement elle lui procura plus de réalité que le prince n'auroit pu lui en offrir.

J'ai raconté ce trait à Mme Nélédinski, qui m'a répondu qu'elle le savoit. « Eh bien! ai-je dit, cela ne vous effraye pas? — Quoi! toujours du matériel en l'amour! m'a-t-elle dit en riant et me montrant jusqu'au genou une assez jolie jambe, que chaussoit sa femme de chambre. — Vous conviendrez qu'il en faut un peu, madame. » Et je me suis levé. Elle m'a appelé pour me donner ces preuves qu'elle a de l'inconstance et de la perfidie du comte André Razoumofski, et dont elle m'a tant parlé; ce sont des lettres d'amour qu'il a écrites à la comtesse Matouchkin. Cette confiance, mon ami, m'a flatté; je n'en abuserai pas néanmoins et je n'en prendrai aucun avantage.

Je suis arrivé au bal à huit heures et demie et j'ai fait un tour dans la salle. Je n'avois pas envie de danser; la jeune Spiritof, dont je ne t'ai pas encore parlé, m'a engagé à lui donner la main pour une contredanse. J'ai esquivé pendant trois quarts d'heure, mais elle est revenue et j'ai oublié mon projet et j'ai dansé. Cette jeune personne a quatorze ans, avec l'air formée d'une fille de dix-huit. Sa physionomie est très gracieuse, c'est la feue grande-duchesse, avec plus de jeunesse et des yeux beaucoup

plus tendres. Depuis quelques jours, mon ami, j'ai pris vis-à-vis d'elle un ton de gaieté et de galanterie qui l'a fait sortir d'elle-même avec avantage. Cette envie de plaire est un vernis bien agréable pour les femmes! Ma danse avec elle a peut-être été une suite de cette connoissance; peut-être le souvenir d'un tête à tête d'une minute que j'eus avec elle chez ses parens, ou plutôt d'une rencontre où je lui baisai les mains, donna-t-il à mon regard plus d'expression, à ma contenance plus d'intérêt, mais j'ai été remarqué, et par qui? Par Charlotte, qui, déguisée en chauve-souris, m'a observé tout le temps. J'ai reconnu à la fin mon masque; j'ai voulu le suivre; la foule m'en a empêché, et dans cet intervalle, la petite Yourasof m'a rencontré et m'a donné le bras. Cette petite folle ne cessoit de m'appeler *douchnika, gisninka,* qui veulent dire : *mon cher, ma vie.* Charlotte m'a vu redanser avec la petite Yourasof, et dans une autre rencontre elle m'a lâché quelques mots de dépit. Je me suis débarrassé de la petite et j'ai couru à Charlotte. On m'a reçu avec humeur; Caroline, qui étoit avec elle, me dit à l'oreille qu'on étoit outré. J'offris en vain mon bras, il ne fut pas accepté; on voulut partir, parce qu'on étoit de trop et qu'il falloit ne pas me déranger. Elle est partie en effet, et je suis resté au bal, fâché d'avoir déplu à ce que j'aime, mais jouissant de sa douleur comme d'une preuve de tendresse. C'est ainsi, cher frère, que s'est passé mon bal; je ne suis rentré qu'à trois heures passées et n'ai pu m'endormir qu'après quatre heures sonnées.

Samedi, 19. — Au même.

Je m'étois engagé la veille, au bal, à venir dîner chez les Spiritof. J'y ai été en effet. Mme Spiritof m'a plaisanté

sur ce que j'étois sérieux. Elle a prétendu que j'étois amoureux, et je crois qu'elle imagine que c'est de sa belle-sœur. Je suis sorti de chez elle pour aller voir Mme Nélédinski, que j'ai trouvée. J'y suis resté une heure. La Dougni m'a dit que les mascarades m'égayoient beaucoup, ainsi que la petite Yourasof. Je me suis prêté à la plaisanterie, et j'y gagne toujours un degré de plus d'intimité qui me sera fort avantageux, si je reste dans ce pays-cy, pour les choses sérieuses comme pour l'agrément de la vie.

J'ai été ensuite passer deux heures chez les Cherbatof, où j'ai retrouvé Mme Spiritof. Il a été question de comédie, et nous sommes convenus de nous assembler jeudi, pour répéter *la Gageure*, qu'on jouera avec une seconde représentation du *Glorieux*.

P. S. — Je viens d'apprendre deux fâcheuses nouvelles : la première est l'accident d'un nommé Pasquier, associé du négociant Ballet, qui s'est coupé le cou avec un rasoir; l'autre est l'incendie de Gauthier, un François qui tient auberge à Kaminiostrof, et dont la maison de bois est réduite en cendres. S'il a sauvé ses effets, sa perte n'est pas considérable. Quant au malheureux Pasquier, on dit qu'il n'est pas mort et qu'il peut en revenir.

Dimanche, 20. — Au même.

Gauthier a sauvé, dit-on, ses meilleurs effets de l'incendie qui a consumé la maison entière. Cet événement peut n'être pas malheureux pour lui; car il avoit beaucoup de dettes, qu'il ne pouvoit payer aux termes convenus. Cet événement lui donnera des délais, et peut-être la générosité du grand-duc achèvera-t-elle le reste.

Je me suis informé du malheureux Pasquier, qui a voulu attenter à sa vie. Cet homme, doux et simple de mœurs, étoit depuis quelque temps tombé dans un accès de mélancolie dont on n'a jamais pu savoir la raison. Il y a trois ou quatre jours qu'il a refusé de prendre aucune nourriture; cependant on l'y a forcé, on l'a même engagé à se faire saigner; mais, comme il avoit de la bile, on lui a ordonné une médecine. Une jeune femme, qui est chez Ballet, lui a donné le matin sa médecine; ce malheureux Pasquier a refusé de la prendre jusqu'à ce qu'elle fût dehors, et cette femme est partie. Au bout de quelques instans, elle a entendu un bruit qu'elle a pris pour le vomissement du malade; mais, en entrant dans sa chambre, elle a vu ce malheureux dans le coin de sa chambre, à bas de son lit et noyé dans son sang. Il s'étoit donné deux coups de rasoir à la gorge; le premier n'avoit fait que hacher, le second lui avoit fait une ouverture énorme, par laquelle il a perdu plusieurs livres de sang. On l'a pansé aussitôt, et sa connoissance lui est revenue avec le regret de son attentat.

Il y a eu dîner chez M. de Juigné; nous y avons eu un nouvel arrivé : le prince de Chimay (1), qui est arrivé hier. Je ne sais quels sont ses projets; mais il paroît vouloir rester quelque temps ici, et il logera chez M. de Juigné.

Lundi, 21. — Au même.

Nous avons dîné aujourd'hui entre petit comité avec le prince de Chimay. Cet homme est grand, sec, d'une figure sérieuse; il ressemble à un grand-vicaire. Effectivement,

(1) Philippe-Gabriel-Maurice-Joseph d'Alsace-Hénin-Liétard, né le 12 septembre 1736, prince de Chimay depuis la mort de son frère aîné (1759), grand d'Espagne de 1re classe, gendre du duc de Fitz-James.

il a été dans l'Église et n'est entré que tard au service, ce qui fait qu'à plus de quarante ans il n'est que colonel. Sa figure, ou plutôt son corps long et étroit est décoré d'un cordon de Saint-Hubert, de l'Électeur palatin, qui ne se donne qu'aux princes. Il est d'une ancienne famille de Flandre qui se nomme Bossu (1). Je ne puis te dire encore ce que je pense de son esprit; il me paroît un peu recherché dans ses expressions, et cela lui donne un air de prétention que je n'aime pas. Au surplus, il tient peut-être ce vernis de la maison de Mme Geoffrin (2), où il alloit beaucoup, à ce qu'il nous a dit.

Le pauvre malheureux Pasquier est mort ce soir à neuf heures. Ce fâcheux événement n'aura point de suite ignominieuse et barbare comme la claie. Cet homme étoit honnête et simple; le dérangement de ses affaires lui a tourné la tête et est cause de sa mort. On dit qu'il a fait jadis une banqueroute, dont plusieurs personnes ont été les victimes, et que l'impuissance où il se sentoit de réparer leur désastre est le principe de cette mélancolie qui l'a mené au tombeau.

Mardi, 22. — Au même.

L'intrigue du prince Repnin avec Mme Nélédinski fait du bruit. Les assiduités s'établissent, et l'on est surpris de ce choix de la part de cette jeune femme. Les uns disent qu'elle est éblouie de son rang et de son crédit futur; les autres, que c'est pour l'enlever à la Bariatinski, dont il a voulu

(1) Ici, le chevalier de Corberon n'est pas exact. « Bossu » ou « Boussu » est le nom d'une terre qui a appartenu aux ancêtres du prince de Chimay; son bisaïeul, Maximilien de Hénin-Liétard, avait été appelé le comte de Boussu.

(2) Marie-Thérèse Rodet, dame Geoffrin (1699-1777), bien connue pour réunir dans son salon les personnages les plus éminents par leur naissance, leur esprit ou leur talent.

être l'amant et qui ne demandoit pas mieux. Je pense, moi, qu'il y a un peu d'illusion de la part de la Nélédinski : un grand besoin d'aimer, joint à l'amabilité du prince Repnin, a décidé une espèce de penchant qui ne durera point. Je lui en ai parlé ce matin à sa toilette, et elle m'a répondu avec la plus tendre amitié. J'étois venu lui rendre deux lettres qu'elle m'a confiées, du comte André Razoumofski à la comtesse Matouchkin. Ces lettres, que j'ai copiées, sont folles; elles expriment le sentiment le plus vif, et c'est ce qui a causé le chagrin de la Nélédinski. André ne cachoit pas devant elle sa prédilection pour la Matouchkin; mais celle-cy n'y a pas répondu, puisqu'elle a donné, même à son amie, les deux lettres en question. Voilà ce que je ne puis comprendre. Ce jeune homme n'étoit pas adroit, ou il avoit dessein d'affliger une femme qu'il a aimée; de toute façon, quel que soit son motif, il est blâmable.

On reparle du mariage du prince Orlof avec la Zénoviof, que l'on dit grosse. Comme elle est parente du prince (1) et que le Synode même ne peut donner aucune dispense en cas de parenté pour mariage, on assure qu'on apportera des témoins, qui jureront que la Zénoviof n'est fille ni de son père ni de sa mère.

Nihil mortalibus arduum est.

(HORACE.)

Cela pourroit amener quelques changemens dans les faveurs de l'Impératrice.

J'ai été souper chez les Golovin, et nous avons remis sur le tapis le même sujet de conversation, Mme Nélédinski et moi, que nous avions traité le matin. Je lui ai

(1) Mlle Zinoviof était la cousine germaine du prince Orlof.

conseillé de ne point s'afficher avec le prince Repnin, et elle est convenue que j'avois raison. Elle veut que je lui dise mon avis sur tout ce qui la regarde, et cependant cela lui donne du chagrin. En sortant de chez sa mère, à minuit et demi, elle m'a proposé de monter dans sa voiture, et je l'ai suivie chez elle. Comme je lui donnois le bras pour monter dans son appartement, je lui ai dit : « Matouchka, je vous trouve triste et je crains d'en être un peu la cause! — Pourquoi, m'a-t-elle répondu, m'inspirez-vous toujours du trouble et de la tristesse? Il se passe mille choses dans mon esprit, et je ne puis vous les dire toutes; elles se mêlent et se confondent, de manière que je ne saurois vous les détailler. »

Mercredi, 23. — Au même.

Après avoir dîné chez Mme Spiritof, j'ai passé une heure chez la Nélédinski; le prince Repnin y étoit, et je sais que le matin il y a été aussi. Cela va grand train; la Nélédinski est sous le charme, et les représentations de ses amis ne lui font rien. Il semble qu'on se soit ligué, mais vainement, contre ce prince; les amis de la jeune femme trouvent cette intrigue ridicule; il n'y a personne dans sa maison qui puisse le souffrir. Le petit Nélédinski, qui l'a vu à Constantinople et à l'armée, l'accuse de hauteur et d'impertinence; personne ne l'aime.

La Cour a commencé à cinq heures et demie. On a baisé la main de l'Impératrice, on a dansé, et je ne suis arrivé qu'après le commencement pour danser quelques menuets et une contredanse.

J'ai appris, cher frère, une chose qui m'a fort étonné. On prétend que le comte de Brühl est regardé de mauvais œil par l'Impératrice, à cause de son ancienne liaison

avec Razoumofski, ce qui est extrêmement faux. Ils n'ont jamais été bien ensemble; le comte André étoit jaloux du violon de Bruhl et de la faveur qu'il avoit auprès du grand-duc, et le comte de Brühl n'étoit pas content d'André. On a dit encore que les Behmer avoient singulièrement regretté Razoumofski, qu'ils voyoient souvent Brühl et que cette liaison venoit du même sentiment qu'ils avoient pour le disgracié. Je ne conçois pas, mon ami, comment on a pu forger une histoire pareille : Razoumofski n'a jamais été chez les Behmer, qui le connoissoient à peine et seulement de réputation par moi et par d'autres peut-être. Brühl ne va que rarement chez les Behmer, et cette fable est tissue sur un fondement bien dépourvu de vraisemblance. Malheureusement on en fait ici beaucoup de cette nature : l'Impératrice est comme feu Louis XV, elle aime les histoires, les anecdotes particulières; elle sait les intrigues qui se forment en ville, et l'on m'a assuré qu'on tenoit un registre à la poste de toutes les choses extraites des lettres qui peuvent la regarder. J'ai remarqué, vendredi dernier, au spectacle, que l'Impératrice m'a fort examiné lorsque je suis arrivé sous sa loge et que j'ai causé avec la Troubetzkoï et les Behmer. Charlotte m'a dit que, toutes les fois que je lui adressois la parole, elle a vu les yeux de l'Impératrice sur nous deux.

Je ne sais si je t'ai parlé d'une histoire dont on m'a fait la confidence il y a quelques jours et qui s'est terminée hier. Voici ce que c'est :

Le grand-duc, colonel des cuirassiers, a pour colonel commandant un nommé Patkul, Livonien de la famille de ce Patkul (1) dont il est question dans l'*Histoire de*

(1) Jean-Reinhold de Patkul (1660-1707), conseiller à la Cour d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qu'il poussa à la guerre pour reprendre la Livonie à la Suède. Pierre le Grand l'avait nommé général en chef des troupes qu'il envoyait au roi de Pologne.

Charles XII. Cet homme, dur et injuste, dit-on, dans le service, avoit pour major un nommé Hotz ou Cotz, Suisse de nation, jeune homme brave et très bon officier. Par des menées sourdes le colonel a trouvé le moyen de le faire sortir de ce régiment, et après que ce major en est sorti, il a juré de s'en venger, suivant le droit que tout galant homme possède et que les lois de l'honneur nous assurent. Patkul étoit au régiment et devoit revenir hier, Hotz l'attend. Il dîne amplement et avec la gaîté de la bravoure qui va se satisfaire. On lui annonce l'arrivée de Patkul; il vole chez lui. Le baron Schinken, lieutenant-colonel du régiment, et le major Perret des Cadets devoient s'y trouver; Hotz les y rencontre. « Je viens, dit-il en entrant à Patkul, je viens, monsieur, non pour vous féliciter de votre arrivée, mais pour vous demander satisfaction des menées sourdes et indignes par lesquelles vous m'avez fait prendre mon congé. » Patkul surpris lui répond qu'il n'a point de satisfaction à lui donner, et que c'est aux lois qu'il s'adressera pour lui répondre. Hotz insiste sur la demande qu'il lui fait d'une satisfaction militaire, en lui proposant de se battre avec lui; Patkul refuse toujours; sur cela, Hotz lui dit en regardant Schinken et Perret : « Puisque vous me refusez la satisfaction que je vous demande, je vous déclare un j...-f..., un etc., en allemand, en françois, en russe, et toutes les fois que je vous rencontrerai, je vous déclarerai tel et vous assommerai de coups de canne », et autres propos de cette espèce. Patkul pour toute réponse fait un pas en arrière, saisit un pistolet et met en joue Hotz. Celui-ci sans reculer met l'épée à la main et fond sur lui. Schinken et Perret les séparent, les désarment et conseillent à Hotz de se retirer. Patkul furieux ordonne à ses chasseurs dont il a une garde de tirer dessus; mais Schinken le leur

défend, et Hotz se retire avec lui. Perret, resté seul avec Patkul, lui conseille de se battre avec Hotz : « C'est un brave garçon, à qui vous ne pouvez refuser cette satisfac tion ». Celui-cy dit que non, mais qu'il espère que lui Perret rendra compte que Hotz est venu pour l'assassiner. « Non, a répondu Perret, parce que cela n'est point; mais je dirai ce que j'ai vu et répéterai les propos que j'ai entendus. — Si je ne me bats point avec le major Hotz, répondit Patkul, je montrerai à d'autres que je sais me battre. » On imagine que c'est Schinken que cela regarde. Hotz est venu à la Cour, et c'est en sortant que j'ai appris cette histoire de Perraut, qui la tient du major Perret, l'un des témoins avec Shanks et non Schinken, quoiqu'il se prononce ainsi.

Jeudi, 24. — Au même.

Je me suis occupé toute la matinée, cher frère, de mon journal, qui, quoique écrit couramment, me prend un temps assez considérable. Je regretterois ces momens, si je n'y voyois pour l'avenir et vis-à-vis de toi une jouissance délicieuse. Quelque jour, près de toi et de ta femme, dans le secret et la confiance de l'amitié, je te lirai ma vie : tu seras associé à tout ce que j'aurai fait et pensé, et dans le regret de t'avoir dérobé une partie de mon existence jadis liée à la tienne, je te rendrai ainsi tout ce que mes voyages t'auront involontairement ravi.

J'ai causé une heure avec le prince Cherbatof. Nous avons parlé du prince Repnin, que personne n'aime, à ce qu'il me semble. Cet homme est d'une hauteur révoltante, à ce qu'on dit, d'une prétention outrée, sans aucun talent qui soutienne sa prétendue supériorité. D'un esprit agréable mais léger, s'il amuse les femmes, il s'en laisse

enivrer au point qu'elles le subjuguent et que le plaisir devient chez lui le mobile universel de toutes ses actions. On n'est pas content ici de son ambassade de Pologne, où il a brouillé les affaires au désavantage même de la Russie. Il étoit fort amoureux de la princesse Adam Czartoryski (1), femme d'un homme très contraire aux Russes. Repnin, épris de cette femme, s'est laissé conduire par elle, qui a beaucoup d'esprit, et l'on prétend qu'une nuit qu'elle lui a accordée a été payée par la Confédération de Bar (2), que l'ambassadeur a favorisée contre les intérêts de sa Cour. Cette faute capitale a fait une sensation si fâcheuse ici, qu'il a été débattu dans la maison du prince Cherbatof, alors occupée par le général Panin (3), frère du ministre, si l'on ne rappeleroit pas Repnin, sous prétexte de folie; mais le crédit, la protection en ont décidé autrement. Repnin a été rappelé d'une manière plus honnête : on l'a fait général en chef, et ce grade nécessitant sa présence à Pétersbourg, il est revenu par cette raison apparente. On m'a assuré que l'Impératrice ne l'aime point. Cependant, mon cher ami, après tous ces torts, un voyage de disgrâce qu'il a fait à Paris, et toujours attaché au char de la Czartoryska pendant la guerre des Turcs, il a trouvé le moyen d'arriver à l'armée à la fin de la dernière campagne, et cherchant à se rendre nécessaire, il a été chargé des préliminaires de la paix (4), d'où il a été fait ambassadeur à la Porte Ottomane. Tu vois que c'est

(1) Isabelle Czartoryska, fille du comte de Flemming (1743-1805), très connue par son goût pour les arts et les lettres. Sa liaison avec Repnine est notoire; elle eut ensuite comme amant le duc de Lauzun.

(2) La Confédération de Bar, qui avait pour but le salut de la Pologne et son indépendance par le maintien du *liberum veto* et du privilège exclusif des catholiques, se forma le 29 février 1768. Elle fut dissoute en 1771.

(3) Le général Pierre Ivanovitch Panine.

(4) Ce fut lui, en effet, qui signa, le 2 juillet 1774, le traité de Koutchouk Kaïnardji.

ici comme partout : les grands talens ne percent pas; l'adresse, l'esprit d'intrigue, l'effronterie ont plus d'avantages, et comme dit Sainville dans *la Gouvernante :*

Il faut, quand on veut faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain.

Vendredi, 25. — Au même.

Nous avons eu gala à la Cour, à cause du jour de naissance de la grande-duchesse.

L'affaire de Hotz prend une tournure désavantageuse. On a prévenu le grand-duc contre lui, et l'on croit qu'il sera cassé. Patkul a fait entendre qu'il étoit en robe de chambre, lorsque Hotz est venu lui demander raison, qu'il a tiré le premier son épée contre lui, etc., et que les témoignages de Shanks et de Perret ne valent rien, parce qu'ils sont amis de Hotz et ennemis de Patkul.

J'ai dîné chez l'amiral Spiritof. Il y a eu bal paré à la Cour, j'y ai beaucoup dansé. Le soir, j'ai été souper chez les Golovin. La princesse Troubetzkoï y est venue avec sa tante Bariatinski. J'ai causé avec elle un quart d'heure derrière sa chaise, ce qui n'a pas plu sans doute à la tante, car elle a dit à la petite princesse que ses plumes me cachoient et qu'on ne me voyoit point; puis elle s'est levée, a pris un fauteuil et est venue se placer auprès d'elle. J'ai donné le bras à la Troubetzkoï pour le souper et me suis placé à sa gauche, mais on l'a déplacée pour la mettre autre part, sous prétexte d'une porte. Ce qui m'a paru plaisant, c'est qu'elle m'a laissé son éventail, en a pris un autre, à sa voisine sans doute, et lorsque je lui ai dit après le souper que j'avois le sien dans ma poche, elle ne m'a répondu qu'en regardant celui qu'elle avoit et me disant : « J'en ai un fort joli. » Ces petites scènes sont

divertissantes, et la coquetterie des femmes, mon ami, est très agréable pour nous, quand nous sommes assez heureux pour n'en pas être dupes! Mais où sont les sages qui ne s'y laissent pas prendre? Je n'en connois guère.

Samedi, 26. — Au même.

Nous avons eu enfin, mon ami, ce fameux feu d'artifice qui sert de clôture à toutes les fêtes du mariage: il a été moins joli que je ne m'étois attendu. La décoration de la fin a été belle; c'étoit le Temple de l'Hymen tout en feu bleuâtre, qui a duré six ou sept minutes. Le feu en tout a duré vingt-cinq minutes, et a coûté six mille roubles, près de trente mille francs. J'étois placé dans un banc à côté de M. Dörper, Courlandois, secrétaire de la loge de la Stricte Observance de Mittau. Nous avons causé assez longtemps ensemble.

Dimanche, 27. — Au même.

Il y a eu aujourd'hui simple courtac. Je n'y ai pas été; c'est le dernier, je crois, d'ici à quelques semaines, parce que l'Impératrice va à Tsarskoïe-Sielo, où doit s'élever, dit-on, un nouveau favori.

Le marquis de Puységur doit partir incessamment; il a voulu prendre congé de la souveraine, mais le comte Ostermann lui a dit avec humeur que cela ne se pouvoit pas aujourd'hui, parce que l'Impératrice n'étoit pas prévenue. La véritable raison est que le vice-chancelier veut que M. de Juigné amène chez lui Puységur, pour lui demander de lui faire prendre congé. Cela est pitoyable, mon ami, mais dans le pays des misères, on doit voir des sottises de ce genre; aussi ne sont-elles pas rares ici.

J'ai été au Vasiliostrof voir Mme Zénoviof, et j'ai soupé chez les Behmer avec le major Hotz. On a trouvé le moyen de donner une mauvaise tournure à son affaire, et le grand-duc paroît favoriser le colonel Patkul, à qui il a donné ces jours-cy une boîte d'or.

Lundi, 28. — Au même.

Tous les arts, toutes les sciences, tous les talens, dit-on, sont réunis à Pétersbourg; c'est le centre et le foyer des connoissances, disent tous ceux qui ont vu superficiellement ce pays-cy, ou qui le jugent d'après Voltaire et les journalistes à la solde de Catherine II. Il est vrai que les établissemens y sont multipliés, qu'on y parle bien haut de tout ce qu'on y veut avoir, mais ce n'est pas chose faite. C'est une belle table des matières d'un ouvrage qui n'est pas conçu; les titres y sont et rien n'est rempli. On vous parle en France de l'Académie des arts de Pétersbourg : vous arrivez en Russie et vous êtes surpris de voir ce que c'est. Il y avoit une assemblée, où le grand-duc et la grande-duchesse ont présidé; les étrangers s'y sont rendus par invitation. J'y étois et j'ai vu, mon ami, la plus pitoyable chose qu'on puisse imaginer. On a fait quelques académiciens, des conseillers, et ces messieurs feroient à Paris de très mauvais membres de l'Académie de Saint-Luc. Cela n'est pas étonnant, ils commencent! Mais le ridicule est le faste et l'empois qu'on met à ces niaiseries. Le secrétaire de l'Académie a sué sang et eau pour prononcer un discours allemand, qui n'a pas fait une grande sensation; il a voulu lire une lettre en françois qu'il a estropiée : il s'agissoit d'un remerciement d'une académie de province de France, à laquelle celle-cy a fait un présent de pierres du pays.

Betzky, très grand homme pour les très petites choses, a distribué quelques médailles, avec la dignité d'un conquérant qui distribueroit des empires. Cette puérile séance a été couronnée par une plus puérile encore : c'est un ballet et une comédie, dont on nous a régalés. Et quels étoient, diras-tu, mon ami, les acteurs de ce spectacle?... Les élèves. Les élèves? Oui, mon cher, les élèves. Peu occupés du talent de la peinture, de la sculpture, etc., ils savent remplir leurs momens perdus par la danse et la comédie. Aussi qu'en arrive-t-il? Qu'ils ne sont ni artistes, ni danseurs, ni comédiens; mais des gens universels.

Mercredi, 30. — Au même.

Il arrive ici des choses qu'on ne voit pas en France, ou du moins qui y font plus de sensation. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cela retombe sur notre nation. Elle est si mal composée ici! On n'y voit, on n'y trouve que le rebut de la mauvaise compagnie; aussi ne suis-je pas étonné des résultats qui en arrivent. Je ne manquerai pas à cette occasion de donner les louanges à la douceur du despotisme sous Catherine II : les lois seroient sans doute plus sévères, mais la bonté de la souveraine s'est fait voir plus d'une fois vis-à-vis des étrangers.

On a fait partir hier à minuit pour la frontière, dans une voiture et un *kibick*, Mme Champagnolo, sa mère et son frère. Voici leur histoire au vrai :

La Champagnolo est venue ici il y a quelques années avec le cocher du comte Pierre Czernichef, arrivant alors de son ambassade dernière. Ce cocher se noya à bord en sortant du vaisseau, et sa femme, qui étoit fort jolie, épousa à Moscou en secondes noces un nommé Touilly. Les regrets de son veuvage ne furent ni longs ni pénibles.

On dit même qu'au moment où son mari se noya, elle dit : « Ah ! mon pauvre mari ! Si du moins on pouvoit sauver sa montre ! » Ni la montre ni le mari ne se retrouvèrent. Mme Touilly, au bout de quelques années, devint encore veuve ; mais elle n'étoit pas dégoûtée du mariage. Dans cet intervalle, un nommé Champagnolo, jadis oratorien, alors officier, que Combes avoit connu comme une mauvaise tête et qu'il avoit perdu de vue après l'avoir trouvé à l'Oratoire, vient en Russie, obtient du comte Zachar Czernichef un emploi dans son gouvernement. Ennuyé de cet état, il vient à Moscou, épouse la veuve Touilly et vit d'industrie avec elle, soit de ses charmes qu'elle commençoit à rendre un peu publics, soit de la complaisance du conseiller Bonneau, dont le mari, dit-on, jouoit volontiers le rôle. Ce même homme, l'année passée, comme nous partions de Moscou, vient se présenter à M. de Juigné et à moi en qualité de François. Il vient aussi à Pétersbourg, où il lève auberge ou du moins hôtel garni. Vers le printemps cet homme vient demander un passeport, et part quelques semaines après la mort de la grande-duchesse. Un jour qu'il me rencontre, Combes et moi, vis-à-vis sa maison, il m'engage avec instance d'y entrer ; j'y fus un quart d'heure et n'ai pas mis depuis le pied chez cette femme, qui à sa tournure me parut une coquine. Le mari parti, je n'entends parler de rien. Un dimanche cependant que la Champagnolo vient entendre la messe à l'hôtel de France, Saint-Paul m'amène cette femme chez moi ; elle me fit beaucoup de complimens, me témoigna beaucoup de regrets de ce que je ne la voyois point chez elle. Je lui répondis avec honnêteté, mais je n'y allai pas davantage. On parle au mois d'août de faux billets de banque contrefaits en Hollande et qui doivent arriver ici. Le prince Galitzin, averti à la Haye par le graveur, en

donne avis assez à temps; cette nouvelle, une fois divulguée, fait beaucoup de rumeur, puis s'assoupit. Il y a quelques jours seulement, le capitaine en second d'un vaisseau en visite à Lubeck dit qu'il a sept paquets pour une Mme Champagnolo. On ouvre quatre de ces paquets, dans lesquels on trouve, au lieu de dentelles, des billets de banque pareils à ceux qu'avoit contrefaits jadis un Pouchkin, qui a été en Sibérie. On ôte les billets, auxquels on substitue de vieilles gazettes, et l'on dit à ce capitaine de porter ces quatre paquets à la Champagnolo. Il y avoit alors chez la Champagnolo un nommé Patingon, ou à peu près, négociant, qui par hasard fait connoissance avec cette femme chez le consul de France, est prié à dîner le lendemain chez elle avec le consul et y tombe malade au point qu'il y reste. Ce négociant sert de truchement à cette femme, pour dire au capitaine qu'elle lui remettra l'argent du port de ces paquets, lorsqu'il lui aura apporté les trois autres. Le lendemain, la Champagnolo dit au négociant : « Il m'arrive une chose singulière : j'attends des dentelles dans les paquets qu'on m'envoie, et je reçois des gazettes. » Le soir du même jour, on vient la chercher; on la mène chez le procureur général Viasemski (1), et le surlendemain, on la ramène chez elle avec ordre de faire promptement ses paquets pour partir, elle, sa mère et son frère. On les a mis deux dans une voiture, un dans un *kibick*, accompagnés de soldats pour être conduits à Mittau. Les uns disent qu'ils pourront aller plus loin; mais ce qui fait croire qu'ils sont sur la frontière, c'est que les soldats qui les accompagnent sont du Sénat; autrement ce seroient des soldats de régimens. L'Impératrice a poussé l'humanité jusqu'à leur faire donner de

(1) Le prince Alexandre Viaziemski, procureur général du Sénat.

l'argent pour leur route; ils ont reçu chacun cent roubles.

Cette histoire a fait beaucoup de bruit; on a dit que Champagnolo, le mari, avait été arrêté à Hambourg ou à Varsovie. La femme est partie hier au soir ou dans la nuit. Malheureusement Saint-Paul, qui couchoit avec elle, a été trouvé dans sa chambre, à ce qu'on dit, le jour de sa détention, et l'on a su également que Puységur devoit partir avec elle. Cela a produit quelques mauvaises plaisanteries, qu'on ne s'épargne point sur notre nation.

J'ai passé quelques instans chez le petit Galitzin; nous avons parlé de l'Académie des beaux-arts, de l'émulation qu'on vouloit y donner, mais des foibles progrès qu'on y voit. Betzky, qui est à la tête, est si médiocre! Le grand-duc, qui en est membre, y assiste avec exactitude et se met modestement sur une chaise devant le président, qui s'étale dans un fauteuil.

Ma journée s'est terminée par un souper chez la Nélédinski, en petit comité avec la Matouchkin. Je les ai trouvées toutes les deux couchées sur un lit. Le souper s'est passé gaîment, mais très gaiment, avec le ton de la plus grande intimité et familiarité.

Jeudi, 31. — Au même.

Je commencerai par te dire que nous avons eu un dîner long et ennuyeux chez le baron de Nolkem, où le ministre de Saxe m'a dit que O' Dunne alloit à Constantinople, et qu'on imaginoit que la Porte alloit envoyer un ambassadeur à Varsovie, d'où est déjà parti, dit-on, un internonce. J'ai été après le dîner chez le comte Panin et chez Mme Spiritof, qui est grosse et incommodée. Elle m'a parlé du bal du grand-duc, où il se commet des indécences à table, c'est-à-dire des excès de vin. Je ne

serois pas surpris qu'on voulût donner Pierre III pour modèle au grand-duc. D'autres personnes disent qu'on s'amuse beaucoup chez lui, et la princesse Bariatinski est furieuse de n'y pas y être invitée. Tu as su, mon ami, que le grand-duc en a été fort amoureux. C'étoit une raison d'exclusion sous la feue grande-duchesse; serait-ce de même sous celle-ci?

Vendredi, 1er novembre. — Au même.

Le comte Panin est toujours d'une santé délicate; le prince Repnin pourroit bien le remplacer, car on dit que le premier ira bientôt sur ses terres en Ukraine ou du côté de Smolensk. M. Boskam est parti de Varsovie pour Constantinople comme internonce, et les Turcs enverront un ambassadeur, qui reconnoîtra le roy de Pologne. Est-il vrai que O' Dunne part de Mannheim pour Constantinople?

Dimanche, lundi et mardi, 3, 4 et 5. — Au même.

Mardi, M. de Juigné a eu souper; il y avoit quatre femmes : la Bariatinski, sa nièce la Troubetzkoï, la baronne de Strogonof et la Nélédinski. Cela n'a pas été gai, à ce qu'on m'a dit; car je n'ai pu en juger moi-même, gardant ma chambre (1).

Puységur compte partir cette nuit. Je l'ai chargé de vingt-trois lettres.

Mercredi, 6. — Au même.

J'ai été réveillé à neuf heures, mon ami, par le marquis de

(1) Souffrant d'un refroidissement qui lui avait occasionné des douleurs d'oreilles assez violentes.

Puységur, qui a voulu me dire adieu. Je ne m'en souciois pas, parce que je n'aime point ces complimens : ils sont toujours tristes. Nous n'avons jamais été bien liés, Puységur et moi; mais son départ m'a touché et la sensibilité qu'il a montrée m'a fait plaisir. Il ne s'est pas infiniment plu ici, mais il en est parti avec regret. Cela est si naturel! Il ne reverra peut-être jamais ce pays-cy; il a eu sans doute cette idée, et elle est fort triste. Au surplus, Puységur est libre; il a vingt-quatre mille livres de rente, il est doux et a des talens. Avec cela il doit être heureux!... Un peu plus de philosophie dans la tête, de philosophie dans l'âme, je veux dire de fermeté, lui laisseroit peu de chose à désirer pour son bonheur. Mais quel est l'homme qui sache trouver ou faire son bonheur? Le plus philosophe sans doute, et l'on en voit peu de cette espèce.

Jeudi, 7. — Au même.

J'ai eu du monde. Le prince de Chimay, qui m'est venu voir plusieurs fois, s'est fait connoître d'une manière avantageuse. Le prince de Chimay a plus de quarante ans; c'est un philosophe du monde, qui y tient encore par habitude, qui n'en est retiré que par satiété, et dont la philosophie est plus le résultat de la combinaison et du système que de l'inclination naturelle. Je crois que sa société nous sera agréable. Il cause, et c'est, à mon gré, un talent précieux et rare aujourd'hui. Je ne sais pas la raison de ses voyages. Il a une femme (1) aimable attachée à la Reine, et depuis deux ans ou dix-huit mois il est hors de France.

(1) Laure-Auguste Fitz-James (1744-1814), mariée avec le prince de Chimay le 28 septembre 1762, dame du palais de la reine Marie-Antoinette depuis 1775.

Il a passé l'hiver à Munich et pense beaucoup de bien de M. de Folard (1), qui y étoit alors ministre et qui maintenant a sa retraite avec dix mille francs de pension et deux mille écus d'une première pension viagère, dont mille livres réversibles après sa mort à l'une de ses filles, mille à la seconde et le reste sur la tête de sa femme. Le prince n'a pas été également content de M. de Montmorin à Trèves, qui est d'une hauteur insupportable et ne se fait point aimer; amoureux au reste d'une femme (2) de cette ville, comme un écolier.

MM. de Grais (3) et de Bombelles ne sont ni plus considérés, ni plus estimables par leur conduite à Cassel et à Ratisbonne. Le premier a déplu totalement à la Cour de Cassel par son ton et ses procédés. Comme il a exigé le pas sur le duc de Wurtemberg, père de la grande-duchesse de Russie, aux fêtes qu'on leur a données à leur passage, le baron de Wirtof a eu ordre de dire à M. de Grais qu'il ne lui conseilloit pas d'aller à la Cour, parce que sa présence dérangeroit et qu'il n'y auroit même point de repas alors.

M. de Bombelles a porté à Ratisbonne la suffisance que je lui ai vue à Versailles et à Paris. Ébloui de son petit ministère et de ses petits talens, il affiche un luxe fort au-dessus de ses richesses, car il est pauvre, et se persuade qu'il mène tous ces vieux politiques allemands, qui se moquent de lui à sa barbe; amoureux de plus de la fille

(1) M. de Folard avait résidé à Munich de 1756 à 1776, avec le titre d'envoyé extraordinaire près l'électeur de Bavière, auquel on avait joint, en 1758, celui de ministre près le cercle de Franconie. Il eut comme successeurs : en Bavière, le chevalier de la Luzerne; en Franconie, M. Mesnard de Chousy.

(2) Mme de Metternich. (*Note du chevalier de Corberon.*)

(3) Le comte de Grais avait succédé, en 1774, au marquis de Vérac en qualité de ministre plénipotentiaire près le landgrave de Hesse-Cassel. Il y resta jusqu'en 1789.

du ministre de Prusse, Mlle Schwartzuan, qui n'a rien et dont il est épris, prétend le prince de Chimay, comme d'une fille qu'on veut épouser. Voilà, mon ami, cet excellent sujet, ce fameux élève de M. de Breteuil! Maniéré, petit, sujet aux étiquettes dont il est esclave et jaloux tout à la fois, un homme enfin fort au-dessous de sa place.

Le prince de Chimay, dans ses différentes courses en Allemagne, a été choqué de voir des gens employés sous main par le ministère et qui sont des espions : un chevalier de Naillac, qui roule le monde avec dix mille francs de pension et envoie au ministre un tas de notes absurdes, vagues, mal digérées et recueillies à la hâte dans les sociétés; un M. de Rhuilliers, qui fait le même métier ou à peu près, et à qui on a conservé deux mille écus, que lui donnoit M. de Choiseul pour être son espion à Paris.

Le prince de Chimay voit assez bien, ce me semble, du moins il aime à voir, et l'habitude fait qu'on réforme son jugement. Il est un peu prévenu pour ce pays-cy, à raison de l'accueil qu'on lui fait; il imagine qu'il doit cet accueil à sa simplicité, et il m'a dit que l'Impératrice avoit dit qu'il étoit le second François qui eût l'air simple. Je crois que l'honnêteté du prince de Chimay, son grand cordon rouge de Saint-Hubert et quelques galanteries qu'il aura adressées à l'Impératrice, ont décidé ses succès; la Cour a donné le ton, et, comme elle le donne ici plus qu'ailleurs, la ville le suit servilement et tout le monde reçoit bien le prince. Mais ce n'est pas, mon ami, à cause de sa simplicité; car il est un peu de ces gens qui, à force de s'élever contre les prétentions, montrent la prétention de n'en point avoir; c'en est une dans le moment présent.

Perraut est venu me voir plusieurs fois; Caroline prétend que je lui remonte l'esprit. Il m'a détaillé l'histoire de

l'assassinat du roy du Portugal (1). Ce qu'il y a de particulier dans cet événement, mon ami, c'est la sécurité des conjurés après avoir manqué leur coup : Perraut a été à la campagne avec eux, et ce n'est que six semaines ou deux mois après que tous furent pris en sortant du bal anglois. On prétend que le cocher du Roy a reconnu le duc d'Aveiro (2) au feu de la pierre de son pistolet qui ne partit point. Tous ont été suppliciés, jusqu'à un domestique. Son camarade Polycarpe s'est enfui, et jamais on ne l'a revu depuis.

Jeudi, 14. — Au même.

Je garde encore ma chambre, mon ami, et j'ai toujours compagnie et toujours choisie, car tu t'en rapportes à moi pour ne recevoir que les gens que j'aime. Le prince de Chimay, qui est actuellement mon voisin, vient très souvent me voir, et sa compagnie me plaît. Il est singulier, mais il paroît honnête, et d'ailleurs il a des idées, ce qui fournit à la conversation le ton du grand monde et quelques connoissances. Il s'est aperçu de la prédilection du marquis de Juigné pour les Czernichef et surtout pour la comtesse Ivan, dont il est amoureux autant qu'il peut l'être. Une chose l'a frappé, c'est le ton de préséance qu'il veut prendre à l'instar de tous les ministres et qui devient gênant pour eux, pour les autres, et souvent ridicule, comme l'affectation de passer devant dans une

(1) Joseph Ier, né le 6 juin 1714, roi de Portugal le 31 juillet 1750, décédé le 24 février 1777. Une conspiration de grands seigneurs, mécontents de lui et de son ministre Pombal, avait menacé sa vie; elle avait éclaté dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758. Le Roi avait été blessé de deux coups de carabine. A la suite de cet attentat, les Jésuites avaient été expulsés du Portugal.

(2) Joseph Mascarenhas et Lancastre, duc d'Aveiro, né en 1708, chef de la conspiration contre Joseph Ier, exécuté le 13 janvier 1759.

maison particulière, à un souper, etc. Ce système, commencé par le comte de Lascy et le prince Lobkowitz et adopté par le marquis de Juigné, leur ferme beaucoup de maisons. Il les a exclus des intimités de l'Impératrice, l'Ermitage et autres, où l'on ne veut point d'étiquette, et ce système n'est pas adroit. Il n'a point échappé au prince de Chimay.

Il y a eu aujourd'hui comédie au Monastère. Le prince n'y a pas été, se trouvant incommodé de rhume, mal de gorge, etc. Nous avons passé l'après-midi ensemble jusqu'à sept heures. Perraut est venu, et nous avons causé ensemble sur les choses singulières. Il m'a parlé à ce sujet du vieux Euler d'ici, ce fameux géomètre qui tire des horoscopes. Il a tiré celles de ses enfans qu'il leur a données cachetées, avec le conseil de ne les pas lire; c'est une preuve qu'il y croit et que ses enfans craignent de les consulter, ce qui est une foiblesse tolérable peut-être, mais pas moins une foiblesse. Il étoit effectivement connu à Berlin pour avoir ce talent, et jamais il n'en a voulu tirer de l'argent, ce qu'il auroit fait aisément et avec avantage. Nous avons projeté, Perraut et moi, de le consulter là-dessus.

T'ai-je dit, cher frère, tous les projets de fêtes, d'amusemens qu'on a pour l'hiver? Il y aura, les samedis, des bals chez la maréchale princesse Galitzin. Les personnes de fond sont nommées, et je suis sur la liste. Il y aura de plus comédie et je dois en être; l'on m'a donné le rôle de lord Lurvel dans *le Roy et le Fermier*. De plus, il se forme une société littéraire chez la princesse Bariatinski, dont on m'a dit que je devois être. Cependant je n'ai entendu parler de rien. Il y a eu aujourd'hui la première assemblée. On cherche du moins à s'amuser, et, si l'on veut, on y réussira.

Vendredi, 15. — Au même.

Le prince Cherbatof père est venu me voir après le dîner. Nous avons causé trois quarts d'heure sur les Américains et sur la forme des gouvernemens; il ne veut admettre que celle des républicains, même pour les grands États. Cela te paroîtra bien systématique pour un Russe; mais il est de bonne foi, et c'est sûrement un des Russes les plus honnêtes.

Samedi, 16. — Au même.

Je suis resté chez moi toute la matinée ou chez le prince de Chimay. Il a des chagrins de famille, et c'est ce qui l'a décidé à voyager. J'ignore quels ils peuvent être; mais il m'a raconté qu'il s'est enfui sous-diacre du séminaire dans sa jeunesse. Il a été de là à Rome pour obtenir des dispenses, et a été traversé dans ses projets par le cardinal de Rochechouart (1), alors ambassadeur de France, et par ses parens, etc. Il me paroît en général que le prince de Chimay a eu les passions très vives.

Je lui ai parlé de son voyage à Cassel, où il auroit été plus longtemps sans l'impolitesse de M. de Grais, qui y est ministre. Il lui a refusé en quelque sorte de le présenter à la Cour, habitant alors Geismar; et d'après ces difficultés, le prince de Chimay a écrit lui-même au baron de Wirtof, qui l'a présenté. Il est vrai que M. de Grais étoit brouillé avec la Cour; mais n'étoit-ce pas le moyen de se raccommoder? En tout, cela étoit gauche et cela ne me

(1) Jean-François-Joseph de Rochechouart (1708-1777), proposé cardinal en 1756 par le roi de Pologne, électeur de Saxe, proclamé seulement en 1761 par Clément XIII, ambassadeur (1757) de France auprès du Saint-Siège.

surprend pas. M. de Grais se conduit fort mal à Cassel; il vit avec une danseuse, dont il est amoureux, et est à pot et rôt avec son mari. Cette conduite, jointe à ses folles prétentions, ne lui donne pas, comme tu imagines, une grande considération. Le prince de Chimay m'a dit : « Je souhaite que vous ne changiez pas lorsque vous serez ministre; mais ce titre tourne la tête à la plupart des jeunes gens qui l'ont! » Nous nous sommes promis de nous revoir alors et de nous ressouvenir de cet entretien.

J'ai vu aussi Mme de Nélédinski; elle étoit avec Cachélof. Lorsqu'il est parti, elle m'a fait passer dans son arrière-salon, et nous avons causé. Elle m'a prié de ne jamais lui faire de plaisanteries, surtout devant les autres : « A moi seule dites-moi ce que vous voudrez, tout ce que vous penserez. » Elle m'a comblé d'amitiés les plus tendres. Le prince Repnin lui reproche qu'elle lui parle trop de moi, et elle lui a dit que ma conversation lui plaisoit infiniment. Tout ce badinage, auquel je mettois beaucoup de gaîté et que j'ai pris comme je le devois, en riant, seroit devenu dangereux pour moi. Cette petite femme est charmante en vérité, charmante. Elle vouloit que je restasse à souper. Je l'aurois fait volontiers, mais j'avois promis à Charlotte.

On parle de courses de traîneaux, les samedis, à la Cour.

L'Impératrice a donné mille roubles à la Comédie allemande, où on l'attendoit.

Lundi, 25, jusqu'à la fin du mois. — A la marquise de Bréhan.

L'hiver a dû amener avec lui de nouveaux plaisirs ou des projets d'amusemens, car le plaisir n'est guère ici

qu'en système, et rarement exécute-t-on à cet égard les desseins qu'on a; plus rarement encore est-on satisfait de ceux qu'on a mis à exécution. Parmi ceux qui ont le plus occupé, la comédie et des assemblées particulières ont fixé davantage notre attention. Ces deux amusemens, loin d'atteindre le but qu'on se proposoit, ont été la source de plusieurs tracasseries, dans lesquelles j'ai été mêlé. Il faut avant tout vous mettre au fait de l'impression qu'a faite ici une Russe, que vous nous avez rendue de Paris.

La princesse de Bariatinski, femme d'une trentaine d'années, jolie, aimable et galante, a rapporté, Madame, toutes les modes, les petites manières, les grâces et les ridicules que vous avez l'art de rendre agréables à Paris et dont la copie ne réussit jamais, surtout hors du terroir qui leur est propre. Mme de Bariatinski n'a pas été goûtée, parce qu'elle a trop parlé de Paris et qu'on n'aime pas les comparaisons désavantageuses. L'Impératrice a trouvé ses modes ridicules, et le ton de la Cour et de la ville a été de critiquer cette femme. De petites histoires galantes sont venues à la traverse; la Bariatinski, épouse d'un vilain homme, l'un des médecins de la colique hémorroïdale de Pierre III, avoit pour amant le comte André Razoumofski, et elle étoit partie de Pétersbourg pour la France grosse de lui. Elle a fait ses couches à Paris, et une feinte hydropisie a couvert le tout. Cependant son mari s'en est douté et, par le moyen d'une des femmes de la princesse, en a eu la certitude. Des pleurs ont lavé cette faute.et l'avoient fait oublier, lorsque de nouvelles histoires en Pologne ont rebrouillé le ménage. Il y eut de nouvelles promesses de rompre cette intrigue; mais une lettre de la princesse a été surprise par son mari. Il y a vu que non seulement elle n'avoit pas rompu cette nouvelle intrigue, mais qu'elle se divertissoit

en propos sur son compte. Cela a été le signal d'une rupture décidée.

Il y a ici une femme qu'on appelle la Zoubof, d'une naissance obscure, une espèce de Bouvillon méchante, intrigante, effrontée, qui, par le moyen de l'adulation, s'est procuré l'entrée des meilleures maisons de la ville, qu'elle vend tour à tour et qu'elle soutient dans leurs ténébreuses intrigues. Cette femme ne manque pas d'esprit; elle a celui de l'incrimation et de l'audace. Séparée d'avec son mari, qu'elle a, dit-elle, épousé par amour au bout de cinq ans, et que par foiblesse elle a fait cocu le lendemain de ses noces, elle s'est rendue la protectrice décidée des femmes galantes et des filles amoureuses, et la confiance, qu'elle a gagnée généralement de cette manière, lui donne un grand empire dans ce cercle nombreux de gens intéressés. On méprise la Zoubof, mais elle est serviable, et lorsqu'elle a servi, on la craint et on la ménage. La Bariatinski a bientôt été l'objet des soins de cette femme; elle ne la quitte plus. Les propos faux ou malins lui ont été rapportés et amplifiés par elle, et cela n'a pas peu contribué à la brouiller avec beaucoup de monde. La Bariatinski a une amie : c'est une Mme Zénoviof, née Menzikof, femme charmante, dont le mari est ministre en Espagne. La Zénoviof, que des malheurs et un dérangement de fortune ont éloignée de la Cour et du grand monde, avoit désiré former chez elle et chez la Bariatinski une société particulière d'amis, dont elle m'avoit parlé et où j'avois ma place. Ce projet a été exécuté chez la Bariatinski, avec l'apprêt et tout le dehors de la prétention. J'étois malade alors, et je ne fus point à l'ouverture de ces assemblées, qu'on avoit intitulées littéraires. Le petit Galitzin, qui veut être homme d'esprit, s'en est déclaré le lecteur et le soutien. Mille plaisante-

ries ont été faites sur cette société : on l'a nommée club d'amour, académie, etc. Quelques-uns de ces mauvais propos m'ont été rendus, j'en ai ri, et l'on m'en a rendu complice aux yeux de la princesse Bariatinski, à qui la Zoubof m'a dépeint comme un être rusé et dangereux; j'ai laissé dire. On vouloit que je me justifiasse; j'ai répondu que je n'en avois pas besoin, et l'on ne m'a point engagé à grossir le nombre des membres du nouvel hôtel, ou plutôt du petit hôtel de Rambouillet. Mais j'ai continué à voir la princesse les autres jours. Mon véritable tort a été d'être l'ami de Mme Nélédinski, l'émule et la rivale de la Bariatinski, que je trouve plus aimable et que je ne sacrifierai jamais à la princesse, par la seule raison qu'elle est ma plus ancienne connoissance.

La comédie a été encore un nouveau sujet de bisbilles. On joue *le Roi et le Fermier* chez la princesse maréchale, et l'on m'a retiré le rôle de Lurvel pour me donner celui de Rustaut. Cette misère, qui n'est pas fort intéressante, m'a fait voir qu'il ne faut pas être complaisant vis-à-vis des gens peu délicats. Je l'ai dit ouvertement et j'ai fait Rustaut, qui n'est pas à ma voix, après m'être bien promis ou de ne plus jouer, ou de ne faire que les rôles qui me conviendront. Je soupçonne le petit prince Galitzin d'entrer dans toutes ces petites cliques, pour m'empêcher d'être de la société de la Bariatinski, où il voudroit dominer. Les propos qu'il a tenus à cet égard, et qu'on m'a rapportés, le prouvent. Les airs qu'il se donne chez cette jeune femme lui font au surplus beaucoup de tort dans l'esprit de plusieurs personnes et, je crois, à la Cour, où il sollicite néanmoins une place de gentilhomme de chambre. Tout cela me prouve que le petit Galitzin a peu d'esprit, peu de délicatesse, de tact, et qu'avec un simple bon sens et de l'honnêteté que je lui crois toujours, il ne fera pas

un chemin brillant et sera toujours au-dessous de son état.

Adieu, Madame, voilà une partie de nos démêlés intérieurs, qui partout roulent sur les mêmes motifs : l'intérêt personnel et l'amour-propre. Cela ne m'empêche pas de compter ici sur quelques personnes et de jouir agréablement soit des sentiments particuliers et de l'intimité d'un petit cercle, soit de l'amusement d'une société qui contribue à mes plaisirs et à ma dissipation.

Dimanche, 1^er^ décembre. — A mon frère.

Depuis quelque temps, mon ami, la manie ou gloire de se tuer est devenue fort à la mode. Depuis la mort du malheureux Pasquier qui s'est coupé la gorge, un cuisinier françois a suivi son exemple ; un Anglois, dont on venoit se saisir pour dettes, s'est cassé la tête d'un coup de pistolet; et le 20 du mois dernier, un négociant de Berlin nommé Bachman s'est empoisonné. Cet homme, âgé de quarante ans, avoit employé une somme considérable d'argent au roy de Prusse, pour mettre dans une manufacture de glaces qu'il avoit entreprise et dont il croyoit retirer ces fonds qui ne lui appartenoient pas; le roy de Prusse a envoyé un nommé Gerhard pour examiner ses comptes; il a eu peur de Spandau, et préférant la mort à l'esclavage, il a avalé de l'arsenic et rendu le dernier soupir, après avoir écrit cinq lettres à plusieurs personnes.

Nous avons eu ce soir répétition chez la princesse maréchale; cela ne va point, et ne ressemble pas à nos répétitions de Troissereux.

Lundi, 2. — Au même.

Nouvelle histoire tragique, mon ami, qui a fait oublier

entièrement celle de Bachman, et qui occupe maintenant toute la ville. Après avoir fait plusieurs courses dans la journée, entre autres chez le résident de Hollande, Suart, qui, par parenthèse, m'a parlé du comte Nesselrode comme d'un espion, et qui, en effet, a eu l'air d'être celui du roy de Prusse dans la malheureuse affaire de Bachman, dont il étoit l'ami en apparence, j'ai été souper chez les Behmer. Il y avoit le comte Wachmeister et Huttel, secrétaire de légation de Prusse. On m'a prévenu encore sur le compte de ce dernier, qui, dit-on, redit tous les propos qui se tiennent chez les personnes où il va. Si tu rencontres ces deux personnages, tu dois t'en méfier. Nesselrode a de l'esprit, narre avec beaucoup de sel et de causticité, mais il en tire avantage pour vous faire dire ce qu'il a envie de savoir. Hüttel est froid, lent; il est ou fait le sourd et rend tout ce qu'il entend dire au comte de Solms, dont il n'a pas l'air d'être partisan (1).

Après le souper, nous parlions du comte Byland, Hollandois et brigadier au service de la marine russe, dont il

(1) Il y a lieu de rapprocher de ce passage cet extrait d'une lettre de Corberon au comte de Goertz, ministre de Prusse à Pétersbourg, en date du 26 décembre 1875 (Bibliothèque d'Avignon, ms. 3060, fol. 8) : « J'espère que vous me donnerez des nouvelles de tous les gens que j'y [à Pétersbourg] ai connus particulièrement. Vous voudrez bien commencer, s'il vous plaît, par Hüttel, qui étoit mon meilleur ami là-bas et qui le sera toujours, sous ou hors la casaque diplomatique. Vous le connaissez maintenant, mon cher comte, pour apprécier le bien que je vous en ai dit alors, celui que j'en ai pensé quand je l'ai connu; mais il m'a fallu deux ans pour le connoître. Nous avions chacun notre masque : il me prenoit pour un fat François, lorsque je le jugeois un sauvage et pédant Allemand. Le temps, l'habitude et l'amitié nous ont mis tous deux à découvert l'un vis-à-vis de l'autre. C'est alors que j'ai reconnu les heureuses qualités de cet homme : esprit, philosophie, talens politiques et (ce qui est bien rare avec tous ces avantages) une honnêteté scrupuleuse dans son état. Je vous avoue que notre ami Hüttel m'a souvent étonné. Il m'a donné des leçons spéculatives de politique sans s'en douter, et il m'a consolé sur les dégoûts de cet état mixte dont on ignore et confond les devoirs, lorsque je l'ai vu conserver, après bien des années de travail, la fraîcheur de son âme, de son esprit, et la pureté de ses principes politiques dans un pays où la pureté n'est certainement pas indigène. »

a pris congé. Cet homme est un assez mauvais sujet et ne jouit d'aucune considération. Comme nous nous entretenions de ses ridicules et des mauvaises plaisanteries que nous lui avons faites mille fois, Huttel me pousse par le bras et me montre un billet qu'on venoit de lui apporter, par lequel on l'instruit que le malheureux Byland s'est battu en duel, derrière Catherinhof, et qu'on le croit tué. Nous fûmes fâchés de cet accident, mais point surpris, Byland ayant la réputation d'être tapageur. Cependant, nous cherchâmes à deviner qui pouvoit être son adversaire : nous ne jetâmes nos soupçons sur aucun Russe, parce qu'ils n'aiment point ces extrémités; mais nous nous arrêtâmes sur un Italien, le comte Robasomi, chevalier de Saint-Georges, qui avoit pris son congé depuis quelque temps. Le comte Byland, qui devoit à toute la terre, lui devoit, nous dit Huttel, huit cens roubles. Je rentre chez moi, et comme je montois chez le marquis de Juigné pour lui apprendre cette nouvelle, je trouve sur l'escalier un valet de chambre de M. de Juigné, qui me prioit de passer chez lui. Lorsque j'y suis monté, il me dit que Robasomi étoit venu le trouver le soir chez le comte Ivan Czernichef, pour lui dire que, s'étant battu avec Byland, il avoit été trouver le comte Romanzof, qui lui avoit conseillé de se réfugier chez M. de Juigné, et qu'il lui en demandoit la permission. Le marquis lui a répondu qu'il ne pouvoit le recéler chez lui; mais il lui a fait entendre qu'il pouvoit venir me voir. « Vous le trouverez probablement chez vous, a repris M. de Juigné; voyez, que comptez-vous faire? — Passer la nuit avec lui, ai-je répondu. Je ne connois, que de vue M. Robasomi, mais c'est un militaire, nous sommes camarades, et je ne mettrai pas à la porte à cette heure-cy un galant homme. — Nous le ferons sortir

demain; d'ailleurs, c'est votre droit. » Je suis descendu chez moi, où j'ai trouvé Robasomi; nous avons causé ensemble, je lui ai demandé les détails de son affaire. Il avoit l'air triste, mais tranquille, et il m'a raconté ainsi le fait.

« J'avois appris hier, monsieur, par un de mes amis, que le comte Byland devoit partir incognito, et comme il devoit à tout Pétersbourg et à moi particulièrement huit cens roubles, on m'avertissoit de prendre mes précautions. Je lui écris ce matin un billet que je lui envoie par mon domestique; M. de Byland ne prend pas mon billet et me fait dire qu'il n'en reçoit point. Mon domestique vient me faire cette réponse, je le renvoie une seconde fois. On ne trouve pas le comte chez lui et l'on me fait dire qu'il est allé dîner chez un traiteur dans la Millione. Je m'habille et je vais l'y trouver. En entrant, comme on me nomme, le comte dit : « Mes-« sieurs, c'est pour moi que vient M. Robasomi. — C'est « vrai, lui répondis-je, je viens pour vous parler. » Le monde sortit, et je montrai alors au comte Byland le billet que je lui avois envoyé, en lui disant : « Vous « pouvez le lire, il n'y a rien qui puisse vous y faire de « la peine. » M. de Byland m'a répondu qu'il avoit dit ce matin à mon domestique qu'il ne recevoit point de billet, et qu'il me répétoit qu'il n'en vouloit pas recevoir de moi; que si j'avois à lui parler en particulier, il étoit prêt à me répondre. Il a accompagné cette phrase de toutes sortes de mauvais propos, de manière que nous sommes sortis. Il m'a dit qu'il désiroit se battre près la maison de Perraut, parce qu'il connoissoit le lieu. Nous sommes montés chacun dans notre voiture; après les avoir quittées près du ministre de Saxe, nous avons été sous les arbres à gauche, vis-à-vis la maison de M. de Visen.

« Il y a un sentier, m'a dit Byland, cherchons-le. » Il l'a trouvé, et comme il y avoit beaucoup de neige, il s'est mis à piétiner la distance de deux ou trois toises. Tout en faisant cette opération, il m'a dit : « Si je vous tue, je « pourrai me sauver aisément par ce chemin-cy; si vous « me tuez, vous me ferez plaisir, vous me rendrez ser- « vice et mes dettes seront payées. — Je ne voudrois « pas vous rendre ce service, mais vous le voulez, il le « faut bien, et le sort en décidera. » Nous nous sommes battus; comme je rompois quelquefois la mesure, il me demandoit si j'avois peur. Enfin, après s'être défendu quelques instans, il a levé le bras pour me couper le visage, sans doute; c'est alors que je l'ai touché, après avoir paré un coup qui m'auroit percé, sans un bouton concave qui a retenu son épée. Ce malheureux Byland, en ayant reçu sa blessure, m'a dit : « Cela ne me fait rien. » Je l'ai soutenu, mais il est tombé de foiblesse et le sang lui a sorti de la bouche. J'ai appellé ses tchwauchiks et son domestique; ils se sont enfuis. Ma voiture étoit restée, je me suis jeté dedans, j'ai été en ville chercher un chirurgien; on n'en a pas trouvé. J'ai écrit à M. de Sacken, pour le prévenir qu'il y avoit un homme blessé à côté de sa maison, qui avoit besoin de secours; son neveu, qui a lu le billet, l'a renvoyé, disant qu'il ne pouvoit pas éveiller son oncle. Il étoit alors six heures du soir : nous nous étions battus entre quatre et cinq. Une seconde missive chez M. de Sacken n'a pas mieux réussi. J'ai été trouver M. Romanzof, qui m'a tranquillisé, m'a promis sa protection, m'a conseillé de venir chez le marquis de Juigné. J'ai trouvé ce dernier chez le comte Ivan Czernichef; il m'a dit de passer chez vous, et me voici. »

Ce récit m'a intéressé, mon ami; j'ai été fâché seu-

lement que Robasomi, jeune et vigoureux, ait tué l'épée à la main Byland, foible et cassé. Le pistolet eût été une arme plus égale. Après avoir entendu Robasomi, je lui ai dit : « Il fait bien mauvais dehors, et si vous voulez le coin de ma cheminée, un fauteuil et des pantoufles pour passer la nuit, j'obligerai avec plaisir un galant homme. Votre affaire est malheureuse, mais elle est toute simple. Il faudra cependant vous sauver promptement, parce qu'il n'y a point de danger, d'après ce que vous a dit M. de Romanzof, et que M. de Juigné ne peut vous garder longtemps chez lui. » Je lui ai souhaité le bonsoir et me suis couché. Garry m'a dit qu'à neuf heures du soir, ma voiture étant rentrée de chez les Behmer où je soupois, sachant que ce malheureux Byland étoit sans secours, il y avoit été, qu'il l'avoit trouvé étendu sur la neige, roide et froid, sans épée, sans chapeau, sans perruque et volé de tout, excepté de son portefeuille qu'on n'avoit pas osé prendre, parce qu'il étoit sous lui et qu'on n'avoit pas osé le remuer. Garry étoit avec M. de Cussy; ils l'ont pris à eux deux et ont essayé de le mettre dans ma voiture; mais il étoit roide, et au moment où ils le plaçoient dans le carrosse, ce malheureux fit un mouvement de la gorge qui probablement étoit le dernier soupir. Ils l'ont laissé sur la place, voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, et sont revenus. Les moujiks qu'ils avoient avec eux, et un bas officier, trembloient comme la feuille.

Mardi, 3. — Au même.

J'ai appris en me levant qu'un homme de la police étoit venu demander à M. de Combes si M. Robasomi étoit ici. Combes a répondu qu'il n'en savoit rien, que d'ailleurs

la police n'avoit rien à faire à l'hôtel de France. On lui a répondu, avec beaucoup de politesse, qu'on ne venoit que pour s'en informer. Comme cet homme s'en alloit, Robasomi a eu l'imprudence de se montrer, et l'homme de police lui a parlé, en lui disant qu'il n'avoit rien à craindre. J'ai bien vite fait cacher Robasomi chez Combes, et je suis monté chez M. de Juigné. Il m'a dit qu'il falloit qu'il partît sur-le-champ. Je lui ai représenté que cela vaudroit mieux la nuit, qu'il attendoit une réponse du prince Orlof, à qui il avoit envoyé un exprès. Je suis redescendu; au bout d'une heure, M. de Juigné a envoyé chez moi. Un secrétaire du comte Panin étoit venu aussi lui demander, au nom de l'Impératrice et de la part du ministre, si M. Robasomi étoit chez lui. Le marquis de Juigné lui a dit en ma présence qu'il n'étoit pas chez lui. « Mais demandez à M. le chevalier de Corberon. — Monsieur, ai-je repris aussitôt, je ne vous cacherai pas que M. Robasomi a passé la nuit chez moi. Je ne le connois point; mais, à minuit, un militaire n'en met pas un autre hors de chez lui. Je vous donne ma parole qu'il n'est pas chez moi actuellement. — Mais, monsieur, je désirerois avoir une réponse nette, savoir s'il est dans la maison ou s'il n'y est pas. — M. le marquis ni moi, monsieur, ne pouvons vous dire, ce que nous ignorons. La maison est grande et nous ne sommes pas dans tous les coins. — Ce que je puis vous dire a repris le marquis de Juigné, c'est que je m'en vais donner des ordres pour qu'on le sache. M. de Corberon voudra bien en faire instruire de son côté. Au surplus, monsieur, mon intention n'est pas de recéler un homme que je ne connois pas, contre la volonté de l'Impératrice. » Je suis descendu chez moi; quelques minutes après, cet homme m'a suivi et m'a dit : « Monsieur, voilà un homme de police qui dit l'avoir vu ici. » Le feu m'a monté au

visage à cette phrase, et j'ai dit à ce conseiller d'un air très ferme : « Est-ce que vous n'auriez pas entendu, monsieur, ce que M. de Juigné et moi avons eu l'honneur de dire? — Mais, monsieur, M. le marquis me l'a dit aussi. — Cela n'est point, monsieur; ayez la bonté, je vous prie, de ne point interpréter ce que vous dit M. de Juigné et de m'entendre bien littéralement. Je vous repète que M. Robasomi a passé la nuit chez moi, qu'il n'y est pas maintenant, que j'ignore s'il est ou non dans la maison, mais que je vous promets de m'en informer. Voulez-vous entrer chez moi? » Mon homme est devenu fort doux; il m'a dit : « Monsieur, il ne m'appartient pas de visiter chez vous. — Nous le savons bien, vous et moi, monsieur; mais venez vous chauffer. Je m'en vais donner des ordres en conséquence de ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. » Il est entré avec moi dans mon cabinet, où nous nous sommes chauffés; en entrant, je lui ai dit : « Vous voyez, monsieur, que M. Robasomi n'y est pas et que, lorsque je dis quelque chose, c'est la vérité. » J'ai dit aussitôt à Garry devant ce secrétaire, qui est à M. le vice-chancelier Ostermann et qui se nomme Alopéus (1) : « Allez-vous-en chez M. de Combes, le prier de s'informer de son côté si M. Robasomi est dans la maison. » J'avois été dans cet intervalle chez Combes, où étoit alors Robasomi, pour le faire évader sur-le-champ, afin de pouvoir dire un non avec assurance, ayant pour principe, mon ami, que dans la politique, qui souvent est la plus plate des professions, on doit mettre de l'adresse et jamais de fausseté. Au bout d'un quart d'heure, Garry est venu me dire que M. de Combes croyoit que le comte

(1) Maximilien Alopéus (1748-1821); il était entré dès l'âge de vingt ans au département des affaires étrangères. Il fut plus tard ministre de Russie à Eutin (1788), à Berlin (1791), à Dresde, à Ratisbonne, et de nouveau à Berlin (1802).

Robasomi n'étoit pas dans la maison. Heureusement que son air incertain m'a fait soupçonner qu'il n'étoit pas encore sorti, et j'ai dit à Alopéus, qui s'est levé : « Restez un instant jusqu'à ce qu'on se soit instruit plus amplement de la chose. » Alopéus m'a dit que cela suffisoit et m'a demandé à me dire un mot en particulier; Cussy étoit là. Je me suis levé, et Alopéus m'a dit : « J'espère, monsieur le chevalier, que vous me rendez assez de justice pour me croire peiné de ma commission; mais c'est mon devoir. Je vous prie, de vous à moi, de me dire que M. Robasomi n'y est point. — Pourquoi, monsieur? Je vous ai dit que la maison étoit assez grande pour que je ne puisse savoir si l'on n'a pas mis M. Robasomi dans quelque coin. — Mais c'est une formalité, et il faut que je dise un oui ou un non à M. le comte Panin. — Eh bien! monsieur, à la bonne heure; dites non, si vous voulez. Cependant, remarquez bien que je vous ai dit que je l'ignorois et que je ne saurois vous dire autre chose que ce que vous avez déjà entendu de ma bouche, c'est-à-dire que M. Robasomi a passé la nuit chez moi, qu'il n'y est pas maintenant, que j'ignore s'il est dans la maison et que je vous promets, d'après l'intention de M. le marquis de Juigné, qu'on ne le gardera pas, au cas qu'il y soit. Au surplus, monsieur, je suis fâché d'avoir mis un peu de vivacité dans la simple discussion de ceci; mais comme j'ai coutume de dire franchement ce que je pense et ce qui est, j'ai été surpris de vous voir douter de ce que j'avois l'honneur de vous dire. » M. Alopéus m'a répondu beaucoup d'honnêtetés, beaucoup de complimens; il m'a bien fait des salamalecs et il est parti. Robasomi ne l'étoit pas, et nous attendions la nuit pour le faire évader. Quelques instans après la sortie d'Alopéus, on m'a annoncé un Italien nommé Amati, qui m'a demandé

la permission d'entrer et de me demander des nouvelles de Robasomi. Je lui ai dit que j'ignorois où il étoit. « Je venois, me dit Amati, pour lui dire que le prince Orlof étoit ici et point à Tsarskoïe-Sielo, et qu'il devoit lui écrire à Pétersbourg. » Je n'ai rien voulu dire à cet homme que je ne connois pas, et il s'est en allé; mais j'ai fait avertir Robasomi, et il a écrit sur-le-champ au prince. Je suis sorti, moi, afin de n'avoir pas l'air occupé de toute cette affaire et d'entendre ce qu'on en diroit dans le monde.

J'ai dîné chez la Nélédinski; j'ai été au spectacle et j'ai fini ma soirée chez les Behmer. En rentrant, M. de Juigné m'a dit que le comte Panin, qu'il avoit vu, paroissoit fort mécontent, qu'il lui en avoit parlé et qu'on jetoit sur moi tous les torts, sans pouvoir bien les articuler. Peut-être, mon ami, que si le marquis de Juigné avoit mis plus de fermeté, les autres en auroient mis beaucoup moins. Ils sont fâchés, et le général de police tout le premier, d'avoir agi gauchement dans cette affaire. Ce dernier a rendu à l'Impératrice un compte faux, pour couvrir l'inhabileté de sa conduite et nous impliquer là dedans.

P. S. — J'oubliois de te dire que M. de Juigné, en rentrant à cinq heures et demie de chez le comte Panin, a fait fermer les portes de la maison, après avoir dit de faire sortir Robasomi, s'il y étoit. Les portes ont été fermées avant l'évasion de l'Italien; mais Garry a trouvé le moyen de le faire sortir. Il s'est conduit avec franchise, fermeté et humanité, trois qualités qui sont à mon avis les premières. Il a visité le Quai avant de laisser partir Robasomi, et quand il a été sûr qu'il n'y avoit personne, il l'a fait décamper. Il a porté après cela lui-même un

billet de Robasomi à Ribas. Ribas, qui est le compatriote et l'ami de Robasomi, a été avec Garry à la Cour pour parler au prince Orlof, qui lui a donné une réponse pour Robasomi; mais ce dernier-cy étant parti, je ne sais ce qu'est devenu le billet. Au surplus, tout est bien; chacun s'est bien conduit, et je suis tranquille et content.

Mercredi, 4. — Au même.

Il y a eu aujourd'hui dîner, mon ami, chez le vice-chancelier, à cause de la Sainte-Catherine, fête de l'Impératrice. J'y ai été; le comte Ostermann m'a fait bonne mine, mais cela ne prouve rien, parce que nous sommes ici dans le pays de la fausseté. J'ai remarqué que le prince Cherbatof, qui y étoit, et dont Ostermann est parent, m'a accueilli avec froideur. J'ai été après le dîner chez le comte Pierre, chez le prince Lobkowitz. Je désirois savoir son opinion sur l'affaire de Robasomi; mais il y avoit du monde, je n'ai pu lui parler là-dessus. Il a été question du dîner du vice-chancelier, qui étoit fort bon et fort somptueux. Je ne sais combien la Cour lui donne pour sa table; mais l'on m'a dit qu'étant ambassadeur en Suède, il avoit cinq cens roubles par mois d'extraordinaire.

L'affaire de Robasomi fait du bruit dans la ville. On conte l'événement de cent manières différentes, et on charge de torts Robasomi. J'avoue que cet homme, que je ne connoissois pas, m'est devenu intéressant, tant le malheur et l'oppression ont des droits sur notre âme! On a accusé Robasomi d'avoir tué Byland par surprise; on a blâmé M. de Juigné, ainsi que moi; on a prétendu que nous aurions dû nier qu'il avoit été donné asile à Robasomi, et j'ai prouvé que nous aurions eu tort de ne pas accuser vrai, et tu verras combien j'ai eu raison. Je sais

que Hüttel, le secrétaire de Prusse, m'a blâmé et qu'il a dit que l'on n'auroit pas été si doux, si cela avoit regardé Denon, dont tu sais l'histoire et le départ d'ici. Tous ces propos ne m'inquiètent nullement.

Jeudi, 5. — Au même.

Robasomi s'est présenté, dit-on, chez le comte Panin par le conseil du prince Orlof. Le ministre n'a pas voulu le voir, mais il lui a fait dire par un secrétaire qu'il n'avoit qu'à aller voir son juge, le général de police. Il y a été, et quelque temps après il a été arrêté et mis à la police, où il est bien traité. Je ne vois pas qu'on lui puisse faire de la peine. Il est vrai que les lois du pays sont formelles contre les duels; il y a la Sibérie pour l'un, et la claie pour l'autre. Cependant, il y a eu à Moscou un duel d'un Galitzin, contre lequel on n'a point sévi.

Vendredi, 6. — Au même.

L'orage qui grondoit, mon ami, depuis trois jours sur ma tête, vient d'éclater en partie. Je suis le petit Menzikof dans toute la proportion de nos deux individus, c'est-à-dire que, comme ma faveur n'étoit pas brillante, ma disgrâce n'est point effrayante. Il n'en est pas moins vrai que le comte Panin a dit à M. le marquis de Juigné que l'Impératrice désiroit que je ne lui fisse point ma cour! Le marquis lui a répondu qu'il en étoit bien surpris et, de plus, amèrement affligé, que cela lui prouvoit les faux rapports qu'on avoit faits à l'Impératrice, que je n'avois rien fait que lui n'eût fait et qu'il le prioit instamment de désabuser l'Impératrice sur les faux rapports qu'on lui a faits à mon égard. M. de Panin le lui a promis, en insistant

néanmoins sur le désir qu'elle avoit témoigné de ne point me voir. Je ne sais quelle suite cela aura; mais si l'obstination s'en mêloit, cette affaire pourroit devenir grave et ministérielle. J'espère qu'on ne nous mettra point dans ce cas. M. de Juigné en est vivement affecté. Je suis bien sensible à la conduite qu'il tient: elle me prouve son amitié sûre et solide. Quant à la chose en elle-même, je n'en suis pas inquiet. Je n'ai de tort dans aucun des points, mais on a mis de l'humeur contre moi, et cela ne peut m'effrayer, parce que le motif est trop léger pour qu'il en résulte des suites fâcheuses.

Samedi, 7. — Au même.

J'étois fâché hier au soir de la nouvelle que M. de Juigné m'avoit apprise du mécontentement de l'Impératrice, mais j'étois tranquille sur moi-même, et j'ai passé une très bonne nuit. C'est aujourd'hui la fête de Saint-Georges et gala à la Cour. Ne pouvant y aller, je crus qu'il seroit plus décent de ne pas me montrer dans le monde, et surtout de ne point aller au bal chez les Tiéplof, où j'étois invité. Mon dessein étoit d'aller passer ma soirée chez les Behmer, et j'ai écrit un mot à Charlotte pour lui mander que je ne comptois aller ni à la Cour ni au bal.

Je suis resté chez moi, j'ai dîné dans ma chambre, et, à cinq heures, j'ai causé avec le marquis de Juigné avant qu'il retournât à la Cour. Il m'a dit que le matin l'Impératrice avoit eu de l'humeur et qu'elle n'avoit parlé ni à lui, ni aux autres ministres.

Grimm est venu dîner chez le marquis. Tu sais, mon ami, sa faveur auprès de Sa Majesté Impériale. Elle lui parle souvent, et sa finesse l'a admis à son intimité. Le marquis, ne le voyant point instruit de mon affaire, a cru

l'en prévenir et lui a dit : « Je ne vous prie pas d'en parler; mais si l'on vous en touchoit quelque chose, vous pouvez dire à l'Impératrice qu'on lui a fait de faux rapports sur le chevalier de Corberon, qu'il s'est conduit ainsi. Et ne lui cachez point toute l'amertume que j'en ressens. » J'ai remercié le marquis de Juigné, et je suis, en effet, touché de la manière dont il prend cette affaire.

En rentrant de chez les Behmer, le marquis m'a fait prier de passer chez lui. Il n'y a rien eu de nouveau à la Cour; rien n'y transpire, et M. de Panin, qu'il a été voir, lui a dit qu'il ne m'oublioit pas auprès de l'Impératrice.

Dimanche, 8. — Au même.

Mon affaire ne finit point, mon ami, et c'est l'incommodité du comte Panin qui en est cause. Il ne peut sortir, et il charge le vice-chancelier Ostermann de faire les démarches nécessaires auprès de l'Impératrice. Il ne se presse point ou agit mal, ce qui ne seroit pas étonnant, car c'est l'homme le plus faux et qui nous aime le moins comme François! Le comte Panin a dit à M. de Juigné ce soir qu'il ne savoit pas encore les intentions de l'Impératrice à mon égard. Le marquis lui a représenté que cela devenoit embarrassant, à cause de la comédie de la maréchale, dans laquelle je dois jouer samedi devant le grand-duc; que cependant je désirois que ce ne fût pas par cette raison qu'on entendît ma justification, indépendante de cette raison. Le comte Panin lui a répondu que je ferois toujours bien, par égard pour l'Impératrice, de me dégager de la comédie : ce que je ferai en prétextant un mal de gorge, pour ne pas aller à la répétition de mardi. M. de Juigné a vu la princesse maréchale, qui lui a demandé de mes nouvelles. Il lui a répondu que je ne me

portois pas très bien. « Effectivement, a-t-elle repris, je ne l'ai pas vu hier à la Cour. » Cependant il paroît qu'on ignore la raison qui m'a empêché de m'y trouver; si la maréchale la savoit, elle eût dit à M. de Juigné : « Peut-il jouer samedi? » Elle l'a prévenu au contraire qu'il y auroit répétition mardi.

Charlotte et Albertine ont été ce matin chez Visen pour découvrir quelques nouvelles. Visen leur a dit qu'il avoit entendu la conversation de M. de Juigné et du comte Panin, qui lui a dit : « Monsieur, pourquoi avez-vous nommé M. le chevalier de Corberon? » Mais il ne paroît pas instruit de la défense de l'Impératrice à mon égard, et ce silence ou cette ignorance universelle me paroît être en ma faveur.

On dit que l'Impératrice a un nouvel amant, et l'on nomme le général comte Romanzof (1), qui est bête, mais bien nourri. On parle aussi du premier acteur de la comédie allemande. Cela ne seroit pas étonnant; mais j'en doute.

P. S. — J'ai appris que les appointemens du prince Bariatinski, ministre de Russie en France, ne sont que de huit mille roubles. Le comte Ostermann n'avoit pas davantage à Stockholm, avec six mille roubles à la vérité d'extraordinaire pour sa table. Il a ici la même somme de six mille roubles pour le même objet, et il donne trois dîners ou quatre par an.

La gouvernante des frêles n'a que mille roubles d'appointemens; c'est la baronne de Maltitz qui l'est maintenant, une femme de mérite, dont le fils, joli garçon, passe pour avoir couché avec l'Impératrice. Mais on

(1) C'est le fils du maréchal. Il est cordon rouge. (*Note du chevalier de Corberon.*)

prétend qu'elle a dit qu'il n'étoit pas de son goût, parce qu'il est blond. C'est Rostaing, le gouverneur des pages, de qui je le tiens et auquel elle l'a dit.

Lundi, 9. — Au même.

D'après notre conversation d'hier au marquis de Juigné et à moi, j'ai écrit ce matin à la comtesse Matouchkin, pour la prévenir sur mon indisposition, et peut-être mon impossibilité de jouer samedi l'opéra-comique. Il s'agissoit d'y mettre la gaîté d'un homme qui ne veut point avouer sa disgrâce, la fermeté d'un homme qui n'a aucun tort, et la décence en même temps de celui qui n'en veut point avoir.

Le marquis de Juigné a vu ce matin le comte Ostermann, qui l'a assuré que l'Impératrice n'étoit pas fâchée contre lui, mais contre moi. Ses préventions seroient-elles véritablement à mon désavantage? Albertine prétend qu'on me craint et qu'on dit que je me mêle des affaires. Cependant, j'espère que cela sera bientôt décidé. Le vice-chancelier a dû sortir pour voir le comte Panin et s'aboucher avec lui à mon sujet.

Mardi, 10. — Au même.

Rien encore de nouveau, mon ami. Le prince de Chimay a été hier au bal chez le grand-duc, qui lui a dit qu'il étoit bien aise qu'il ne fût point mêlé dans cette affaire. « M. de Corberon est là dedans, à ce qu'on dit. Qu'est-ce que M. de Corberon? Le connoissez-vous? » Le grand-duc a fait cette question, qu'il auroit mieux résolue que le prince de Chimay, afin de savoir son opinion, et c'est en quoi le prince de Chimay ne lui a pas

répondu net. Le grand-duc me connoît de reste par le comte André. Il a dit au prince : « Le chevalier de Corberon a été mêlé dans cette affaire; il est un peu jeune. — Pourtant, a repris le prince, il a vingt-six ou vingt-sept ans, et il ne les paroît pas à la vérité », voulant faire tomber le mot de jeune sur mon âge et point sur ma conduite.

Les ministres étrangers, d'Autriche et de Prusse, se sont platement conduits dans cette affaire; ils ont donné à dîner ces jours-cy et ont affecté de ne m'y point inviter. Cela ne me surprend pas; cette tourbe politique est vile, rampante, craintive, et le moindre souffle de la Cour la fait agir et jamais d'après sa propre façon de penser; ce sont les inspirations de la crainte ou de la faveur qui les régissent, qui les gouvernent. Sacken aussi, ministre de Saxe, a tenu des propos équivoques sur ma conduite; cela devoit être, et j'en suis tout consolé. On apprend dans les circonstances à connoître les gens.

Mercredi, 11. — Au même.

C'est aujourd'hui grande fête et grand gala à la Cour : c'est jour d'ordre. Mon interdiction n'est pas levée, et je suis resté chez moi.

J'ai eu la visite du prince Jean Cherbatof et de Galitzin. Ce dernier prétend qu'on me rend justice dans le public et que mon affaire, une fois éclaircie, ne me donnera que plus d'avantages dans le monde et vis-à-vis l'Impératrice, dont elle me fera connoître. Je n'en crois rien, mon ami, parce que je soupçonne de l'animosité particulière à l'Impératrice sur mon compte, à raison de ma liaison ancienne avec André Razoumofski. Le comte Ostermann a montré au marquis de Juigné le rapport

qu'on a fait de son affaire à Sa Majesté Impériale. Il n'est pas question de moi. Il a demandé s'il lui en avoit parlé, et le vice-chancelier lui a répondu qu'il le prioit de ne l'en pas charger, qu'il ignoroit si l'Impératrice n'avoit pas quelques motifs particuliers de mécontentement et qu'il ne pouvoit se charger de mon affaire, que c'étoit le comte Panin qui avoit reçu les ordres qui me regardoient, que c'étoit à lui à qui il falloit s'adresser. Le marquis de Juigné a demandé au comte Panin une audience pour le lendemain. Au surplus, mon ami, il m'est revenu par des voies particulières qu'on me blâmoit généralement moins que M. de Juigné. On l'a accusé de foiblesse, de timidité; je suis, quant à moi, très content de la manière dont il s'est conduit relativement à moi. Un peu plus ou un peu moins de fermeté ne change rien à l'état des choses, surtout s'il y a prévention contre moi. Je regrette seulement de n'avoir pas été moi-même voir le comte Panin et plaider ma cause; mais le marquis m'en a empêché. Si cette prévention de l'Impératrice contre moi est forte et réelle, pourquoi ne m'a-t-elle pas fait dire de m'en aller? Pourquoi, du moins, n'a-t-elle pas rendu publique l'interdiction de sa présence? On ne le sait pas dans le monde, et le comte Panin paroît ne l'avoir dit qu'au seul ministre de Prusse Solms, qui lui-même est en défaveur à cause d'un scellé mis à la mort du pauvre Bachman.

J'ai vu Huttel ce soir, qui ne m'a rien dit; mais je sais que l'autre jour, chez les Behmer, à qui il a dit que je ne pouvois aller à la Cour par défense, il a voulu en même temps leur conseiller de faire un choix plus politique dans les personnes qu'elles voyoient, faisant entendre que mes assiduités pouvoient leur nuire. Elles l'ont si mal reçu à cette insinuation, elles ont toutes les trois si bien

tombé sur sa friperie, que de colère il est parti subitement et même a oublié sa tabatière.

Jeudi, 12. — Au même.

En rentrant, j'ai vu le prince de Chimay, qui, dans l'idée de me servir, a été voir le comte Panin, qui lui a parlé de l'affaire du marquis de Juigné. Il ne l'a pas approuvé et m'a accusé d'un peu de jeunesse, mais c'est qu'il part d'un premier jugement sur mon compte qui n'est pas exact. Le prince de Chimay, ainsi que tous mes amis, sont fâchés que je n'aie pas moi-même parlé au ministre. Une chose assez singulière, c'est que le comte Panin a dit au prince de Chimay qu'il n'avoit pas voulu que je parusse dans cette circonstance devant l'Impératrice; cela nous a fait supposer que le comte Panin de lui-même m'auroit fait la défense de paroître devant l'Impératrice, sans qu'elle l'eût dit. Ce qui me le feroit croire, c'est ce mystère et secret général qu'on fait de mon interdiction. Le comte Ostermann, en disant à M. de Juigné que c'étoit au comte Panin à en parler lui-même, confirmeroit cette opinion, et j'aime, mon ami, à la réaliser.

Le marquis de Juigné a été chez le comte Panin, qui lui a dit qu'il ne m'oublioit pas, mais qu'il falloit un peu de temps pour faire revenir l'Impératrice, qu'elle étoit femme et vive. Il a ajouté : « J'ai déjà chargé quelqu'un de faire quelques insinuations, et le comte Ostermann, quoi qu'il vous ait dit, en doit parler aussi. » Tout cela confirme mes soupçons. M. de Juigné ne se doute pas de cette comédie; il croit que le prince Repnin est celui que le comte Panin a chargé d'agir. Il m'a demandé si je trouvois convenable et avantageux de lui faire parler;

j'ai répondu qu'il valoit mieux attendre. D'ailleurs, je suis bien aise d'éclaircir mes soupçons sur la défense qui m'a été faite de la part de l'Impératrice. Combes m'a fait faire une réflexion sur Repnin. Mme Nélédinski n'a point envoyé savoir de mes nouvelles; tu sais, mon ami, la manière dont nous sommes ensemble : ce qu'elle m'a dit à cet égard a dû me faire penser que le prince Repnin, qui est son nouvel amant, n'ait pris de l'ombrage sur mon compte. Il faut voir et attendre l'événement. Le prince de Chimay peut me servir; il le fera par sensibilité et par amour-propre, parce qu'il prend intérêt à moi et qu'il voit de la réserve de la part du marquis de Juigné, qui a eu grand tort de ne lui pas confier toute mon affaire, et il seroit possible que le prince de Chimay fît davantage.

Lundi, mardi et mercredi, 16, 17 et 18. — Au même.

Mon affaire est toujours au même point, mon ami; on pourroit dire qu'elle s'aggrave, car l'Impératrice a pris sur mon compte des impressions fâcheuses. Le public, qui commence à être instruit de l'affaire, me rend justice; on dit que c'est un prétexte qu'on a saisi pour me donner du désagrément. Les préventions de l'Impératrice sur moi sont fondées en apparence sur ce que je suis leste, que j'ai la tournure françoise, que je vais beaucoup dans le monde, etc. On a ajouté qu'elle me croyoit dangereux, qu'elle avoit appris que j'étois lié avec tous les gens mécontens du gouvernement et que je faisois faire au marquis de Juigné tout ce que je voulois. La raison, la cause véritable de ses préventions contre moi est mon ancienne liaison avec le comte André Razoumofski, les visites que Pictet m'a faites, dont j'ai tiré quelques lu-

mières, et sans doute celles de Le Roy, qui m'a servi beaucoup. L'Impératrice m'a fait plus de mérite ou plus d'honneur que je n'en ai, en me supposant un homme dangereux.

Le comte Panin s'intéresse à mon affaire; il me rend justice et il blâme M. de Juigné, qui a fini par me sacrifier et à qui je n'en veux point de mal. Panin blâme également l'Impératrice : « Ce n'est pas, a-t-il dit à mon sujet, la première cacade qu'elle auroit faite, si je ne m'y étois trouvé pour raccommoder les choses. » Il a fait son affaire de la mienne; mais il éprouve de la résistance, et, comme il ne peut sortir, les démarches sont lentes. On ne désespère point encore. M. de Juigné prétendoit qu'on avoit mandé à Bariatinski mon affaire sous des couleurs désavantageuses. Visen a dit à Albertine qu'il s'étoit fait montrer les trois dernières dépêches et qu'il n'y avoit pas un mot de mon affaire. Il faut prendre patience; peut-être tenterai-je la voie du prince Orlof. Je te rendrai compte, mon ami, de mes démarches et de leur effet. Cela pourroit bien hâter mon avancement et notre réunion; mais quelque plaisir que j'aie à te rejoindre, il m'en coûtera beaucoup de quitter Charlotte.

Jeudi, 19. — Au même.

Mon affaire prend une mauvaise tournure. M. de Juigné, au lieu de l'avoir liée à la sienne, a saisi l'occasion qu'on lui a présentée pour se disculper, et il m'a chargé en disant qu'il avoit ignoré ce que j'avois fait, tandis qu'il sait très bien que je n'ai agi que d'après lui. Mais je ne lui en sais pas mauvais gré; c'est par foiblesse qu'il se conduit ainsi et non par mauvaise intention. Je désire qu'il s'en tire aussi bien qu'il le pense, mais je ne le crois pas. Il éprou-

vera ce qui doit être et ce qui arrive toujours, quand on n'oppose pas la fermeté à la finesse. Ce n'est pas la première fois qu'il montre de la mollesse et de l'incertitude; il en a ici la réputation, et parmi les François qui sont en Russie, et parmi les Russes, qui l'ont qualifié de bonhomme. Quant à moi, auquel ils donnent le tort contraire, je m'en moque et mon parti est pris. Je quitterai ce pays-cy avec quelques connoissances. J'ose croire que j'aurois pu les faire servir peut-être à l'avantage des deux Cours. Ces gens-cy ont voulu voir le contraire; je les plains et méprise leurs opinions. Quelque envie qu'on ait de bien penser d'eux, il faut malgré soi en revenir à la triste vérité qu'ils nous font voir sur leur compte : ce sont de vrais sauvages, qui n'ont pas ce nerf appartenant aux peuples qui ne sont pas encore policés; ils n'en ont que la rusticité. Il joignent à ce défaut l'abrutissement des esclaves et la mollesse des peuples corrompus par la trop grande civilisation. Enclins à tous les vices qu'amène le luxe, corrompus sans avoir passé par les différentes gradations de la maturité, ils ressemblent à des fruits verts et pourris, qui n'ont ni sève ni douceur et qui ne pourront jamais parvenir à la perfection. Ce n'est pas le sol qui manque et qui pèche : l'empire de Russie est un trésor pour les richesses. Ce n'est pas absolument le jardinier qui est mauvais : Catherine II, sans être ce qu'elle veut qu'on en dise dans tous les papiers publics, n'est pas un mauvais souverain; mais c'est une femme à la rigueur du mot, qui n'a pas la première notion de philosophie, dont toutes les actions sont marquées au coin de l'amour-propre, et dont la volonté est de régner plutôt dans l'Europe par une réputation qui ne sera que passagère, que dans son pays par le bien solide qu'elle auroit pu produire sans ostentation, mais avec solidité. Il n'y auroit peut-être

qu'un moyen idéal de rendre à cette nation le germe de grandeur qu'elle couvoit dans son sein : ce seroit de séparer la génération future de celle qui existe, pour la préserver de la gangrène qui la ronge maintenant. Quand on auroit fait cette séparation salutaire et rendu la nation à sa première origine, à sa simplicité naturelle, deux ou trois souverains philosophes de suite pourroient l'élever graduellement à la perfection, mais avec le temps et sans crise, sans mouvemens forcés et contre nature. Il faudroit aussi que ces souverains, pris dans la nation, eussent des droits incontestables au trône qu'ils occuperoient, qu'ils n'y fussent point conduits par le meurtre et la prison, et que leurs pouvoirs fondés sur la justice fussent respectés et aimés des peuples qu'ils gouverneroient.

Vendredi et samedi, 20 et 21. — Au même.

Mon affaire est toujours au même point. M. de Juigné s'en croit quitte pour lui, et je crois qu'il se trompe. Tout le monde lui jette la pierre, et on lui reproche de m'avoir sacrifié. Il prétend qu'on a écrit à Bariatinski et qu'on veut mon rappel; je crois être sûr que l'on n'a pas écrit, puisque Visen a assuré que les dernières dépêches n'en faisoient pas mention. Il semble que le marquis veuille se persuader que cette affaire soit finie, parce qu'on le boude moins. Mais on trouve honteux qu'il me laisse dans le lac, et ses confrères le blâment. Au surplus, le public me rend assez universellement justice et, comme victime, je deviens intéressant. Je ne suis pas sorti de la journée; j'ai eu la continuité de ma migraine, qui m'a fait souffrir beaucoup.

J'ai appris dans la journée que la maison du marquis étoit espionnée et vendue. On a même ajouté que l'abbé

étoit l'espion de Chicherin. Il y a longtemps qu'Antoine et lui me sont suspects, et je l'ai dit à M. de Juigné.

Dimanche, 22. — Au même.

Je suis sorti à midi, pour aller voir Mme Zénoviof. Elle m'a reçu avec toute l'amitié possible, m'a beaucoup parlé de mon affaire et de tout ce qu'elle avoit dit hier au prince de Chimay, pour l'engager à se charger de mes intérêts auprès du prince Orlof. Elle m'a ajouté qu'il avoit répondu qu'il ne savoit rien de M. de Juigné, qui lui faisoit mystère de tout, etc. Tu sens bien, mon ami, qu'elle n'a ni loué ni approuvé mon ministre, que je plains plus que je ne blâme.

J'ai été dîner chez les Cherbatof; la princesse mère m'a dit les mêmes choses sur M. de Juigné, qu'il étoit bien étonnant qu'il me laissât dans l'embarras. Elle m'a conseillé de voir le comte Ostermann; j'y ai été aussitôt. Ce ministre m'a fort bien reçu, fort bien parlé même, et il m'a dit : « Je suis bien fâché de tout cela pour vous, mais c'est au ministre de France et non pas à vous avec qui nous avons à traiter; il s'est disculpé sur vous, c'est vous qui restez. » J'ai répondu : « Monsieur le comte, M. de Juigné ayant fait son rapport, ce n'est plus à moi à faire le mien; je respecte la volonté de l'Impératrice, mais c'est votre témoignage que je réclame, et j'espère que vous me rendez la justice de croire que je me suis conduit comme j'ai été obligé de le faire. » Il m'a traité avec l'air de l'amitié et de l'intérêt, m'a dit ou fait entendre qu'il n'avoit pas été content de l'incertitude de M. de Juigné dans l'affaire de Robasomi, et que relativement à lui, Ostermann, dans une autre occasion, il n'avoit pas eu à se louer de M. de Juigné. Notre conversation est

devenue plus confiante; il m'a raconté cette dernière histoire et m'a demandé ce que j'en pensois. Je lui ai répondu qu'il ne m'appartenoit pas de juger entre eux, que j'ignorois cette affaire, mais que ce qu'il me faisoit entendre me paroissoit simple et juste.

Lundi, 23. — Au même.

Nous avons eu, mon ami, du monde chez le marquis de Juigné : entre autres personnes M. Coceiy, colonel prussien, qui est venu complimenter Leurs Majesté et Altesses Impériales sur le mariage. Le résident de Hollande m'a beaucoup bavardé sur mon affaire, me disant qu'elle finiroit bientôt, que l'Impératrice avoit fait bonne mine à M. de Juigné hier, et qu'elle avoit été touchée des bruits qui se répandoient touchant son rappel. Je ne sais s'il vouloit me tirer les vers du nez, mais il n'a pas été bien avancé, car je ne lui ai rien dit. Je l'ai encore trouvé chez moi avec Combes, en rentrant après avoir fait une visite aux Cherbatof.

Quant à mon affaire, il me semble que, sans finir pour moi, elle ne devient pas avantageuse au marquis : on a parlé à la Cour de son départ, et l'on a été jusqu'à nommer son successeur. J'ignore en vérité comme cela finira. J'ai soupé ce soir chez la maréchale Galitzin, où l'on m'a parfaitement bien reçu. Il faut, mon ami, de la patience.

Mardi, 24. — Au même.

Il y a eu spectacle à la Cour; je ne m'y suis pas montré. Rien de nouveau, mon ami. J'ai fait plusieurs visites, et j'ai soupé chez les Behmer avec beaucoup de monde. Markof y étoit, un agréable dont je t'ai déjà parlé, qui a

été de l'ambassade de Constantinople. On lui a proposé d'accompagner M. d'Osterwald à Malte; il a répondu que mon exemple lui ouvroit les yeux, et qu'il ne falloit pas s'embarquer en second avec un homme de peu d'esprit qui n'a pas de fermeté. C'est le portrait de M. d'Osterwald. Il ressemble à tant de gens!

Mercredi, 25. — Au même.

Je ne sais, mon ami, par quelle voie se terminera ma brouillerie de Cour. On prétend que le comte Panin n'est pas si fort disposé pour moi; mais on dit avec plus de certitude qu'il n'est pas bien avec l'Impératrice et qu'elle lui a écrit dernièrement une lettre touchant sa retraite ou sa démission. Elle n'aime pas ce ministre. Des trois favoris, Orlof, Potemkin et Zavadovski, qu'elle a boudés, Potemkin est revenu plus en faveur que jamais, et dans trois semaines on prévoit des choses qui prouveront sa haute faveur. M. de Juigné est assez inquiet de mon affaire; les suites en seront moins agréables pour lui que pour moi.

Jeudi, 26. — Au même.

J'ai été dîner avec Combes, cher frère, chez la Billot. Elle a beaucoup parlé de M. de Juigné à son ordinaire, m'a dit combien le public voyoit ma brouillerie de Cour à mon avantage et que je ferois bien de ne pas montrer tant d'empressement pour rentrer en grâce. C'est mon avis, et, sans suivre le conseil de la Billot, que je ne crois pas en tout, j'adopte fort le système de fermeté relativement à moi, dont la conduite est innocente, et d'indifférence à l'égard de la Cour de Russie, qui m'importe peu.

D'ailleurs, je viens d'apprendre avec plaisir le congé de Fonscolombe (1), qui est ministre à Gênes; si les circonstances pouvoient me procurer cette place, quel avantage il y auroit pour moi, quels agrémens à cette petite Cour et quelle volupté de quitter celle-cy dans de pareilles circonstances !

Vendredi, 27. — Au même.

J'ai été faire des visites, et j'ai fini par aller souper chez la comtesse Ivan Czernichef, où je me suis amusé contre ma coutume et mon attente. La petite comtesse a de l'esprit et est fort amusante. Le prince de Chimay a eu la complaisance d'y venir pour moi. J'ai été sensible à ce procédé. C'est un homme qui connoît le prix de l'amitié et qui la rend précieuse par la délicatesse dont il l'assaisonne.

Dimanche, 29. — Au même.

Crois-tu possible qu'à quarante-cinq ans, sans beauté, sans esprit, sans richesses, sans nom et sans ces talens merveilleux qui font la fortune des ruelles, on puisse intéresser toutes les jeunes et jolies femmes d'une ville ? Crois-tu qu'avec de la simplicité et de la bonhomie, la mort d'un homme, tel que je viens de le dépeindre, fasse une révolution dans un cercle de jeunes femmes ? C'est ce que beaucoup d'hommes ne sauront imaginer, et c'est ce que j'ai vu, vu à Pétersbourg !

Un événement tragique et malheureux, qui s'est passé ici il y a quelques jours, a été cause du désespoir de la

(1) M. Boyer de Fonscolombe, envoyé extraordinaire du roi de France près la République de Gênes.

plus grande partie de nos beautés russes. Nébouch, le pauvre Nébouch, dont tu m'as souvent entendu parler, je crois, est mort la nuit du jeudi au vendredi. Il avoit une réplétion de sang considérable, qui lui occasionnoit des malaises, des étouffemens, qu'il prenoit pour les symptômes d'un polype. Un charlatan lui donne un vomitif qu'il prend; son chirurgien, qu'il consulte après, le menace d'accident s'il ne se fait pas saigner tout de suite; il veut remettre au lendemain, et la nuit il est étouffé dans des vomissemens de sang. Toutes nos jolies femmes ont été malades de sa mort. Ce Nébouch, Allemand d'origine mais né en Russie, étoit pauvre, avoit un rang ordinaire dans la société et ne faisoit parler de lui ni par son esprit, ni par ses talens. Mais il étoit honnête, simple et bon ami. Les hommes l'accusoient de n'avoir pas de caractère. Je lui en ai trouvé un bien beau dans ce pays-cy : c'étoit une extrême franchise et vis-à-vis la souveraine et vis-à-vis le favori, et cette franchise m'a paru un caractère estimable et précieux. J'ai rendu avec plaisir des soins dans cette occasion à Mme Zénoviof, qui a été très affligée de sa mort. Cette femme, comme je t'ai déjà dit, est une des plus aimables d'ici et des moins grimacières. Elle m'a témoigné un intérêt réel dans les désagrémens qu'on m'a fait éprouver au sujet de Robasomi.

Lundi, 30. — Au même.

Un peu de politique, mon ami, car il y a longtemps que je t'en ai fait. Tu sauras d'abord que depuis un mois les trois favoris ont été un peu boudés : le prince Orlof, parce qu'on parle un peu de son mariage avec la Zénoviof, dont il est toujours amoureux et qu'il veut épouser;

Zavadovski, à cause de l'intérêt qu'il a mis au congé qu'a obtenu Pictet, et dont on se repent depuis qu'on le dit placé en France. On m'a assuré même que M. de Voronzof n'avoit pas eu le cordon par la même cause d'intérêt qu'il a pris au sort de Pictet. Potemkin, qui a eu le même sort de ses deux confrères, s'en est retiré avec avantage. On le dit très bien actuellement, et l'on est dans l'attente d'une grande faveur pour lui dans peu de temps. Cet homme a beaucoup d'esprit, de cet esprit de finesse qui réussit à la Cour. Tu sais qu'il est né pauvre ; il a prédit sa fortune et a dit en propres termes à l'Impératrice que, s'il se mettoit en tête d'en être aimé, il y réussiroit ; tu vois qu'il a dit juste. C'est Mme Zénoviof qui m'a appris ce propos, qu'elle a entendu de la bouche de Potemkin avant sa faveur, dans la société des Strogonof de Paris, des Bariatinski, Zagraski, etc., dont étoit alors Potemkin, qui fut même exclu de ce cercle par sa réputation de méchanceté et de tracasserie.

Les affaires du comte de Brühl ont l'air de s'acheminer. Le grand-duc lui a proposé, de la part de l'Impératrice, Mlle Lofchin en mariage ou Mlle Alimof, avec liberté d'accepter ou de refuser. C'est ce qu'il a fait au sujet de la première, et je l'ai approuvé. La Lofchin a peu d'esprit, moins de caractère, et paroît ennuyer à la fin l'Impératrice qui voudroit s'en défaire ; ce qui rend à la vérité le refus délicat. Mlle Alimof est d'une tournure bien différente, elle plaît d'ailleurs au comte ; comme elle est aimée du grand-duc et de la grande-duchesse auprès de laquelle elle est, le grand-duc s'intéressera à son mariage. Brühl conserveroit au service de Russie son rang de lieutenant général, et il paroît, par ce que lui a dit le grand-duc, qu'alors il pourroit devenir grand-maître de sa maison à la place de Soltikof, qui auroit

un gouvernement général. Voilà ce que m'a dit Brühl lui-même, et je le désire.

J'ai passé une après-midi charmante chez Mme Zénoviof; les Behmer y étoient et la frêle comtesse Effimofski, qui a déraisonné avec moi sur l'inconstance françoise et sur mes attachemens de cœur.

Mardi, 31. — Au même.

Il y a un an révolu que je suis à Pétersbourg, mon ami, et cette année finit sans que je t'aie vu. Je ne croyois pas que ce terme d'absence seroit si long, et j'ignore quand il finira; mais je crains que cela ne soit bientôt, car tu sais ma position ici et les liens qui m'attachent.

J'ai été voir le comte Ostermann pour mon affaire; il m'a bien reçu, mais il avoit du monde et je n'ai pu lui parler. Je me suis fait écrire ensuite chez le prince Orlof et suis revenu souper à l'hôtel. Il y avoit beaucoup de monde. Le comte de Brühl m'a parlé de ses affaires; elles ne vont pas à son gré. Le grand-duc a voulu terminer trop vite, et la proposition de mariage faite à Mlle Alimof n'a pas réussi. Cette jeune personne intimidée n'a vu dans cette proposition que l'éloignement de Leurs Altesses Impériales pour elle, en n'étant plus à leur service. Elle s'est mise à pleurer quand on lui a parlé de ce mariage; le grand-duc, qui en est très fâché, a parlé en cette occasion au comte de Brühl avec toutes sortes de bontés. Celui-ci a raconté cette affaire aux Lafond : elles s'y emploieront.

Bonsoir, mon ami, et adieu pour cette année.

ANNÉE 1777

Pétersbourg, vendredi, 3 janvier. — A mon frère.

Nous avons eu hier une grande assemblée de Maçonnerie en mémoire de ce pauvre Bachman qui étoit membre. La loge étoit tendue de noir, comme celle de maître; il y a eu une musique funèbre, une représentation du corps qu'on a porté en pompe dans une autre chambre, où il y avoit un tombeau décoré dans lequel on a placé le cercueil. La cérémonie étoit assez belle, mais à quoi bon? J'aurois préféré à cette pompe une cérémonie plus simple, terminée par une quête en faveur des enfans du défunt, que je crois dans la misère. Mais ici la forme l'emporte toujours sur le fond, on aime ce qui paroît et l'on ne pense guère à l'essentiel : il faut du brillant et point de solide.

Samedi, 4. — Au même.

C'est aujourd'hui la veille de Noël suivant l'ancien style, et ce jour est fêté en Russie dans les familles par de petits jeux. J'ai été retenu chez les Spiritof par cette raison, et quoique j'y fusse venu de bonne heure pour n'y faire qu'une visite, on ne m'a pas permis de m'en aller;

j'y ai soupé. On m'a très bien reçu, malgré ma disgrâce, ce qui m'a fait plaisir, de la part de l'amiral et de sa femme, qui sont de bonnes gens du temps passé.

Dimanche, 5. — Au même.

La fête dont je t'ai parlé hier, mon ami, se fait véritablement aujourd'hui. On l'appelle, en russe, la fête des fleurs. Après avoir fait beaucoup de visites (car c'est l'usage ici d'en faire ainsi qu'au jour de l'an et à Pâques), j'ai été souper chez les Cherbatof, où les Spiritof étoient assemblés avec la famille. On a joué plusieurs petits jeux russes. D'abord, les femmes de la maison sont venues, et la plus ancienne a présenté à la compagnie un plat, dans lequel chacun a mis un gage; alors ces femmes se sont rangées le dos contre le mur, et celle qui tenoit le plat a entonné une longue chanson russe, pendant laquelle la personne la plus distinguée de la compagnie tiroit les gages de ce plat que l'on avoit couvert d'une serviette; à chacun des gages la chanteuse s'arrêtoit et prédisoit, par le sens du couplet où elle s'étoit interrompue, ce qui doit arriver à la personne dont on avoit tiré le gage. On a annoncé beaucoup de mariages, et à moi une année très heureuse. En général, les femmes aiment beaucoup à se faire tirer la bonne aventure, et dans ce temps-cy il y a des femmes du peuple qui courent les maisons et gagnent de l'argent avec les cartes.

Après avoir joué à de petits jeux, au *voyage de Kiovie,* à la *quête à la romaine*, etc., on a soupé, on a proposé des énigmes, et le prince Cherbatof m'a demandé qu'est-ce qui, en ajoutant à un poids, le rendoit plus léger?... Ce sont les roues d'une voiture, qui la rendent plus facile à traîner. Je lui ai dit que son énigme étoit si jolie que je la mettrois

en vers. Nous nous sommes retirés après minuit, moi fort content de ma journée.

Lundi, 6. — Au même.

Au milieu de mes courses de la matinée, je me suis trouvé retenu à dîner chez la maréchale Galitzin.

L'après-midi j'ai été voir la Billot. Elle m'a beaucoup parlé de mon affaire. La Talésin lui a rapporté que le jour que j'ai été voir le comte Panin, lorsque je fus sorti, il lui dit : « M. de Juigné s'est conduit comme une bête; il ne sait ni quels sont ses droits, ni quels sont ses devoirs. S'il n'a pas été meilleur militaire qu'il n'est bon ministre, c'est un pauvre homme. » Ces propos sont bien fâcheux, mon ami; ils existent dans le public, et la considération de mon principal diminue sensiblement. On prétend qu'il s'en va; on a dit qu'il iroit en Suède, mais il m'a assuré que non. Le retard d'un arrangement pour une nouvelle maison confirme les soupçons et les bruits.

Une autre nouvelle plus fâcheuse encore, c'est ce qu'on dit de ses liaisons avec la comtesse Ivan Czernichef. Tu sais bien qu'il y passe sa vie; je l'en croirois amoureux, si je le soupçonnois susceptible d'un attachement vif. Il y a quelques mois qu'un certain Lascaris, Grec d'origine, attaché au Czernichef, celui qui a amené cette fameuse pierre pour le piédestal de la statue de Falconet (1), est parti pour France. Le vaisseau qui le portoit a fait naufrage. La chronique dit que la comtesse Ivan, ayant fait à son départ de Paris quelques dettes, avoit chargé cet homme d'arranger ses affaires à ce sujet. Lascaris a mandé que ses instructions, ses lettres de change, etc.,

(1) Voir t. I, p. 154.

avoient été comprises dans les pertes qu'a faites le vaisseau, et c'est ou par ses lettres ou par les réponses qu'on a appris qu'il étoit question de seize mille roubles de dettes, et que le marquis de Juigné les acquittoit. Tu penses, mon ami, l'effet que peut produire une pareille nouvelle, si elle s'ébruite. Il faut que le marquis, avare comme nous le connoissons, ait fait payer cette somme par le ministère, croyant de bonne foi que ses intelligences avec la femme pourront lui être utiles, ce que je ne crois pas. Je t'ai déjà dit que cette femme étoit bête et la très humble servante de son mari; celui-ci, un gueux qui n'a ni foi ni loi et qui pourroit bien profiter de l'engouement du marquis, pour non seulement lui tirer de l'argent et payer ses dettes, mais aussi lui donner de fausses nouvelles par le canal de sa femme. Et le marquis, qui n'est ni assez fin pour jouter avec le mari, ni assez aimable pour subjuguer la femme, sera dupe constamment de l'un et de l'autre. Dieu veuille que ma prédiction soit fausse!

Mardi, 7. — *Au même.*

M. de Juigné m'a donné ce matin une dépêche à chiffrer pour Copenhague, en me proposant d'y ajouter quelque chose pour le marquis de Vérac, ce que j'ai fait dans le style le plus familier comme à mon ami, et en clair. J'y ai parlé des agrémens dont je jouissois dans ce pays-cy, des amusemens de famille, de ses fêtes et du plaisir que j'avois eu à y être admis. J'ai saisi l'occasion de dire un mot d'éloge de l'Impératrice et des grâces qu'elle mettoit dans le commerce de la vie privée, en lui disant que cette souveraine donnoit à la Cour l'exemple de cette union des familles en jouant, comme on fait dans les maisons russes, à tous ces petits jeux. Cet usage a été cependant supprimé

cette année, et l'on a dansé à la Cour au lieu d'exécuter ces petits jeux, comme cela s'est pratiqué jusqu'à présent. Le motif qui m'a fait écrire ainsi, cher frère, est l'habitude où l'on est d'ouvrir toutes les lettres et de faire l'extrait de tout ce qu'on dit à la louange de Sa Majesté Impériale, ce qui lui est exactement montré. On m'avoit conseillé d'écrire à Paris relativement à mon histoire. Je l'ai fait, mais je n'ai pas envoyé ma lettre, parce qu'alors on auroit pu ne pas être dupe de cette ruse ; mais, à cette occasion, je n'ai pas négligé ce moyen. Nous verrons ce qu'il produira. Je t'avoue que je n'aime pas ces petites voies; tant par franchise que par hauteur, je n'emploierai jamais, quand je tiendrai le gouvernail, des moyens subalternes, qui ne prouvent guère que de la foiblesse et le petit génie de la médiocrité. N'est-ce pas ton opinion ?

On parle toujours de la faveur future du prince Potemkin; dans peu, dit-on, elle éclatera. Les Orlof baissent. Le comte Alexis est allé à Moscou; il est parti d'ici mécontent. Il y a des gens qui disent que le mariage du prince Orlof avec sa cousine Zénoviof est prêt à se conclure, et qu'ils partiront clandestinement après. On soupçonne l'Impératrice d'avoir fait naître cette intrigue, pour le rendre odieux à la nation par un mariage auquel les lois s'opposent. Elle en veut depuis longtems à Orlof des mauvais traitemens qu'elle a essuyés de sa part; sa vengeance, pour être retardée, n'en sera que plus complète. Grégoire l'a battue plus d'une fois, et Pictet, qui longtemps a été témoin de toute cette intimité, m'a dit avoir vu pleurer l'Impératrice et se plaindre à lui du peu d'égards que le prince avoit pour elle. On m'a ajouté que les biens dont jouit la famille des Orlof appartiennent à la couronne, et que le premier souverain pourra les déposséder. Enfin le jour de l'an amènera bien des choses, des

nominations de nouveaux ministres étrangers à Naples, à Turin, en Portugal, etc. Le département des affaires étrangères coûte de sept cens à sept cent cinquante mille roubles connus, sans ce qu'on ne dit pas.

M. Brelan de la Brelandière, ce faiseur de mauvais vers, est envoyé en Sibérie; il a été découvert complice dans l'affaire des billets de banque.

Mercredi, 8. — Au même.

J'ai vu, mon ami, pour la seconde fois Falconet le fils (1); c'est un anglomane décidé. Cela m'a prévenu en sa faveur, et il en a besoin, car son extérieur est si ordinaire qu'on le prendroit plutôt pour un imbécile. Il y a des gens qui gratuitement lui accordent ce titre; je ne sais si cela est, et j'ai peine à le croire. Il a apporté ici une nouvelle pièce de Paris qui y a fait beaucoup de bruit, c'est *le Bureau d'esprit*. Cette comédie en prose, en cinq actes, etc., est une satire contre Mme Geoffrin et les Encyclopédistes. On l'attribue à plusieurs personnes, mais il me paroît qu'on ignore positivement de qui elle est. Le grand-duc a le seul exemplaire qui soit ici. Je la lirai, lorsqu'on pourra l'avoir.

Jeudi, 9. — Au même.

Rien et toujours rien sur mon affaire, mon cher ami! M. de Juigné ne s'en mêle plus, et il est si embarrassé pour son propre compte, que je ne suis pas étonné qu'il le soit pour le mien.

J'ai été passer l'après-midi et souper chez les Spiritof,

(1) Pierre-Étienne Falconet, tout récemment arrivé de France à Pétersbourg.

où l'on a joué à toutes sortes de jeux. Il y avoit beaucoup de monde et l'on a dansé, ce que je n'ai point fait par décence. La jeune Spiritof, à qui j'ai dit que je n'irois pas au bal masqué le lendemain par la même raison, m'a dit à propos de mon histoire : « Ah! que je vous en ai voulu! Je vous ai blâmé, mais je vous ai plaint. » J'aime la naïveté de cette jeune personne. Elle a quinze ans, les yeux noirs et tendres, l'air de l'ingénuité et la fraîcheur de la saine jeunesse. Ma Charlotte y étoit, mon ami, et comme je voulois me placer à table près d'elle, Mme Spiritof m'en a éloigné, en me plaçant à ses côtés; j'ai vu par les regards de ma jeune amie que cela ne lui plaisoit aucunement. Le souper s'est passé assez gaîment. J'ai appris avec douleur que la jeune princesse Cherbatof, cousine de Mme Spiritof, qui sort du Couvent, a des attaques d'épilepsie. Il seroit affreux qu'elle n'en guérît pas; elle a dix-huit ans, et c'est une des jolies personnes de Pétersbourg.

Bonsoir, mon bon ami! tu vois que j'aurois lieu de regretter ce pays-cy : je m'y amuse et j'y ai des amis. J'oublie de te dire que le jeune capitaine Spiritof fait sa cour à cette pauvre princesse Cherbatof; je ne sais quelle en sera la suite. Elle part incessamment pour Moscou, et Spiritof ne peut se marier avec elle à cause de la parenté; mais, comme disoit le chevalier de Choiseul (1), on se retrouve dans le monde.

Vendredi, 10. — Au même.

Je ne t'ai point parlé de la séance académique d'hier, pour le jubilé du demi-siècle depuis sa fondation : il

(1) Louis-François-Honoré de Choiseul, dit le chevalier de Choiseul, né le 17 août 1745, chevalier de Malte.

s'agit de l'Académie des sciences (1). Le roy de Prusse y a été reçu, et on a lu une lettre de lui à cette occasion, dans laquelle il dit que le choix qu'on a fait de sa personne est justifié par son admiration pour cette assemblée. On a reculé le jour de ce jubilé à cause de M. Domachenef, qui en est directeur et qu'on a envoyé à Berlin pour annoncer le mariage du grand-duc. Domachenef n'est revenu que depuis peu, et l'on dit qu'il avoit formé obstacle à la tenue de l'assemblée académique le jour même du cinquantenaire, pour ne pas perdre le droit de la présider; c'est là, mon ami, un russicisme. Il y a eu plusieurs réceptions de François, tels que Buffon (2), Daubenton (3), Valmont de Bomare (4), Sigaud de Lafond (5), etc.

Tu dois te rappeler, mon ami, un baron d'Üben, Suédois, qui est venu ici pour complimenter à l'occasion du mariage. Cet homme, qui est, dit-on, petit-fils d'un laquais, décoré de l'ordre de Stanislas de Pologne, a toutes les prétentions attachées au petit esprit. Assez bon diable d'ailleurs, il veut être danseur, chanteur et homme à bonnes fortunes. Tous ces petits ridicules le font le jouet des plaisans de Pétersbourg, qui ne demandent pas mieux que de se réjouir des sottises des

(1) En réalité, l'Académie des sciences de Pétersbourg a été fondée par Pierre le Grand en 1724.

(2) Jean-Louis Leclerc, comte de Buffon, le célèbre naturaliste français (1707-1788). Il était depuis 1739 membre de l'Académie des sciences de Paris, et depuis 1753 membre de l'Académie française. Il faisait encore partie des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg et de l'Académie de Berlin.

(3) Louis-Jean-Marie Daubenton (1716-1800), collaborateur de Buffon, membre de l'Académie des sciences de Paris depuis 1744, de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin.

(4) Jacques-Christophe Valmont de Bomare (1731-1807), qui était directeur du cabinet de physique et d'histoire naturelle du prince de Condé à Chantilly, après avoir refusé d'aller en Russie et en Portugal.

(5) Joseph-Aignan Sigaud-Lafond (1730-1810), professeur de physique, d'anatomie et de physiologie au collège Louis le Grand.

étrangers, qui y sont haïs et enviés. Il y a quelque temps que l'oisiveté du beau sire l'amena, sans avoir été annoncé, chez une comédienne russe. Comme elle lui parut jolie, il devint entreprenant. Cela ne réussit pas comme il le croyoit, la nymphe fit du bruit, un voisin arriva au secours; notre galant voulant l'apaiser lui offrit sa montre, que la belle lui jeta au nez. Et notre galant égratigné sortit avec sa courte honte. L'événement se divulgua bientôt dans la ville; le pauvre baron fut un peu bafoué; cependant, en politique, il crut devoir, en niant son aventure, la raconter à toutes les femmes, ce qui l'a rendue plus connue et plus plaisante. Mais il s'en console en chantant et dansant la chacone dans toutes les maisons où il va, ce qui rend le personnage plus ridicule encore. On dit qu'il s'en va bientôt.

On parle de plusieurs nominations de ministres. Si le comte Razoumofski pouvoit y avoir part! Je le désire.

Samedi, 11. — Au même.

Voici le dernier jour de l'année russe, mon ami, et la soirée des étrennes. J'ai été aux boutiques faire mes petites emplettes, car tu imagines que j'ai voulu me conduire chez les Behmer comme si j'étois dans ma famille, puisque je regarde celle-là comme la mienne, à toutes sortes de titres. J'y ai été souper, et lorsque minuit a sonné, nous nous sommes embrassés et j'ai distribué mes petits dons.

Je suis plus amoureux et plus heureux que jamais, et je crains bien que les circonstances de mes affaires ne changent ma position. M. de Juigné se conduit si mollement envers tout le monde et si mal envers moi, que je pourrois bien rester la victime malheureuse et plainte

infructueusement, même par les Russes, qui me dédommagent bien du désagrément que j'éprouve. Voilà ce que c'est, mon ami, que d'avoir affaire à un homme médiocre et indécis.

Dimanche, 12. — Au même.

Voici le jour du nouvel an, mon ami, et il s'est passé à la Cour sans moi, ce qui m'afflige, parce que j'espérois qu'à cette époque on lèveroit mon interdiction.

J'ai appris une nouvelle qui m'a fait grand plaisir, c'est la nomination du comte André Razoumofski comme ministre de Russie à Naples. Il y a longtemps qu'il vouloit embrasser cette carrière, et depuis sa disgrâce, son envie de voyager n'avoit fait qu'augmenter. Il est heureux que dans sa position il ait obtenu cette place. L'Impératrice, en la lui donnant, a fait voir son caractère de bienfaisance ostensible et sa finesse de tact, en choisissant un sujet convenable à ses desseins; car il n'y a pas beaucoup de sujets du mérite de Razoumofski. Cette femme unit la finesse du souverain adroit à celle de son sexe. On dit que le prince Potemkin a contribué beaucoup à cette nomination.

Le prince de Chimay, mon ami, qui plaît ici et que l'Impératrice ainsi que le grand-duc accueillent beaucoup, est l'objet de la jalousie de tous les ministres étrangers. On prétend qu'il aura la place du marquis de Juigné que l'on fait partir; mais toutes ces conjectures n'ont pas le sens commun. Le prince de Chimay a, je le répète, l'esprit très délié d'un courtisan et non le cœur. Il seroit incapable d'une pareille bassesse; car on ne manque pas d'insinuer que ses démarches suivent les vues qu'on lui prête, et cela n'est pas.

Lundi, 13. — Au même.

Il y a bal masqué à la Cour, mon ami, et je n'y suis pas, suite de mon interdiction. J'ai engagé le marquis de Juigné à mander à M. de Vergennes que, malgré ma disgrâce de Cour, je n'en suis pas moins bien reçu dans les sociétés russes; et, en effet, elles m'ont témoigné dans cette circonstance beaucoup d'intérêt et d'amitié, et j'y suis extrêmement sensible.

On m'a raconté un trait de l'Impératrice, qui m'a fait plaisir. Elle a reçu les députés de Novogorod, où elle vient de faire établir sa nouvelle forme de gouvernement. Elle les a fait manger dans son intérieur avec elle, et comme le comte Sievers, gouverneur de Novogorod (1), qu'elle aime beaucoup, lui parloit des arrangemens qu'ils avoient faits, il dit en parlant des députés : « Ces messieurs ne sont pas bien riches. — Je vous demande pardon, monsieur le gouverneur, reprit l'Impératrice, ils sont bien riches en zèle. » Cette réponse charmante leur fit venir les larmes aux yeux et les contenta plus que de l'argent. Voilà la manière, mon ami, des souverains habiles : c'est celle de Catherine II.

(1) Jean-Jacques ou le comte Jacob Efimovitch Sievers, Holsteinois au service de Catherine II, qui l'employa « aux pires besognes, à celles dont elle ne voulut jamais connaître le détail et pour lesquelles elle n'eût peut-être pas trouvé un Russe de bonne volonté ». (K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 41.) Nommé gouverneur de Novogorod en 1764, il fut l'instigateur, en 1775, de la fameuse organisation des gouvernements et réunit en sa main les provinces de Novogorod et Tver. Dépossédé de ce poste en 1781, il fut envoyé en Pologne en 1792, pour opérer, par la violence, le deuxième démembrement de ce royaume. Il mourut en 1808. (Voir sa biographie en quatre volumes : Blum, *Ein russischer Staatsmann.*)

Mardi, 14. — Au même.

J'avois le projet de souper chez les Galitzin; les Spiritof m'ont retenu et je me suis laissé aller. Cela m'a cependant dérangé, parce que j'espérois arranger ma brouillerie avec la Nélédinski par l'entremise de la comtesse Matouchkin. Ce sera pour une autre fois. Mme Spiritof a fait devant nous l'expérience de faire tremper un fil dans du *kislichi* où l'on met du sel; ce fil prend feu sans se rompre, de manière qu'en y suspendant un anneau et y mettant le feu, l'anneau ne tombe pas.

M. de Juigné a fait une dépêche particulière en ma faveur; mais elle est si plate et si gauche, que j'ai de l'inquiétude de la réussite. Il faut que cet homme ait envie de me voir loin de lui : j'en ai encore plus de désirs. Il n'y a nul avantage, mon ami, d'être avec des gens bornés, surtout quand ils ne se contentent pas d'être de bonnes gens. Heureusement que le prince de Chimay est témoin de tout ce qui se passe à mon sujet. Il croit que M. de Juigné a des projets, des idées qu'il ne nous communique pas. Cela m'inquiète à la vérité, mais cela ne m'effraye pas.

Il y a eu aujourd'hui un grand dîner chez M. d'Asfeld, ministre de Copenhague; je n'en ai pas été prié, Asfeld est comme les autres. M. de Juigné n'a pas approuvé cette politique vis-à-vis de moi; mais j'ai quelques raisons de croire qu'il le savoit, qu'on l'en a prévenu, car sans cela ce seroit une impolitesse vis-à-vis de lui, comme vis-à-vis de moi; mais le patron ne se pique pas d'avoir la vue bien longue, et il a raison.

Mercredi, 15. — Au même.

Il y a près de quinze jours, mon ami, que je me suis brouillé avec Mme Nélédinski pour des plaisanteries fort légères que je lui ai faites conjointement avec son beau-fils, qui y a le plus contribué. Cette petite femme a pris vis-à-vis de moi un ton qui m'a déplu et que je ne souffrirai pas, même de la part d'une femme. Je suis sorti; mais le lendemain, je lui ai écrit une lettre à ce sujet, dans laquelle je lui mandois que si ma position à la Cour avoit donné sujet à l'envie de ne plus me voir chez elle, je respectois son intention, en me disculpant de prétendus torts que je ne voulois point avoir à son égard; ainsi, que j'attendrois qu'elle me fît dire de la voir. Je n'ai pas reçu de réponse et je n'y suis pas retourné. Je l'ai vue ce soir à souper chez les Golovin; nous nous sommes traités poliment, mais froidement.

Jeudi, 16. — Au même.

Mes inquiétudes continuent relativement à mon affaire, d'après la manière dont M. de Juigné la prend. Quoiqu'il m'ait attiré tout ce désagrément et que ce soit en suivant ses intentions et ce qu'il m'a dit que je suis dans l'embarras, cependant il ne parle jamais de cette affaire, qui devroit être la sienne, sans dire autre chose que l'affaire de M. le chevalier de Corberon. Ce procédé est révoltant; joint à la foiblesse qu'il y met, il n'y a rien de plus mortifiant, ni de plus terrible pour moi. Tu sais, mon ami, à quel point le cœur de cet homme est susceptible d'intérêt tendre. On l'a toujours dit, et toujours avec raison : les avares ont l'âme sèche et dure. Cet amour de l'ordre et

de la justice, dont je le croyois du moins susceptible, est foible chez lui, puisqu'il n'a pas assuré la vérité dans mon affaire et que c'eût été le seul moyen de me justifier. Ce n'est qu'un homme foible, sans esprit, sans fermeté, et qui ne sera jamais que l'être le plus médiocre. Je répète, mon ami, qu'il est douloureux d'être subordonné à de pareilles machines. M. de Vergennes a cru bien faire pour moi en m'envoyant avec lui, mais cette époque peut être celle de mon malheur, c'est-à-dire quant à la fortune, car un peu de philosophie nous fait toujours valoir et exister par nous-mêmes, et je ne veux pas ressembler à M. de Juigné, qui croit être ministre du Roy avant que d'être homme. C'est cette dernière qualité, mon ami, qui fait ma première, et ce principe me vaudra peut-être dans ma vie quelques grains de bonheur, au milieu des peines que me promet ma sensibilité.

Vendredi, 17. — Au même.

Je t'ai parlé il y a un an, mon ami, de la bénédiction de la Néva; ainsi je ne t'en parlerai point aujourd'hui. On a remarqué seulement que depuis dix-huit ans le temps n'a jamais été aussi doux qu'aujourd'hui. En effet, nous sommes à l'époque du plus grand froid, et il n'a pas été vif encore cet hiver.

J'ai dîné chez le prince Cherbatof, où l'on a tiré les Rois. Je n'étois point gai, cela s'est remarqué et il a été question de mon histoire comme le motif de ma tristesse. On en a parlé en russe, mais à mon avantage, car M. de Juigné est, à Pétersbourg, la personne qui me donne le moins de consolation à cet égard. Le prince Cherbatof en a parlé le soir au vice-chancelier, qui lui a répondu qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu. Il m'a rendu cette réponse,

en ajoutant : « Le comte Ivan Czernichef ne pourroit-il pas vous servir? » Je lui ai répondu à l'oreille : « Quand il le pourroit, je ne m'adresserai jamais à lui! — Vous connoissez l'homme », a repris le prince en me prenant la main. Il le connoît lui-même, mon ami, et le méprise, ainsi que la plus grande partie des Russes et surtout la plus saine. J'ai raconté le trait au prince de Chimay. J'avois envie de le dire à M. de Juigné; mais le prince m'a conseillé de n'en rien faire. « Il ne faut pas, m'a-t-il dit, l'aigrir inutilement sur le compte de ces gens-là. Il n'en reviendra pas davantage de son aveuglement et cela pourroit vous nuire d'y tenter de nouveau. »

Tu vois, mon bon ami, où j'en suis réduit; mais j'ai pour moi la raison, le sens commun, le prince de Chimay, mes amis et même les Russes! Que me faut-il de plus?

Dimanche, 19. — Au même.

J'ai vu aujourd'hui, cher frère, un homme qui veut absolument me donner de bonnes nouvelles de mon affaire. C'est le baron de Mayer, qui est au service de Pologne et grand musicien. Il m'a fait entendre qu'après le départ de Robasomi, j'aurois permission de revenir à la Cour. Je ne sais d'où vient son opinion, mais il fréquente beaucoup le prince Potemkin.

Ma soirée s'est passée chez la maréchale Galitzin. Je n'ai rien appris de nouveau, et la pièce du *Bureau d'esprit* est maintenant ce qui nous occupe. Elle fait la critique de la société de la princesse Bariatinski. Je soupçonne Catuellan d'en être l'auteur.

Mardi, 28. — Au même.

Mes affaires de la Cour ne se terminent point. On a assuré Mme Zénoviof qu'on avoit écrit à Bariatinski de demander mon rappel à la Cour de France et de choisir le moment où M. de Vergennes auroit l'air d'avoir du dessous. Cependant le baron de Mayer m'a dit que tout ceci finiroit plus tôt que je ne pense. Le prince Potemkin doit en parler à l'Impératrice; il l'a promis au prince de Chimay et l'a dit à Mayer, qui va quitter le service de Pologne pour celui de Russie, afin d'être attaché à Potemkin, qui paroit l'aimer.

Le *Prince pointu* (1) est venu passer la soirée de mercredi chez moi. Nous avons causé histoire; je lui ai montré ma lettre sur l'irruption des barbares en Europe, et je crois qu'il a envie d'en faire autant en Russe, du moins il me l'a dit, après avoir lu ma lettre dont il a paru content. Ses projets ne s'accomplissent pas plus que les miens, il n'est pas encore gentilhomme de chambre; il désireroit bien avoir la place de Manheim, à laquelle on va nommer.

On m'a dit que le Narychkin de Sibérie avoit eu le coup de grâce, c'est-à-dire qu'il a été décollé à la forteresse; mais cela n'est pas vrai. Il est à Moscou, d'où arrive le maréchal Galitzin, qui y a été envoyé pour cette affaire. Narychkin a, dit-on, été déclaré fou et enfermé dans un couvent. On parlé du gouverneur de Tobolsk, Sitzcherin, qui a fait des horreurs qui crient vengeance. L'Impératrice ne peut se déterminer à un exemple de justice publique, autant et peut-être plus par crainte que par humanité.

(1) Le jeune Galitzin.

Cette crainte, mon ami, est toujours dans le cœur des souverains despotes.

Dimanche dernier, on a accordé au grand-maréchal de la Cour Galitzin son congé, en lui continuant en pension ses appointemens de quatre mille roubles. Le général Sievers, gouverneur de Novogoród, a reçu un présent de vingt mille roubles. C'est un honnête homme qui a du mérite et qui, quoique Livonien (1), jouit de l'estime des Russes : c'est un éloge réel (2).

La place de Manheim est donnée, ou du moins, dit-on, désignée ; mais on ne sait pas encore qui c'est.

Il devoit y avoir un quadrille de seize personnes : de la princesse Bariatinski, de Mmes Nélédinski, Troubetzkoï, Matouchkin, etc., et de MM. Poniatowski (3), Galitzin, d'Üben ; mais le grand-duc, qui ne peut souffrir ni Poniatowski ni Mme Bariatinski, y met obstacle par les propos qu'il tient. Il a dit au prince de Chimay : « Je suis bien aise que vous n'en soyez pas, car entre nous ce sont des polissons. » Ce propos, que M. de Chimay m'a redit, me paroit bête et indécent pour un grand-duc de Russie à un étranger qui est depuis deux mois à sa Cour. Les femmes sont furieuses, mais elles n'oseront rien dire.

J'ai été lundi à la répétition d'un opéra italien de la composition de Paësiello (4), le nouveau maître de chapelle qui est arrivé de Naples il y a deux mois. Le sujet

(1) Corberon se trompe. C'était un Holsteinois.

(2) Il est vrai qu'il n'avait pas encore braqué ses canons sur la diète de Grodno.

(3) Stanislas Poniatowski (1754-1833), neveu du roi de Pologne Stanislas II-Auguste. Il fut, sous le règne de son oncle, grand trésorier de Lithuanie, staroste de Kaniow, lieutenant général, etc.

(4) Giovanni Paësiello ou Paisiello (1741-1816). Il resta huit années en Russie, grâce aux libéralités de Catherine II. C'est là qu'il composa, entre autres opéras ou opéras-comiques, le fameux *Barbiere di Seviglia*, qui eut une si grande vogue.

est *Nitelli*, de Metastasio (1). La musique m'a paru belle. Comme je ne veux pas aller au spectacle de la Cour, j'ai été à la répétition; mais le grand-duc est venu sans qu'on l'attendît, et je suis parti dans ce moment. Cependant, j'ai su que le grand-duc étoit instruit de ma présence à cette répétition; le prince de Chimay a peur que cela ne fasse un mauvais effet. Je ne le crains pas, moi, et j'ai dit à la princesse Cherbatof, chez qui j'ai soupé ce soir avec le comte Ostermann, que j'avois été à la répétition et que j'en étois sorti à cause du grand-duc.

Mercredi, 29. — Au même.

Je ne t'ai pas encore parlé, mon ami, du ministre de Danemark, M. d'Asfeld, et de ce qu'on en dit ici. Sa réputation n'est pas meilleure que celle des autres, et tout le monde s'en moque. Il est taxé d'une si horrible ladrerie, qu'on dit qu'il s'éclaire, lui et sa femme avec une demoiselle de compagnie, d'une seule chandelle de suif. Quand on a dîné, il va voir lui-même ce qui reste de vin dans les bouteilles, et il le serre dans son cabinet avec le pain blanc. C'est lui qui va au marché acheter la viande, etc. Il ne laisse point sortir sa femme par le même principe, ne va nulle part, s'enferme chez lui, et cet homme a vingt-cinq mille roubles de revenu. Tu juges si un cerveau aussi étroit est propre à enfanter de grandes choses.

L'Impératrice a fait des présens à tout l'Opéra italien, de fort belles boîtes aux hommes et une aigrette de diamans à la Bonafini. M. Grimm a eu le même jour une boîte de Sa Majesté Impériale, à laquelle elle veut faire

(1) Pierre-Bonaventure Trapassi, connu sous le nom de Metastasio ou Métastase, qu'il a illustré (1698-1782).

mettre son portrait. M. Domachenef a eu aussi un présent de cinq mille roubles, d'une augmentation de mille dans ses appointemens et d'une boîte de la valeur de deux mille cinq cens roubles.

Tu sais, mon ami, la difficulté que le prince de Chimay a éprouvée pour être dans la loge des ministres à la comédie, où il n'a pu définitivement aller, grâce à M. de Lobkowitz. On y a cependant introduit le prince Poniatowski, ce qui n'a pas fait plaisir à M. de Chimay. Néanmoins, M. de Poniatowski est ici comme ministre de sa Cour et de la République de Pologne, avec des lettres de créance pour remercier l'Impératrice à l'occasion des démarcations faites par l'ordre de cette souveraine. Il est vrai qu'il n'a point présenté ses lettres de créance et qu'il est ici plutôt comme le neveu du roi de Pologne en apparence. Il n'est pas très bien au surplus à cette Cour et surtout à celle du grand-duc.

Le prince de Chimay a eu aujourd'hui une grande conversation avec le comte Panin, qui s'est expliqué avec franchise sur le compte de M. de Juigné. Il sait fort bien, et l'Impératrice aussi, que M. de Juigné a envoyé M. de Robasomi dans sa maison avant que je le susse, puisque je ne l'ai trouvé dans ma chambre qu'en rentrant à minuit chez moi, et que je ne l'ai gardé que par son ordre. Il a dit au prince que l'abbé Desforges étoit venu de sa part lui donner sa parole d'honneur qu'il n'y étoit pas, au moment où il y étoit; et cette parole est cause, a-t-il ajouté, que M. de Corberon a été puni pour son ministre. « Je n'aime point cet abbé, a dit le comte Panin, et sa manière de parler comme sa tournure m'a déplu. » Mais on a d'autres griefs contre moi. Le comte Panin a parlé des étourderies indécentes qu'ont fait les François voyageurs cet été à Péterhof, et de l'ordre qu'il avoit

reçu de l'Impératrice par le comte Ostermann de prier M. de Juigné d'en parler vivement à ces messieurs. J'ai été compris dans cette affaire. J'étois dans ma chambre malade avec la fièvre, comme tu verras par mon journal, et je n'ai jamais été lié avec les étourdis en question.

Jeudi, 30. — Au même.

Comme les propos, mon ami, se multiplient! Comme ils se propagent, s'augmentent, se dénaturent!

Normandez a dit aujourd'hui chez les Behmer que l'Impératrice avoit lu hier une dépêche de M. de Vergennes à M. de Juigné, où il étoit gourmandé sur l'affaire de Robasomi en clair, etc. M. de Vergennes, au contraire, mande en clair, à la vérité, à M. de Juigné qu'il s'est conduit sagement et prudemment, et qu'il est convaincu que cela ne peut lui faire aucun tort vis-à-vis d'une souveraine sage et éclairée comme l'Impératrice, etc.

Depuis l'époque de ma disgrâce, j'étois bien convaincu que l'affaire de Robasomi ne m'avoit point fait de tort; j'en suis maintenant certain, par ce que sait l'Impératrice de cet événement. J'ai tâché d'approfondir les motifs véritables qui ont causé ma défaveur et je crois y être. Tu m'as entendu parler de Pictet, qui a été onze ou treize ans dans ce pays-cy; je m'en suis servi, et Sa Majesté Impériale le renvoyant, je n'ai pu refuser à cet homme une lettre pour M. de Vergennes. Il a eu l'imprudence de m'écrire pour me remercier de la réception qu'il a éprouvée auprès du ministre, et le ministre même m'en a écrit dans une lettre particulière tout en clair; cela a été lu et cela m'a fait du tort. On a raison, mon ami, de m'en vouloir à cet égard; cependant je te jure que si j'avois été ministre ici, je me serois servi de mes connoissances

à l'avantage des deux nations. Car tel est ou doit être, à mon gré, le principe en politique, qu'un ministre ne doit pas s'éclairer du pays où on l'envoie à son détriment, puisque c'est établir et fomenter des motifs de haine ou de division.

On m'a supposé d'autres torts, qui me sont absolument étrangers, tels que les liaisons que Saint-Paul, Puységur, etc., ont eues avec la Champagnolo, chez laquelle je n'ai été qu'une seule et unique fois passer un quart d'heure, malgré moi, il y a huit mois, vers le temps de l'exposition de la feue grande-duchesse à Newski. C'est une chose pour laquelle je ferois les plus grands sermens. Cependant, par ce qui a échappé à Nesselrode, il semble que c'est un des griefs qu'on a contre moi, et il paroît que l'Impératrice l'a fait entendre. Je ne dois cette infâme calomnie qu'à un faux rapport du comte Ivan Czernichef peut-être, qui en est bien capable, car il ne m'aime pas et c'est l'homme le plus vil, le plus faux et le plus méchant.

Vendredi, 31. — Au même.

Charlotte m'a dit que le général Bauer (1) étoit boudé par l'Impératrice, parce qu'il avoit cherché à servir en France et qu'on avoit vu ses projets par une réponse en clair de M. Vergennes à M. de Juigné, ce qui est bien imprudent de la part des bureaux de Versailles. Sa fille, la Beumer (2), frêle, a éprouvé pareillement du froid, parce qu'ayant apporté de Darmstadt des lettres pour la feue grande-duchesse, et l'ayant trouvé morte ou mou-

(1) Hessois au service de la Russie, qui passe pour avoir beaucoup contribué aux succès militaires du maréchal Romanzof.

(2) *Sic*, pour Bauer. Elle avait été placée comme frêle ou demoiselle d'honneur près de Catherine II, par l'ex-favori Vassiltchikof.

rante, elle avoit renvoyé ces lettres à Darmstadt, au lieu de les remettre à l'Impératrice.

Tu vois, mon ami, quelle inquisition on exerce ici sur la liberté. Cela n'est pas étonnant dans un pareil gouvernement. Les Bauer n'y veulent pas rester; ils ont le projet de partir avant une année.

Samedi, 1^er^ février. — Au même.

J'ai fait aujourd'hui un dîner russe dans toute l'étendue du terme : c'est chez le colonel Viasemski (1), nous étions en militaires. On a parlé de notre état, et l'on est convenu qu'en Russie il n'avoit pas assez de considération, en comparaison du nôtre. L'esprit de corps est peu connu parmi les officiers, parce qu'ils ont la liberté de changer souvent de régiment, ce qui empêche cette grande union.

Le petit Nélédinski, un peu pris de vin, s'est mis à politiquer et à moraliser avec la chaleur d'un convive. Il est bien fâcheux que ce jeune homme soit adonné à une vie crapuleuse. Il a lu avec attention et il a la tête bien faite; mais il est peut-être perdu pour la société et pour son pays, parce qu'il ne se soucie que de vivre et qu'il met du raisonnement dans son inconduite même.

Mon affaire reste au même point. Mme Spiritof m'a dit que le prince de Chimay l'avoit avancée; je l'ignore. Cela me rappelle un propos du comte Panin, dans la conversation qu'il a eue avec le prince de Chimay, où, en lui parlant du comte de Lascy et de la tournure qu'il avoit imprimée au marquis de Juigné, il a dit de l'Espagnol : « Quand on voudroit renverser cet Empire, on ne

(1) Ce n'est certainement pas le prince Alexandre Viaziemski, qui après avoir gagné à l'armée le grade de quartier-maître général, fut nommé par Catherine II procureur général du Sénat. Voir ci-dessus, p. 41.

s'y prendroit pas mieux. » Cependant c'est l'oracle de M. de Juigné, et jusqu'à Normandez, le lourd Normandez a succédé à sa confiance et à son intimité (1); car ils passent deux heures ensemble deux ou trois jours la semaine, et Dieu sait la politique qui s'y fait.

Dimanche et lundi, 2 et 3. — Au même.

Les propos continuent toujours, mon ami, sur mon affaire; mais qu'est-ce que des propos? La princesse Cherbatof m'a rabâché qu'on avoit trouvé à redire de ce que j'allois danser à la Cour en uniforme. Dans un pays où tout le militaire y paroît, où même quelques ministres étrangers ne portent que cet habit!

Au surplus, M. de Vergennes a répondu à la deuxième dépêche, où il est question de ma défense de paroître à la Cour. Il y répond en clair d'une manière favorable, et cela me met à l'abri des craintes du côté de Versailles. Mais elles ne sont pas nulles à l'égard du marquis de Juigné, suivant Combes, et il n'a pas tort. On ne lui répond que sur le rapport qu'il a fait, rapport à son avantage et qui suppose ou à l'Impératrice ou à ses ministres de la prévention. En sera-t-on content ici à la Cour, et ne voudra-t-on pas justifier la conduite qu'on a tenue à cet égard? Quant à moi, l'on m'assure toujours que cela finira bientôt à mon avantage, et l'on m'a déclaré que l'Impératrice avoit dit qu'elle me rappelleroit à sa Cour lorsque Robasomi sera parti. En vérité, si cela est, on s'occupe de moi beaucoup plus que je n'aurois cru. On a mandé de Riga à Combes que je partois.

(1) Normandez était alors chargé d'affaires d'Espagne, le comte de Lascy se trouvant en congé.

Mardi, 4. — Au même.

Notre position ici, mon ami, devient de plus en plus fâcheuse, et le marquis de Juigné donne lieu à mille propos désagréables, qui marquent le peu de considération qu'il a : ce qui retombe sur la nation. Ses conférences éternelles avec le pauvre Normandez et les visites qu'il lui fait, en enflant le petit chargé d'affaires qui s'en vante, n'alarment point, car ils ne sont pas effrayans, mais ils prêtent au ridicule le plus fâcheux. On lui voit une conduite plate vis-à-vis de lui, dupe et gauche avec Ivan Czernichef et Lobkowitz qui le jouent, embarrassée vis-à-vis de tout le monde. L'abbé Desforges, qui a la plus mauvaise réputation à Pétersbourg, est censé le mener pour ses affaires domestiques. Tout va à la diable, le marquis trouve tout bien; le prince de Chimay, qui voit le contraire, en prend de l'humeur, ce qui ne remédie à rien.

Le prince de Chimay est un homme assez singulier; si je ne t'ai pas crayonné décidément son caractère, c'est qu'il n'est pas facile, mon ami, à définir entièrement. Cet homme, dont l'éducation a été négligée, et qui, sans doute, n'est pas né avec un caractère ferme et entier, s'est formé successivement divers systèmes à travers mille préjugés de naissance, d'état, de position, et a fini par n'en adopter aucun à son âge, qui est celui où l'on ne se refait plus. Il est haut par l'idée qu'il a de son nom, quelquefois bas par l'habitude que donnent la souplesse et l'esprit de la Cour; tranchant dans les occasions où il croit ne point rencontrer d'obstacles dans ses opinions, il devient le contraire lorsqu'il ne se sent pas assez de force pour les soutenir, ou qu'il imagine gagner à les troquer contre

celles des autres. Sans ambition et sans projets décidés, on le trouve vacillant sur mille objets d'après les circonstances qui l'entourent. La multiplicité de formes que cela donne à son esprit et à son caractère et qu'il prend de bonne foi, feroit soupçonner qu'il manque de caractère, qu'il manque d'esprit, et cependant il n'est ni bête ni faux, mais d'un égoïsme outré et peut-être aveugle. Le malheur, qui suit cette tournure équivoque, c'est de faire quelquefois soupçonner son cœur et même son honnêteté, sans qu'il soit dur ni malhonnête. Mais cet amour excessif de lui-même, lui faisant tout rapporter à lui, le jette souvent dans des conjectures puériles. Cela le rend minutieux jusqu'au ridicule. Joignez à ce défaut de fermeté d'âme un physique très délicat, qui doit ajouter à cette susceptibilité minutieuse, et vous ne serez pas surpris de voir le prince de Chimay très haut ou très affable, trop resserré ou trop confiant, d'une extrême méfiance ou d'un abandon aveugle, gai, triste, philosophe, misanthrope, insouciant, homme de plaisir, en un mot, l'être le plus inégal, le plus inconséquent à lui-même et sans doute le plus malheureux.

Mardi, 25. — Au même.

Je t'ai dit souvent, mon bon ami, que l'amour et l'amitié m'avoient consolé de ma disgrâce. Les Behmer sont à la tête des amis que j'ai conservés, les Cherbatof, les Golovin et la Nélédinski. Je n'ai vécu que dans ces sociétés, et j'ai eu lieu d'être agréablement surpris de la constance de l'amitié russe, que j'ai cultivée davantage.

J'ai fait, le jeudi 6, avec les Spiritof une partie de traîneau, pour aller voir la manufacture de porcelaine; je la connoissois déjà. Il n'y a rien ni de beau, ni de remarquable.

Celle de faïence est mieux; il y a un établissement d'élèves qui apprennent le dèssin, qui est fort bien tenu. Ce sont des petits moujiks. Ils sont logés proprement dans un dortoir, où ils ont chacun un lit. A côté se trouve une grande salle où ils mangent, où ils travaillent et où ils ont dressé un théâtre, car cette fureur qui vient de l'imbécile Betzky a gagné tous les états.

Le dimanche 9, j'ai dîné dans la même maison, et nous avons été voir ensuite des courses de traîneaux qu'on fait sur la Néva, au Galernhof. Il y a ordinairement beaucoup de monde, et cela fait un joli spectacle.

Le mercredi 12, qui étoit le 1er du style russe, Garry s'est trouvé incommodé. Le lendemain, son malaise a augmenté. J'avois soupé ce soir-là chez les Golovin, et la vieille comtesse m'avoit tiré les cartes. Elle m'a prédit sans s'en douter, mon ami, le changement de situation qui devoit s'opérer en ma faveur. Elle m'a dit que j'étois aimé et tendrement d'une personne que j'aimois, et que les projets que j'avois ne s'exécuteroient pas tout de suite, mais qu'au surplus j'aurois du bonheur, que dans trois jours j'apprendrois une nouvelle imprévue qui me satisferoit beaucoup, que c'étoit à un homme que je connoissois peu, mais qui s'intéressoit à moi, que je la devrois, et qu'aussitôt la chose accomplie cet homme s'éloigneroit, comme pour aller à Moscou.

Le dimanche 16, à midi, j'étois occupé près de Garry, dont la foiblesse m'alarmoit; le dentiste Dubreuil, son ami, n'avoit pas l'air bien rassuré, et Combes à son ordinaire ne disoit rien. M. de Juigné entre, suivi du baron de Sacken, ministre de Saxe. Je les reçus assez mal comme importuns, du moins le dernier. Après s'être chauffé, le marquis me dit : « Vous pouvez remercier le baron : c'est à son amitié que vous devez la bonne issue de votre

affaire. Elle est terminée et vous pouvez retourner à la Cour. » Je ne fus, mon ami, ni surpris, ni enchanté de cette nouvelle; je ne trouvai point de termes pour remercier M. de Sacken, et je lui dis que je réparerois ce tort. Ils ne firent pas une longue séance; seulement il m'apprirent que c'étoit par le prince Orlof que cela s'étoit terminé à mon avantage. Dès qu'ils furent sortis, l'impossibilité de dire cette nouvelle au pauvre Garry, son état, le noir qu'il m'inspiroit et à lui, firent une telle révolution que je me mis à fondre en larmes. Combes me prêcha; Dugué, le comédien, qui vint, crut que j'avois reçu des ordres de ma Cour pour m'en retourner en France, et nous avions tous l'air consterné, ayant lieu de nous réjouir. C'est ici, cher frère, que je dois à M. de Juigné la justice qu'il m'a servi sans éclat, mais avec amitié.

Le lendemain, le mieux de Garry se soutint, et nous espérâmes de le sauver d'une maladie affreuse, car c'est le *choléra morbus* qu'il a eu.

Je devois souper le mercredi soir chez les Spiritof, la mère et ses deux filles devant partir le lendemain pour Moscou. Je revins à dix heures du soir pour Garry, en promettant de revenir dîner le lendemain et faire mes adieux. Cette nouvelle de ma réhabilitation à la Cour commençoit à se divulguer; les Spiritof m'en firent compliment avec cette naïveté, cette franchise qui n'appartiennent plus, mon ami, qu'aux provinces. J'en fus enchanté. L'aînée des Spiritof, surtout, qui a seize ans et une figure fraîche comme une rose, me dit les choses les plus flatteuses, et me chanta à mi-voix: « Quel plaisir! Il a sa grâce; c'est nous la donner à tous. — C'est me la donner en mon particulier », dit-elle. Ce peu de mots, dits à la dérobée par une jeune et jolie fille, devoient produire un agréable effet sur le cœur de ton vaurien de frère. Je

le fus en idée, mon ami, je l'aurois été plus réellement si j'avois eu l'occasion; mais, mais... ne faut-il pas avoir des mœurs?

Il manquoit cependant à ma réhabilitation la forme ministérielle; je la reçus le soir, ou plutôt le marquis de Juigné, à qui M. Panin écrivit que l'Impératrice me permettoit de lui faire la cour comme auparavant.

Le lendemain, j'allai voir le prince Orlof, le comte Panin, le comte Ostermann, etc. Il falloit bien faire des remerciemens; j'en fis de courts, parce que dans le fond on ne m'a que rendu justice. Les Behmer me firent savoir que le général Bauer leur avoit dit que le prince Orlof lui avoit beaucoup parlé de moi, qu'il m'avoit donné beaucoup de louanges sur la conduite sage et délicate que j'avois gardée en étant disgracié. Le général Bauer me l'a dit lui-même, et m'a recommandé de voir le prince Orlof.

Le dimanche 23, c'étoit le grand jour pour moi : je reparoissois à la Cour, quoique tu sentes bien, mon ami, que la faveur ne fût pas si grande. J'y allai avec le marquis de Juigné; je reçus vingt salutations, c'étoient des complimens, et c'étoient les seuls que je dusse et que je voulusse recevoir, car sitôt qu'on les articuloit, je ne les entendois plus. L'Impératrice arriva, je lui baisai la main à mon ordinaire, sans nulle espèce d'affectation. Elle eut l'air d'éviter mes regards, soit pour ne pas m'embarrasser, soit pour cacher elle-même son embarras. J'ai su depuis par le baron de Sacken, qui m'a bien servi dans cette affaire, que la première fois que le prince Orlof a parlé de moi à l'Impératrice, elle ne lui a rien répondu et s'est même détournée pour parler à une autre personne. Tout autre qu'Orlof n'auroit pas insisté et eût même dans cette circonstance changé de propos; mais le

prince, au contraire, la regarda alors avec froideur et attention et cette supériorité que la raison donne sur la foiblesse. Cette contenance ferme la fit revenir à lui, elle lui reparla encore; lui reprit le même sujet et fit tellement que l'Impératrice finit par dire : « Eh bien! tout est oublié. Il peut revenir à la Cour. » Cependant, elle en a écrit au comte Panin pour lui demander conseil et si cette réhabilitation ne la compromettroit pas. Le ministre lui a répondu qu'elle se feroit honneur par une telle conduite, et mon affaire a été conclue avantageusement (1). Ce trait du prince Orlof, mon ami, peut te servir à le connoître. Cet homme est franc, droit et honnête; sa fermeté ne s'est jamais démentie, il a du caractère. S'il y joignoit des connoissances d'État et la tournure constante qu'il faut dans cette position, ce seroit un grand ministre, ce seroit le sauveur de la Russie.

La petite Nélédinski, qui est une des premières qui a su les bonnes nouvelles qui me regardoient, s'est empressée de me les faire savoir. J'ai joui véritablement dans cette occasion de la douceur de l'amitié.

Je suis sorti hier à neuf heures de chez moi, pour aller chez le prince Orlof. Il habite un vaste hôtel, sur le quai de la Mocka que j'habite. J'entrai dans un cabinet rempli de monde; on attendoit le lever du prince. C'étoit une cour véritable, dont on n'a point d'idée dans nos pays européens. Nos princes du sang, nos ministres reçoivent

(1) Voici, à ce propos, un extrait de la dépêche adressée, le 21 février 1777, par M. de Normandez au roi d'Espagne : « A intercesión del príncipe Orloff, la Emperatriz ha levantado la defensa de ir à la Corte el caballero de Corberón; pero creo que al mismo tiempo el marqués de Juigné ha debido explicarse con el ministerió en términos de alguna humillación para su persona, la Corte de Versalles habiendo desaprobado su conducta en el particular. Dicho ministro me ha referido solo que habia terminado el negocio. » (Archivo histórico nacional d'Espagne, papeles de Estado, legajo 6116.) — On voit par là combien l'affaire du chevalier de Corberon avait eu de retentissement.

habillés et donnent audience avec une sorte d'égards qu'on doit toujours au public. Ici les mœurs asiatiques y ont encore laissé cette mollesse du despotisme oriental, et chaque homme en place reçoit le public national avec faste et indolence; ce n'est peut-être pas plus hauteur qu'habitude. Le prince sortit de sa chambre pour entrer dans le cabinet où nous étions, en robe de chambre, les cheveux épars et une longue pipe à la bouche. On fit cercle, chacun adressa sa révérence, et j'avançai en faisant la mienne, pour dire au prince que j'étois venu plusieurs fois sans le trouver. Il m'interrompit dans mes remerciemens, me prit par la main pour me dire qu'il étoit charmé d'avoir fait ce que je désirois, et qu'il étoit à mon service dans toutes les choses où je voudrois l'employer. Il s'assit dans un fauteuil, se fit mettre des papillotes, fuma et continua la conversation, qui ne fut pas longue de ma part. Après avoir parlé à plusieurs personnes, il donna ordre qu'on me fît voir ses tableaux; comme on me conduisoit, toute la cour du prince me fit haie, tant ici la faveur et ses reflets ont d'empire sur les individus! J'allai voir les tableaux, parmi lesquels j'en ai remarqué de beaux de l'école flamande. Je suis rentré un quart d'heure chez le prince et suis sorti content de ma visite. Il est parti le soir pour Moscou; on le croit marié avec sa cousine Zénoviof, et son voyage a, dit-on, pour but sa réconciliation avec ses parens.

Le soir, j'ai soupé chez la maréchale, où la Matouchkin m'a raconté les griefs véritables de la Nélédinski sur le comte André. Tu sais que, malgré son intrigue avec elle, il en contoit à toutes les femmes qu'il rencontroit, et particulièrement à la Matouchkin, même devant la Nélédinski. Le jour de son départ de Saint-Pétersbourg, il a soupé chez la Nélédinski, et comme ils étoient à table tous

les trois, la Nélédinski, la Matouchkin et lui, la première se désolant et lui mangeant comme un affamé, il a pressé si vivement la Matouchkin de le reconduire avec la Nélédinski jusqu'à Catherinhof, que sur les difficultés que la comtesse faisoit d'y consentir, il a dit qu'il partiroit seul et qu'il n'avoit que faire de personne. La pauvre Nélédinski a été forcée de prier instamment la Matouchkin d'accepter, afin de pouvoir du moins le suivre, comme elle en avoit le projet. Enfin on est parti dans la voiture de la Nélédinski; le comte André n'a jamais voulu se mettre à côté d'elle, mais vis-à-vis la Matouchkin, qui a voulu qu'on la reconduisît chez elle, ce qu'on a fait en jetant une pelisse sur lui, afin de le cacher. Dès l'instant où l'on a été près de la maison de la jeune comtesse, le comte André s'est mis à fondre en larmes, à lui baiser les mains, à lui répéter que c'étoit elle seule qu'il quittoit, qu'il regrettoit, etc. Tu juges, mon ami, de l'état de la pauvre Nélédinski! Elle l'a reconduit cependant jusqu'à Catherinhof, et c'étoit effectivement la voiture que j'ai rencontrée, lorsque je revins ce soir-là de chez Sacken. Je n'ai jamais conçu la conduite d'André, je l'avoue, soit comme amant, soit comme homme à bonnes fortunes : il a manqué d'honnêteté dans le premier rôle, et dans le second d'adresse. Mais la vanité l'a ébloui, et je crois que, dans la plupart de ses actions, elle a souvent et presque toujours été le mobile principal. Sans doute que l'âge et la sensibilité, s'il en a autant que je me suis plu à lui en croire, le corrigeront en le rendant à la nature.

Vendredi, 28. — Au même.

J'ai été dîner chez Lobkowitz. On a parlé de Kaunitz, son successeur. « C'est un fat, m'a dit à l'oreille Nessel-

rode, qui fera toutes les sottises qu'on voudra lui faire faire. » J'ai fait après une visite au comte Ostermann; de là j'ai été chez les Behmer, ensuite au bal masqué de la Cour, où je me suis fort ennuyé.

Lundi, 3 mars. — Au même.

Il y avoit longtemps que je n'avois vu ni les Cherbatof, ni les Spiritof; j'ai dîné aujourd'hui chez ces derniers. La jeune femme m'a montré de ses dessins, qui sont très bien, s'ils sont d'elle comme elle l'assure. On m'a encore reparlé, mon ami, de cette histoire de Brühl et de la Dougni, et de leur mariage projeté et rompu. La Spiritof m'a répété qu'elle avoit vu l'oncle de la jeune personne, qui lui a dit que Brühl étoit venu lui-même depuis deux jours pleurer chez lui, en s'affligeant de l'impossibilité où il étoit dans le moment d'épouser sa nièce, mais du désir qu'il avoit de faire ce qu'on pouvoit attendre de lui. Je ne puis rien concevoir à cette histoire.

Mardi, 4. — Au même.

J'ai dîné aujourd'hui chez le prince Cherbatof avec M. Akarof, général de police à Moscou. Son arrivée ici fait faire beaucoup de conjectures; il y a des gens qui croient qu'il sera l'amant de l'Impératrice.

Le baron de Strogonof, que vous nous avez renvoyé de Paris il y a six mois, est mort à Moscou, où il s'est cassé la tête d'une chute. C'est un être inutile de moins.

Vendredi, 7. — Au même.

J'ai écrit à M. de Vergennes aujourd'hui, cher frère,

en réponse à une lettre de ce ministre, dans laquelle il me parle de ma liaison avec Robasomi, que je lui mande n'avoir jamais existé.

Il y a eu mascarade à la Cour; j'y ai été. Il y avoit un monde prodigieux pour voir un quadrille espagnol de douze paires, mené par le grand-duc et sa femme. Les habillemens étoient bleus et blancs, il n'y avoit rien de neuf. Je ne me suis pas amusé à cette mascarade; la gêne et la contrainte qui y règnent en ôtent tout l'agrément. J'étois avec Charlotte, et je craignois, quoique masqué, qu'on ne me remarquât. Nous avons été passer une demi-heure chez la frêle de Böhm (1), qui est logée comme une fille quant à l'arrangement de ses meubles, qui consistent particulièrement en sophas, alcôves, etc. A minuit et demi, je me suis retiré.

Samedi, 12 avril. — Au même.

Je ne t'écris qu'un mot, mon bon ami, pour t'annoncer notre changement de maison. Demain nous irons coucher au Galernhof, où je serai fort bien logé, comme je t'en donnerai le détail.

Je te rendrai compte pareillement de mon silence depuis le vendredi 7 de mars. Maintenant je me borne à te souhaiter le bonsoir pour la dernière fois de mon logement actuel.

Dimanche, 13. — Au même.

Je t'ai promis, cher frère, de te dire les raisons qui m'ont empêché de t'écrire depuis cinq semaines. Le

(1) *Sic*, peut-être pour Bauer, la fille du général de ce nom.

mouvement du carnaval a d'abord fait naître un petit retard, et comme les premières fautes ne sont presque jamais sans suite, ce retard en a amené un beaucoup plus considérable, mais qui n'est pas autant à ma condamnation. J'ai été fort incommodé d'un refroidissement; car tu sauras que toutes les maladies de ce pays viennent de cette cause et qu'on leur attribue le même motif. Il y a peut-être un peu de ma faute, mais il faut bien payer son apprentissage, et quoique je sois habitant de ces contrées, il y a encore bien des choses auxquelles je suis et serai sans doute toujours neuf.

La première semaine de carême, j'ai fait une partie de glisser à Gallerhaven ou le port des Galères. C'est un village à trois ou quatre verstes de Pétersbourg. Nous fûmes dans une maison du comte Ivan Czernichef, où il a fait construire dans la cour une glissoire fort belle. La nouveauté de cet exercice, effrayant d'abord par la rapidité avec laquelle on est entraîné, m'a diverti. Il faisoit froid, j'étois en pelisse; le mouvement m'échauffa extraordinairement, et l'air très vif me refroidit sans doute insensiblement; car j'y ai gagné deux jours après une courbature universelle avec de la fièvre. Il y a succédé un très gros rhume, qui me tient en ce moment encore.

Bonsoir, mon cher ami, je vais me coucher pour la première fois dans ma nouvelle habitation.

Lundi, 14. — Au même.

J'ai passé une nuit délicieuse; mais, ce qui te fera rire, j'ai cru presque me réveiller en Angleterre, et tu juges de l'enchantement. Je vais t'expliquer cette énigme, en te décrivant ma cellule. Elle est composée d'une grande pièce de trois croisées, que je donne à Garry et qui précède

ma chambre à coucher, mais dont j'interromps la communication pour les autres. Mon entrée se fait par une petite porte qui donne sur un petit cabinet servant d'antichambre, par où l'on entre dans ma chambre à coucher. Elle est à alcôve avec une cheminée, et une seule croisée donnant sur la cour. A côté, je vais par un petit passage garni d'armoires dans mon cabinet; il a deux croisées sur le bord de la Néva : la maison est située en effet sur le quai appellé Galernhof. Ce quartier n'est habité généralement que par les négocians anglois, et le passage continuel que j'ai sous mes yeux nourrit mon imagination et me vaudra un maître de langue.

Mardi, 15. — Au même.

Quoique j'aie fort négligé la société du grand monde depuis quelque temps, je n'ai pas perdu de vue ce qui s'y passe, et cela ne m'amuse qu'accidentellement. La société de comédie de la Nélédinski se forme; la Troubetzkoï s'est enfin décidée à y jouer. La princesse Bariatinski et la petite Nélédinski sont en rivalité au sujet de Léon Razoumofski (1), et je crois que la dernière l'emportera.

Je ne suis pas encore sorti aujourd'hui, cher frère, et j'ai voulu ménager mon rhume et faire mes nouveaux arrangemens. La vue de mon cabinet est délicieuse, et lorsque la rivière sera ouverte, le mouvement continuel des chaloupes et l'arrivée des vaisseaux sera le plus agréable spectacle.

(1) Frère du comte André Razoumofski.

Mercredi, 16. — Au même.

J'ai été passer une heure chez la Nélédinski. Il y avoit répétition pour *la Gageure* et *l'Anglomane*. Je me suis assez amusé en causant avec la maîtresse du logis, que j'ai badinée en particulier sur Léon et sa ressemblance avec André. Elle m'a dit ensuite que la Bariatinski avoit demandé à la Troubetzkoï : « Que pouvez-vous donc avoir tant à dire, vous et Mme Nélédinski, à ce chevalier de Corberon? » J'ai causé ensuite avec la Troubetzkoï en particulier, qui étoit fort gentille. Elle a repris son petit ramage ordinaire, m'a dit que, dès que j'arrivois, son sérieux disparoissoit, et que j'étois le seul vis-à-vis lequel elle perdoit sa froideur et cette indifférence dont on lui faisoit un crime. Tu sais, mon bon ami, quelle sensation toutes ces minauderies font sur moi; elles m'amusent lorsqu'elles me donnent occasion de causer, et rien de plus.

Vendredi, 18. — Au même.

Nous venons de voir ces jours-cy perdre une cause bien singulière. Le comte Effimofsky étoit veuf avec deux filles, l'une mariée au comte Münich, l'autre frêle de la Cour. Cet homme meurt, laissant à ses deux filles, uniques enfans, sa succession à partager. Au bout de six mois, une esclave de ses terres, que ses enfans affranchissent et qui avoit été jadis maîtresse du défunt, intente un procès aux deux filles du comte, se dit mariée à lui et ayant un enfant. Elle gagne son procès et dépossède de leurs biens les deux filles du comte Effimofsky. L'Impératrice, à qui on a fait quelques représentations à ce sujet, ne veut pas en entendre parler.

Samedi, 19. — Au même.

Le voyage de Garry est décidé, cher frère, et je crois que son départ n'est pas loin. J'ai dit à M. de Juigné que j'avois envie d'écrire à M. de Vergennes une lettre détaillée en forme de mémoire sur ce pays-cy, et que je lui montrerois. « Vous êtes libre de ne me la point montrer, a-t-il repris, mais vous ferez bien d'écrire. » Mon dessein seroit dans cette lettre de jeter un coup d'œil sur les facultés morales et physiques de cet Empire. Ce n'est pas tout d'avoir des soldats et des richesses, il faut avoir des hommes d'État, il faut qu'il y ait un lien national pour que les vertus, les mœurs, les arts et les sciences y fleurissent. Il faut songer à des principes moteurs, avant de vouloir qu'une machine se meuve par principes, règles et accord. Au milieu de ce vaste État, mon ami, je ne vois qu'une souveraine, femme au-dessus de son sexe, mais au-dessous de sa réputation ; des ministres foibles, rampans et sans génie ; un peuple d'esclaves, sans caractère et sans énergie; de grands projets d'ambition et de mauvais plans pour les établir et leur donner de la consistance. Si j'étends mes regards sur l'avenir, j'y aperçois un successeur de l'Empire foible, sans caractère ni génie, sans l'élévation et la chaleur d'âme qui produisent les passions fortes et les grands talens. Un esprit superficiel, accompagné d'amour-propre, lui fera mal choisir ses gens, comme il lui fait mal placer ses confidences et ses petites velléités d'occuper le trône. D'ailleurs, comment se choisiroit-il des ministres habiles, des gens éclairés ? Une jeunesse vaine, oiseuse et sans instruction, ne fait point espérer de sujets utiles et précieux pour la suite. Quelques éclairs

d'esprit, quelques connoissances superficielles peuvent frapper dans la société un étranger qui la parcourt rapidement; aucun trait de force ni de génie, aucune action décidée, aucun goût énergique et décidé, aucune conduite constante et suivie ne vous frappent : ce sont des gens (comme diroit le comte Nesselrode) qui ont de belles manchettes et qui sont sans chemise. Si vous cherchez dans les choses agréables, dans les arts et dans les sciences, un dédommagement à ce qui leur manque des autres côtés, vous ne serez pas plus satisfait : des académies, il est vrai, mais ni grands talens à la tête, ni élémens sûrs pour base; beaucoup d'ateliers, des manufactures et peu de résultats. Voilà, mon ami, ce que c'est que cette nation brillante, étonnante dans les gazettes, et si pauvre dès que vous la voyez chez elle. Pauvre quant aux choses qui veulent marquer une époque avancée et mûre; mais riche sans doute, riche quant à son fonds, quant à sa population, à la qualité de ses mines, de plusieurs parties de son sol, etc., si elle vouloit ne pas avoir plus d'âge qu'elle n'en a, ni admettre un luxe effréné et frivole, qui la perdra d'autant plus qu'elle ne peut tirer d'elle-même les objets de ce luxe insatiable qui, en la corrompant, la rend malgré elle tributaire des nations étrangères.

C'est sur ces matières-là que je veux écrire à M. de Vergennes. C'est pour lui montrer que mon examen ne s'est point endormi sur les gens qui m'entourent, et que je commence à bien connoître les gens avec lesquels j'aurois à faire, si des circonstances me laissoient ici à la tête des affaires (1).

(1) Ce mémoire fut effectivement adressé par le chevalier de Corberon à M. de Vergennes, qui retourna ses félicitations à l'auteur.

Lundi, 28. — A mon frère.

Nous sommes aujourd'hui en gala à la Cour, cher frère. Il y a eu, la nuit de samedi au dimanche de Pâques, messe de minuit à la chapelle de la Cour, où assiste l'Impératrice; ce qui fait que le lendemain il n'y a point eu de Cour. Mais aujourd'hui, nous avons baisé la main de l'Impératrice et de la grande-duchesse. Cette séance assez longue n'a pas fait de bien à mon rhume, et je suis rentré chez moi avec un grand mal de tête. Il n'y a point eu de promotion; mais on s'y attend pour vendredi prochain, anniversaire de Sa Majesté Impériale.

On m'a dit une spiritualité de M. Betzky, qu'il faut que je te raconte. Quelqu'un lui disoit qu'on regrettoit que la grande-duchesse n'eût pas d'enfant et qu'on donnoit pour raison que la grande-duchesse étoit trop ardente de tempérament, comme quelques jeunes femmes qui ne font des enfans qu'après la première jeunesse. Là-dessus, le grand Betzky a proposé un moyen infaillible : c'est de jeter un verre d'eau à la glace sur le théâtre des plaisirs du grand-duc, lorsque Leurs Altesses auront pris leurs ébats ensemble. Tu prendras ceci pour une mauvaise plaisanterie de vieux libertin; mais si tu connoissois, mon ami, l'homme en question comme je suis à portée de le connoître moi-même, tu verrois que ce trait appartient à son génie. Et voilà l'homme qui est à la tête des plus grands établissemens de la Russie, qui dirige les plans d'éducation pour la jeunesse des deux sexes de l'Empire, l'homme qui passe tous les jours deux heures dans l'intimité savante de l'Impératrice et qui est son lecteur particulier!

Nous attendons de jour en jour le départ ou la débâcle

de la Néva. Ce retard est toujours funeste aux habitans de la capitale. Malgré le danger imminent qu'il y a de passer cette rivière, l'on voit à chaque instant des malheureux s'exposer et périr victimes de leur foi à saint Nicolas, au nom duquel il s'en noie beaucoup. J'ai demandé pourquoi on ne posoit pas de sentinelles aux bords de cette funeste rivière. On m'a répondu que jadis il y en avoit, mais que cela rendoit les accidens plus multipliés, en faisant chercher aux gens du peuple des endroits plus écartés. Cette raison ne me paroît pas bonne, et il me semble que les précautions, accompagnées de peines infligées contre la violation des ordonnances, pourroient arracher quelques victimes à la violence de l'habitude et de cette espèce de point d'honneur que ces malheureux mettent à braver le danger. D'ailleurs, ne pourroit-on pas tendre des filets, et, au moyen du remède pour les noyés, sauver quelques individus? Mais cet établissement seroit trop simple, il ne porteroit avec lui qu'un avantage obscur d'humanité, et nous voulons de la célébrité, de l'éclat. Souviens-toi que nous sommes en Russie, et sous le gouvernement d'une femme!

Mardi, 29. — Au même.

Le printemps va nous amener quelques changemens dans la société, par le départ des deux ministres étrangers : le prince Lobkowitz, qui sera remplacé par le comte Kaunitz, et le comte de Solms, qui reviendra après un congé. Le comte Lascy revient dans trois semaines, et nous avons besoin de lui pour remonter l'existence du corps diplomatique. J'imagine que tu l'auras vu à Paris et que tu auras goûté son esprit et sa tournure; on nous mande qu'il a très bien réussi. Je ne sais s'il aura

parlé de moi au comte de Vergennes; mais je m'en flatte, parce qu'ils se connoissent de la Suède (1). J'espère que je pourrai savoir quelque chose de lui sur les intentions du ministre à mon égard.

On dit aussi que Nolkem s'en ira au mois de juin; son départ ne fera pas grande sensation, non plus que celui de sa femme, qui, quoique jeune et jolie, est nulle dans la société. C'est, disoit un Russe il y a quelques jours à souper chez la maréchale Galitzin, la statue de Vénus de Pygmalion, avant qu'elle soit animée.

Il n'y a rien ici de nouveau par rapport à la Cour. L'Impératrice va la semaine prochaine à Tsarskoïe-Sielo, et on ne la verra en public qu'au mois de juin à Péterhof. Les bruits de guerre couvent toujours; il y a eu des transports d'artillerie de Kief à je ne sais où sur les bords de la mer Noire, et d'ici à Kief. On croit qu'à la fin on rompra ouvertement vis-à-vis des Turcs. C'est ce que l'Empereur désire. Ce seroit à vous à nous en donner des nouvelles, puisque vous l'avez à Paris (2).

Mercredi, 30. — Au même.

Enfin la Néva est partie hier, à près de trois heures de l'après-midi. Le gouverneur de la citadelle, qui étoit de l'autre côté de la rivière, fit mettre aussitôt sa chaloupe à l'eau, pour aller annoncer cette nouvelle à l'Impératrice. On tira pendant ce temps le canon de la forteresse,

(1) Où le comte de Vergennes se trouvait comme ministre du Roi pendant les dernières années du règne de Louis XV. (Voir t. I, p. 3, note 3.)

(2) Joseph II (1741-1790), fils de François Ier et de Marie-Thérèse, empereur depuis le 18 août 1765. Il était parti le 1er avril 1777, sous le nom de comte de Falkenstein, pour un voyage en France. Il séjourna six semaines à Paris, visita ensuite diverses provinces, passa par la Suisse et fut de retour à Vienne le 1er août 1777.

et le message du gouverneur lui valut mille roubles, à ce qu'on m'a dit.

J'ai dîné avec le prince de Chimay dans mon cabinet, pour jouir du spectacle de la rivière. Ce malheureux homme est toujours malade ; et voilà le cinquante et neuvième jour qu'il ne voit personne. Le malade s'impatiente de la longueur de son traitement; il a grande envie de l'abréger et de partir pour Carlsbad, dont les eaux lui sont ordonnées, en attendant celles des environs de Naples.

Tu sais, mon ami, que je lui ai donné un secrétaire, le nommé Cussy de Maratray, qui ne lui convient pas et qu'il n'emmènera pas, à ce que je crois. M. de Juigné désireroit qu'il prît Saint-Paul, dont il veut se défaire, je ne sais par quelle raison. Il m'a dit que c'étoit à cause des propos qu'on avoit tenus sur lui et sur la Champagnolo, chez laquelle on le trouva couché la nuit qu'elle fut arrêtée. Mais j'ai peine à croire que ces propos se renouvellent, comme il le prétend. Je penserois plutôt que le marquis n'aime pas Saint-Paul, parce que Saint-Paul est négligent, paresseux, et qu'il n'aime pas à se gêner. J'espère, s'il le quitte, ce dont je serois fâché, qu'il ne prendra pas d'autre secrétaire; je crois que son système d'économie l'en empêchera.

Il n'y a point de nouvelles ici et je ne t'en dis point.

Dimanche, 1er juin. — Au même.

Voilà un mois de lacune, mon ami, et tu vas me reprocher ma paresse, mais si tu savois combien ce mois a fourni d'événemens particuliers qui m'ont intéressé, le peu de momens que j'ai eus à consacrer à la réflexion et l'agitation que j'ai éprouvée, tu m'excuserois. Je vais

te faire en peu de pages le détail de toutes ces époques différentes, tu jugeras par toi-même si ma paresse est l'unique cause de mon silence, et si je n'ai pas ma justification avec moi.

Le vendredi, 2 de mai de notre style, ou 21 avril du vieux style, il y a eu gala à la Cour pour l'anniversaire de l'Impératrice, qui a eu quarante-huit ans (1). Après lui avoir baisé la main, nous passâmes chez le grand-duc, suivant l'usage, pour lui faire notre cour. Je sortis l'un des premiers et j'allai chez les dames Behmer. Je causois près de la fenêtre avec ma jeune amie Charlotte, lorsque l'aînée Caroline entra d'un air effrayé, tenant à la main un billet par lequel on lui mandoit que son père s'étoit trouvé malade à la Cour. Je l'y avois vu moi-même lisant les gazettes sur une chaise près de la cheminée, en attendant l'Impératrice; cela me surprit. L'inquiétude et l'effroi se peignoient aussitôt sur le visage de la pauvre mère et des trois filles. Mais la scène devint bien plus touchante, lorsqu'on vit arriver ce malheureux homme couché à plat dans sa voiture, les portières ouvertes, soutenu par des soldats qui lui tenoient les uns les pieds et les autres la tête. Toutes le crurent mort. Je courus au-devant du carrosse, dans la cour, et je les rassurai aussitôt. Il n'était pas mort, mais il avoit eu une attaque de paralysie qui l'avoit fait tomber dans une des salles du palais comme il en sortoit. Nous transportâmes ce pauvre homme dans son appartement; il étoit fort lourd, fort gros, et depuis longtemps il menaçoit d'une attaque d'apoplexie. Ce moment, mon cher ami, présenta une scène douloureuse, effrayante, et m'a fait voir un des spectacles les plus touchans que j'aie jamais vus : l'effroi

(1) Elle était en effet née à Stettin, le 2 mai 1729.

tumultueux de quatre femmes se désolant et courant par les chambres avec toutes les marques du désespoir. Quand il fut transporté chez lui, toutes s'empressèrent autour de lui pour le déshabiller et lui procurer du soulagement.

Le danger néanmoins ne paroissoit pas aussi grand; le pauvre père parloit et avoit à lui toute sa tête. Huttel arriva, et comme j'étois invité à un dîner de cérémonie chez le vice-chancelier, je partis : il étoit deux heures. A quatre, je retournai chez mes amies; on avoit saigné leur père, il étoit dans un fauteuil, se sentoit mieux, à l'exception de son bras droit entièrement paralysé, mais qui depuis quelque temps étoit plus lourd que l'autre.

Le lendemain, le malheureux Behmer eut une deuxième attaque, qui tenoit même de l'épilepsie. Depuis ce jour, les craintes devinrent plus sérieuses. Il y avoit peu d'espérance d'un rétablissement et tout lieu de croire que la mort suivroit, ou des infirmités plus fâcheuses encore. Des intervalles de mieux rendoient la situation de ces femmes plus à plaindre par l'espérance infructueuse qu'elles en concevoient. Cependant, le soir du lundi, elles entrevirent le malheur qui les attendoit. Nous restâmes avec elles jusqu'à une heure de la nuit. Toutes les quatre étoient dans un désordre inexprimable. Comme j'imaginois que le malade ne passeroit pas la nuit et que je craignois que ces femmes n'eussent le spectacle de ce fatal événement, j'allai chez Huttel jusqu'à trois heures du matin, d'où j'envoyois de temps en temps savoir des nouvelles. Elles se soutinrent assez bien, et j'allai chez moi écrire jusqu'à six heures et me jeter sur un sopha. A six heures et demie, je suis sorti. J'ai été chez ces dames à sept heures et je les ai trouvées contentes d'une lueur de mieux. Pour elles, toujours sur pied, se fatiguant, se tourmentant, elles avoient grand

besoin de repos et n'en vouloient point prendre. Enfin, mon ami, cette cruelle et tragique scène a fini comme je m'y attendois, par la mort du pauvre Behmer, qui a rendu le dernier soupir, le mercredi à sept heures du soir. J'ai eu bien de la peine à leur épargner ce triste tableau. Elles se faisoient un devoir, une douloureuse satisfaction de recueillir le dernier soupir de ce malheureux, qui depuis plusieurs heures avoit perdu la connoissance; j'ai été obligé de leur faire violence pour les empêcher d'entrer dans la chambre où il étoit.

On a enterré ce pauvre homme le samedi à cinq heures, et j'ai assisté au service, qui s'est fait dans l'église luthérienne de la Perspective. Il avoit cinquante-quatre ans; ses travaux soutenoient sa famille, qui est pauvre. Il avoit à Berlin pour six mille écus d'Allemagne de revenu des charges qu'il exerçoit avec honneur. D'une probité rare et sévère et d'un grand savoir dans son métier, l'Impératrice l'avoit attiré chez elle pour travailler à son Code, et ce n'est que d'après une injustice criante qu'il a essuyée à Berlin qu'il est venu en Russie, où il étoit vice-président d'un Collége de justice, avec deux mille et quelques cens de roubles (1). Sa mort prive sa famille de ses appointemens, dont elle vivoit depuis cinq ans qu'il étoit ici; il y a eu quelques dettes contractées. Leurs amis et moi, nous avons songé à leurs affaires. Je leur ai fait une lettre pour l'Impératrice et un placet, etc., qui successivement ont été présentés. La souveraine s'est expliquée sur leur compte avec l'air de la bonne volonté; mais quant aux effets, cela est nul jusqu'à présent, et je crains pour cette pauvre famille. On ne donne pas beaucoup ici à la véritable humanité, et les actions dans ce

(1) Voir t. I, p. 125, note 1.

genre sont dictées par la vanité, jamais par le cœur. On ne fait que ce qui produit de l'éclat; ce qui peut être ignoré court grand risque.

On a joué ces jours-cy une comédie chez Mme Nélédinski : *l'Anglomane* et *la Gageure*. Le prince de Bariatinski joue agréablement. La Zoubof y jouoit aussi.

L'intrigue de la Nélédinski avec Repnin va finir; elle va, je crois, quitter ce prince pour le comte Léon Razoumofski, frère d'André, et elle a raison : l'un a quarante et tant d'années, Léon en a vingt. Il n'y a pas à balancer.

Le départ de Garry, dont tu me parles dans ta dernière lettre, a été retardé à cause du vent contraire. Il a quitté Saint-Pétersbourg le 22 de mai, pour aller à Cronstadt. Le prince de Chimay, l'homme le plus extraordinaire qu'on puisse voir, après avoir raffolé de mon valet de chambre et désiré d'avoir un homme comme lui à son service, l'a décrié à son départ amèrement et s'est plaint partout qu'il avoit gâté ses valets de chambre. Ce prince est un pauvre homme absolument sans caractère, mécontent de tout et affectant une sorte de philosophie qu'il n'a pas. Il aime beaucoup les rôles de tuteur qu'il a fait à Paris vis-à-vis la plupart des filles de spectacle, et il a voulu faire de même ici, mais avec moins de succès. Il y a ici une comédienne assez jolie qui se nomme Michelet, avec qui Léon a eu une intrigue. Dès que M. de Chimay l'a su, il a écrit à cette fille pour lui offrir ses services, la priant de brûler son billet qu'elle a envoyé à Léon. Il est allé chez elle, ne voulant pas la voir, mais causer avec sa femme de chambre, à qui il a fait une foule de questions, etc. Enfin il se donne mille travers dans la ville, où l'on n'épargne point les étrangers, et il sortira de ce pays après y avoir séjourné trop longtemps pour son avantage. J'ai appris d'ailleurs qu'il avoit sollicité le

cordon de Manheim qu'il porte, et qu'il étoit un peu brouillé à cause de cela avec sa femme, qui a fort blâmé cette petite vanité. Cependant, à l'entendre, il ne fait nul cas de cette décoration, et ne l'a prise que parce qu'il n'a pu se dispenser de l'accepter.

Le comte de Lascy est arrivé depuis quinze jours, sans aucune lettre de ma famille, quoique mon père m'en ait annoncé beaucoup par cette voie.

On m'a donné ces jours-cy des portraits faits par un Russe nommé Miatelef. C'est assez bien pour un étranger. Ce Miatelef est un jeune homme qui ne manque pas d'esprit. On m'avoit prévenu qu'il étoit faux, et je le croirois assez d'après ce que m'a dit le général Mélissino qu'il a tâché de brouiller avec Cachélof, l'un de ses amis, par jalousie pour la préférence que Mélissino a montrée à Cachélof. Ce dernier s'est fort bien conduit à cet égard, et il a montré une droiture qui m'inspire de la confiance en lui.

Le prince Potemkin a le projet d'établir à Pétersbourg et d'autres villes principales un corps de Cadets pour des enfans de soldats, qui fourniront des bas officiers instruits, dont l'armée russe manque. Ce projet peut être fort utile ici, où les soldats ne savent ni lire ni écrire. C'est Mélissino qui est chargé de dresser ce plan, et je tâcherai d'avoir cette institution par écrit. Il s'agit pareillement d'un corps de cosaques. Je veux avoir toutes les institutions de Catherine II.

Le roy de Suède (1) vient passer quatorze jours ici vers le milieu du mois de juin; il s'appellera le comte de Gothland.

Il nous est arrivé ici, depuis une semaine, un chevalier

(1) Gustave III (1746-1792), roi de Suède depuis 1771.

de la Teissonnière, homme de qualité recommandé par M. de Castries (1), M. de Breteuil et d'autres, qui en disent du bien. Cet homme, qui est capitaine réformé, voyage depuis le mois de juillet 1774 à pied. Il a vu l'Allemagne, verra tout le Nord, et s'en retournera en France pour y demander du service (2). Il a été en Amérique. Il a de l'esprit naturel, du sens, et voit assez bien, à ce qu'il me semble. J'aime assez une réponse qu'il a faite en Prusse. Il regardoit une revue, et aux questions qu'on lui faisoit sur l'opinion qu'il avoit des troupes prussiennes, il répondoit toujours : « C'est très bien. » Un officier s'approche de lui à cheval (il étoit, lui, modestement à pied), et lui dit d'un air moqueur : « Monsieur, vous trouvez donc cette marche bien faite? — Oui, monsieur, très bien. — Ce n'est pas celle que vous aviez à Rosbach. — Cela est vrai, répondit le chevalier, car nous marchions alors le pas que vous marchâtes à Francfort-sur-l'Oder! » Cette réponse termina promptement la conversation.

Le prince Lobkowitz est parti. Nous attendons le comte Kaunitz, qui doit le remplacer. M. Harris (3) viendra aussi incessamment; on le dit fort aimable.

(1) Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries (1727-1801), lieutenant général, commandant en chef de la gendarmerie, gouverneur général de la Flandre et du Hainaut. Il fut ministre de la marine en 1780 et promu à la dignité de maréchal de France en 1783.

(2) Il resta en Russie et fut attaché au cabinet de Potemkine. Il rendit d'importants services à la France, et M. de Corberon demandera plus tard à M. de Vergennes de récompenser son zèle. (Ms. 3059 de la Bibliothèque d'Avignon, p. 151.)

(3) James-Howard Harris (1746-1820), qui fut plus tard (1788) élevé à la pairie, avec le titre de baron, puis (1800) de comte de Malmesbury. Secrétaire d'ambassade en Hollande, ensuite à Madrid, il était resté, en 1769, comme chargé d'affaires, auprès du roi d'Espagne. Il avait été après cela ministre plénipotentiaire du royaume de Grande-Bretagne à Berlin en 1771, avant de venir à Pétersbourg succéder au ministre Oakes. Sa mission auprès de la grande Catherine consistait à conclure avec elle une alliance offensive et défensive; il y déploya la plus grande habileté, mit en jeu toutes les intrigues possibles, usa de ruse et même de fourberie, mais il ne put arriver à son but, malgré les dispositions favorables de

Le marquis de Juigné a repris la fièvre. Il y en a beaucoup à Pétersbourg et il y a eu beaucoup de rougeoles.

J'ai été fort inquiet pour Garry, mercredi 28. Il y a eu un ouragan violent à dix heures du soir, accompagné d'éclairs et de tonnerre. Je ne sais pas à quelle distance mon valet de chambre étoit en mer, et j'ignore encore le jour qu'il est parti. Cependant quelqu'un arrivant de Cronstadt hier m'a rassuré : l'ouragan ne s'y est pas senti, et l'on ne croit pas qu'il y ait eu de danger.

Lundi, 2. — Au même.

L'arrivée du roy de Suède fait sensation ici. On dit qu'on a nommé deux chambellans, pour être de service auprès de sa personne, etc. Cependant il vient incognito. L'Impératrice n'en est pas trop contente, à cause de la

l'Impératrice pour l'Angleterre. « Le ministre anglois à Pétersbourg, est-il dit dans l'instruction remise à M. de Vérac lors de son départ pour la Russie, est l'homme le plus capable de mettre à profit ce que la ruse et les petits moyens peuvent faire pour suppléer aux avantages qu'il sent bien avoir perdus. » Son plus grand adversaire fut certainement le chevalier de Corberon, qui déjoua tous ses plans et contre lequel il conserva une rancune assez vive. Aussi ne l'épargna-t-il pas dans ses dépêches et dans sa correspondance; il inventa même des histoires où le chevalier aurait eu un vilain rôle; il le traita d'esprit médiocre, lui reprocha de se servir des valets de chambre et agents subalternes pour arriver aux ministres, d'user de corruption, etc. Quant à M. de Corberon, il écrivait ceci : « Harris est le gros poisson politique qui se nourrit du fretin et le revomit après. Je suis bien convaincu qu'il méprise tous les avortons dont il se sert au besoin et qu'il fait mouvoir à sa guise. Malgré les menées auxquelles il a part, j'aime cet homme, parce qu'il a du caractère. » (Lettre du 25 mai 1781 à Mlle Ch. de Behmer, ms. 3059 de la Bibliothèque d'Avignon, p. 472.) — Il passa cinq années à Pétersbourg (1777-1782) et fut ensuite ambassadeur à la Haye, où il négocia une alliance entre l'Angleterre, la Hollande et la Prusse. En 1796 et 1797, il se trouva à Lille et Paris, afin de suivre les conférences pour la paix engagées avec le Directoire. Ce fut la fin de sa carrière diplomatique. Ses Mémoires (*Diaries*) et sa correspondance, très intéressants pour l'histoire des Cours où il a vécu, ont été publiés par les soins de son petit-fils, le comte de Malmesbury, en 1844-1845. (Cf. l'analyse qui en a été donné par John Lemoine dans la *Revue des Deux Mondes*, janvier et mai 1846.)

dépense que cela va lui causer, car la bonne dame devient un peu vilaine.

Il est arrivé hier à Saint-Pétersbourg un vaisseau marchand hollandois à trois mâts. Comme c'étoit sa première course ici, il a salué l'Amirauté de quatre coups de canon. Quand il a eu jeté l'ancre, on lui a répondu de trois coups, auxquels il a tiré un dernier pour remercier.

On parle de marier la princesse Troubetzkoï avec le comte Mingden, jeune homme livonien.

J'ai été souper chez les Cherbatof, où j'ai parlé des préparatifs de marine qu'on fait à Cronstadt. On m'a dit que c'étoit pour l'arrivée du roy de Suède; on croit cependant que c'est pour l'Archipel.

De nouveaux projets de comédie, mon cher, vont me lier chez les Cherbatof. On me fait jouer le marquis de Polainville dans *le François à Londres* et *le Somnambule*. Ce sera bien autre chose pour l'hiver! On me destine M. Desmasures, Euphémon fils, Vanderck fils et M. Pincé. Mais adieu, nous sommes encore loin de ces beaux projets!

Mardi, 3. — Au même.

Nous avons été promener à Kaminiostrof, une île charmante qui appartient au grand-duc. Il y a fait bâtir une grande galerie pour danser au milieu des bois, avec quelques appartemens. La grande salle est décorée avec goût; ce sont des palmiers en caisse sculptés contre le mur qui font un très joli effet. Quatre petites cheminées sont aux deux bouts de la salle avec des glaces. Le tout est entendu avec beaucoup de goût. Nous sommes revenus le soir en chaloupe, comme nous y avions été, et nous avons passé une journée fort agréable.

Mercredi, 4. — Au même.

Je t'avois parlé de sept vaisseaux de guerre : il y en aura en tout seize et quatre frégates, avec une galiote à bombes. Mais cela ne dit rien : il ne s'agit pas d'autre chose que d'une évolution comme l'année passée.

Notre comédie est retardée, je ne sais ce qui en sera. La petite Nélédinski est incommodée, je l'ai vue hier. On me reproche que je suis toujours chez les Behmer; que m'importe? Cela ne m'empêchera point d'être chez mes amies de préférence aux sociétés russes. J'ai dîné chez les Spiritof; ils m'ont engagé à venir à la campagne les voir. Ils partent demain.

La pauvre Protassof (1), frêle de l'Impératrice, est folle, à ce qu'on dit. Elle a du moins une humeur noire qui y ressemble. Il y a des gens qui pensent que c'est de jalousie et d'amour pour le prince Orlof, qui va épouser sa cousine Zénoviof.

Jeudi, 5. — Au même.

J'ai dîné aujourd'hui tête à tête avec le marquis de Juigné. Sa santé est languissante et ses forces ont de la peine à revenir. Après le dîner, j'ai été chez le comte Panin, chez le comte Ivan Czernichef et chez la baronne de Nolkem, qui a fait une seconde fausse couche. Je me suis promené ensuite à Catherinhof, et suis revenu souper chez la maréchale Galitzin. La Matouchkin étoit

(1) Mlle Protassof, née en 1744, fille d'un sénateur et cousine des Orlof, première femme de chambre et confidente de Catherine II. Elle fut chargée de l'éducation d'une demoiselle Alieksieief, qui passait pour être fille de l'Impératrice et de Grégoire Orlof. Elle resta en faveur auprès de sa maîtresse jusqu'à la mort de celle-ci.

jolie et aimable. J'étois à table assis à côté d'elle, et nous avons beaucoup causé. Il est question, je crois, d'un mariage pour elle, à ce qu'elle m'a fait entendre; mais elle aime toujours Maltitz, et quand elle sera mariée, il ne tiendra qu'à lui, prétend-elle, d'être son amant. Il y a longtemps qu'elle aime et qu'elle est aimée de Maltitz; elle a refusé plusieurs mariages par cette raison, elle a voulu même rester fille jusqu'à ce qu'elle pût épouser son amant; mais les défenses réitérées que ses parents lui ont faites de penser à ce jeune homme l'engageront à se marier pour vivre après avec lui.

Samedi, 7. — Au même.

J'avois quitté hier Charlotte, mon ami, pour aller à la répétition, où j'ai soupé. Le comte Mingden m'y pria de venir aujourd'hui souper à la campagne. Je fis ce que je pus pour m'en défendre, mais il m'en a prié avec tant d'instances que j'ai cédé.

Notre souper a été assez insipide. La Nélédinski et la Bariatinski étoient entièrement occupées par Léon et Mingden; le reste de la compagnie n'étoit pas assez intéressant pour dédommager les tiers. La petite Troubetzkoï m'a fait mille agaceries, mais elle perd son étalage vis-à-vis de moi : quand on est amoureux, on cesse d'être galant même vis-à-vis toutes les femmes.

Lundi, 9. — Au même.

Le marquis de Juigné est malade, mon ami, et un peu sérieusement. A la suite de la fièvre tierce, il a voulu, selon son usage, sortir trop tôt; il s'est attiré une colique, on l'a saigné, mais la fièvre subsiste depuis deux jours,

et si cela continuoit, cela pourroit inquiéter. Heureusement il voit un fort bon médecin anglois, Roggerson, celui de l'Impératrice. On dit dans la ville qu'il est très malade et l'on croit qu'il a la gangrène dans le ventre; c'est une nouvelle de Pétersbourg, où l'on en fait ordinairement de fort plates.

Lorsque je suis rentré chez moi, en revenant de chez les Behmer, j'ai trouvé Combes couché. Il m'a dit une histoire plaisante et qui paroîtra incroyable à ceux qui ne connoissent pas ce pays-cy. Je ne t'ai pas dit que samedi, jour de notre souper à la campagne, l'Impératrice a dîné aux îles de Newski, sous la tente, chez Potemkin, qui fait bâtir dans cet endroit une salle à la cosaque. Ce favori, qui est mieux que jamais et qui joue maintenant le rôle que faisoit la Pompadour sur la fin de sa vie auprès de Louis XV, lui a présenté un nommé Zoritz (1), major de hussards qu'on a fait lieutenant-colonel et inspecteur de toutes les troupes légères. Ce nouveau favori a dîné avec elle. On dit qu'il a reçu mille huit cens paysans pour son coup d'essai! Après le dîner, Potemkin a bu la santé de l'Impératrice et s'est mis à ses genoux. Elle a été, en sortant de table, à la manufacture de porcelaine, de l'air le plus gai, même le plus libre; car on dit que la bonne dame étoit grise. Il y avoit dans l'atelier un ouvrier françois et un nouvel arrivé, François aussi, mais qui n'ayant pas eu le temps de montrer à l'Impératrice des modèles, ne voulut pas paroître; mais de son cabinet il a vu à travers la porte Sa Majesté Impé-

(1) Sémen Gavrilovitch Zoritz, fils d'un lieutenant-colonel au service de Russie. Il avait servi lui-même dans la guerre de Sept ans et dans la première guerre turque. Il avait près de quarante ans quand il devint le favori de Catherine II. Au bout de onze mois de faveur, il fut remplacé par Korsak et fut congédié avec quatre cent mille livres de rente et le domaine de Chklof. Il mourut en 1799.

riale et entendu la conversation suivante. Un prince de la compagnie, ce ne peut être que Repnin, suivant qu'on l'a dépeint, prit un vase de pâte fraîche qu'on venoit de mouler, et l'aplatissant dans ses deux mains il en rendit l'ouverture ovale. En cet état, il le présenta à l'Impératrice devant les frêles, et lui demanda à quoi cela ressembloit. Elle répondit sur-le-champ : « A trois choses : à un pot de chambre, un bonnet, ou 24. 99. 300. 30. 50. 11. 60. 30. » Puis, se retournant comme de surprise, elle dit d'une voix plus basse, mais intelligible : « 76. 60. 300. 81. 68. 66. 95. 99. » L'ouvrier françois, qui travailloit là et qui avoit modelé ce vase, le reprit et demanda ce qu'on vouloit qu'il fît. Le même prince dit à l'Impératrice : « Que lui ordonne Votre Majesté? — Eh bien! reprit-elle, puisqu'il a fait 300. 30. 5. 11. 60. 30, il n'y a qu'à faire 300. 30. 18. 64. 81. » Ce propos a fait rire, et, comme tu penses bien, on ne l'a point mis à exécution. L'homme, qui a été témoin auriculaire de ces mêmes plaisanteries, l'a raconté à Combes qui me l'a redit. Je ne sais si Combes lui a conseillé de tenir sa langue; mais je le désire pour lui, car cela pourroit le faire voyager dans le nord de l'Empire. Je te mande cela, mon ami, par la voie secrète de mon journal que tu ne liras qu'avec moi, et tu en sens la conséquence.

Mercredi, 11. — Au même.

Voilà enfin ce grand jour de comédie arrivé! Nous avions un auditoire de cinquante personnes : c'est tout ce que pouvoit contenir la salle. Nous avons joué *la Feinte par amour* de Dorat (1), dans laquelle la princesse

(1) Claude-Joseph Dorat (1734-1780), le fameux auteur des *Baisers*.

Bariatinski a fait le rôle de Mélisse, et fort bien. Un peu trop de mines et la démarche tenant plus de la soubrette que de la femme de qualité, voilà ce qu'on pourroit lui reprocher avec justice. Léon Razoumofski a fait Damis assez passablement; mais il déclame, et malgré une figure agréable et la taille avantageuse, il a l'air gêné sur la scène. *Les Fausses infidélités* ont suivi; elles ont été joliment jouées de la part de la princesse et du comte Mingden, qui faisoit Valsain. Léon faisoit Dormilli et l'a manqué, quoiqu'on prétende qu'il l'ait bien joué; mais les Russes ne peuvent point saisir les finesses particulières. Léon l'a crié ou chanté, et c'est une pétulance extrêmement légère, gentille, échappée pour ainsi dire; d'ailleurs, la taille de Léon n'est point encore celle du rôle. Les grands hommes ont rarement de grâces sur le théâtre, et Dormilli n'a pas cinq pieds sept pouces. Je faisois Floricourt dans la première pièce.

Brühl m'a annoncé que Mélissino l'avoit prévenu qu'il nous donneroit à tous deux son septième grade, sans cérémonie, que nous n'avions qu'à choisir un jour et que mon cabinet seroit le lieu d'assemblée. Nous sommes convenus de lundi prohain, et je l'ai dit le soir à Mélissino.

Jeudi, 12. — Au même.

Le baron Heyking est venu me voir ce matin. Nous avons causé beaucoup ensemble; il est entré au service d'ici, major du 1er régiment des cuirassiers. S'il peut par ce moyen liquider ses prétentions sur une starostie de Courlande, c'est un de ses buts (1). Il voudroit aussi servir dans les négociations et contenter sa curiosité en

(1) Voir ci-dessus, t. I, p. 59.

voyageant. S'il ne réussit pas, il sollicitera un canonicat en Allemagne et vivra tranquille, s'amusant à travailler et à s'instruire. Ce projet est sage et louable; je l'ai fort approuvé. Je lui ai lu quelques articles de mon journal, qu'il a trouvé intéressant; ce qui l'a même décidé à en faire un pareil. Comme il va partir pour son régiment, il m'a promis de me donner le résultat des lumières qu'il espère acquérir, ainsi qu'un aperçu fait par lui sur la Pologne. Heyking a de l'esprit, de l'autorité, et je suis bien aise de communiquer avec lui.

On attend ce soir le roy de Suède, ou demain au plus tard.

Vendredi, 13. — Au même.

M. de Juigné, mon ami, est toujours malade; sa fièvre continue de le prendre tous les soirs, et quoiqu'elle ne soit pas forte, elle le maigrit et le fait pâlir.

Le roy de Suède a envoyé un courrier, pour prévenir que le vent contraire retarde son arrivée.

J'ai été invité à dîner chez les Behmer. Il y avoit un Italien, nommé le marquis de Cavalcabo, qui a été chargé à Malte des affaires de Russie. Cet homme, qui a une quarantaine d'années, paroît très honnête et homme de sens. Il a la passion des tableaux, comme tous les Italiens, et il en a un ici qu'il a rapporté, non pas avec lui, parce que, allant par mer, il ne vouloit pas lui faire courir les mêmes risques; il en a refusé mille ducats d'un marchand et il en a fait au roy de Prusse, qui en avoit envie, deux mille pistoles d'Allemagne, c'est-à-dire quarante mille francs, afin qu'il lui restât. Cet Italien ne fait l'éloge ni du climat, ni de la société et des femmes de Malte.

Samedi, 14. — Au même.

J'ai eu une bonne matinée, mon ami, car je me suis mis à même d'obliger un honnête homme et peut-être y parviendrai-je.

Les deux derniers mois que je suis resté à Paris, j'ai été assailli par une quantité de gens ayant des affaires non terminées en Russie, dont ils m'ont prié de tâcher d'obtenir la conclusion. Arrivé à Pétersbourg, j'ai confié au consul Lesseps les dossiers de ces affaires pour s'en informer. Le consul, qui est une bête, n'a rien pu m'apprendre à cet égard, et après des difficultés sans nombre, vu la mauvaise réputation des François, j'ai laissé ces affaires dormir dans mon tiroir sans y toucher. Le hasard, ou je ne sais quelle raison, a fait venir chez moi un nommé Daubécourt, comédien. Cet homme a une affaire ancienne avec Desmarest, qui étoit du nombre de ceux qui m'avoient confié leurs affaires. Ce Desmarest, dont j'ai le mémoire, est un très mauvais sujet, qui s'est enfui de cette ville avec le soupçon d'avoir contrefait le sceau de la douane. Daubécourt, ami de Perraut, est venu chez moi avec une lettre de sa part. Je l'ai reçu, ai entendu son affaire qui est nette, et lui ai promis de l'accommoder. Il m'a raconté des vilenies et des atrocités de M. Yélaguin (1), directeur du spectacle, qui joint à la bêtise et à la méchanceté une aversion aveugle contre les François, qu'il prouve par une continuité d'injustices, de platitudes, etc. : ce qui sera un empêchement continuel à l'amélioration ici du spectacle françois, qui ne vaut rien. Ce Yélaguin n'a pas la moindre idée de ce qu'il faut

(1) Voir t. I, p. 103, note.

pour cela et une rage inconcevable de s'en mêler à tort et à travers. Comme l'Impératrice sent bien son incapacité, elle a voulu lui ôter cette place, en le dédommageant amplement; mais il a supplié Sa Majesté de lui laisser une place qui fait, dit-il, ses délices, et elle a eu la bonté d'y consentir. Il est bien étonnant, mon cher ami, que la souveraine même soit victime des caprices de cet homme, et cependant cela est. Il y avoit ici un comédien françois nommé Delpy, qui jouoit agréablement les valets et qui plaisoit à la souveraine. Cet homme, sans qu'elle en fût instruite, renvoie ce comédien, et deux mois après, l'Impératrice à qui on le dit, parce qu'elle le demanda, fut très mécontente de cet arrangement. Mais Yélaguin reste toujours en place, et il y restera toute sa vie. Je soupçonne que son crédit vient de 14. 24. 11. 200. 300. 66. 68. 66. 38. 24. 80. 66.

J'ai été dîner chez la Billot pour lui parler de mon affaire; mais cela m'a engagé à en faire une autre pour rendre celle-cy plus facile. Voilà ce que c'est : il y a un François nommé Gauthier, fort honnête homme, qui a eu des malheurs ici, entre autres l'incendie d'une maison de traiteur qu'il avoit à Kaminiostrof (1). Cet homme voulant s'en retourner en France, et la Billot l'ayant empêché, il y a quelques années, d'y prendre une place de maître d'hôtel auprès de l'abbé de Bourbon, elle a voulu s'employer ici pour lui, et elle a si bien fait auprès des Russes, qu'elle a ramassé cinq cens roubles pour lui. Elle m'avoit engagé de tirer quelque chose du marquis de Juigné; mais tu sais, mon ami, que ce n'est pas la chose la plus facile. J'ai tenté auprès du prince de Chimay, qui fait tout ce qu'on veut par ostentation, et je lui ai parlé de

(1) Voir ci-dessus, p. 27.

cet homme. Il m'a prié de lui faire parler quand il viendroit me voir, et cela me fait croire qu'il fera quelque chose.

Mme Ribas est malade d'une suite de couche fâcheuse qu'elle a faite. D'autres disent qu'elle a essuyé une scène vive de la part de son frère, au sujet de leur mère. Il faut remonter de plus haut.

L'origine de Mme Ribas, mon ami, est ici assez connue. Cependant, il faut s'entendre; car les uns la croient la fille de M. Betzky, d'autres sa maîtresse, et cela est plus vrai. Ce n'est pas qu'elle n'ait pu réunir à la fois ces deux titres flatteurs; dans ce pays-cy, il n'y a rien d'extraordinaire, et le bâtard Betzky n'est pas plus délicat que les autres. Le fait est que le père de Mme Ribas étoit Cosaque. Il s'est marié à une pauvre femme françoise, je crois, et de ce mariage est née Anastasie, qui n'est pas jeune femme. Deux ans après, ces deux pauvres gens ont connu M. Betzky à Moscou; le père a été son palfrenier, la mère a servi dans la maison, et on y a élevé aussi la petite Anastasie. Cette éducation la devoit mener plus loin que son origine devoit le faire. Mlle Clairon y a mis la dernière main à Paris, et elle y a pris un ton tranchant, décidé, poissard même, qu'on a trouvé être le ton d'esprit et qui m'a toujours semblé très mauvais. De retour en Russie, M. Betzky lui a trouvé de l'esprit, et elle n'en manque pas en effet; on l'a placée auprès de Sa Majesté femme de chambre, où elle a pris tout le crédit qu'une femme de chambre peut avoir. Betzky, qui lui avoit servi de père et à qui elle servoit d'autre chose suivant beaucoup de gens, l'a fort courtisée : c'étoit un canal auprès de l'Impératrice. Cette intimité passoit sur le compte des soins que Betzky avoit pris de son enfance, et la fine Anastasie aimoit mieux passer pour la bâtarde

d'un bâtard que pour la fille honnête d'un pauvre palfrenier et d'une servante qu'elle est en effet. Ribas, espèce d'Italien enté sur l'Espagne et l'Irlande, fourbe, rusé et très ambitieux, sans principes ni délicatesse, fit sa cour à Betzky, qui l'a placé et avancé au Corps des Cadets, où il a introduit le jeu, la friponnerie et la sodomie, et fit sa cour à l'Anastasie, jugeant qu'elle auroit beaucoup de biens (1). Ribas, jeune et assez joli garçon, n'a pas eu de peine à plaire à une femme de chambre. Avec les mêmes inclinations, le même caractère, le but égal de plumer le vieux Betzky, ils devoient se convenir : ils se sont mariés. Mais il étoit fâcheux pour leur vanité de savoir une mère, une belle-mère dans la même maison où ils étoient maîtres, avoir le rang et presque les fonctions de servante. Le père étoit mort. Il fut décidé qu'elle en sortiroit et qu'on la traiteroit, non en mère, mais en pauvre domestique. Elle fut reléguée, en conséquence, dans une petite maison de bois, avec trois cens roubles qui lui furent assignés pour tout bien, et la défense surtout de paroître dans la maison. Mme Ribas se dit plus que jamais fille de M. Betzky, faisant passer sa mère pour une catin, afin de se donner un relief de bâtardise, vis-à-vis d'un bâtard à la vérité, mais un bâtard de prince et riche en outre. L'émigration de cette vieille mère lui donna beaucoup de chagrin, et lui fit même entrevoir la misère, car les trois cens roubles ne furent pas exactement payés. Il faut savoir que la Ribas n'est pas le seul enfant de cette pauvre femme; celle-cy a eu encore deux garçons, dont l'un est douanier, à son aise; l'autre, valet de chambre du grand-duc, renvoyé à la mort de la grande-duchesse, est main-

(1) Rapprocher ce passage de ce qu'avait écrit le chevalier de Corberon, à la date du 26 janvier 1776 (t. I, p. 147). Son opinion sur le caractère de Ribas s'était donc profondément modifiée depuis le premier jour qu'il l'avait vu.

tenant sans état, sans fortune et chargé d'une femme et de plusieurs enfans, que sa pauvre mère a retirés chez elle. Le frère douanier a contribué de ses secours au soutien de la famille. Un jour qu'il étoit chez sa mère, elle lui dit que, ne pouvant plus aller chez sa fille la Ribas, elle lui avoit écrit pour lui demander le tiers de sa pension de trois cens roubles, et qu'on lui avoit répondu qu'on n'avoit pas d'argent. Le frère indigné de ce procédé court chez sa sœur, y trouve Ribas, qui joint à toutes ses belles qualités celle d'un j...-f..., et la traite devant lui comme une malheureuse, lui disant qu'il nourrissoit seul sa mère et son frère, puisqu'elle avoit la bassesse de ne pas la reconnoître et de la chasser de chez elle. Cette scène, jointe à la crainte que l'amitié de Betzky pour la jeune Alimof ne nuise à leur crédit, a dérangé sa santé. Je crois plus, mon ami, à la deuxième cause : les raisons d'intérêt affectent plus les âmes de boue que les peines de cœur.

Tu sais que lorsque je suis chez la Billot, elle bavarde beaucoup; je l'imite ensuite vis-à-vis de toi. Cette femme connoît bien ce pays-cy, et j'en attrape toujours quelque anecdote secrète ou connue qui me divertit. Elle a été ce matin chez Ivan Czernichef, à l'occasion de Gauthier : le prince voudroit bien l'avoir à son service. Il y a une raison secrète qui est très bonne, pour laquelle on voudroit retenir Gauthier; je vais te la dire.

Gauthier a été protégé par le grand-duc et en quelque façon fixé ici par lui dans ce pays-cy par cet établissement de Kaminiostrof, que Gauthier à préféré à l'établissement qu'on lui proposoit de la part de l'abbé de Bourbon. Le comte Panin a bien senti que cela feroit du tort au grand-duc, qui est mené par un nommé Dufour, l'ennemi de Gauthier. Panin, pour prévenir l'effet que produira sans doute le retour de Gauthier à Paris, a dit au

prince Repnin d'engager cet homme à son service; mais Gauthier a refusé tout, sous le prétexte d'un engagement avec le comte Ivan Czernichef, qui lui a fait aussi des propositions.

A propos de Czernichef, mon ami, la Billot m'a conté un trait plaisant de sa mère, qui avoit encore plus d'esprit que ce ministre, et qui a été favorite d'Élisabeth. A sa mort, elle a assemblé autour de son lit ses trois enfans, Pierre, Zachar et Ivan, a déchiré en trois parties une petite camisole qu'elle portoit pendant sa vie, a donné à Zachar et à Ivan les deux côtés du devant et le derrière à Pierre, leur disant : « Voilà le plus précieux de mon héritage. J'ai porté cette camisole tout le temps de ma faveur, conservez-en les restes, ils vous seront avantageux. » En effet, Zachar et Ivan, qui avoient les deux devans, ont prospéré; Pierre n'a pas eu une fortune aussi soutenue, et il est mort comme un cocher des suites de l'ivrognerie, sa passion dominante. C'est un dicton parmi les Russes.

Dimanche, 15. — Au même.

Il y a aujourd'hui Cour au Jardin, ou pour mieux dire au Palais d'été. L'Impératrice est venue de Tsarskoïe-Sielo pour la fête du régiment des gardes d'Ismaélofski. Ces jours-là elle paroît en habit uniforme du régiment, dîne en public avec les officiers de tout le corps et leur verse elle-même la chole.

Après que nous lui avons eu baisé la main, pendant qu'on lui a présenté le jeune comte Potoçki (1) et un

(1) Le comte Stanislas-Kotska Potoçki (1757-1821), qui fut plus tard (1816) ministre de l'instruction publique du royaume de Pologne et (1818) président du Sénat polonais.

Anglois dont j'ignore le nom, elle a donné audience particulière au comte Kaunitz, ministre de l'Empereur, qui est venu remplacer le prince de Lobkowitz. Ce nouveau ministre est jeune, d'une tournure assez leste, petit, mais fort riche et aimant la dépense. On dit que son père, ministre d'État de Vienne (1), lui a envoyé trente mille roubles pour son établissement. Il a, dit-on, beaucoup d'esprit

Je suis revenu de la Cour avec le comte Nesselrode, qui a dîné chez le marquis de Juigné. Il prétend que le prince de Belozeski revient de Dresde, où il ne pourra point retourner, y ayant des dettes et de très mauvaises et vilaines affaires en ce genre. Nesselrode tient cette nouvelle d'un brigadier, ce qui paroît la rendre certaine.

Le marquis n'a pas été à la Cour, à cause de sa fièvre. Il a demandé à Combes si j'avois baisé la main de l'Impératrice, il lui a répondu oui; il a demandé encore si elle ne s'étoit pas informée de moi de ses nouvelles. Combes lui a répondu qu'il ne le croyoit pas : cela lui a fait de la peine.

L'après-midi, il y a eu promenade à Catherinhof, comme premier jour du mois (v. st.); l'Impératrice y a passé en s'en retournant à Tsarskoïe-Sielo. Il y avoit un monde prodigieux.

Le roy de Suède, ou le comte de Gothland, est arrivé aujourd'hui à dix heures du matin à Saint-Pétersbourg. Sa galère est devant nos fenêtres; elle n'a rien d'extraordinaire. Il l'a quittée à Oranienbaum et est venu de là en voiture avec le baron de Nolkem. Il doit aller ce soir à Tsarskoïe-Sielo.

J'ai été voir le comte de Brühl, qui a été très incommodé

(1) Wenceslas-Antoine, comte de Rietberg et prince de Kaunitz (1711-1794), nommé ambassadeur près le Saint-Siège par l'impératrice Marie Thérèse en 1741, puis à Turin en 1742, à Bruxelles en 1744, en France en 1750, enfin chancelier de l'Empire. Il avait été créé prince en 1764.

pendant deux jours; il est mieux actuellement. Je lui ai demandé ce que venoit faire le jeune Potoçki : il vient solliciter une starostie de Pologne qui lui a appartenu, et pour laquelle il se trouve des difficultés. Ce jeune homme est assez joli de figure, quoiqu'elle soit commune, et a beaucoup de fatuité, m'a-t-on dit. Il est au surplus fort jeune. Son séjour ne doit être que de six semaines, il ignore qu'on ne fait pas grand'chose ici dans aussi peu de temps; mais il a seize cens ducats pour ce petit séjour.

J'ai été passer deux heures à Catherinhof avec le baron Heyking. Il doit partir incessamment pour Varsovie, et reviendra, s'il peut, cet hiver. Il m'a parlé de Deboli (1), qui est, dit-il, d'une bonne famille de Pologne et un fort honnête garçon. Il lui a dit qu'il me connoissoit peu, que je passois pour avoir beaucoup d'esprit de société, mais qu'il ignoroit si j'en avois autant relativement à mon état, que je me tenois peu aux gens de mon métier, que je ne les fréquentois pas assez, etc. J'ai senti ce que cela vouloit dire, et je verrai davantage Deboli, qui, suivant Heyking, est instruit de mille petites choses d'ici. Cela peut être; mais tu sais le cas que je fais de ces petites politiques souterraines. Ce ne sera pas mon motif : je verrai Deboli, afin qu'il ne s'imagine pas que je n'aime pas à le fréquenter, parce qu'il ne va pas dans les mêmes sociétés où je me trouve et parmi ce grand monde dont je ne fais pas un cas si particulier.

Nous avons soupé chez la maréchale Galitzin; il y avoit beaucoup de monde. Je devois me mettre à côté de la princesse Troubetzkoï et lui donner le bras, mais le

(1) Deboli ou de Boli était alors résident de Pologne à la cour de Pétersbourg. Il y était encore en 1791 et y épousa la princesse Catherine Pétrovna Galitzine.

comte Serge Romanzof (1) le lui a donné; je crois qu'il a été dépêché par la tante de la petite princesse, Mme de Bariatinski, qui n'aime pas me voir à côté de sa nièce. Cachélof y étoit. Il a été fort question de comédies, d'opéras-comiques, et le célèbre Cachélof, revenu sur l'eau, s'est appliqué, ainsi que la princesse Bariatinski, les premiers rôles, en sorte que je ne compte plus jouer.

Mardi, 17. — Au même.

J'ai été souper chez les Cherbatof; j'y ai éclairci une nouvelle histoire de l'abbé Desforges, qui se trouve très vraie.

Les Cherbatof ont depuis dix ou douze ans un abbé de l'Isle, fort bon homme qui a des connoissances, a fort bien élevé les enfans du prince et servoit d'aumônier au prince Lobkowitz pendant qu'il étoit ici. Il tombe malade, et l'abbé Desforges, grand confesseur de son métier, va chez lui, lui offre tous ses services, etc. En sortant, il prend à part un ami de l'abbé de l'Isle, pour lui dire que le malade n'est pas bien, qu'il devroit mettre ordre à ses affaires et qu'il lui offre ses secours, « car, ajoute-t-il, je ne connois pas le confesseur de l'abbé, et parmi tous les prêtres de Saint-Pétersbourg, je n'en connois pas à qui il se soit adressé ». L'ami de l'abbé de l'Isle ne dit rien; mais il informe son ami du discours de l'abbé Desforges, qui revient le lendemain. L'abbé de l'Isle, qui a plus de cinquante ans, vous ramasse le zélé confesseur, lui dit qu'il y a des prêtres à Pétersbourg qu'il ne connoîtra jamais, et qu'il sait bien à qui s'adresser, qu'il ne lui appartient pas de jeter des soupçons sur sa conduite et

(1) Le comte Serge Pétrovitch Romanzof, fils du feld-maréchal et plus tard ministre de Russie à Berlin et à Francfort.

qu'il le prie de ne jamais mettre les pieds chez lui. Malgré cette verte mercuriale, Desforges revient encore le lendemain chez de l'Isle, qui lui dit : « Il faut que vous ayez bien peu de cœur pour revenir dans un endroit où l'on vous a traité comme vous l'avez été hier ! » Le fin de l'affaire, c'est qu'il espéroit être couché sur le testament de l'abbé de l'Isle, et qu'il avoit désiré lui faire insinuer que l'abbé d'Espagne avoit voulu, lorsqu'il étoit malade, le faire lui-même son héritier.

Mercredi, 18. — Au même.

J'ai eu ce matin la visite du lieutenant-colonel Pistor (1), Hessois au service de Russie. Il arrive de Cassel et m'a fait les complimens de la landgrave (2) et de toutes les personnes que j'ai particulièrement connues à la Cour. Il m'a remis une lettre du chevalier des Clairs, François qui est capitaine au 1er régiment des gardes du landgrave. Le baron de Leisten a changé de régiment; on dit que le landgrave l'a fait pour l'éloigner de sa femme, ainsi qu'un autre jeune homme dont il est aussi jaloux. Il y a un François nommé le marquis de Lucé, que le landgrave a trouvé à Paris et qu'il a engagé à venir à Cassel, où il a de bons appointemens, la clef de chambellan et la direction des spectacles. Le prince de Chimay, qui le connoît et l'a vu à Cassel, m'a dit que cet homme a de l'esprit, mais qu'il affecte un air distrait et occupé fort ridicule. Au reste, il a donné à Paris le plan d'une entreprise pour tirer d'une rivière du Languedoc un prétendu sable d'or.

(1) Il devint ensuite général et commanda l'artillerie sous les ordres de Potemkine, pendant la seconde guerre turque.

(2) Philippine-Augustine-Amélie de Brandebourg-Schwedt, née en 1745 et mariée, depuis le 10 janvier 1773, à Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel.

Il a emporté l'argent de beaucoup de gens, entre autres de la duchesse de Villeroy (1), qui lui avoit confié quatre-vingt mille livres. Il paroît que c'est un assez mauvais sujet; il s'est marié à une actrice ou une fille suspecte, etc.

Le comte de Grais, qui est ministre à Cassel et qui étoit à Paris lors du passage de M. Pistor, ne devoit, dit-on, pas y revenir. La landgrave ne peut le supporter; cela ne m'étonne pas : son ton n'est pas fait pour réussir là. Cependant j'ai appris qu'il étoit parti de Paris pour retourner à sa destination.

Jeudi, 19. — Au même.

J'ai dîné avec le marquis de Juigné et je suis sorti de bonne heure pour aller rendre une visite à M. Franc, premier secrétaire du département des affaires étrangères du roy de Suède, qui s'étoit fait inscrire la veille chez moi. J'ai été aussi chez le comte Panin, que j'ai trouvé. Il avoit une conversation fort intime avec le comte Chouvalof, qui part ces jours-cy pour les pays étrangers. Malgré sa conduite en Suède, on dit que le Roy l'a fort bien accueilli à Tsarskoïe-Sielo. C'est Nesselrode qui y est, qui me l'a fait dire.

J'ai appris que Zavadovski, qui a été favori de l'Impératrice en sous-ordre, a reçu de Sa Majesté cinquante mille roubles, cinq mille de pension et quatre mille paysans en Ukraine, où ils valent beaucoup. Conviens, mon ami, que ce métier est bon ici (2). Il a reçu dernièrement un cordon,

(1) Jeanne-Louise-Constance d'Aumont, qui avait épousé, le 13 janvier 1747, Gabriel-Louis-François de Neufville, marquis, puis duc de Villeroy.

(2) On a fait le compte (Castèra, Harris, Helbig, etc.) de ce que les favoris de Catherine II ont coûté à la Russie : on est arrivé à près de cent millions de roubles. Zavadovski, pour son compte, reçut en dix-huit mois six mille paysans en Ukraine, deux mille en Pologne, dix-huit cents en Russie, quatre-vingt mille roubles de bijoux, cent cinquante mille rou-

mais il a fait entendre que sa fortune n'étoit pas suffisante pour soutenir son état; il paroît qu'on l'a entendu. Je ne puis concevoir, mon ami, que les richesses de l'Impératrice puissent fournir à ce qu'elle donne. Dernièrement encore elle a donné trente-six mille roubles à M. de Sievers, gouverneur de Novogorod, pour ses dettes, et l'on croit qu'il en obtiendra trente-six mille autres.

La princesse de Belozeski s'est mariée hier à Tsarskoïe-Sielo avec un Soltikof, en présence du roy de Suède. Demain ou après demain, Mlle Alimof épousera M. Rejnoski, président du Collège de médecine.

Le roy de Suède réussit bien ici; on le trouve aimable, et l'on a raison. Son incognito lui sert à masquer la majesté royale sous l'amabilité spirituelle d'un particulier. Il y a deux jours qu'étant chez le comte Ivan Czernichef avec le baron de Nolkem, qui a la vue basse, le baron fit répéter deux fois la comtesse Ivan qui lui parloit; là-dessus notre comte de Gothland dit en plaisantant : « Madame, le roy de Suède vous a envoyé un ministre qui, ce me semble, est sourd et aveugle. » Cette plaisanterie légère fit rire et plut beaucoup de la part d'un souverain. Je désire fort le connoître, mon ami, car cette espèce d'homme est plus rarement et plus difficilement bonne. Je crois que je lui serai présenté demain.

bles d'argent, trente mille roubles de vaisselle et dix mille roubles de pension. — Zoritz, qui était alors en fonction, obtint une terre en Pologne de cinq cent mille roubles, une autre en Livonie de cent mille, cinq cent mille roubles d'argent comptant, deux cent mille de bijoux et une commanderie en Pologne valant douze mille roubles de revenu. Et cela en un an. — Ces sommes sont encore faibles, comparées à celles que reçurent les Orlof (dix-sept millions de roubles), Potemkin (cinquante millions), Landskoï (sept millions deux cent soixante mille) et les frères Zoubof (trois millions et demi). Le métier était bon, comme le dit le chevalier de Corberon. (Voir aussi sa dépêche du 14 juillet 1778, où le total des sommes dépensées jusqu'alors pour les favoris est évalué à quarante-huit millions de roubles : Archives du ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 101, fol. 244.)

Vendredi, 20. — Au même.

Nous devions aller ce matin, mon ami, chez le roy de Suède; il n'est revenu que l'après-dîner de Tsarskoïe-Sielo, et comme nous attendions qu'il fût visible pour y aller, ce dont on devoit nous faire avertir, il est arrivé lui-même avec Nolkem, son ministre, chez le marquis de Juigné, où il est resté un quart d'heure. Le marquis m'a dit qu'il avoit été fort honnête, et que sur l'obligation des prétendus devoirs qu'il s'étoit faite, dont il lui parloit, le Roy lui avoit répondu : « Quand on s'est fait un plan, il le faut suivre. D'ailleurs, j'ai un grand exemple dont je ne veux pas m'écarter. » Il entendoit sans doute l'Empereur, qui voyage avec la plus grande simplicité.

Nous allons incessamment avoir un nouveau changement dans la maison; je dis nouveau, parce qu'il y a déjà plusieurs personnes qui en sont sorties, et que les vilenies du marquis, jointes aux manœuvres de l'abbé Desforges, feront encore du remue-ménage. Ce dernier se montre plus que jamais ce que je l'ai jugé il y a longtemps : un fourbe et un intrigant. Saint-Paul va en être la victime. Ce jeune homme a vingt-deux ans, est honnête, ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, ni de facilité. Les deux seuls reproches que je lui ferois, c'est qu'il n'a pas encore de caractère et qu'il est paresseux. Deux défauts essentiels sans doute pour la suite, mais qui à son âge sont bien susceptibles de remède; je suis même convaincu que Saint-Paul, honnête comme il est, et avec l'esprit et les dispositions que je lui connois, fera un excellent sujet un jour. Ce jeune homme, mon cher ami, que l'abbé n'aime pas, ou qui lui fait ombrage pour ses projets futurs, va quitter M. de Juigné, qui va le renvoyer sur des raisons

idéales; il convient qu'il n'en est pas mécontent, mais, dans le fond, la seule cause est que l'abbé l'a desservi, et que M. de Juigné malheureusement se laisse gouverner par ce malheureux homme. Je tremble, mon bon ami, des suites de cette funeste confiance. M. de Juigné est l'être le plus foible, le plus incertain et le plus méfiant qui existe, et je crains bien qu'il n'ait lieu de se repentir de sa facilité à se laisser gouverner par un tartufe, qui appuie sa domination sur de basses complaisances que je ne suis pas fait pour avoir, et que cet homme n'a que par intérêt et nullement par attachement pour M. de Juigné, qu'il ne ménage pas vis-à-vis les gens auxquels il en parle avec confiance.

Le roy de Suède a soupé ce soir chez le comte Ivan Czernichef; il y avoit dix femmes et vingt hommes. Moi j'ai été chez les Behmer. Le major Perret y étoit; il vient de sortir du Corps des Cadets nobles par une de ces intrigues dont on voit plus d'exemples ici qu'ailleurs. Je vais te dire en deux mots son histoire, et tu en jugeras.

A la fin de 1775, le major J. Perret, arrivant de la Crimée où il avoit fait la guerre avec les Russes d'une manière honnête et distinguée, a été proposé par Ribas à M. Betzky pour être major aux Cadets nobles. Il fut accepté et reçu au commencement de 1776. Après un an, Ribas, qui est un faquin, a craint la présence de Perret, reconnu pour un très honnête homme, et a fait entendre à M. Betzky qu'il falloit renvoyer cet homme. L'embarras étoit de le faire honnêtement. On a proposé à Perret de donner volontairement sa démission, et Betzky lui a promis de lui faire obtenir le grade de colonel, ou du moins un dédommagement considérable. Perret a accepté ces conditions et les a attendues. Cependant rien n'est arrivé, mais on a signifié à Perret qu'il eût à donner

promptement sa démission. Il a réclamé les engagemens qu'on avoit pris avec lui; il n'a pu se faire entendre, et sans égard ni à sa conduite, ni à ses qualités, ni aux propositions qui lui avoient été faites, il a été supprimé. Tu sens bien, mon ami, qu'il n'est pas resté tranquille; il a fait un mémoire pour le ministre de la guerre, le prince Potemkin, dans lequel il demande justice du traitement qu'on lui fait et des manœuvres sourdes de Ribas, dont il dévoile les maximes et les principes, en rapportant un billet qu'il a reçu de Ribas dans le temps que les Cadets de la première classe devoient sortir. Ce billet dit en substance qu'il prendra ces Cadets chez lui pour les endoctriner et faire en sorte, disoit-il, de jeter de la poudre aux yeux. Ce billet inséré dans son mémoire doit produire un effet fâcheux pour Ribas, mais il est à souhaiter que cela soit ainsi; car ce malheureux, qui est bon..., j...-f..., joueur, fripon, bas, vil, faux, etc., etc., reste par la retraite de Perret, son ancien, seul et unique major des Cadets, dont l'éducation reste confiée à un homme de cette espèce. Tu peux juger, mon ami, de la justice de ce déplacement. Les reproches dont j'accuse Ribas sont notoires au Corps des Cadets, et je sais plusieurs membres de l'éducation qui n'ont pas voulu rester d'après les désordres dont ils ont été témoins et auxquels ils ont refusé de prêter les mains.

Bonsoir, mon bon ami; tu t'étonneras sans doute, en lisant ceci, de tous ces détails effrayans. Il y a bien de la différence entre voir ou entendre parler des choses. On s'enthousiasme facilement sur la foi de quelques journalistes gagés; observe-t-on de près, on porte un jugement différent.

Samedi, 21. — Au même.

Notre visite au roy de Suède est encore reculée à demain. Il dîne aujourd'hui à la campagne chez le grand-écuyer Narychkin avec l'Impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse. Sa Majesté Impériale le traite à merveille; elle lui a demandé combien de temps il pourroit rester avec elle. Il a répondu « le plus qu'il pourroit, et pas autant qu'il en avoit envie »; enfin, après les complimens, il lui a dit qu'il resteroit trois semaines. « Je comptois que vous me donneriez deux mois, reprit 'Impératrice. — Cela m'est impossible, et vous ne m'approuveriez pas si je restois davantage. — Comment, pas un jour, deux jours de plus, pas une heure? » Elle l'appelle toujours Votre Majesté, en lui parlant directement, mais en parlant de lui en sa présence, elle dit M. le comte de Gothland. Le roy de Suède soutient son rôle avec grâce et gaîté. Il y a quelques jours, tirant une carte pour faire un whist avec l'Impératrice, il prit un roy. L'Impératrice lui dit : « Que Votre Majesté prenne sa place. — Votre Majesté de trèfle », dit-il en riant et montrant sa carte. Ces petits riens réussissent, mon ami, et servent à modérer l'insupportable roideur de deux majestés réunies. Les Russes l'aiment à cause de sa politesse; il y en a qui lui supposent des projets, et dernièrement il y en eut qui dirent à un souper entre eux : « Il vient voir ici ce qu'il a à reprendre. Et quand il le feroit, il auroit raison et nous n'en serions pas fâchés. Ce souverain vaut mieux que notre Impératrice. » Ce propos, vrai ou faux, appartient plus aux Livoniens qu'aux Russes; mais je te rapporte ce qui m'a été dit, et tu sais ce qu'il faut croire et rabattre de tous les dictons. On prétend,

néanmoins, que le roy de Suède vient ici pour quelques arrangemens. M. de Juigné m'a dit en grand mystère que c'étoit pour effacer quelques mauvaises impressions d'humeur que l'Impératrice avoit prises contre lui. Je ne crois pas que cette raison soit suffisante, pour lui avoir fait entreprendre un voyage exprès. La politique de M. de Juigné n'est pas longue, mon ami, et ses confidences moins étendues encore; aussi ne m'y fié-je pas aveuglément.

Le mariage du prince Orlof, mon ami, est, dit-on, très sûr. Il s'est fait lundi dernier à la campagne. Le prince a fait danser, boire ses paysans, leur a donné un rouble à chacun, en leur disant : « Mes enfans, réjouissez-vous tant que vous pourrez, vous n'êtes pas encore si heureux que moi : j'ai ma princesse. » La manière dont il a annoncé son mariage à l'Impératrice est singulière et ne va qu'à lui. Il est entré chez elle avec liberté, laissant courir dans les appartemens un fort joli petit chien : « A qui est ce joli chien? » a dit l'Impératrice. — « A ma femme », a répondu simplement le prince. Cette manière bizarre d'annoncer à sa souveraine un mariage qui a éprouvé tant de contradictions convient au prince Orlof, qui toute sa vie a été un homme extraordinaire. Il y a des Russes qui en paroissent très choqués; mais ils l'approuveront à la fin, parce qu'il n'appartient pas aux individus de cette nation d'avoir une façon de penser ferme et soutenue. On feint de dire que la nation en sera indignée, qu'à Moscou, principalement, il n'osera pas paroître sans danger. Je ne pense pas ainsi. D'ailleurs, le roy de Suède doit demander à l'Impératrice la grâce de ces deux époux; elle la lui accordera, ainsi que le synode, et Mme la princesse Orlof absoute sera faite dame à portrait avec le cordon de Sainte-Catherine (1).

(1) L'événement a justifié les prévisions du chevalier de Corberon. Catherine II cassa l'arrêt du Sénat qui avait annulé le mariage, fit de la

Je t'ai parlé, mon ami, de la retraite de Zavadovski : il a eu, comme je t'ai déjà dit, cinquante mille roubles d'argent comptant, cinq mille de pension, quatre mille paysans en Ukraine et de plus quarante mille roubles pour ses dettes avec une vaisselle d'argent. L'idiot s'est, dit-on, arraché les cheveux.

L'ex-favori Vassiltchikof a été aussi bien traité. Il y a trois semaines, étant sur le point de voyager, il a pris congé de l'Impératrice, qui aussitôt a écrit au comte Panin pour lui dire qu'il vît Vassiltchikof et qu'il lui dît que, fâchée de le voir partir, elle vouloit lui donner avant son départ une marque de son amitié, qu'il n'avoit qu'à choisir ou un cordon ou un avancement. Le comte Panin s'acquitte de sa commission auprès de l'ex-favori et lui demande sa réponse : « Je vais, lui répond Vassiltchikof, la porter moi-même. » Il part aussitôt pour Tsarskoïe-Sielo, va trouver l'Impératrice, qui, étonnée de le voir si promptement, lui demande s'il a parlé au comte Panin. « Oui, madame, et je viens moi-même vous porter ma réponse. — Eh bien! dites-moi franchement, lequel préférez-vous? — Votre Majesté Impériale m'a comblé d'honneurs et de bienfaits, je désirerois obtenir de sa bonté une distinction flatteuse, qui me décorât chez l'étranger où je vais. — Eh bien! (en lui mettant le cordon de Sainte-Anne autour de lui) vous serez avancé malgré vous de deux grades. » Peut-on, mon ami, mettre plus de grâces dans ses bienfaits? C'est le talent des femmes et c'est particulièrement celui de l'Impératrice.

Je ne crois pas que son fils ni sa belle-fille héritent d'elle de ces grâces séduisantes. Le grand-duc est, dit-on, d'un

princesse Orlof une des dames de son palais, lui donna même une toilette en or massif et la décora du cordon de Sainte-Catherine. (Voir plus loin, à la date du 3 octobre 1777.)

embarras étonnant vis-à-vis le roy de Suède, et sa femme, qui n'est pas spirituelle, tourne continuellement autour de lui, n'ayant pas d'autres choses à lui dire que : « Monsieur le comte, comment vous trouvez-vous ici? Est-ce que l'air de la Russie vous convient? Etc., etc. »

T'ai-je dit qu'il y avoit cinq nouveaux adjudans de l'Impératrice? Zoritz, Levachof (1), Ouwarof, le prince Mentzikof (2) et Engelhard (3)? Cette création n'est pas aussi chère que les retraites de favoris. Je crois que ces retraités n'amusent pas le grand-duc; il manque, dit-on, d'argent, et sa mère ne lui en donne pas beaucoup.

Dimanche, 22. — Au même.

Nous avons enfin eu parole pour aujourd'hui à quatre heures chez le comte de Gothland. Cela m'a chiffonné; je comptois aller dîner et souper à la campagne. Le comte Léon Razoumofski est venu ce matin chez moi et m'a engagé à venir souper, ainsi que Nesselrode, chez la maréchale Galitzin. J'ai promis de faire ce que je pourrois. Léon s'est brouillé avec le prince de Chimay et Mme Nélédinski. Elle est décidément grosse, et Repnin tient plus que jamais. Je plains cette pauvre petite femme, car elle est dans le cas d'une demoiselle... son mari étant nul. Quant à sa santé, elle se rétablira entièrement par ses couches, ou elle y périra.

J'ai dîné à la maison. Après le dîner, j'ai prêté au prince de Chimay une lettre imprimée de Linguet à Ver-

(1) Le comte Vassili Vassiliévitch Levachof, qui fut général et aide de camp de l'Impératrice.

(2) Très probablement le prince Serge Alexandrovitch Mentzikof, fils du général de ce nom et petit-fils de l'illustre compagnon de Pierre le Grand. Lui-même eut pour fils l'amiral Mentzikof, bien connu en France à cause de la guerre de Crimée.

(3) Léon Engelhardt, neveu de Potemkine.

gennes, qui est très méchante. Il m'a parlé de son voyage, qui est très prochain. Il sait la catastrophe de Saint-Paul et compte en dire un mot en partant à l'abbé Desforges. La foiblesse du marquis est inouïe. Il faut que je te conte une histoire abominable, qu'il vient d'éprouver ces jours-cy de la part d'un de ses prétendus valets de chambre.

Sur le vaisseau qui a amené une partie de sa maison était un nommé Fenin, François flamand, ce jardinier que j'ai cru être anciennement au comte Zachar Czernichef. M. de Juigné, en le prenant pour son jardin, a voulu que, dans les jours de gala, il mît un habit de livrée de valet de chambre, ou plutôt un habit de gala, un de ceux que le marquis donne à tous ses officiers. C'étoit, dans le commencement, tout son service. Il est vrai qu'après le congé du valet de chambre tapissier, je lui ai vu faire le service ordinaire. Lorsque le marquis l'a renvoyé, il a refusé de rendre son habit de valet de chambre, et il a demandé qu'on l'indemnise des manchettes, bourres à cheveux, bas de soie qu'il avoit été obligé d'avoir pour le service de la chambre, n'en ayant pas besoin comme jardinier. C'est apparemment sur le refus qu'on lui aura fait de ce dédommagement qu'il a gardé l'habit, et même l'a remis au magistrat, c'est-à-dire à la police. M. de Juigné lui a fait redemander cet habit, et cet insolent de Fenin est venu chez lui, lui présenter lui-même une lettre remplie d'impertinences, dans laquelle il lui reprochoit son avarice, disant qu'il n'y avoit jamais eu un ministre aussi ladre, aussi vilain, etc., et qu'il ne se mêloit que des affaires de sa cuisine et de ses comptes de carottes, etc. M. de Juigné a déchiré sa lettre, la lui a jetée sans doute au nez, en lui disant de sortir, qu'il étoit un insolent. Cet homme a ramassé froidement les morceaux de sa lettre, qu'il a mis

en poche, et les a montrés à plusieurs personnes, car c'est dans le public que j'ai su cette histoire. L'habit a été retiré de la police, où il a fallu payer cinquante roubles pour l'avoir. Ainsi cette fureur de ménage du marquis lui a coûté de l'argent et une scène abominable, qu'on sait malheureusement. Voilà ce que c'est que d'avoir une maison aussi mal montée, des gens qui sont de mauvais sujets et qui sont les espions du marquis par intérêt particulier, défaut d'attachement et mécontentement d'être mal payés. Je lui ai souvent fait mes représentations sur l'espèce de ses gens, et je n'ai aucun reproche à me faire là-dessus. Mais à quoi cela a-t-il servi?

Nous avons été à quatre heures, M. de Juigné et moi, chez le comte de Gothland; il y avoit beaucoup de monde. Je lui ai trouvé l'air honnête et noble. J'ai été le rejoindre au Palais d'été, dont nous avons vu les appartemens et les petits jardins qui sont charmans; nous sommes revenus ensuite au grand jardin, où sa présence a attiré une foule considérable. Le comte Wachmeister, qui a été fait chambellan du roy de Suède, m'a dit que le Roy lui avoit demandé hier à quel degré de parenté j'étois vis-à-vis M. de Vergennes, et qu'il avoit répondu que j'étois son neveu. M. de Juigné, à son ordinaire, ne s'est pas mis en frais pour me présenter. Hélas! il n'en sait pas davantage, etc. Je ne peux savoir mauvais gré de la gaucherie qu'il met à mon sujet, après celle qu'il met perpétuellement dans ce qui le concerne.

Toute cette cour suédoise a retardé l'exécution de mes projets. Je suis revenu chez moi passer un surtout de campagne, et comme il étoit sept heures un quart, je n'ai été que chez les Spiritof, à douze verstes. Ils ont là une fort petite maison de bois, avec un petit jardin, un verger, mais un terrain immense dont ils peuvent tirer

parti; en le cultivant, soit pour foin, légumes, fruits, etc., ils peuvent en retirer mille roubles, et cela ne leur en coûte que quatre mille d'achat.

Mme Spiritof m'a dit que le mariage du prince Orlof n'étoit pas douteux. Les deux filles qu'il a eues de Mlle Zénoviof ont été légitimées sous le poêle du mariage qui a été tenu, ou du moins les couronnes, par M. de Zénoviof pour sa sœur, et une ordonnance (un soldat) pour le prince. L'aventure du petit chien n'est pas vraie; Spiritof, qui étoit de service ce jour-là, m'a dit que l'Impératrice, qui connoît ce petit chien pour être à Mlle Zénoviof, n'a pas demandé à qui il étoit. Mais on dit que l'Impératrice lui disant ces jours-cy : « J'ai rêvé telle chose, et vous? — Moi, a-t-il répondu, j'ai rêvé que j'étois marié. » Cette réponse n'a pas plu à Sa Majesté, qui lui a dit : « Je ne m'attendois pas à cette réponse. » Tout cela, mon ami, est-il bien vrai? C'est ce que je n'assurerai pas, quoique le tenant de gens qui approchent de la souveraine.

On dit aussi que Mlle Alsoufiof s'est enfuie il y a deux jours avec son amant, le prince Galitzin, gentilhomme de chambre, qui a pris son congé pour aller voyager. Comme ils sont cousins germains, ils ne peuvent se marier; mais le jeune Galitzin a dit qu'il épouseroit malgré les oppositions. Cela ne peut se faire qu'en pays étranger.

Lundi, 23. — Au même.

Le marquis de Juigné, mon ami, a beaucoup de peine à se rétablir; les suites de sa fièvre l'incommodent, il a des maux d'estomac et des malaises qui retardent son entière guérison. Celle du prince de Chimay n'est pas achevée non plus, mais je crois qu'il va se déterminer à partir.

J'ai été voir le comte de Lascy, qui m'a reçu avec amitié. Nous avons parlé de M. de Vergennes, et il m'a dit qu'il étoit fort considéré et que son crédit se soutiendroit. Il a été question des cinq adjudans ou aides de camp de l'Impératrice nouvellement nommés; on dit que c'est du choix de M. Potemkin, qui les destine aux plaisirs de Sa Majesté Impériale. Cette prévoyance est délicieuse.

J'ai été pour faire mon compliment à Mme Zénoviof, dont le frère est un de ces aides de camp, je ne l'ai pas trouvée. Le Roy y étoit et nous avons causé pendant une heure. Il m'a donné un mémoire sur les finances, fait, je crois, par Bachman, adressé au comte de Goertz (1).

Mardi, 24. — Au même.

Les affaires, mon ami, peuvent devenir fort intéressantes : le comte Panin s'en va, et il a dit à quelqu'un, à qui il parloit de ses demandes infructueuses : « Attendez, les choses ne peuvent point rester en cet état. » En effet, tout le monde est mécontent à la Cour; le grand-duc, qui n'a pas d'argent, voit d'un mauvais œil les présens immenses faits aux favoris, son régiment va camper, et ce seroit le moment de faire un coup d'État; mais il faut qu'il soit bien combiné et exécuté par un homme de tête. Il n'y a ici que le prince Repnin qui pourroit conduire cette besogne : il est mécontent. Nous verrons ce qui arrivera, sans intérêt, car je ne suis pas assez politique pour désirer les grands crimes pour de petits avantages.

(1) Le comte Jean-Eustache de Goertz (1737-1821), homme d'État prussien qui devait venir en 1779 comme ministre plénipotentiaire à Pétersbourg et succéder au comte de Solms. « Il ne parle que par oui et par non, écrivait Catherine II; on pourra le ranger parmi le genre glacial. »

Mercredi, 25. — Au même.

Nous avions raison, mon ami, de nous méfier de l'abbé Desforges et de ses manœuvres sourdes; il a fait tomber déjà ses coups sur Saint-Paul, que M. de Juigné renvoie. C'est un bien pour Saint-Paul, qui perdoit son temps ici et qui n'auroit rien acquis sous le marquis, dont le système de méfiance resserre l'âme et les idées. Saint-Paul espère trouver place chez M. de la Houze (1) à Hambourg, et ce poste est intéressant quant au commerce.

Le prince de Chimay songe aussi à partir; il va prendre les eaux de Carlsbad, en Bohême. Je ne le crois pas content du marquis; il n'entend rien, dit-il, à sa politique, et je n'en suis point surpris. La conduite de l'abbé l'irrite et la confiance de M. de Juigné en cet homme le surprend et le fâche : il n'est pas le seul.

On m'a assuré que le roy de Suède avoit été voir Mme Ribas, conduit par le vieux Betzky. J'ai peine à croire cette démarche singulière; cependant je pense qu'elle peut s'être faite. Ne faut-il pas tout croire dans ce monde, quand on y vit depuis quelque temps? Ribas se couvre plus que jamais d'ignominie. Depuis que Perret est sorti du corps des Cadets, on cherche à le noircir, et l'on a supposé qu'il étoit entré de nuit dans le jardin du Corps; mais le Ribas a reçu un démenti public de la part du précepteur du Corps, qu'il a dit l'avoir vu. Cet homme non seulement a donné le démenti au conseil à M. Ribas, mais il a signé un écrit par lequel il proteste n'avoir point vu ce qu'on veut lui faire dire. En même temps il a

(1) Basquiat, baron de la Houze, précédemment ministre plénipotentiaire de France à la Cour de Parme et résidant alors, avec le même titre, près les princes et États du Cercle de la Basse-Saxe. Il alla plus tard à Copenhague.

demandé son congé. Le sieur Great, âme damnée de Ribas, a proposé de sa part six cens roubles pour servir de témoignage contre Perret, mais il a refusé avec horreur. Dis-moi, cher ami, dans quel pays peut-on voir de pareilles horreurs? Et c'est là ce Ribas chargé de l'éducation de la jeune noblesse de Russie! Voilà de belles espérances pour l'avenir! Si tout ce qu'on a dévoilé sur l'administration de ce faquin d'Italien parvient jusqu'à l'Impératrice, je crois que cela fera du tapage; mais les gens vils et bas, les fripons, etc., ont toujours plus de bonheur que les autres!

J'ai été l'après-midi à un jardin de la ville, qu'on nomme *italien,* je ne sais pourquoi; car il n'y a ni bâtiment remarquable, ni statue, ni rien du goût italien. Ce sont quelques allées de charmilles qui forment des étoiles, et à côté sont une orangerie et des parterres de fleurs. Au fond est une maison où l'on vend des verreries, mais en tout, cela est médiocre.

Jeudi, 26. — Au même.

C'est aujourd'hui la Fête-Dieu, mon ami, et l'abbé, suivant son usage, a voulu chanter la messe. Cela devoit être à dix heures et demie, et l'on n'a commencé qu'à onze. Le prince de Chimay y a été, et, impatienté du retard, de la longueur et des bénédictions sans fin, s'est en allé avant la conclusion. Il a fait à l'abbé une scène assez brusque au dîner; l'abbé humilié n'a rien dit, ou peu de chose, mais il s'en ressouviendra auprès du marquis de Juigné. Quant à celui-cy, il est toujours malade, et je t'avoue que cela m'inquiète et de plusieurs manières. Si M. de Juigné ne se rétablit pas, il faudra qu'il demande un congé : alors je resterois chargé des affaires. Mais

dans ce cas, je craindrois que l'abbé restât, à cause de ses tripotages d'écriture et son esprit brouillon. D'ailleurs le prince de Chimay dit qu'il ne partira point avant le rétablissement du marquis, et je crois qu'il a des projets sur cette place. Cela feroit, mon ami, un plaisant ministre!

Le comte Panin est parti décidément hier et ne reviendra, dit-on, qu'à la fin de l'automne. Je crois qu'il n'est pas parti sans inquiétude. Il a répondu au comte de Brühl, qui, ne faisant rien pour ses affaires ici, lui disoit qu'il songeoit à partir : « Attendez, attendez, a repris ce ministre, les choses peuvent changer, elles ne resteront pas où elles en sont, etc. » Des cinq aides de camp nouvellement nommés, il y en a un qui, dit-on, fera peut-être effet : c'est Levachof, il a beaucoup d'esprit.

Le prince Orlof a mené sa femme à la Cour dernièrement, mais ils sont revenus le soir; d'où l'on conjecture qu'ils n'ont pas été bien accueillis.

Il y a plusieurs dames de la Cour mandées à Péterhof pour les fêtes : Mmes Galitzin, Matouchkin, Czernichef, Repnin, etc. La baronne de Nolkem y aura aussi un appartement. La grande-duchesse avance dans sa grossesse : elle est dans son quatrième mois (1).

J'ai été l'après-midi me promener avec les Behmer à une maison de l'Impératrice nouvellement bâtie, sur le chemin de Tsarskoïe-Sielo, à six verstes de Pétersbourg : cela s'appelle la Grenouillère. C'est bâti dans le goût antique, avec des tours; il y a de grands appartemens, mais rien de remarquable. Il n'y a pas encore de jardin, et l'on bâtira une église tout auprès, dont on voit le modèle dans la maison. On remarque dans cette maison

(1) Elle donna naissance, le 17 décembre 1777, au grand-duc Alexandre Paulovitch, qui régna sous le nom d'Alexandre Ier.

les portraits des souverains de l'Europe, qui sont très mal faits.

P. S. Le comte de Gothland a soupé ce soir chez M. de Lascy, qui avoit invité M. de Juigné. Il devoit souper ici demain, mais la maladie de notre ministre l'en empêchera. J'ai été un peu surpris de n'avoir pas été invité chez l'Espagnol. Il y a sans doute quelque raison politique qui s'y sera opposée; je l'ignore.

Vendredi, 27. — Au même.

J'ai vu Nesserolde, avec qui je suis venu souper chez les Behmer. Il prétend être sûr que d'un emprunt de deux millions d'écus qu'a fait la Suède en Hollande, il n'en a paru que huit cent mille dans la nation; le reste est demeuré dans les coffres du Roy pour ses menus plaisirs.

Le souper du comte Lascy a été de trente-cinq personnes et assez gai. Le comte de Gothland étoit placé auprès de la comtesse Ivan Czernichef, et Mme de Bariatinski étoit entre les ministres d'Espagne et d'Autriche; on croit que le premier auroit envie de la cultiver. Il me semble que ce seroit une affaire de convenance.

Samedi, 28. — Au même.

La fièvre du marquis commence à m'inquiéter; il est extrêmement maigre et affoibli. Roggerson n'en paroît pas content, d'autant plus que l'hypocondrie s'en mêle, et je crains qu'il n'en soit ainsi que du comte de Lascy.

J'ai passé la soirée, mon ami, auprès de M. de Juigné, qui a causé avec assez de plaisir. Cette distraction paroît lui être nécessaire et le médecin la désire. On dit que le

comte Lascy maigrit depuis qu'il est revenu; l'air de ce pays ne lui vaut rien, ou il a un fond de mélancolie qu'il ne peut dissiper. M. de Juigné craint que cela ne le décide à demander son rappel.

Quant à moi, je ne sais encore ce que je dois souhaiter, ou d'être placé, ou d'être ici chargé des affaires. Mais cela ne pourroit être à moins d'y avoir des appointemens de trente mille livres. Les simples appointemens du secrétaire de légation de Prusse (1), qui est payé le moins et qui n'est pas sur le même pied que moi, est de quatre à cinq cens roubles par an; et lorsqu'il est chargé d'affaires, il reçoit cent roubles par mois de la Cour et cent de son ministre: ce qui fait en tout près de trois mille roubles, n'étant tenu à aucun état de maison. Sabatier (2), qui tenoit ici une fort bonne maison, avec beaucoup de simplicité, avoit dix à douze mille roubles. Il est vrai que, quoiqu'il ne fût ici que chargé d'affaires, il étoit ministre du Roy à Liège et réunissoit ces deux places.

Hüttel, avec qui j'ai parlé de sa place et de ses appoinmens, m'a dit que, quoique secrétaire de légation nommé par la Cour, il n'avoit point de patentes, mais qu'on le nommoit seulement dans la lettre adressée au ministre. Le roy de Prusse, m'a-t-il dit, fait presque toujours lui-même ses dépêches, et ses ministres en Cours étrangères les lui adressent toujours directement. Souvent, quand il a fait chiffrer une dépêche, il ajoute en clair de sa propre main un *post-scriptum* qui découvre le

(1) C'était alors Hüttel, dont il a déjà été plusieurs fois question.

(2) Sabatier de Cabre était arrivé à Pétersbourg le 5 août 1769, en qualité de chargé d'affaires. Il y était resté jusqu'au mois de septembre 1772, et avait été remplacé par le ministre Durand. Il a écrit un mémoire : *Catherine II et sa Cour et la Russie en 1772* (Berlin, Asher, 1869, in-8°), qui est malveillant pour l'Impératrice. Celle-ci, d'ailleurs, n'était pas dupe des dispositions de Sabatier pour elle; elle le traitait de gueux et de menteur. (Cf. A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 263.)

chiffre et qui même est quelquefois plus important. Le choix de ses ministres se fait ainsi : il veut qu'on lui présente pour la place qui vaque trois hommes; il cause avec eux plusieurs fois et choisit d'après son examen. Ensuite, il fait loger chez lui pendant quinze jours le nouveau ministre, pour étudier son caractère et sa tournure, pour le connoître. S'il revient par congé du pays étranger, même cérémonie; mais alors c'est un examen plus rigide. Il le questionne sur tout, sur les moindres choses comme sur les plus essentielles; et il faut être sur ses gardes, répondre bien directement, sans sécheresse ni longueur; car il n'aime ni les bavards, ni les gens bornés. J'aime beaucoup, mon ami, cette manière du roy de Prusse; conviens qu'il est agréable de servir directement un prince éclairé, qui travaille par lui et non par ses ministres.

Dimanche, 29. — Au même.

J'ai été aujourd'hui à Péterhof, mon ami, où il y avoit Cour. Je me suis arrêté à douze verstes pour dîner chez les Spiritof. On m'y a beaucoup demandé ce que je faisois, pourquoi l'on ne me voyoit plus si souvent: j'ai répondu que la maladie de M. de Juigné en étoit cause. Je me suis remis en chemin à quatre heures, pour faire les dix-huit verstes qui restoient de la course. La Cour étoit nombreuse et ennuyeuse; on a dansé. Le roy de Suède a joué avec l'Impératrice; elle avoit le cordon de Séraphins, comme lui celui de Saint-André. Le comte Chepfer paroît avoir bien réussi ici; on lui trouve beaucoup d'esprit. L'Impératrice en a parlé avec éloge et ne l'a pas trouvé si triste qu'elle le croyoit. Il est gai et aimable dans la conversation. On lui a montré Mme Talezin, une grosse femme,

qui a été maîtresse du comte Panin et qui est restée son amie : « Cela fait honneur au vieux ministre, a dit le comte Chepfer, je ne me sentirois pas tant de vertu. »

Je n'ai pas voulu danser, parce que j'étois en uniforme. Après la Cour, je suis revenu chez les Spiritof, avec le page et le marin. Ils m'ont dit qu'on croyoit qu'il y auroit une fête sur la flotte, le jour du départ du roy de Suède. Spiritof m'a invité à venir sur son vaisseau la semaine prochaine à Cronstadt; il y a une pompe à feu curieuse à voir, on dit qu'elle a coûté soixante-dix mille roubles et qu'il en faut trois mille de charbon pour la faire agir chaque fois.

Le grand-duc s'occupe beaucoup de son régiment. Il est à Tsarskoïe-Sielo, et il manœuvre bien. Il y va toutes les semaines, et part de Péterhof à trois heures du matin. Il se lève ordinairement à cinq et se couche à neuf. Je le lui ai entendu dire à lui-même parlant au comte de Lascy, qui paroît bien à la Cour malgré les propos que le prince de Chimay m'a dits sur son compte, les tenant, m'a-t-il dit, de M. Panin. Il est vrai, mon ami, que Lascy a l'avantage extérieur de l'esprit du monde et d'une grande facilité de conversation.

J'ai été souper chez les Spiritof, comme je t'ai dit, et suis revenu fort tard et fort endormi. Bonsoir, mon très cher; le marquis va mieux et j'espère que son indisposition ne sera pas plus grande que je le craignois (1).

Lundi, 21 juillet. — Au même.

Le séjour du roy de Suède a fait ici une grande sensation extérieure. Son affabilité, ses politesses, lui ont

(1) Le manuscrit contient à la suite de ceci un grand nombre de feuillets blancs, sur lesquels le chevalier de Corberon avait sans doute dessein de transcrire la partie de son journal relative aux journées du 30 juin au 20 juillet, qui ne semble pas avoir jamais été rédigée.

acquis des partisans dans un pays où l'on ne s'arrête qu'aux superficies. Je crois qu'au fond il n'est pas aussi accompli qu'on veut le faire passer; je lui crois peu de cet esprit ferme, solide et profond, nécessaire aux souverains, et comme homme, mon ami, ce ne seroit pas le mien. Il a été fêté par la plupart des grands de ce pays-cy. On lui a donné beaucoup de dîners et de soupers. M. de Lascy et M. de Juigné sont les seuls ministres étrangers qui l'aient traité. Lascy a été en Suède, en a reçu un accueil flatteur; il étoit même dans la confidence du secret de la révolution (1) avec M. de Vergennes (2).

L'Impératrice a fait de grands présens au roy de Suède. On a remarqué une canne, dont la pomme couverte de diamans et le cordon de grosses perles fines avec une houppe de pierreries ont été évaluées à soixante-cinq mille roubles par le bijoutier; la croix de l'ordre que porte l'Impératrice ou qu'elle portoit, qu'elle lui a donnée; et une pelisse de quinze mille roubles. Il a fait venir de Suède le plus beau rubis qui soit, dit-on, en Europe; je ne sais quelle en est la valeur.

M. de Juigné a donné à souper au roy de Suède une fois, et le comte de Lascy deux fois. La deuxième fois, où j'ai été invité moi seul des secrétaires de légation, il y a eu après le souper la représentation de la scène de *Pygmalion* de Jean-Jacques (3) joué par Laméry et Mme Pontlaville, la plus jolie de nos comédiennes.

(1) La révolution du 19 août 1772, par laquelle Gustave III s'affranchit de la tutelle des États et s'empara de la dictature.

(2) Celui qui était actuellement ministre des affaires étrangères. M. de Vergennes avait été tenu au courant du plan de la révolution et l'avait secondé de tout son pouvoir. C'était pour la France la revanche du partage de la Pologne et du démembrement de la Turquie, la Russie et la Prusse ayant un intérêt évident à laisser se prolonger l'état d'agitation et d'affaiblissement où se trouvait la Suède.

(3) Jean-Jacques Rousseau (1712-1778).

Le lendemain, lundi 14, j'ai été prendre congé du Roy, qui est parti à onze heures de Pétersbourg. Le mercredi 16, il s'est esquivé de Péterhof après le souper, sans prendre congé de l'Impératrice, et s'est embarqué dans sa galère ou son yacht pour Oranienbaum, d'où il a écrit à Catherine II. Elle lui a envoyé Zoritz, le favori actuel, pour lui souhaiter un bon voyage. Le Roy a décoré l'ambassadeur du grand cordon de l'Épée. Il a fait beaucoup de présens. M. Domachenef, directeur président de l'Académie, a eu le petit de Wasa; on lui a refusé le grand, ce qui a fait faire quelques plaisanteries sur lui. Nolkem a eu le grand cordon de l'Étoile polaire, et Ingelman, secrétaire de légation, a été fait chargé d'affaires, avec trois mille roubles d'appointemens et une boîte d'or que le Roy lui a donnée, dans laquelle il y avoit cinq cens ducats. Ce qui est singulier, c'est qu'il en a fait un mystère à Nolkem, ce qui met dans le cas de douter de la réalité du présent.

Je ne t'ai rien dit de la fête de Saint-Pierre à Péterhof. Il y a eu bal masqué et illumination dans le jardin. Cette fête est digne d'être vue. J'y ai été avec Hüttel, secrétaire de légation de Prusse. Nous avons parlé ensemble d'alchimie, et il auroit fort envie d'y travailler, tant il est vrai que les hommes les plus froids aiment le merveilleux.

Quelque temps avant, nous avions eu une conversation pareille, Levetzan (1) et moi, en allant chez les Velden. Levetzan est un grand officier danois de vingt-huit ans, dont la tournure ne m'a pas d'abord paru avantageuse. Cet homme plus connu est jugé plus favorablement, et c'est ce que j'ai fait. C'est un garçon honnête, dont j'ai acquis l'amitié en lui donnant la mienne.

(1) Henri-Frédéric Levetzan, officier de la marine danoise.

Un dîner où je l'ai engagé chez M. de Juigné a fourni matière à une conversation et un rendez-vous pour le lendemain, qui étoit le jour du départ du roy de Suède de Pétersbourg. Il m'a parlé alors de la chimie, de papiers qu'il a reçus de la part de son père sept ans avant sa mort, et qui lui ont été remis à l'âge de vingt-cinq ans.

Jeudi, 24. — Au même.

Nous avons été, Levetzan et moi, voir à Cronstadt un bel ouvrage commencé par Pierre Ier: c'est un canal, revêtu en pierre qui aboutit au port et qui conduit à un bassin énorme. Il y a quatre écluses différentes pour faire venir l'eau et l'y enfermer. Par ce moyen on fait venir du port les vaisseaux de guerre, que l'on met ensuite à sec pour les radouber. Quand cela est fait, on vide le canal par le bassin qui contient l'eau, et le bassin est séché à son tour avec une pompe à feu faite par les Anglois, qui a coûté soixante-douze mille roubles. Son effet est considérable: elle enlève par jour un million quatre-vingt mille muids d'eau.

Vendredi et samedi, 25 et 26. — Au même.

As-tu lu *Werther*, mon ami? te demanderai-je comme la Fontaine fit un jour au sujet de Baruch. *Werther* est un roman de Gœthe (1), charmant pour la sensibilité et la vérité. C'est l'histoire d'un nommé Jérusalem, fils d'un savant abbé de Leipzig. Ce jeune homme très vif devient amoureux d'une fille nommée Charlotte, qui est promise à un autre, et il finit par se brûler la cervelle. Ce petit

(1) Le roman de *Werther* avait paru en 1774. Deux ans après, il était traduit en français et obtenait le succès que l'on connaît.

ouvrage digne de Richardson est traduit mal en françois, mais bien malgré cela suivant moi, parce qu'il conserve les germanismes et les beautés originales de l'auteur.

Le marquis de Juigné, mon ami, a repris la fièvre à deux heures. Depuis quinze jours qu'il s'en croyoit quitte, il a eu toutes les nuits de petits mouvemens fébriles; il vaut mieux qu'elle se soit déterminée en fièvre tierce, cela finira peut-être décidément. Il est d'une maigreur prodigieuse, et je crains qu'il en soit de lui comme du comte de Lascy. Quoi qu'il en soit, j'ai remis encore à écrire au comte d'Egmont. Je ne veux pas, mon ami, qu'on me soupçonne de quelque intérêt, d'autant que, je l'avoue, j'aimerois fort rester ici chargé des affaires en son absence.

Dimanche et lundi, 27 et 28. — Au même.

L'Impératrice est revenue hier de Péterhof, pour recevoir les Tartares de la Crimée. Ils ont eu audience publique dans la salle qui est à gauche de celle où l'on baise la main. Sa Majesté Impériale étoit sur le trône, le grand-écuyer et le grand-échanson derrière elle; elle y a fait monter aussi le maréchal Romanzof.

Le soir, mon ami, nous avons signé, chez le marquis de Juigné, le contrat de mariage de Falconet le fils avec Mlle Collot. Je t'avoue, mon ami, que ce n'a pas été sans répugnance de ma part, mais M. de Juigné le faisant, je n'ai pu m'en dispenser. On dit que Falconet a été marié en Angleterre; on a cassé son mariage, mais cela ne me suffit pas. Dès qu'il a épousé de son consentement, pourquoi rompre un engagement qui doit toujours être sacré? La différence de religion ne fait rien à un homme droit et honnête: sa parole une fois donnée, tout est dit. Si jamais je me trouve dans ce cas et que ma famille voulût

rompre un engagement de cette nature, je te promets qu'elle n'en viendroit pas à bout. M. de Juigné, à qui j'ai communiqué mes craintes, a voulu dissiper mes scrupules. J'ai donc signé, mais je n'approuve pas davantage ce qu'il n'a pas dépendu de moi d'empêcher. Je soupçonne l'abbé Desforges d'avoir arrangé ou favorisé les vues intéressées de ces deux époux, car il n'y a que l'argent qui ait été la cause de ce mariage, et l'abbé est entré dans leurs vues pour avoir le plaisir de faire un mariage. La Collot a quarante mille roubles de biens, à ce que l'on dit. Je ne sais si l'on a publié les bans à l'église catholique; je m'en informerai au surplus, ainsi que de toute cette affaire, qui ne me paroît pas nette, quoi qu'en dise M. de Juigné.

Le mariage de M. Falconet s'est fait à la chapelle de M. de Juigné; Mlles Cronz y étoient. L'aînée, qui s'appelle Loman, fille d'un premier lit, est assez jolie et aimable. On a dîné, et à quatre heures tout le monde est parti.

Le général Mélissino, qui a dîné avec nous, m'a parlé du désir de l'abbé d'être de sa loge. Je ne sais s'il veut lui communiquer le septième grade, car il m'a proposé que cela se fît chez moi; je ne m'en soucie nullement. Cet abbé me déplaît de plus en plus : c'est un vilain homme.

Mardi et mercredi, 29 et 30. — Au même.

Ce mariage de Falconet, mon ami, n'a point été fait hier, mais aujourd'hui mardi. Je vais m'instruire très promptement de ce qui regarde l'autre contracté en Angleterre, parce qu'il est question d'une autre signature que je ne ferai point, si la chose n'est pas nettement sans reproche vis-à-vis de Falconet.

J'ai dîné chez M. de Kaunitz, où étoit un officier sué-

dois, qui a apporté à M. Zoritz la plaque de l'ordre de l'Épée. Il a reçu de l'Impératrice une boîte d'or et une montre dont la boîte est un fort beau camée. La chaîne de cornaline est composée de chaînons, sur chacun desquels est un amour en bas-relief. Cela est beau et singulier.

J'ai dîné mercredi chez le baron d'Asfeld; le pauvre homme ainsi que sa femme faisoient une triste figure. Celle-ci est toujours malade, elle m'a demandé *l'Émile* de Rousseau ; je le lui prêterai à regret : il me semble que c'est du bien perdu que de donner à certaines gens.

Dimanche, 21 septembre. — Au même.

Quelle paresse ! quelle horrible paresse, vas-tu dire, mon ami ! Et tu auras raison. Depuis le dernier du mois de juillet, point de lettres, pas un mot de journal. Les affaires et les plaisirs m'en ont empêché, mais ils n'ont pas fermé mon cœur au souvenir de ce que j'aime et au regret de ne l'avoir pas cultivé.

Depuis l'époque de ma dernière lettre, il s'est passé bien des choses. Le marquis de Juigné a eu plusieurs rechutes de fièvre, et il s'est décidé à demander un congé à la Cour. Si M. de Vergennes le lui accorde, j'aurai le gouvernail en main et serai plus flatté, comme tu l'imagines, du travail que cela me doit procurer, que du titre que cela me donnera. J'ai vingt-neuf ans, mon ami, et suis bien plus flatté du fond de la gloire que de sa superficie brillante. Au milieu de ces projets de congé, mon ami, j'ai craint une cabale et je ne suis pas encore sûr qu'elle n'a pas lieu. Elle viendroit de la part de l'abbé Desforges et du consul. Le premier ne m'aime pas, et l'autre désireroit fort être chargé des affaires, ce qui ne pourroit avoir lieu que par mon rappel ou mon placement

en chef à quelque Cour. Au surplus, mon ami, je suis décidé : si l'on me rappelle sous le prétexte de me placer bientôt, je ne pars sûrement pas et j'attends ici des nouvelles, ou en Danemark chez Levetzan ; je quitte, si l'on ne me place point. Dans quinze jours, je saurai ce qui m'arrivera.

Garry est arrivé ici, dimanche 15, et malheureusement son vaisseau est resté en mer ; je crains bien qu'il n'ait eu du malheur, d'après l'événement qui est arrivé aujourd'hui.

Je me retirai hier à onze heures du soir pour me coucher : le vent, que j'observe depuis l'attente du vaisseau de Garry et des papiers qu'il m'apporte, étoit frais et bon. Je me couche dans la douce espérance de voir bientôt le navire désiré et je m'endors. A quatre heures du matin, je suis réveillé par un bruit de cris de matelots et d'un ouragan furieux ; Combes entre chez moi en chemise et dans l'attitude piteuse d'un homme qu'on va pendre. « Ah ! Dieu ! Quel malheur affreux ! Levez-vous, levez-vous ! » Quoique je ne fusse point disposé à croire à ce malheur, je me lève et je vois par ma fenêtre qu'on marchoit dans la cour avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Je vais dans mon cabinet qui donne sur le quai de la Néva, au Galernhof ; je ne vois qu'une mer agitée. Les flots battoient avec violence contre la maison, qui étoit ébranlée par le vent et l'eau. Une multitude de barques s'entre-choquoient avec violence et se fracassoient les unes contre les autres. Le vent du sud-sud-ouest poussoit avec une violence horrible les eaux du golfe et les faisoit refluer dans la Néva, au point qu'elles ont monté de dix à douze pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Cette inondation universelle a été précédée par un mouvement extraordinaire du baromètre, qui a baissé subitement de plusieurs lignes et jus-

qu'au 29e degré. A cet instant, on prétend avoir remarqué une espèce de bouillonnement dans les eaux. Un négociant de cette ville a vu dans sa maison, au Vasiliostrof, l'eau jaillir comme d'une source au milieu de la cour. Cet affreux événement a été bien plus horrible encore, après que les eaux se sont retirées. Alors on a vu le dégât épouvantable qu'elles ont fait. Notre quai a été bouleversé, les ponts rompus, des barques à provision fracassées. L'eau a fait périr beaucoup de bestiaux; ceux qui ont échappé se sont sauvés à la nage, et plusieurs personnes, le général Bauer entre autres, ont fait monter leurs chevaux dans leurs appartemens. On alloit dans Pétersbourg en chaloupe. Un perruquier françois, Gascon sans doute, a pêché dans la Grande Millione un brochet. Il n'y a qu'un habitant de Pézenas qui soit auteur d'une pareille aventure. Le pauvre Garry est bien inquiet de son vaisseau, dont le capitaine se nomme Bosse, du Havre. S'il fait naufrage, il perdra douze à quinze mille livres, et moi des habits, des livres, etc., que je fais venir de Paris. Il a encore un autre sujet d'inquiétude : ce sont quatre cens livres de tabac de la Ferme, qu'il a mises en dépôt dans les caves des Behmer et qui pourroient bien être perdues par l'inondation.

Lundi, 22. — Au même.

J'ai été ce matin, mon ami, me promener dans la ville avec Combes. C'est un spectacle affreux à voir. Tout notre quai du Gallernhof est couvert de débris. Les bateaux de bois y ont jeté une quantité prodigieuse de bûches, que les Russes, naturellement voleurs, ramassent et vendent à leur profit. Les grands seigneurs font doublement cette manœuvre pour eux et pour leurs gens. On le vendoit

ce matin soixante-dix kopecks la sagène, qui vaut un rouble et demi et qui deviendra extrêmement cher. Le quai de la Millione est rompu et renversé en plusieurs endroits. Nous avons vu de grands bateaux à voiles, des taques, etc., à sec sur le quai, où ils sont venus hier par-dessus le parapet, et qu'on aura de la peine à remettre à flot. Le quai qui est devant la cour en est rempli. L'Impératrice a, dit-on, veillé toute la nuit et a été témoin du désastre, dont elle a vu par les fenêtres de son palais qui est sur le bord de la Néva les effets effrayans. C'est par sa présence d'esprit que les sentinelles ont été relevées, sans quoi elles eussent été noyées. Deux mille galériens l'ont été, à ce qu'on prétend, dans les caves où on les enferme, ainsi que les prisonniers de la forteresse, dont un des pans de mur a été endommagé.

Les environs de Pétersbourg ont plus souffert encore. Les jolies maisons des Narychkin sont abîmées, celle de M. Tchitcherin, général de police, sur le chemin de Péterhof, celle des Golovin, auprès de Kaminiostrof, etc. La belle frégate de la duchesse de Kingston (1) est ensablée. Mais ce qui fait saigner le cœur, ce sont les environs et le faubourg de Kalinka; on n'y voit que des maisons renversées, des hommes, femmes et enfans morts!... C'est une désolation universelle. Au milieu de ces détails

(1) Fameuse aventurière (1720-1788). Son nom de jeune fille était Élisabeth Chudleigh. Elle avait commencé par être fille d'honneur de la princesse de Galles, avait épousé le capitaine Hervey, qu'elle avait abandonné le lendemain de son mariage, en partant pour l'Allemagne avec un de ses amants. Sans que le capitaine Hervey fût mort et sans être elle-même divorcée, elle avait épousé encore le duc de Kingston, qui l'avait laissée veuve peu de temps après, avec une très belle fortune. Arrivée à Pétersbourg au mois d'août 1777, avec une suite très nombreuse, elle fut reçue à la Cour, donna des fêtes et des bals qui firent courir toute la société russe, notamment sur la frégate ou yacht dont parle ici le chevalier de Corberon. Ce navire, ayant été endommagé par l'inondation, fut réparé aux frais de l'Impératrice, que les flatteries de la duchesse de Kingston avaient amadouée.

terribles et affligeans, il y a des particularités qui sont plaisantes, telles qu'un vaisseau à trois mâts qui se trouve, dit-on, au milieu d'une rue de Colomna, village des environs. Un autre arrivant de Lübeck le dimanche même a été poussé par le vent au-dessus d'une forêt, sans dommage. Les passagers en sont descendus comme d'un vaisseau d'opéra, sur le gazon, après que les eaux se sont retirées. Je m'attends bien à une foule de détails plus singuliers les uns que les autres, et dont les gazetiers ne manqueront pas de profiter pour débiter mille mensonges. Il y aura au surplus assez de vérités, et de tristes vérités, pour rendre leurs papiers intéressans.

Mardi et mercredi, 23 et 24. — Au même.

On a supprimé le spectacle par ordre de l'Impératrice, et cela est bien fait dans la circonstance présente. Elle a fait dire aussi que chacun fît inscrire ses pertes à la police. Je ne sais si c'est pour donner des dédommagemens, mais dans ce cas, il n'y aura que les gens riches et à crédit qui en profiteront : les pauvres seront toujours pauvres. On n'a point encore évalué les pertes, mais on a donné un état des morts qui va à 1,444 personnes; et l'on dit qu'on en cache la moitié.

Le prince de Chimay est enfin parti, mon cher; nous en sommes tous ravis. J'en pourrois aisément déduire les raisons, mais je ne veux pas médire. Je me contenterai de plaindre cet homme et de le regarder comme un malade. D'autres diront assez de mal de lui, car il s'est brouillé avec beaucoup de monde.

Je suis plus lié que jamais avec le prince d'Anhalt; c'est un homme charmant, du caractère le plus noble et le plus sensible. Il m'a demandé mon *Voyage de Iaroslaw* pour

sa promise, la princesse de Solms (1), qu'il va épouser. Nous nous sommes promis de nous écrire, et il m'a laissé son adresse.

Le consul continue à faire des sottises dans ce pays-cy. M. de Juigné l'excuse et le soutient, parce que, dit-il, c'est un bon homme; mais avec sa bonhomie, les François ne peuvent le souffrir, les Russes se moquent de lui et les affaires de commerce en souffrent.

Vendredi, 26. — Au même.

J'ai reçu le matin, mon ami, une invitation de M. de Kaunitz pour dîner; j'y ai été. Il ne s'y est rien dit d'intéressant; on y a parlé d'un vaisseau anglois échoué sur les côtes il y a quelques jours, avant l'inondation, et dont les matelots, qui débarrassoient le bâtiment de ses ballots, voyant les eaux venir, ont vite rembarqué; le vaisseau a été remis à flot et est entré sain et sauf au port.

J'ai soupé chez la maréchale. On y a parlé du prince de Chimay, de son départ et de sa demande d'une accoucheuse à la princesse de Géorgie, sœur de Mme Zénoviof. Il a été question aussi des amours du marquis de Juigné avec la comtesse Ivan Czernichef. Je crois que tous ces mauvais propos viennent de Nesselrode.

M. de Tchitcherin va mieux, dit-on; son attaque d'apoplexie a été attribuée à une assez vive réprimande qu'il a reçue de l'Impératrice au sujet de l'inondation. Ces gens-cy sont courbés sous le poids de l'autorité; un regard les enivre ou les foudroie, suivant ce qu'il annonce de l'Impératrice.

(1) Madeleine-Sophie, dixième enfant de Frédéric-Guillaume, prince de Solms-Braunfels, née le 14 janvier 1742. Son mariage avec Victor-Amédée, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, eut lieu le 21 avril 1778.

On m'a dit en rentrant qu'il y avoit un vaisseau françois arrivé de cet après-midi. Je désire que ce soit celui de Garry. J'attends mes livres et mes papiers avec impatience.

Samedi, 27. — Au même.

J'ai reçu ce matin, mon ami, un message du général Mélissino, par lequel il me prioit de passer chez lui, qu'il avoit bien des choses à me dire. J'y ai été à une heure et demie, comptant y dîner; mais il n'y avoit pas de pot-au-feu, j'y ai pris une tasse de chocolat. Ce qu'il avoit à me dire étoit une triple sollicitation : au prince Potemkin, au comte Panin et à Zoritz, pour demander la place du ministre à Mittau, vacante par la mort de Simolin, et il me pria de lui faire trois lettres, ce que je lui ai promis pour le lendemain. Je ne sais si cela réussira; le frère du défunt qui est à Stockholm (1) sollicite, dit-on, la même place, et le prince de Belozeski veut aller en Suède. Ce dernier arrive de Dresde, où l'on ne croit pas qu'il retourne. Il a cet esprit de quolibets et cette gaîté financière qui n'annoncent qu'un homme ordinaire.

Dimanche, 28. — Au même.

Je ne sais à propos de quoi il a pris un ressouvenir à M. de Juigné que je n'allois pas chez la comtesse Pierre et la comtesse Ivan Czernichef. Il m'a dit que je devois y aller de temps en temps, pour y voir les ministres, qui y vont habituellement. Seroit-ce pour m'empêcher d'aller

(1) Ivan Matvéévitch Simoline. Voir t. I, p. 222.

aussi souvent chez les Behmer? C'est ce que j'ignore, mais je ne le pense pas.

Il y a eu courtac le soir; j'y ai été, et le grand-duc m'a salué d'une manière particulière. Je ne fais attention à ces misères-là, mon ami, que parce que je suis dans une position assez critique, si M. de Juigné reçoit un congé de Versailles. Au surplus, je ne crois pas être mal dans l'esprit de ces gens-cy, et tout le monde me fait honnêteté. Nous verrons.

On parle beaucoup de la conduite du capitaine de la frégate de Mme de Kingston. Le comte Ivan, Anglois à l'enthousiaste sans savoir pourquoi, prétend qu'il a fait la plus mauvaise manœuvre; le vrai est qu'il a perdu un instant la tête, et voulant trop bien faire pour préserver son bâtiment, pendant la bourrasque de dimanche dernier, il a abattu, avant de regarder son gouvernail, le mât de misaine qui pouvoit lui en servir; et, par la violence du vent, la frégate ayant été poussée sur un bas-fond, le gouvernail a été soulevé sur ses gonds et est devenu inutile. Il a fait une faute encore, c'est de ne s'être pas fait échouer dans un endroit où il y eût plus d'eau, ce qui auroit diminué le travail qu'occasionnera sa position actuelle pour se remettre en mer. Au surplus, le capitaine en second, Anglois, étoit aussi à bord, et il n'a pas plus songé que le premier à ce qu'il avoit à faire. Je voudrois d'ailleurs entendre la défense du capitaine, car ce que m'a dit le marquis vient, je crois, de Czernichef, et il est récusable.

J'ai été souper chez les Cherbatof; le marquis y étoit. On a beaucoup parlé de mon mariage avec Charlotte; je m'en suis tiré avec des plaisanteries, c'est une ressource admirable dans l'occasion.

Mardi, 30. — Au même.

En conséquence, mon bon ami, des exhortations de M. de Juigné, j'ai été languir ce soir pendant trois heures chez les Czernichef. J'y suis resté jusqu'au moment où l'on s'est mis à table, et suis parti avec Léon Razoumofsky, pour tenir compagnie à Mélissino. Imagine-toi, mon ami, un cercle de huit ou neuf femmes, toutes bien droites, bien roides, bien silencieuses, qui ne s'ébranlent que pour se mettre à différentes tables de jeu et faire succéder à l'ennui de cette conversation l'insipidité des cartes. Voilà l'illustre compagnie où M. de Juigné désire que j'aille me placer ou me déplacer; car je ne sache point d'être sociable et tant soit peu gai qui ne s'y trouve déplacé tout à fait.

Cette journée m'a paru longue et les visites que j'ai faites m'ont très ennuyé. L'esprit surtout de Mme Bariatinski, que j'ai rencontrée chez la Zagraski, m'étonne toujours. En nous parlant de Nesselrode et de la longueur d'une visite qu'il lui faisoit : « Cet homme m'épousoit », disoit-elle. Ce ton affecté me déplaît souverainement.

Mercredi, 1^er^ octobre. — Au même.

Le bruit du départ du marquis se répand ici, et par qui? par les gens de sa maison. Il y a plus de deux ans que sa livrée est faite, et elle n'est plus portable depuis deux mois. Il y en a une autre prête et qu'il ne fait pas porter par ménagement, en cas, m'a-t-il dit, qu'il s'en aille. Son tailleur a éventé la mêche, et il y a dans sa maison des paris ouverts sur ce sujet. D'ailleurs il s'est lui-même mis à découvert par les provisions qu'il a défendu de faire,

l'arrangement de sa garde-robe, des lettres qu'il a dit à ses gens qu'il attendoit, etc. Au surplus M. de Juigné, très enveloppé de sa nature, ne prend pas assez de précautions vis-à-vis de ses valets, qui se sont vantés de voir ce qu'il écrivoit pendant qu'il les laisse causer avec lui; Donetzan s'est même vanté en plein office de savoir la signification de quelques chiffres. Il faudra bien que je lui en parle, mais après la décision de mon affaire (1).

Il y a eu Cour et gala pour le jour de naissance du grand-duc. J'y ai dansé, et le soir j'ai été souper, ou causer jusqu'au souper, chez les Golovin. Ils ont beaucoup perdu à leur campagne par l'inondation. Comme le grand-duc est tout près de chez eux par Kaminiostrof (2), on est venu de cette île réclamer des bois de charpente de la part de Son Altesse Impériale. Il a prévenu le comte Golovin qu'on viendroit chez lui, mais qu'il ne devoit pas rendre, malgré les réclamations, les choses qui ne lui appartiendroient pas, pour éviter les friponneries. Ce trait est bien de la part de ce prince, d'autant mieux que les particuliers ne se sont fait aucun scrupule de s'attribuer le bien d'autrui, qui leur est venu par les eaux.

J'ai causé quelque temps avec les Golovin que j'aime beaucoup : ce sont des gens honnêtes. Le comte Étienne, le fils aîné, est très bon à connoître, son extérieur est contre lui; il n'y fait pas assez attention, faute qui est commune aux gens indifférens et à ceux qui manquent de tact. Il est à remarquer, mon ami, que ces derniers sont très souvent jugés défavorablement au premier abord, et surtout par les gens délicats, qui sont choqués de ces petits défauts de tact qui ne prouvent rien contre les

(1) C'est-à-dire après que le chevalier de Corberon aura été assuré de rester en Russie comme chargé d'affaires.

(2) Ile qui appartient au grand-duc. (*Note du chevalier de Corberon.*)

qualités essentielles. Ces qualités n'en souffrent point : on peut être un très galant homme sans avoir beaucoup de délicatesse, mais la délicatesse rend les hommes très aimables, et cette vertu plus particulière aux femmes fait les délices de la société.

Jeudi, 2. — Au même.

J'ai promis à M. Potemkin, neveu du prince, *Werther*, et suis curieux du jugement qu'il en portera. Il a de la prétention au bel esprit; je lui écrirai en conséquence un billet en lui envoyant ce livre. Nous verrons sa réponse.

J'ai passé une partie de la soirée, mon ami, chez le prince Cherbatof, et j'ai eu avec lui la plus singulière conversation. Les Russes ont cela de particulier, c'est qu'ils se lâchent tout à fait sur leur pays, quand ils ont une fois commencé, sans nulles bornes.

J'ai soupé chez les Behmer; j'y ai appris l'arrivée du vaisseau du capitaine Bosse (1); Garry est venu me le dire.

Vendredi, 3. — Au même.

Grande fête à la Cour, mon ami; on y célèbre l'anniversaire du couronnement de l'Impératrice et par conséquent de la fin tragique de Pierre III. Voilà ce que c'est que les positions et la qualité des acteurs qui occupent la scène du monde. Un vol, une trahison ou un meurtre, sont de grands coups d'État ou des actions atroces, et tel eût été dans une simple condition un lâche assassin, qui devient un homme fameux par ses exploits, s'il peut

(1) Celui que le chevalier de Corberon attendait avec impatience.

placer le diadème de la royauté sur sa tête; on l'encense ou on le voue à l'opprobre. Le vice et la vertu ne sont souvent dans ce monde que des qualités relatives.

Il y a eu quelques promotions : M. Zoritz, le favori, a été fait enseigne des chevaliers-gardes, ce qui le rend général-major. Il y a eu deux ou trois sénateurs, les cadets du prince Cherbatof; MM. Zénoviof et le petit Galitzin ont été nommés gentilshommes de chambre. Ce dernier le doit sans doute à l'arrivée de son oncle Chouvalof. Mais ce qui a fait une grande sensation, c'est le cordon de Sainte-Catherine donné à la princesse Orlof. Les dames à portrait, dont elle est la plus jeune, en sont un peu mécontentes : c'est l'usage au milieu de ce chaos d'envies, de petitesses et de désirs qui suit l'atmosphère des Cours. Il y a eu bal le soir, où j'ai dansé; du reste, rien d'intéressant.

Samedi, 4. — Au même.

J'ai été invité hier chez le comte Ostermann, comme étranger sans doute, à un grand repas politique où il n'y a que les ministres, les chargés d'affaires et les étrangers : les secrétaires de légation n'y ont point d'entrée. Je suis arrivé un peu tard, et le comte de Brühl arrivant dans le même temps avec le jeune Potoçki, nous nous sommes étayés mutuellement. On nous attendoit, et le comte Ostermann demanda à M. de Juigné si je venois, que apparemment je n'avois pas reçu mon invitation et que je n'avois rien fait dire. Là-dessus, le comte de Solms a dit que cela étoit fort singulier, que je devois du moins répondre à l'invitation, et il a grogné sur mon sujet avec une sorte d'affectation. M. de Juigné m'en a parlé et m'a dit qu'on avoit remarqué que j'étois venu avec

Potoçki, qui est fort léger; et dans le fait je suis arrivé seul. Tout cela marque la facilité qu'on a à prendre de l'humeur contre moi. Dans le fond je m'en moque, mais je ne sais ce que cette humeur produira, si je reste ici chargé des affaires. Comme j'ai été voir le comte Panin cet après-midi, j'y ai trouvé le comte Ostermann, à qui j'ai dit un mot sur le dîner d'hier; ils m'ont tous deux reçus avec honnêteté. Je soupçonne que cette misère aura été relevée par les petits politiques, qui voient avec envie que je suis ici sur un autre pied qu'eux et que je danse à la Cour, ce que les secrétaires de légation et même les chargés d'affaires ne font pas, je ne sais pourquoi. J'imagine cela, mon ami, parce que Hüttel a dit à Charlotte avec confiance, pour me le redire, que je ferois mieux de ne pas danser, que les Russes plaisantoient sur ma danse, etc., ce que je ne puis croire, non parce que je pense que les Russes n'en sont pas capables, mais parce qu'il n'y a que les deux extrêmes dont ils se moquent : le bien par jalousie, le mal par méchanceté, et que je suis dans la position mitoyenne. Tous ces petits chuchotages ne me font rien du tout, et j'aurois grand tort d'y faire attention; dans ces cas-là, il faut continuer.

Il y a eu club; j'y ai été et j'y ai dansé. J'ai passé ensuite chez les Behmer une soirée délicieuse.

Dimanche, 5. — Au même.

Il y a encore eu Cour ce matin, mon bon ami, et j'y ai été. De là j'ai dîné chez le comte de Lascy. J'étois à côté de Léon (1) et d'Ingelman, le chargé d'affaires de Suède; nous avons ri.

(1) Léon Razoumofski

Le départ du marquis de Juigné commence à se soupçonner dans la ville. Le comte Kaunitz m'en a parlé; je lui ai répondu évasivement, ce qui me déplaît fort : je n'aime pas cette langue.

Nous avons eu le soir, contre l'usage, comédie au lieu du grand opéra italien, qui a manqué par l'indisposition de la Bonafini. Mais il y a eu le beau ballet de *l'Orphelin de la Chine*, dont la musique est céleste : il est en totalité d'Angolini (1).

Dimanche, 12. — Au même.

Le marquis de Juigné est fort intrigué de la réponse qu'il aura de la Cour au sujet de son congé. Je ne le suis pas moins, comme tu l'imagines, et d'autant plus que je me méfie des petites intrigues en dessous. J'ai découvert que la comtesse Ivan Czernichef avoit dit à son mari l'histoire de Portalis et la part que j'ai eue à cette intrigue. Cette bégueule, qui n'a pas vu le service essentiel que je lui rendois, m'a mis très mal dans l'esprit de son mari, et c'est la cause du froid que j'ai éprouvé dans cette maison. M. de Juigné, qui étoit le grand protecteur de Puységur, à cause sans doute de l'égale portée de leurs esprits, avoit eu le projet, de concert avec le comte Ivan, de faire nommer son protégé chargé des affaires en son absence. Ce projet, dont je n'ai pas été instruit à temps, a manqué par le départ de Puységur, que l'ennui a chassé d'ici. Depuis il ne s'est pas conservé dans l'esprit des Czernichef, par une vilenie ou tout du moins une gaucherie qu'il a faite. La comtesse à son départ l'avoit chargé d'un présent de fourrures de la valeur de

(1) D'après la tragédie de Voltaire représentée pour la première fois en 1755.

quinze cens roubles pour une demoiselle Martin, marchande de modes, à qui elle en doit trois mille. Le marquis a supprimé pour son compte les trois quarts et demi du présent, et n'en a remis qu'une très petite portion à ladite demoiselle, qui s'en est plainte; ce qui est revenu aux oreilles de la comtesse et a fait beaucoup de tort à Puységur, contre qui l'on est fort piqué.

J'ai su par la même voie que M. de Juigné avoit fait partir à ses frais Portalis avec Lascaris (1), ce dont il m'a fait un grand mystère, et qu'il m'a fait un tort considérable auprès des Czernichef à l'avantage de Puységur, en disant qu'il ne recevoit point Portalis, tandis qu'il l'a reçu après que je lui ai défendu ma porte, point à cause des Czernichef, mais pour les faussetés que j'ai vues dans sa conduite. La mienne est franche, je ne me reproche rien; je vois seulement qu'il est fâcheux d'avoir affaire avec des bêtes, des gens médiocres, sans caractère, qui veulent toujours finasser par crainte et incertitude. Je te l'ai dit en partant, mon ami, M. de Juigné n'est pas mon homme, il sera peut-être cause que je me casserai le cou; mais si je suis sa victime, je ne serai sûrement pas sa dupe (2). C'est ce qui me console. Au surplus, les Czernichef sont revenus sur mon compte, et ils me font accueil.

On a appris de plus que Puységur avoit vécu à Paris avec la Champagnolo, qu'il a mangé une partie de son bien avec elle, et qu'il a logé à Paris dans un hôtel garni,

(1) Sur ce personnage, voir t. I, p. 154.

(2) Malgré toutes ces appréciations peu flatteuses, le chevalier de Corberon finit par revenir promptement à une meilleure opinion sur M. de Juigné. Quelques semaines en effet après cette date, le 28 novembre 1777, alors qu'il avait à peine inauguré ses fonctions de chargé des affaires de France en Russie, il écrivit au comte de Vergennes : « On regrette beaucoup ici le marquis de Juigné. Sa douceur et sa droiture lui avoient attiré des amis de la part de tous les gens honnêtes, et ce suffrage précieux étoit dû à ses qualités. » (Archives du ministère des affaires étrangères, A. E., *Russie*, vol. 100, fol. 415.)

ne voyant point ses parens. Ceci nous est revenu par un domestique, qui l'a quitté à Paris pour revenir à Pétersbourg avec M. de Chouvalof (1), l'ancien favori d'Élisabeth, qui a repris à la Cour le plus grand crédit depuis son arrivée. Tu imagines bien que cela se répandra dans la ville et que le protégé du marquis de Juigné n'y sera pas dans une bonne odeur, d'après cette liaison avec une femme si décriée ici, et pour laquelle M. de Juigné a, dit-il, renvoyé Saint-Paul.

On a joué ces jours-cy chez l'Impératrice, à l'Ermitage, une ancienne pièce qui a pour titre : *Le Médecin par occasion*. On y parle de femmes amoureuses ; il y a un endroit où l'auteur dit : « Qu'une femme à trente ans soit amoureuse, passe, mais à soixante !... Cela n'est pas tolérable. » Au même instant, l'Impératrice s'est levée en disant : « Cette pièce est sotte, ennuyeuse. » Brochard, qui étoit l'acteur qui débita ce passage, fut très sot; la pièce fut interrompue, et le spectacle cessa par la retraite de la souveraine. Cela peut te faire voir, mon ami, combien cette grande Impératrice est subjuguée par ses goûts, car je ne puis donner le nom de passions à toutes les révolutions de sa ruelle (2).

(1) Ivan Ivanovitch Chouvalof. Voir t. I, p. 186.

(2) La suite du *Journal*, jusqu'au mois de janvier 1779, n'a pas été rédigée. Il y a donc une lacune de quatorze mois, qui ne peut s'expliquer que par les nombreuses occupations politiques et mondaines, officielles ou non, du chevalier de Corberon. Le marquis de Juigné était en effet parti de Pétersbourg le 23 novembre 1777 et avait laissé comme chargé d'affaires M. de Corberon, qu'il avait présenté en cette qualité à l'Impératrice le 10 du même mois, en prenant congé d'elle.

ANNÉE 1779

Saint-Pétersbourg, samedi, 2 janvier.
A Mlle Caroline de Behmer (1).

Depuis que votre aimable sœur, ma chère Caroline, est dans la maison du vieux Euler, je ne puis vous dire combien elle m'a prouvé la bonté et la solidité même de son caractère. Au milieu de gens ennuyeux, elle conserve sa gaîté, sa douceur, et elle semble n'éprouver aucune atteinte de l'ennui. La lecture et l'ouvrage remplissent ses momens; on la chérit comme l'enfant de la maison, et les valets l'aiment autant et plus qu'ils n'aiment leurs maîtres.

Il faut que je vous raconte, ma chère amie, la promenade que nous avons faite aujourd'hui ensemble, en traîneau. La halte a été dans une maison de paysan à l'île des Apothicaires, où nous avons soupé l'été dernier avec vous. Nous sommes partis à midi, Charlotte et moi, avec une petite Euler, dans mon traîneau, Hüttel et le bon Azéma que vous connoîtrez bientôt, j'espère, dans un autre avec le petit Georges, et un troisième qui contenoit Euler le père avec deux de ses filles. Nous avons fort

(1) Mme de Behmer et deux de ses filles étaient parties à Berlin pour régler leurs intérêts en souffrance dans le royaume de Prusse. Mlle Charlotte de Behmer était restée à Pétersbourg dans la maison des Euler, ses compatriotes.

bien dîné de la façon de Garry, et nous nous sommes promenés dans la neige à la place où il y avoit cet été une si jolie verdure. A cinq heures nous sommes partis, et nous avons été voir ce fameux marché de la forteresse, où sont toutes les provisions de viandes gelées qui viennent de l'intérieur de Pétersbourg. Cette armée de cochons gelés, de moutons, de volailles, etc., fait un coup d'œil assez surprenant, mais très propre à guérir de la gourmandise, et cependant c'est ici un spectacle, car tout est relatif dans ce monde.

Nous sommes revenus souper chez le vieux professeur Euler, et j'ai complété ainsi ma journée, ma bonne amie, en l'ayant consacrée tout entière à votre aimable sœur.

Dimanche, 3. — A mon frère.

Il y a longtemps, mon bon ami, que je ne t'ai écrit, et je reviens avec plaisir à m'entretenir avec un ami véritable.

Dans ma position, je végète souvent quand je suis parmi mes illustres confrères. Par exemple, si je te disois que ma journée s'est passée à aller le matin à la Cour, à dîner ensuite chez le ministre d'Autriche (1), où j'ai entendu des platitudes, parce qu'il est rare de rassembler dans ces dîners quelques êtres pensans; que j'ai de là été assister à un triste concert chez le résident de Hollande (2), et qu'ennuyé de mon existence et de celle des autres, je me suis sauvé chez moi, pour y être en robe de chambre au coin de mon feu! Voilà une esquisse de ma vie ordinaire; il est vrai que je la mène le moins que je peux, que je vis à ma façon autant que possible en dépit de la mode, de l'usage, de l'étiquette, et que je m'en

(1) C'était encore le comte Kaunitz.
(2) Suart.

trouve beaucoup mieux. Telle est ma maxime; elle n'est pas celle de tout le monde, je le sais, mais c'est peut-être en faire l'éloge, car le mieux dans ce monde n'est pas le plus général.

Lundi, 4. — Au même.

Par la conséquence de cette maxime, mon bon ami, dont je t'ai parlé hier, je ne me trouve réellement bien que lorsque je suis ou chez moi, ou chez mes amis, qui sont rares ici. Cependant je ne néglige point ces petits devoirs souvent puérils en eux-mêmes, mais qui, dans mon état, mènent à un but.

J'ai été par cette raison dîner ou pour dîner chez le comte Panin; il n'y étoit pas. Cela ne m'a pas dérangé, j'ai été chez un négociant françois (1) qui a beaucoup de sens, l'esprit de son métier, et qui veut quelquefois avoir celui du mien, ce qui me divertit. Je m'instruis par ses connoissances du commerce, et je ris de ses idées en politique. La mienne, qui n'est pas encore celle de tout le monde, m'engage à voir les gens qui me plaisent, ceux même que je ne devrois pas voir suivant certaines gens, et je m'en suis bien trouvé, en politique même. Le secrétaire de Prusse (2) est de ce nombre ; on a été surpris de ma liaison, j'ai laissé dire; on m'en a parlé, j'ai continué, et maintenant on ne m'en dit plus rien, et ma persévérance a fait la critique de mes juges et peut-être mon avantage. J'y ai gagné la confiance de ceux auxquels j'aurois pu devenir suspect, l'éloignement des sots et la considération des observateurs, qui ont vu le cas que je fais des formes. Ah! mon ami, le monde est un grand

(1) Cronz.
(2) Hüttel.

livre; plus on y lit et plus on y veut lire, et plus on y apprend.

Mardi, 5. — Au même.

C'est aujourd'hui le jour de Noël suivant le style russe, jour où l'on se fait un compliment ici, comme ailleurs au premier de l'an. J'ai été à la Cour, et le comte Kaunitz m'a souhaité une bonne fête; je lui ai répondu : « Mon cher comte, vous me faites trop d'honneur, vous me prenez pour un prince russe, et je ne vous fais pas un pareil compliment. » Quelques nationaux m'auront entendu : c'étoit mon intention. On n'aime ici que les gens qui ont l'air de ne se soucier de personne; on vous estime infiniment quand on vous craint.

J'ai été dîner chez Suart, résident de Hollande, dont la politique est de la nature du génie de M. Cronz. C'est un grand nouvelliste, un peu partial, un peu loup-garou, un peu borné, un peu grossier, un peu honnête, mais qui, à la faveur de tous ces un peu et d'une grande routine, n'est pas un homme indifférent. Il a d'ailleurs un grain d'originalité qui me plaît assez, et de très bon vin que j'aime beaucoup. Je vais chez lui comme au café, et cela est commode.

Je ne mets pas dans la même catégorie un secrétaire qu'il a, homme d'esprit qui a des connoissances et le désir d'en acquérir davantage. Son âge est de trente ans, sa figure assez bien; il est capitaine au service de Hollande. A toutes ces qualités, il y joint le défaut que les étrangers ont pris de nous : c'est cette philosophie de femme qui se fait une loi de nier ce qu'on ignore. Ce fâcheux abus du pyrrhonisme, dont l'excès devient si ridicule et si contraire à la véritable philosophie, c'est, en

quelque sorte, l'enfance de la raison. J'ai causé avec ce jeune homme, qui a réellement des connoissances, mais qui ne les augmentera essentiellement qu'en doutant un peu plus de celles qu'il a et beaucoup moins de celles qui existent.

Mercredi, 6. — A Charlotte.

J'ai été dîner aujourd'hui chez le comte Panin; il y avoit beaucoup de monde. Après le dîner, Nesselrode m'a dit qu'on croyoit que le roy de Prusse (1) avoit fait insinuer à la Cour de France qu'il désireroit que M. de Breteuil (2) ne fût pas nommé médiateur dans l'affaire d'Allemagne (3), et que cette difficulté tenoit à la conduite de cet ambassadeur à la Haye, vis-à-vis la femme du Stathouder (4), qui est princesse de Prusse.

J'ai eu une conférence avec le comte Panin, qui m'a dit que M. Repnin avoit eu déjà un entretien préliminaire avec le roy de Prusse, qui est affligé de la goutte, mais qu'il ne s'étoit rien décidé. J'ai voulu parler de l'Angleterre et des vaisseaux qu'elle a pris, l'un à la Russie, l'autre au Danemark (5); mais il a éludé, et je

(1) Frédéric II.

(2) Le baron de Breteuil était alors ambassadeur extraordinaire à Vienne, où on l'avait envoyé pour la conclusion de la paix de Teschen.

(3) Ce serait plutôt l'affaire de Bavière qu'il faudrait dire. Il s'agissait, en effet, du conflit élevé entre la maison d'Autriche et le roi de Prusse au sujet de la succession de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph, mort le 30 décembre 1777. La guerre était commencée en Bohême, quand les Cours de Russie et de France s'entendirent pour offrir leur médiation. Elles réussirent à ramener la paix, qui fut signée à Teschen, le 13 mai 1779. Malgré les efforts de Frédéric II, ce fut le baron de Breteuil qui représenta la France; le prince Repnine fut le délégué de Catherine II. (Cf. l'introduction au tome Ier de cet ouvrage.)

(4) Le stathouder était alors Guillaume V, prince de Nassau-Dietz et Dillembourg (1748-1806), marié, depuis le 4 octobre 1767, à Frédérique-Sophie-Guillelmine de Prusse. Il renonça au stathoudérat le 23 mai 1802.

(5) Le chevalier de Corberon réussit à profiter de ces violences de l'ami-

me suis réservé pour une autre fois. Je n'ai pu avoir de réponse pour Constantinople (1).

Une heure après être rentré chez moi, on m'a annoncé un courrier extraordinaire de Vienne, qui m'a fait grand plaisir. Les affaires ne s'endorment point, comme tu vois, ma chère amie.

Jeudi, 7. — A mon frère.

L'arrivée d'un courrier extraordinaire de Vienne, mon bon ami, vient d'augmenter mes occupations (2). M. de Breteuil, en me l'envoyant, m'a chargé, ainsi que M. de Vergennes, de présenter ici de la part du Roy un plan d'accommodement entre les puissances de l'Allemagne. Cette commission est bien agréable, comme tu peux le penser. Il y avoit aussi des paquets de Breslau du prince Repnin au comte Panin, que je lui ai envoyés dès hier, aussitôt l'arrivée de mon courrier. Ce courrier est un chasseur du baron, qui s'appelle Michel et qui a fait une grande diligence pour la saison. Il est parti de Vienne le 23 décembre, est arrivé le 26 à Breslau, en est reparti le 27 et est arrivé hier 6.

rauté anglaise pendant la guerre d'Amérique, et prépara d'une façon détournée la déclaration de la fameuse *neutralité armée*.

(1) Depuis le traité de Koutchouk-Kaïnardji (21 juillet 1774), qui avait déclaré indépendants les Tartares de Crimée, Kouban, Boudjak, Iédissan, etc., la Crimée était le théâtre d'une lutte plus ou moins ouverte entre les Russes et les Turcs, au sujet de l'investiture du khanat. Actuellement, les diplomates des deux pays étaient en conférence, pour apaiser le conflit qui devenait menaçant et rédiger la convention explicative d'Aïn-Ali-Qâvâq. C'est encore à la France que l'on dut cette solution pacifique. (Cf. l'introduction au tome Ier.)

(2) Tout ce qui avait rapport aux affaires de la médiation franco-russe entre la Prusse et l'Autriche était adressé directement de Vienne et de Breslau au chevalier de Corberon par le baron de Breteuil et le comte de Pons. (Voir la dépêche du comte de Vergennes à Corberon, du 14 janvier 1779 : Archives du ministère des affaires étrangères, A. E., *Russie*, vol. 102, fol. 19.)

J'ai écrit au comte Panin, en lui envoyant ses paquets, mais on n'a trouvé ni le ministre, ni aucun secrétaire. Il a fallu y revenir à minuit, et l'on m'a fait dire que le comte seroit visible aujourd'hui à onze heures du matin. J'y ai couru bien vite, et j'ai trouvé le papa dans sa robe de chambre, qui m'a reçu avec toutes sortes d'honnêtetés. J'avois mes bucoliques en poche, mais j'ai commencé à en causer avec lui et à le sonder sur les dépêches qu'il avoit reçues du comte Repnin. Il m'a répondu qu'il le renvoyoit à moi et qu'il n'en avoit reçu qu'une carte, sur laquelle étoit marqué l'alignement de la démarcation (1). Je lui ai lu alors ma dépêche de M. de Vergennes, et le plan en question pour la pacification. Il m'a paru enchanté de la manière noble et délicate dont cette affaire étoit menée. Nous avons examiné la carte, et le comte Panin m'a confié que le roy de Prusse avoit montré au prince Repnin le désir que cette démarcation regardât une autre partie, plus au nord que celle proposée, qui est à l'orient et comprise entre le Danube, la Saltza et l'Inn; mais il m'a dit qu'il falloit tenir la main à cette dernière proposition, et que, dès que la France l'avoit faite, il falloit qu'on s'y tînt. Il m'a demandé, avec le plan que je lui ai remis, ma dépêche de M. de Vergennes, me promettant de ne la faire lire qu'à l'Impératrice. Quoique notre usage dans ces sortes de cas soit de donner une note, comme le comte s'habilloit pour aller sur-le-champ chez l'Impératrice, je n'ai pas cru devoir faire la moindre difficulté et je la lui ai remise. Cette confiance me fera un mérite. Je n'ai pas manqué d'observer au comte Panin qu'il m'étoit recommandé le concert le plus étroit avec M. de Kaunitz (2),

(1) Des districts que l'Autriche acquérait sur le Danube, l'Inn et la Salza, de la succession de l'électeur de Bavière.

(2) Comme représentant d'une nation alliée à la France.

mais que j'avois mitigé, autant que je l'avois pu, cette confiance, par égard pour la discrétion qu'il m'avoit recommandée. C'est ainsi que s'est terminée cette conférence, avec beaucoup de grâces de la part du comte Panin et de satisfaction pour moi. J'ai été chez le comte Kaunitz, que j'ai trouvé à sa toilette; nous avons eu un petit entretien particulier, dans lequel il m'a paru content de la tournure que prennent les choses, quoiqu'elles ne soient pas cependant selon le système de son père, car on laisse au roy de Prusse la liberté de réunir à la primogéniture les margraviats de Franconie.

Il y a eu bal à la Cour le soir. J'y ai été, et j'ai appris que l'Impératrice avoit approuvé le plan proposé (1); ainsi tout ira bien. Simolin m'a parlé de l'histoire des Turcs,

(1) Il est curieux et intéressant de faire le rapprochement de cette partie du *Journal* avec les dépêches officielles que le chevalier de Corberon expédiait à sa Cour à la même époque. Ainsi, voici un extrait du rapport qu'il adressa au comte de Vergennes, à la date du 15 janvier 1779 : « Votre courrier est arrivé ici le 6 au soir, chargé de la lettre n° 30 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 décembre, d'une de M. le baron de Breteuil, à laquelle étoit joint le projet de pacification en trois pièces ayant pour titre : Plan de pacification pour l'Allemagne, projet d'un traité entre l'Impératrice-Reine et le roy de Prusse, projet d'arrangement entre l'Impératrice-Reine et l'Électeur Palatin. Dès le lendemain matin, je vis M. Panin, à qui j'avois envoyé la veille des dépêches de M. le prince Repnin, sur lesquelles je le sondai d'abord avant d'entrer en matière. Le ministre me dit qu'il n'avoit reçu qu'une carte de démarcation et que le prince Repnin le renvoyoit à moi; je lui lus alors les trois pièces en question et ma dépêche n° 30. Cette lecture produisit l'effet que j'en osois attendre. M. Panin me dit les choses les plus honnêtes et les plus satisfaisantes sur la manière noble et délicate dont le Roy avoit envisagé cette affaire, et la clarté avec laquelle cet arrangement étoit présenté. Nous examinâmes ensemble la carte où étoit marqué le terrain compris entre le Danube, l'Inn et la Saltza, et M. Panin me confia à cette occasion que le roy de Prusse, dans un entretien avec le prince Repnin, avoit fait entendre qu'il désiroit que la cession faite à l'Empereur d'une part de la Bavière fût plus au nord que celle dont il est question. Ce ministre ajouta : « Il faut tenir la main à celle que la Cour de France a proposée et nous « aurons égard à son opinion. » J'ai su le soir à la Cour que l'Impératrice avoit été très satisfaite de cet arrangement, et j'espérois, Monsieur le comte, avoir une prompte réponse; j'ai vu depuis M. Panin, qui m'a dit ne pouvoir me la donner avant l'arrivée d'un courrier de M. le prince Repnin, et on l'attend encore. Ces retards sont désespérans. » (Archives du Ministère des affaires étrangères, A. E., *Russie*, vol. 102, fol. 23.)

et il m'a fait entendre que l'on ne seroit pas difficile sur la cession du territoire d'Otchakof. J'ai été surpris ou j'aurois dû l'être d'entendre parler d'une chose dont on m'avoit recommandé le plus grand mystère; mais telle est la discrétion de ce pays-cy, et je la connois!

Samedi, 9. — Au même.

Je voulois dîner aujourd'hui chez le comte Panin, mais il a été avec le grand-duc à Kaminiostrof. J'ai reçu à midi la visite du comte de Solms, qui est venu me parler de ses affaires. Nous en avons causé pendant une demi-heure; il auroit désiré que je lui dise ce dont il étoit question, mais j'ai éludé, et j'aime mieux qu'il le sache par le comte Panin que par moi-même.

Dimanche, 10. — A Charlotte.

Il n'y a pas eu de Cour aujourd'hui, et cela m'a fait plaisir. J'ai été dîner chez le comte Czernichef, qui m'a fait l'accueil le plus gracieux. Il m'a dit que l'affaire de la veuve Lefort étoit finie et que je recevrois l'argent si je voulois, ce que j'ai accepté. Il m'a demandé si le marquis de Juigné reviendroit au printemps. « Vous ne devez pas le souhaiter, ajouta-t-il. — Je dois trop à M. de Juigné, lui répondis-je, pour ne pas souhaiter ce qu'il désire. — Oh! bien, me dit le comte, je le souhaite pour vous, et il est bien flatteur à votre âge d'avoir un début aussi agréable. » La comtesse me fait toujours un visage aussi froid, mais je m'en console : j'y gagne son silence.

Lundi, 11. — A mon frère.

Voilà ce que c'est que d'être utile aux gens, mon ami,

on vous choie, on vous caresse, on vous cultive. Il en est du train des affaires comme de celui du monde. Depuis les affaires d'Allemagne et l'influence que nous y avons, cela rejaillit sur moi. Le comte de Solms est venu me voir samedi; le comte Kaunitz est venu ce matin causer avec moi sur ce qui le concerne. Il espère que les choses s'accommoderont, et il n'a pas tort. Je ne t'ai rien dit, mon très cher, sur ce ministre; il faut que je t'en fasse le portrait.

Le comte Kaunitz, jeune, riche, fils du premier ministre de Vienne, n'oublie pas qu'il a cet avantage. La morgue autrichienne, qui n'iroit pas avec son extérieur jeune, sa taille petite et son air de vivacité, prend chez lui une autre forme. Il voudroit être un aimable grand seigneur, et il n'a ni l'esprit léger de l'un, ni la représentation de l'autre. Une maison bien montée, de la dépense, des politesses extérieures ont prévenu ici en sa faveur des gens qu'on éblouit facilement avec un peu de clinquant et quelques manières. Il a pris beaucoup d'abord, cela devoit être; il a voulu ensuite continuer ce rôle de légèreté aimable, et il y a peu réussi. Les ministres l'ont trouvé léger, les femmes russes auroient désiré quelque chose de plus dans sa galanterie, et les rieurs n'ont pas été pour lui. Les affaires sont venues ensuite; Kaunitz y a mis la tournure aigre, petite et haute de son père. Il a été connu alors moins avantageusement. On a remarqué des hauts et des bas dans sa tournure, peu d'aplomb et surtout pas de ce froid digne et suivi qui convient à notre état. Voilà, mon ami, l'homme à qui j'ai affaire maintenant, entouré, d'ailleurs, d'une secrétairerie médiocre et d'un nommé Carti, espèce de bouffon italien dont le mérite est de faire des vers orduriers. Tu sens que pour manier cet homme, je parle de Kaunitz, et conserver sur

lui la supériorité des affaires, il a fallu emprunter un peu de ce ton léger et m'en servir pour le conduire par lui-même à mon but.

J'ai été dîner chez le comte Panin; je désirois avoir une réponse pour mon courrier, je n'ai pu l'avoir. Il veut attendre des nouvelles de Repnin, et ces nouvelles n'arrivent point (1).

Mardi, 12. — Au même.

Le jour de l'an, mon ami, est partout aussi insipide qu'ici. Beaucoup de visites ou de cartes jetées à droite et à gauche sont les frais que l'on fait à cette époque.

Il y a eu Cour, et grande Cour, comme tu te l'imagines, et puis c'est tout. J'ai vu le dessert qu'on a servi à l'Impératrice, qui est fort beau : c'est un plateau où étoient représentées les ruines de Palmyre, en biscuit de porcelaine. Cela est fort bien exécuté. Il y a eu le soir un grand avancement dans le militaire et la marine, et les promus ont baisé à genoux la main de la souveraine, forme orientale qui me déplaît et m'offusque toujours.

Je suis revenu dîner chez moi, où j'ai trouvé Bonafons (2), avec qui j'ai fait une tournée de visites. Ce Bonafons est un pauvre diable françois, malheureux, honnête et misanthrope, devenu tel par les circonstances. Ce composé bizarre de bonnes qualités foncières et de défauts extérieurs, comme la méfiance, la roideur, a beaucoup d'ennemis ou plutôt des critiques et un petit nombre d'amis, desquels je suis. Nous avons causé ensemble pendant ma tournée de visites; il m'a appris une particularité

(1) Voir l'extrait de la dépêche du 15 janvier 1779 citée ci-dessus, p. 200, note 1.

(2) D'abord souffleur au théâtre, ce Bonafons devint ensuite directeur des études au Monastère.

du grand-duc qui m'a surpris, je ne sais pourquoi. Tu sais ce que je pense, mon ami, sur ce prince foible et sans caractère. Il a, dit-on, un penchant à jouer sur le mot, qui est particulier. Il y a quelque temps qu'il demandoit à Bonafons, qui est souffleur, pourquoi il se mettoit à telle place. « Pour souffler, lui répondit Bonafons. — Ah! pour souffleter », reprit le grand-duc!... Il a un bibliothécaire qui s'appelle la Fermière, et qu'il nomme la fière m..., etc. Voilà, mon ami, le successeur au trône des Césars russes! Sa digne épouse, qui est grande et belle, je ne dis pas jolie, a le privilège de ces belles figures : elle est bête. De plus on la dit vilaine, et l'on assure qu'ayant trouvé des souliers à la mort de la feue grande-duchesse, elle s'en est servie après y avoir fait remettre des talons. Cette platitude est telle qu'il est permis de n'y pas croire.

Jeudi, 14. — A Charlotte.

Le baron de Nolkem est venu me voir ce matin et m'a prié à dîner chez lui. Je n'ai pu lui refuser, n'en ayant toutefois nulle envie. J'ai vu chez lui le comte de Gyldenstolpe, grand-chambellan de la reine de Suède, qui a la figure d'un galant homme, de ces figures qui font l'éloge de ceux qui les portent.

J'ai fait ensuite quelques visites, et j'ai entendu chez Raimbert de grandes plaintes contre le consul, qui conseille, dit-on, la Chaussée dans une affaire où le don Normandez va faire des bêtises. J'ai conté à la Billot, qui m'en a parlé, que je ne conseillois pas au Castillan de compromettre le consul et qu'il me retrouveroit, ce qui ne manquera pas d'arriver si l'affaire se pousse; mais le Castillan n'osera pas, s'il apprend que je m'en mêle.

Vendredi, 15. — A mon frère.

J'ai été chez le comte Panin, à qui je voulois parler. J'y suis arrivé à trois heures et demie, et j'ai attendu qu'il sortît de la table pour le voir. Je lui ai demandé une conférence, dans laquelle je lui ai demandé une réponse (1). Il me dit qu'il avoit reçu une réponse de Breslau (2) par un courrier que je savois être arrivé la veille, et que le roy de Prusse demandoit qu'on fît quelques changemens aux propositions de la Cour de France, qu'au surplus j'aurois bientôt ma réponse. Je lui parlai de quelques affaires particulières, et entre autres d'une lettre que j'avois reçue d'un nommé d'Angely, homme suspect. Je fis remarquer à M. Panin que je n'avois eu affaire à cet homme que relativement à une dette d'un négociant anglois, Velden, vis-à-vis de lui. Le comte me dit que cet homme effectivement s'étoit mal conduit vis-à-vis du gouvernement; et comme je lui dis que c'étoit la raison pour laquelle je lui en parlois, mon principe étant d'agir avec droiture et confiance, il me répondit obligeamment que je ne m'en repentirois pas et qu'il me demandoit la continuation de cette confiance. Alors il me dit que ce d'Angely avoit été envoyé ici comme espion par le prince de Rohan (3), alors ambassadeur de France à Vienne, et qu'on avoit trouvé dans ses papiers des mémoires sur le pays qu'on ne lui avoit pas rendus, qu'il les avoit redemandés et qu'on ne les lui donneroit point.

(1) Toujours au sujet de l'accommodement entre l'Autriche et la Prusse.

(2) C'est-à-dire du prince Repnine. Voir à ce sujet la suite de la dépêche du 15 janvier 1779.

(3) Louis-René-Édouard, prince de Rohan (1734-1803). Il avait été envoyé, vers la fin de 1771, à Vienne, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire; il y déploya un faste extraordinaire et revint en France en l'année 1774. Il fut nommé cardinal en 1778 et devait être compromis quelques années plus tard dans la malheureuse affaire du collier.

Samedi, 20 mars. — Au même.

Le 19 février, mon bon ami, j'ai été invité seul des chargés d'affaires à une fête du prince Potemkin, qu'il a donnée dans l'orangerie de sa maison de la Perspective, qui étoit décorée en jardin d'une manière agréable. Devant ou en face de la porte d'entrée étoit un petit temple consacré à l'Amitié, avec la statue de la déesse qui tenoit le buste de l'Impératrice. Les petits appartemens particuliers sont charmans ; il y en a un tout décoré en laque fine du Japon et tout à la chinoise. Un autre cabinet, où a soupé l'Impératrice, étoit meublé en pékin peint fort beau, et arrangé de manière que cela ressembloit à une tente. Un petit divan régnoit autour du cabinet, qui peut tenir tout au plus cinq ou six personnes. J'y ai remarqué un lustre de cristal fort beau, fabriqué à la manufacture du prince Potemkin. Un autre petit cabinet est meublé d'un sopha pour deux personnes, d'étoffe riche brodée par l'Impératrice elle-même.

Cette fête a été aussi jolie que cela pouvoit être, lorsque l'étiquette s'en mêle. Les ministres n'ont pas soupé avec Sa Majesté Impériale, hormis le comte Kaunitz, qui a montré tant d'humeur de n'être pas invité, qu'il a été amené au milieu par le grand-écuyer. Cet enfantillage m'a paru d'autant plus ridicule, qu'il n'avoit pas plus à prétendre que les autres. Mais ce qui m'a diverti, ç'a été la conduite du comte de Solms, ministre de Prusse, qui, voyant Kaunitz se laisser conduire à la table de l'Impératrice, a été se placer à une table au dehors de la grande salle, qui contenoit deux grandes tables pour les femmes et les hommes de la Cour, et il s'est mis à manger avec plusieurs officiers et autres. Ce contraste, où est entré

un peu de politique, m'a diverti; j'ai suivi son exemple et j'ai soupé à la volée, comme on fait dans ces sortes d'occasions.

Il est malheureux que les politiques aient toujours des misères, et qu'ils les couvrent d'un sérieux important qui leur donne plus de ridicule encore. Ce jour-là on avoit, par une négligence assez singulière, oublié d'inviter le comte de Gyldenstolpe, Suédois qui est venu ici annoncer l'accouchement de la reine de Suède (1). Le baron de Nolkem, ministre de Suède, qui étoit invité, craignant ou ne voulant pas refuser, écrivit au prince Potemkin en lui mandant qu'on avoit oublié M. de Gyldenstolpe, et le prince envoya simplement des billets. Gyldenstolpe, qui ne se crut pas assez invité, n'y alla pas, et le baron fut assez embarrassé de sa figure au bal. A sa place, je n'aurois pas demandé de billet et je me serois fait excuser. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué que Nolkem est incertain dans ses démarches : une petite hauteur jointe à de la foiblesse, telle est la tournure de son caractère et du souverain dont il est le ministre. Tu auras sans doute entendu parler de la scène qu'il y a eu en Suède, à propos de la femme du ministre de l'Empereur, qui refusa de baiser la main de la Reine, refus qui tient à l'étiquette de la Cour et qui a eu lieu vis-à-vis de l'Impératrice, même de la part des femmes de France et d'Espagne, ce qui les a empêchées d'aller à la Cour, mais non pas au spectacle de la Cour, où même on leur a donné des loges (2). Le grand Gustave s'est trouvé si offensé du refus de la femme du ministre de l'Empereur que, dans une redoute

(1) La reine de Suède, Sophie-Madeleine de Danemark, mariée en 1766 à Gustave III, avait donné le jour, le 1er novembre 1778, au prince royal, qui succéda à son père sous le nom de Gustave-Adolphe IV.

(2) C'est cette question d'étiquette qu'on discuta pendant douze ans entre la Cour française et Catherine II.

où il étoit, mais où l'on payoit, il l'a fait sortir. Cette petite platitude n'aura pas été approuvée à Vienne; l'on dit que le ministre a demandé son rappel, et il a bien fait. On veut excuser le Roy, en disant que cette femme avoit prétendu qu'elle ne baiseroit pas la main de la Reine comme comtesse de l'Empire; mais ce propos est-il vrai et mérite-t-il créance? Beaucoup moins, je crois, que la petite vanité du monarque suédois, qui tâche de faire le géant.

Lundi, 22. — Au même.

J'ai beau déclamer contre ce pays-cy, mon cher frère, j'ai beau ne pas l'aimer, je ne saurois m'y déplaire, car il m'aura été avantageux en beaucoup de choses. J'y ai trouvé quelques amis parmi les étrangers, une amie tendre et douce, et j'y jouis de quelque considération. Les affaires que j'ai eu à traiter, peut-être le soin que j'y ai mis et la conduite que je me suis appliqué d'y tenir, tout cela a fort bien fait pour moi, et mon séjour n'aura pas été infructueux.

Je ne te répéterai pas ici ce que je t'ai dit vingt fois, je n'ajouterai que le résultat de mon observation, et tu jugeras s'il est d'accord avec mes principes.

Dans le commencement que j'ai vécu ici, je me suis répandu dans toutes les sociétés et je n'ai pas eu à m'en plaindre en général. La tournure françoise et ce grain de coquetterie qu'elle entraîne avec elle, dont le but est de plaire, ne vous donnent souvent que la réputation d'homme aimable; on me l'a accordée, mais cela ne me suffisoit pas. J'ai changé de système, je me suis plus renfermé en moi-même et dans quelques cercles, après avoir couru le grand monde; j'ai soutenu le caractère de franchise et de fermeté que j'avois annoncé, et j'ai fait suc-

céder l'estime à cette première impression légère. On a cessé de me croire foible, et en me faisant un peu valoir, on a véritablement cru que je valois davantage. Tout est charlatanisme dans ce monde; cependant le meilleur est le plus simple, le plus suivi, le plus coulant. Cette manière m'a concilié ici les gens les plus intéressans, comme Panin, Potemkin, Ivan Czernichef et les deux ministres étrangers Solms et Harris (1). Il me traitent tous avec amitié et distinction, et ma conduite, disent-ils, est généralement approuvée, même de l'Impératrice, qui a pris de moi une opinion qu'on prétend être très avantageuse. Plusieurs gens croient que je resterai ici, et le comte Czernichef, chez qui j'ai dîné aujourd'hui, m'a dit qu'il désiroit que je remplaçasse M. de Juigné. Toutes ces belles protestations aboutiront-elles à quelque chose? C'est ce qu'il faut voir.

Le ministre d'Angleterre vient de recevoir l'ordre du Bain des mains de l'Impératrice, à qui le roy d'Angleterre a écrit. C'est un usage reçu, et Sa Majesté Impériale donne au nouveau chevalier à cette occasion une épée garnie de brillans de la valeur de quinze cens roubles.

J'ai dîné aujourd'hui chez le comte Ivan Czernichef, qui m'a fait tout l'accueil possible. Je lui ai parlé du bruit qui court en ville d'une permission accordée aux Anglois de construire des navires de guerre à Arkangel, avec ce fameux bois qui s'appelle *listwinno*. Il m'a assuré que non, qu'on avoit confondu la permission que quelques particuliers ont demandée pour des bâtimens de pierriers, et il m'a donné sa parole, que je ne demandois pas, qu'il n'étoit pas question d'autres bâtimens, pas même

(1) Il faut dire aussi que Harris et Corberon ne s'étaient pas encore trouvés sérieusement en rivalité.

d'armateurs. Malheureusement, nous autres politiques, nous ne croyons pas facilement aux paroles!

Le marquis de la Valle a pris congé aujourd'hui de l'Impératrice. Ce jeune homme, au service du Piémont, m'a été adressé par le baron de Breteuil. Son séjour ici n'a pas été long, et il n'y a rien d'assez saillant dans toute sa personne pour qu'il soit remarqué.

Il y a ici un homme malheureux et blâmé, qui ne mérite ni l'opinion qu'on a de lui, ni l'infortune dans laquelle il est. Cet homme s'appelle Courant; c'est un Neuchâtelois, et il n'est pas ici dans un pays qui puisse lui faire oublier le sien.

Des circonstances ayant amené cet homme en Russie, pour y chercher un sort convenable à son activité et à quelques talens qu'il a pour le dessin, ainsi qu'à une industrie mécanique pour mille choses en général, il ne réussit pas faute de patience et de souplesse. En 1776, il fit la connoissance d'un certain Champagnolo, qui lui proposa d'entrer dans une entreprise où il y avoit quarante mille roubles à gagner avec le grade de lieutenant-colonel en Pologne; mais on exigeoit qu'il s'engageât avant de savoir ce dont il s'agissoit, et on lui dit de plus qu'il devoit se garder de la Pologne et de la Prusse, comme des gens qui tenoient à ces deux pays. Cette clause l'étonna. Il réfléchissoit à cette proposition, lorsque Hüttel lui fit avouer confidentiellement le sujet de ses réflexions. Il crut, comme compatriote, devoir lui dire la proposition vague qu'on lui avoit faite. Huttel en fit part au comte de Solms, et celui-ci au comte Panin, qui voulut voir et causer avec Courant. On lui conseilla, on lui ordonna en quelque sorte d'accepter les propositions de Champagnolo, afin de découvrir les vrais projets. Champagnolo se laissa aller; il dit que c'étoit un projet du grand-général

de Pologne, qui, voulant faire une confédération pour détrôner le Roy, l'avoit mis dans le complot, qu'il s'agissoit en même temps de se procurer des moyens de nuire à la Russie. Il falloit pour cela deux choses, faire de faux billets de banque et brûler Cronstadt; et pour lui montrer la facilité du second, il le mena avec lui à Cronstadt, et ils entrèrent tous deux dans un vaisseau de guerre. Courant ayant fait son rapport au comte Panin par lettres qu'il adressa à Hüttel, car il ne sut toutes ces choses de Champagnolo qu'en route, le ministre lui fit écrire qu'il l'exhortoit instamment de suivre le projet, et que quant à la récompense il n'y perdroit rien d'après ce que Champagnolo lui avoit fait offrir. Courant fut donc le dépositaire des dessins en question, il fit faire lui-même la machine pour imiter les billets de banque, qui le furent à un point étonnant; on imprima pour la somme de deux cent cinquante mille billets de banque, et quand il furent faits, au lieu de les envoyer ici à la femme de Champagnolo, il y substitua des gazettes, et fit transporter à Hambourg les billets à M. Grow, résident de Russie. Il fut obligé encore d'amener Champagnolo à Varsovie, où Stackelberg le fit arrêter et conduire à Pétersbourg, où il fut mis à la forteresse et probablement condamné à mort, quoiqu'on ait dit qu'il s'étoit tué en se coupant la gorge par désespoir (1). Courant, de retour ici, n'eut pas la récompense promise; on lui fit entendre que l'Impératrice désiroit qu'il s'en allât à cause des complices de Champagnolo, et il eut pour ses frais mille ducats, en attendant le reste. Le pauvre diable est parti pour Neuchâtel; il est revenu au mois d'octobre dernier, pour solliciter sans succès une récompense si bien acquise et qu'il aura de la peine à

(1) Sur cette affaire de faux billets de banque, voir ci-dessus, p. 41.

obtenir, tant il est dangereux de servir les souverains! Ce trait ne fait honneur ni à la justice de l'Impératrice, ni à la politique de son ministre.

Avant de finir cette lettre, je ne veux pas oublier de te dire que j'ai été voir une manufacture d'armes et d'ouvrages d'acier à Fusterberg, éloignée de vingt-sept verstes de Pétersbourg. C'est un Euler qui est à la tête de cette fabrique, où l'on ne travaille pas solidement; elle pourroit devenir bonne et utile, si elle étoit bien conduite.

P. S. Le grand-général de Pologne, dont je t'ai parlé dans l'histoire de Courant, s'appelle Branicki (1); c'est un crâne sans esprit ni talent.

Lundi, 9 avril. — A mon frère.

Je viens de recevoir, mon ami, de bonnes nouvelles de Constantinople. La convention pour la paix avec la Russie a été signée (2), et tu penses bien quelle joie cela doit faire ici. Je suis trop heureux que de Juigné ne se dépêche pas de venir; c'est une belle occasion pour moi d'être à la tête des affaires. M. de Saint-Priest (3) s'est fait beaucoup d'honneur (4); il a été cependant contrecarré par M. Stackief, le ministre russe à la Porte, homme brouillon, défiant, et qui s'imagine que M. de Saint-Priest l'a desservi, en faisant de lui un portrait désavantageux (5). Il est vrai que,

(1) Sur ce personnage, voir t. I, p. 71, note 2.

(2) Convention d'Aïn-Ali-Qâvâq, qui fut signée le 21 mars 1779. On lui donna le nom de « Convention explicative » du traité de Koutchouk-Kaïnardji.

(3) Sur ce personnage, ambassadeur de France à Constantinople, voir t. I, p. 363, note.

(4) C'est à lui, en effet, ainsi qu'au chevalier de Corberon, qu'on dut la solution pacifique du conflit, en faisant prévaloir la politique préconisée par M. de Vergennes et en servant de médiateur entre la Russie et la Turquie.

(5) Voir, au sujet de cette conduite « louche » de Stackief à Constanti-

lorsque Stackief, vint relever Repnin à Constantinople, on demanda à Saint-Priest une note sur Stackief, qui n'étoit ni pour ni contre. Repnin eut cette note et l'envoya à Stackief, qui le prit mal et depuis a eu une dent contre notre ambassadeur. Cette petite mésintelligence n'auroit pas dû nuire aux affaires; mais c'est précisément ce qui est arrivé, et au point que Saint-Priest m'engage à solliciter le rappel de Stackief, pour rendre la paix plus sûre. Je verrai à faire là-dessus ce qui sera possible, mais cela demande beaucoup de ménagemens, et surtout je ne veux pas avoir l'air d'y mettre beaucoup d'intérêt. Je verrai demain le comte Panin, et je te manderai ce que j'aurai fait.

Mardi, 20. — Au même.

Ce n'est pas tout que de prévoir en politique, il faut agir avec prudence et adresse, et tous mes confrères n'ont pas ce don, difficile à la vérité. J'ai eu ce matin la visite de Normandez, à qui j'avois envoyé la veille une lettre du ministre de Naples à Constantinople; je ne sais comment s'appelle cet homme, mais son style n'annonce pas un aigle, il s'en faut. Normandez, qui ne l'est pas plus, m'a lu cette lettre, et j'y ai vu que ce ministre, beau-père de Saint-Priest, se plaint de Stackief. Il m'a proposé d'en parler au comte Panin; je lui ai conseillé de suspendre, puisque je comptois le faire. En effet, j'ai été dîner chez le comte Panin, qui m'a dit les choses les plus honnêtes sur M. de Saint-Priest et notre ministère. Je lui ai légèrement insinué les plaintes sur Stackief, et sans me plaindre toutefois, j'en ai assez dit pour être entendu de

nople, les dépêches échangées entre le chevalier de Corberon et le comte de Vergennes depuis le 27 décembre 1778 jusqu'au 4 mars 1779. (Archives du ministère des affaires étrangères, A. E., *Russie*, vol. 101, fol. 548, vol. 102, fol. 1 à 136.)

reste. Le papa est convenu de la maladresse évidente de Stackief, et je n'ai pas insisté; mais ce sera pour une autre fois. Il ne faut pas avoir l'air de vouloir ce qu'on désire le plus en politique, et cette méthode m'a réussi.

J'ai passé de là chez le comte de Solms et lui ait dit tout ce que je n'avois pas articulé à Panin, bien sûr qu'il le lui redira, parce que c'est son ami intime aussi. Solms est convenu des torts de M. de Stackief, et il m'a exhorté à en parler fortement. Je me suis fait un mérite de ma discrétion vis-à-vis de Panin, et cela aura son effet.

Après avoir parlé d'affaires, j'ai été passer la soirée chez ma Charlotte. Elle m'a conseillé d'aller chez Visen, et je suivrai son conseil. Hüttel de son côté préviendra Alopéus (1) pour Ostermann, et je crois que je viendrai à bout de mon but.

Jeudi, 22. — Au même.

Je me suis habillé de bonne heure, pour aller chez Visen. Je suis entré sans me faire annoncer, et je l'ai trouvé en robe de chambre. Nous avons eu une longue conversation, dans laquelle, à titre de confiance (ce qui l'a flatté), je lui ai conté tous les griefs de Saint-Priest sur Stackief, et en lui faisant plus valoir le besoin qu'on avoit là d'un homme doux et liant que le désir de Saint-Priest de voir rappeller Stackief; je l'ai fait venir à mon avis. Il m'a demandé si je désirois qu'il en parlât à Panin, et j'ai répondu qu'il me feroit plaisir, puisqu'il me répugnoit de faire des plaintes et que d'ailleurs c'étoit pour leur intérêt que j'agissois. Visen m'a paru satisfait de cette ouverture; il m'a demandé des nouvelles du marquis de Juigné et

(1) Sur ce personnage, voir ci-dessus, p. 61, note.

m'a assuré qu'il ne reviendroit pas en Russie. « Vous devriez rester comme ministre, ajouta-t-il, et à votre place j'en parlerois au comte Panin, qui vous estime particulièrement et seroit charmé de vous garder. » J'ai répondu à Visen que je serois très flatté de rester ici; mais que, par délicatesse, je ne devois pas en parler, ignorant les projets de M. de Juigné. Je tiendrai bon, mon ami; il faut être honnête, et, quelques torts qu'ait eus le marquis vis-à-vis de moi, je n'en veux avoir aucun à son égard.

J'ai été ensuite chez Normandez. Je ne m'étois pas trompé sur sa politique : il a fait des sottises et me les a du moins avouées. Poussé par une démangeaison de se mêler de ce qui ne le regarde pas, il a voulu parler au comte Panin et n'en a pas été bien reçu. Voici un extrait de sa conversation d'après son écrit :

« Votre Excellence a reçu de bonnes nouvelles de Constantinople, et je lui en fais mon compliment. — Est-ce que vous le savez, monsieur? — Oui, Excellence, on m'a écrit. — Il est vrai, monsieur, que nous espérons que les choses s'arrangeront; nous devons beaucoup aux soins de M. de Saint-Priest. — Je sais, Excellence, que M. de Saint-Priest s'est donné beaucoup de peine, et il paroît même qu'il n'a pas été secondé par M. Stackief, qui au contraire... » La conversation n'a pas été plus longue, le comte Panin, sur cette dernière phrase, lui ayant tourné le dos pour parler à un autre.

Voilà, mon bon ami, en quoi la maladresse est nuisible aux affaires; ce n'est pas le tout que de faire des chiffres, il faut avoir des yeux en parlant comme en écrivant et deviner ce qu'il faut taire, comme inspirer ce qu'on ne veut pas dire. Cette bévue m'a fait de la peine; j'ai craint que Panin ne prît de l'humeur. Il a fallu promptement y remédier. Alopéus avoit été chez moi le matin lorsque

j'étois sorti, et il m'avoit fait dire que si je voulois passer à cinq heures, je le trouverois chez lui; j'y ai couru vite. De nouveau j'ai conté mon histoire, et cette confidence a eu un plein succès. Alopéus m'a promis d'en parler, et je me suis retiré. Pour y mettre toute la sauce, surtout vis-à-vis d'Ostermann, j'ai écrit le soir à Alopéus une lettre ostensible, par laquelle je le priois de me présenter au vice-chancelier, que je ne prétendois faire aucune plainte, mais que je lui devois cette preuve de confiance, tant à son caractère qu'à son équité et au bien de la chose. Cette tournure, mon ami, les a enchantés, et je suis presque sûr de mon affaire.

Vendredi, 23. — Au même.

Quand on calcule tout seul, dit le proverbe, il faut calculer ou compter deux fois. Je suis arrivé chez le comte Panin, mon plan fait de lui parler en détail de ce dont il devoit être prévenu par Visen, et précisément Visen, que je trouve en entrant, me dit qu'il n'avoit pu parler au comte Panin de Stackief, comme c'étoit son dessein, et qu'il me conseilloit de n'en pas parler. Je fus un peu surpris, mais soupçonnant qu'il y avoit du commérage là dedans, je lui répondis que d'après son propre conseil, mon intention étoit de m'ouvrir au comte Panin. Il insista pour le contraire, et ne voulant pas montrer de partialité, je lui promis de suspendre, ce que je fis. Le comte Panin me parla même des affaires de Constantinople, et je me tus sur Stackief, ne manquant pas après de m'en faire un mérite auprès de Visen, à qui je répétai que je lui avois tenu parole. J'allai cependant chez Solms, pour découvrir quelque chose. Il me demanda tout de suite si j'étois content de ma conférence, croyant que j'en avois eu une :

je lui dis qu'on m'en avoit empêché et que je ne l'avois pas eue de peur de chiffonner le comte Panin, que d'ailleurs c'étoit leur affaire et non la mienne. Solms m'engagea de nouveau à parler, et je lui promis que, si j'en trouvois l'occasion, je la saisirois. J'espère que je la ferai naître, malgré Visen, qui, m'a-t-on dit, est ami de Stackief.

Samedi, 24. — Au même.

J'ai heureusement trouvé le moyen, mon ami, d'intéresser plusieurs personnes à mon affaire, de manière qu'elle paroît être plutôt la leur que la mienne. Huttel est venu ce matin chez moi, et il m'a dit qu'Alopéus étoit fâché que je n'eusse pas parlé au comte Panin, qu'Osterman étoit prévenu et qu'il avoit été hier chez Panin à cause de cela, qu'il désiroit que j'en parlasse du moins à Ostermann. J'ai pris alors mon parti d'envoyer lui demander à dîner. J'y ai été, et après le café, j'ai eu une conférence avec ce ministre, dans laquelle je lui ai rendu compte de tout et de la discrétion que j'avois cru devoir y mettre. Le vice-chancelier m'a demandé s'il pouvoit en parler de ma part; je l'en ai laissé le maître, et ma conversation s'est terminée fort heureusement. C'est d'après cela que j'ai écrit à Alopéus cette lettre dont je t'ai parlé plus haut, pour les affirmer dans l'idée d'impartialité que j'ai voulu montrer dans cette affaire, car le comte Ostermann me disant qu'il falloit suspendre jusqu'à la signature du traité avec les Turcs pour rappeler M. de Stackief, je lui ai répondu que mon intention et celle de M. de Saint-Priest n'étoit pas d'attirer un désagrément à M. de Stackief, mais de veiller à prévenir tout sujet d'aigreur à la Cour ottomane.

Mercredi, 28. — Au même.

Ce matin, j'ai été surpris de voir arriver Kaunitz chez moi; car il faut te dire que les affaires lui ont donné un peu d'humeur, et surtout cette paix de Constantinople, à laquelle ne s'attendoit pas la Cour de Vienne dans les circonstances présentes (1). Ces mêmes circonstances m'ont nécessité à garder une certaine réserve vis-à-vis le comte Kaunitz, et comme je ne voulois pas qu'il s'en formalisât, j'ai tâché de lui montrer de la confiance en d'autres choses (2), ce qui m'a bien servi. C'étoit la raison sans doute de sa visite. Nous avons parlé des affaires d'Allemagne, et il m'a avoué qu'il ne croyoit plus à la paix, lorsqu'on m'a annoncé, de la part du comte Panin, M. Strakof, son secrétaire intime, conseiller de Cour. Kaunitz est sorti, et Strakof est entré pour s'informer de ma santé de la part du ministre et m'apprendre qu'il avoit reçu de fort bonnes nouvelles du Congrès (3), par lesquelles on s'attendoit à recevoir incessamment la signature de la paix (4). Strakof m'a dit aussi que l'Impératrice envoyoit à M. de Saint-Priest le cordon de Saint-André avec la plaque en diamans, et une bague à sa femme de dix à douze mille roubles. Quoique j'eusse des raisons de le croire, cela m'a fait plaisir, d'autant plus que je crois y avoir contribué. Le prince Potemkin s'est informé auprès

(1) On pensait à Vienne que les embarras causés aux Russes par la Turquie les empêcheraient de s'occuper des affaires d'Allemagne avec autant d'attention.

(2) Relativement à de Thoux. (*Note du chevalier de Corberon.*) C'était Salvert de Thoux, franc-maçon et chercheur de secrets, dont M. de Corberon avait fait la connaissance à Varsovie en 1775.

(3) De Teschen en Silésie. Ce Congrès avait été ouvert le 10 mars précédent.

(4) Elle devait être signée le 13 mai de la même année.

de moi de la famille de M. de Saint-Priest, de ce à quoi conduisoit l'ambassade de Constantinople, son grade, etc. J'ai répondu qu'il était d'une bonne famille, maréchal de camp, que le poste d'ambassadeur menoit au ministère (1), au cordon bleu, et que M. de Breteuil qui l'avoit n'étoit que brigadier. Il faut savoir, mon ami, qu'il faut être lieutenant général ici pour être chevalier de Saint-André; tout se fait selon le grade. Aussi a-t-on répété mon propos pour motiver l'envoi du cordon à Saint-Priest.

J'ai été voir le comte Panin, qui m'a reçu à merveille et m'a donné une conférence, dans laquelle il est entré dans les détails des affaires du Congrès. Il m'a renouvelé ce qu'il m'avoit déjà dit de la satisfaction de l'Impératrice au sujet de l'accommodement avec la Porte; en lui parlant de la gloire de son ministère d'avoir amené deux paix aussi avantageuses et rétabli la tranquillité dans presque toute l'Europe, je voulois le faire parler sur nos affaires, et il n'a pas manqué de me dire que l'Impératrice désireroit nous rendre le même service qu'elle a reçu de notre part, et que si sa médiation pouvoit être agréable au Roy (2), on seroit simplement porteur des paroles dont nous chargerions la Russie, qui garderoit dans cette médiation le secret et l'impartialité la plus exacte.

J'avois le dessein, mon bon ami, d'envoyer Garry en courrier à Versailles, et j'avois fait demander au prince Potemkin ses commissions. Il m'avoit fait répondre par le chevalier de la Teissonnière, qu'il acceptoit avec plaisir mes offres et m'engageoit d'aller le voir à Tsarskoïe-Sielo.

(1) Témoin le comte de Vergennes, prédécesseur de M. de Saint-Priest à Constantinople, et alors ministre des affaires étrangères.

(2) Dans la guerre d'Amérique, entre les États-Unis d'Amérique, l'Espagne et la France d'une part, et l'Angleterre, d'autre part. La médiation de la Russie a bien été offerte. (Cf. l'instruction adressée, le 3 juillet 1779, par M. de Vergennes au chevalier de Corberon : A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 348.)

Je pris sur-le-champ mon parti et suis parti à sept heures du soir avec Garry. Nous sommes arrivés à dix heures, et j'ai trouvé la Teissonnière couché; cependant cela ne nous a pas empêchés de causer. Il m'a dit que le prince l'envoyoit à Constantinople, que si j'étois arrivé plus tôt j'aurois soupé avec lui, mais que je le verrois demain à son lever. Je me suis retiré à une mauvaise auberge, où j'ai couché sur un canapé.

Jeudi, 29. — Au même.

J'étois prêt dès neuf heures, et après avoir fait une promenade dans les jardins de Tsarskoïe-Sielo, qui sont jolis et à l'angloise, je me suis rendu chez le prince Potemkin. Il m'a fait entrer seul, et nous avons causé trois quarts d'heure de la manière la plus agréable. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur la France, etc. La conversation a roulé ensuite sur son pays : c'étoit mon tour d'être poli, et tu penses bien que je n'y ai pas manqué. J'ai fort appuyé sur la nécessité et l'avantage de le connoître, et cela lui a plu. J'ai saisi ce moment d'intimité pour lui dire que je cherchois une carte rare et point imprimée d'un nommé Otschérédin sur les îles nouvellement découvertes entre la Russie et l'Amérique, que je désirois envoyer au Roy; il s'est offert à la demander à l'Impératrice pour me la procurer. Enfin, après une conversation assez longue, je me suis levé pour m'en aller. Il m'a dit pourquoi je m'en allois si vite; mais je n'ai pas voulu qu'il trouvât la séance trop longue, et j'ai pris congé en lui demandant à qui je devois m'adresser pour avoir ses lettres. Il m'a répondu qu'il me les enverroit lui-même, m'a reconduit, et je m'en suis retourné fort content. Bonsoir, mon bon ami! Ce voyage fera du bruit, comme tu

peux croire; mais qu'importe? Un joueur doit saisir la balle quand elle arrive.

Samedi, 1^er^ mai. — Au même.

J'ai travaillé hier toute la journée, et cela m'a empêché de t'écrire. J'y viens avec plaisir et pour suivre le récit de ce qui me regarde. La faveur est ici comme l'opinion, prompte et sujette à révolution. Il y a quatorze ou dix-huit mois que nous n'étions pas trop bien dans ce pays-cy comme François, et la paix de Constantinople nous a mis au mieux. Il y a vingt-huit mois que j'avois défense de paroître à la Cour, et l'on dit aujourd'hui que je dois avoir le cordon de Sainte-Anne et que l'Impératrice a fait écrire d'une manière si agréable sur mon compte (1), que je serai ministre de sa main, mais je ne sais où. Je suis resté chez moi à écrire pour préparer le départ du courrier de Constantinople, qui est fixé à aujourd'hui. Il en part un autre pour Paris, lundi matin.

Dimanche, 2. — Au même.

Grand dîner aujourd'hui chez Ostermann pour la naissance de l'Impératrice; nous avons mangé pour la première fois dans sa galerie, qui est fort belle, quoiqu'un peu chargée de sculptures. C'est là que Kaunitz m'a parlé de la place de ministre, où je suis nommé, dit-il, ce que j'ignore et dont je serois peu flatté après les affaires que j'ai eues ici à traiter. Il n'y a, mon ami, que la place de Pétersbourg ou de Berlin qui me convient. Mais il faut

(1) La lettre en question (celle de Panine au prince Bariatinski, ministre de Russie en France) ne fut envoyée que le 4 juin (24 mai, selon le style russe). Sur les témoignages de satisfaction donnés par l'Impératrice au chevalier de Corberon, voir l'introduction au tome 1^er^ de cet ouvrage.

savoir ce que fait M. de Juigné ; je ne puis croire qu'il revienne, et on pense ainsi en France. Cependant il ne faut jurer de rien.

Alopéus m'a dit chez Ostermann que le rappel de Stackief étoit comme sûr.

J'ai reçu aujourd'hui des lettres, mais rien de M. de Juigné ; il y a bientôt trois mois qu'il ne m'a écrit.

Mercredi, 5. — Au même.

Garry est parti aujourd'hui à trois heures et demie de l'après-midi, chargé d'une dépêche intéressante et dont j'attends le succès avec impatience. Il y a deux jours qu'il ne seroit plus ici sans le prince Potemkin, qui m'a arrêté pour des lettres qu'il n'a pu facilement écrire. Je lui ai recommandé la plus grande diligence, et je crains qu'il n'ait de la peine à passer le courrier russe, parti lundi matin. Deux heures après son départ, je me suis aperçu qu'il avoit oublié son passeport, et j'ai fait courir après lui pour lui donner, dans l'incertitude de le rejoindre. Cependant Saint-Jean l'a atteint à cheval à la quarantième verste, et est revenu sur le même cheval à dix heures du soir. Quel est le courrier anglois ordinaire qui feroit la même chose? Garry m'a mandé qu'il espéroit passer le courrier russe : je le désire.

Jeudi, 6. — Au même.

Débarrassé de toutes mes écritures, j'ai été dîner chez le comte Panin. Aubry, premier commis, m'a dit que M. de Juigné ne revenoit sûrement pas et qu'on disoit à à Paris que M. d'Entraigues, de Dresde, le remplaçoit. Cela m'a chiffonné, car cela dérangeroit mes affaires. Le

comte Panin me traite bien, cela ne suffit pas : il faudroit agir, et je connois sa paresse. Il voudroit que je restasse ici, que je le demandasse à ma Cour, et cela ne se peut. J'ai des preuves de la confiance qu'a en moi le comte Panin et de la forte considération même qu'il m'accorde : je vais t'en faire juge.

Il y a plus de deux mois que la Cour de Russie a fait une déclaration aux Cours de Suède et du Danemark, relativement aux corsaires qui pouvoient entrer dans les mers du Nord ; j'ai eu copie de cette déclaration à temps, et j'ai demandé au ministre une conférence à ce sujet, dans laquelle je lui ai parlé avec beaucoup de fermété. On a cru que cela me brouilleroit avec lui, et il ne m'en témoigne que plus d'estime. J'ai fait plus dans cette occasion que les autres ministres intéressés, et j'ai obtenu une réponse satisfaisante; tant il est vrai, mon bon ami, que la fermeté franche ne nuit pas. Ce n'est pas tout, j'ai envoyé à la Cour cette déclaration; on a été surpris, mais on a vu que j'avois dit vrai, et j'ai reçu des dépêches satisfaisantes. Mais j'ai été surpris que le comte de Solms fût instruit de cela; on lui en parle dans ses lettres, et le roy de Prusse même, invité par notre Cour, lui a donné des ordres pour qu'il fît des insinuations fortes à cet égard. Le comte de Solms m'a demandé si j'avois de nouvelles craintes sur ce sujet; je lui ai répondu affirmativement que non, la parole de M. le comte Panin me suffisant. Je l'ai même prié de dire au comte Panin que j'étois loin de suspecter ses intentions.

Je reviens, mon bon ami, à la première destination de d'Entraigues. Nous en avons parlé, Combes et moi, et nous avons résolu qu'il iroit demain à Tsarskoïe-Sielo parler au chevalier de la Teissonnière, pour qu'il sonde le prince là-dessus. Il y a longtemps que je t'ai dit qu'on

m'avoit engagé de parler au comte Panin et d'écrire à ma Cour; ma délicatesse m'en a empêché, ignorant le sort du marquis (1). Maintenant qu'il paroît décidé, je dois agir.

Je veux passer à un autre article. Tu sais que, d'après le mariage de Combes et les gages très modiques qu'il reçoit du marquis, les circonstances l'ont engagé à chercher ici une place qui lui assure un avenir heureux et tranquille; Roggerson s'en est mêlé, et Ribas a promis à Combes la place d'inspecteur au Corps des Cadets avec neuf cens roubles d'appointemens, et un à sa femme de près de quatre cens, ce qui feroit en tout aux environs de treize cens roubles, logés et nourris. Il ne tenoit qu'à Combes d'entrer, mais l'incertitude naturelle de son caractère, ou, pour mieux dire, l'esprit d'insouciance qu'il a, et peut-être encore plus sa paresse, qui ne s'accommodoit pas d'un travail pénible qui exigeoit d'être levé à cinq heures du matin l'hiver, tout cela l'engagea de remettre au printemps, comme Ribas lui-même lui en fournit le prétexte. Cependant on força sa femme d'entrer, et lui attendit. Dans cet intervalle, il prévenoit M. de Juigné, ne voulant pas le quitter sans son aveu et désirant le mettre à même de contre-balancer ces avantages. Le marquis ne répondit pas, quoiqu'on lui eût donné le temps. A l'époque du 1er avril, il fallut cependant se décider, et il est arrivé ce que j'avois prévu. J'avois dit à Combes qu'il feroit bien d'entrer tout de suite au Corps afin de lier Ribas, qu'il étoit à craindre qu'il ne voulût avoir que sa femme, et qu'au cas qu'il ne réussît pas dans ses desseins sur elle, il ne pût non seulement avoir sa place, mais qu'elle perdit elle-même la sienne. Cela est précisément

(1) De Juigné.

arrivé; Ribas a dit à Combes que le général Pourpre vouloit qu'il y eût deux inspecteurs au Corps, quoiqu'il eût promis la place à lui seul, et qu'il falloit partager les appointemens avec les fonctions, ce qui faisoit quatre cent cinquante roubles au lieu de neuf cens. Tu sens que la chose n'étoit plus faisable de cette manière, et encore moins par les infamies qui règnent dans cet établissement. Le sous-inspecteur, qui devoit être renvoyé pour manque de capacité, s'est raccroché à Ribas en jouant, car ce malheureux Italien joint à la b..... la lâcheté et la passion du jeu, pourvu qu'on le laisse friponner. Combes s'est ressouvenu que Ribas lui a demandé dans le temps s'il savoit jouer! D'ailleurs, il est plus que probable que Ribas n'a jamais eu d'autre intention, en trompant Combes, que d'attirer au Corps sa femme, dont on le dit amoureux. Cette place d'inspecteur seul n'a jamais eu lieu, et Pourpre, général du Corps, a dit qu'il avoit toujours été question de deux inspecteurs à quatre cent cinquante roubles de gages chacun. En conséquence de tous ces tripotages, Combes refuse et sa femme va donner sa démission. Ainsi va le monde!

Vendredi, 7. — Au même.

Combes a été aujourd'hui à Tsarskoïe-Sielo, mon ami; il a trouvé la Teissonnière, qui ne peut croire à la nomination de d'Entraigues, qu'il connoît pour un paperasseux, un homme médiocre. Il veut parler de moi au prince, et j'aurai sous peu des nouvelles.

Combes a appris que le prince aimoit le dessin et qu'il s'en occupoit. C'est un nouveau moyen pour moi de l'amuser, et je ne m'y épargnerai pas. J'ai aussi le projet de me servir du secret de Charpentier, que j'ai acheté, sur

la gravure au lavis, pour me ménager l'intimité du prince; je compte lui en parler à la première occasion.

Samedi, 8. — Au même.

La grande-duchesse fait mieux que notre Reine (1); elle est accouchée ce matin à neuf heures d'un prince qu'on appelle Constantin (2). Voilà un nom qui prête aux conjectures des politiques; ils croient qu'il est destiné par l'Impératrice à rétablir le triste et débile Empire grec, fini en 1453, sous un Constantin Paléologue. Les idées romanesques sont ici adoptées avec fureur. Je reviens à l'accouchement de la grande-duchesse, qui a été des plus heureux; à minuit, cette princesse sentit quelques douleurs qui s'apaisèrent le matin; elle écrivit alors au comte Panin et déjeuna ensuite. Les douleurs revinrent à huit heures, et à neuf elle étoit accouchée.

Dimanche, 9. — Au même.

Il y a aujourd'hui Cour, pour complimenter l'Impératrice et le grand-duc. J'y ai été, et comme j'avois reçu le matin un billet de la Teissonnière où il me mandoit qu'il avoit parlé au prince Potemkin, qui lui avoit répondu très favorablement à mon sujet, et qu'il falloit que je

(1) Marie-Antoinette, mariée le 16 mai 1770 à celui qui devait être Louis XVI, resta longtemps sans avoir d'enfant, ce dont on lui fit un grief. Enfin, le 19 décembre 1778, elle donna naissance à une fille (Madame Royale), et le mécontentement s'accrut encore d'une déception. Ce ne fut que le 22 octobre 1781 que naquit son premier fils, Louis-Joseph-Xavier-François, qui, pour son bonheur, mourut avant les jours néfastes de la Révolution (4 juin 1789).

(2) Le grand-duc Constantin Paulovitch, qui mourut le 27 juin 1831. Catherine II lui destinait en pensée l'Empire grec, qu'elle rêvait de reconstituer, d'où le nom significatif qui lui fut donné. C'était le second fils du grand-duc Paul et de la grande-duchesse Marie Féodorovna.

vienne lui parler, je me suis décidé à rester à Tsarskoïe-Sielo.

Je me suis donc couché sur un canapé à l'auberge, où je n'ai pas fermé l'œil, ayant pour voisins des joueurs de billard qui n'ont pas cessé de s'exercer depuis neuf heures du soir jusqu'à dix heures du matin.

Lundi, 10. — Au même.

A onze heures du matin, j'étois chez le prince Potemkin, qui m'a reçu seul en me demandant s'il y avoit quelque chose pour mon service. Je lui ai répondu que je venois lui faire mon compliment sur la naissance du grand-duc Constantin; ensuite je l'ai remercié de la manière obligeante dont il avoit parlé au chevalier (1) sur mon compte. Il m'a répondu tout de suite : « L'Impératrice ne demande pas mieux; mais il y a un inconvénient, c'est qu'on dit que M. d'Entraigues est nommé ici. » Je lui ai dit que je ne le croyois pas, que d'ailleurs, si l'Impératrice vouloit, tout s'arrangeroit. « Elle le veut », m'a-t-il dit encore une fois, et il s'est arrêté. « Je voudrois, a-t-il repris, que vous en disiez un mot au comte Panin, et qu'il m'en parlât. — Voulez-vous, mon prince, que je lui dise de votre part? — Non, dit-il, cela ne vaudroit rien; mais parlez au comte Panin et ne perdez pas de temps. »

Je suis sorti pour aller chez le comte Panin; je l'ai trouvé et me suis assis près de lui. Après lui avoir fait mon compliment sur l'accouchement, je lui ai dit : « Monsieur le comte, vous m'avez témoigné des bontés, et je dois m'ouvrir avec confiance vis-à-vis de vous. Le travail que j'ai été dans le cas d'avoir fait depuis quelque temps

(1) De la Teissonnière.

m'a mis à même de connoître l'avantage qu'il y a de traiter avec Son Excellence. Je dois naturellement désirer de le continuer. S'il est vrai que vous ayez reçu des nouvelles du parti que prend M. de Juigné de rester en France, je puis sans crainte articuler le désir que j'aurois de le remplacer. Je n'ai pu jusqu'à présent avouer le désir, par délicatesse pour lui, ignorant ses desseins, mais maintenant qu'ils sont connus, si l'Impératrice agréoit... » Il m'a interrompu, en me disant qu'il paroissoit constant que M. de Juigné ne revenoit pas : « Sa santé, ajouta-t-il, ne le lui permet pas, et d'ailleurs il est vieux, M. de Juigné? — Il a cinquante-trois ans, lui ai-je répondu. — Il en a bien soixante (en souriant). — Je ne puis le croire, monsieur le comte, il en avoit quarante-neuf en 1775 et... — Il en a soixante, croyez-moi; je sais qu'il n'aimoit pas qu'on parlât sur ce chapitre, mais le comte de Lascy me l'a dit (1). Je serois charmé, a-t-il ajouté, que cet arrangement se fît. J'en parlerai à l'Impératrice, qui vous estime. D'ailleurs, monsieur le chevalier, vous vous êtes conduit dans toutes les affaires d'une manière qui vous fait honneur, et Sa Majesté est dans l'intention de vous prouver particulièrement sa satisfaction. » Je lui ai dit que l'avantage d'avoir été employé dans des circonstances aussi heureuses étoit tout pour moi. « Mais, ai-je ajouté, il y a un bruit, monsieur le comte, qui m'inquiète : on dit que M. d'Entraigues est désigné pour venir ici. — Ce n'est qu'un propos, m'a-t-il répondu, cela ne dit rien du tout. Soyez sûr que je désire en mon particulier que ceci vous regarde; nous sommes faits à votre travail, nous vous connoissons et vous garderons avec plaisir. » Je l'ai quitté en remettant mes intérêts entre ses

(1) Le comte Panine n'était pas exactement renseigné; le marquis de Juigné, né le 14 mai 1727, n'avait encore que cinquante-deux ans.

mains, et il m'a fait les promesses les plus gracieuses (1).

Il a fallu aller retrouver le prince. J'étois chez lui à l'attendre lorsqu'on a dit qu'il vouloit dîner seul, et je m'en allois, lorsqu'il est entré, et aussitôt il m'a fait appeller. « Eh bien! m'a-t-il dit, avez-vous vu le comte Panin? — Oui, mon prince; il m'a fait l'accueil le plus honnête et m'a promis d'en parler à l'Impératrice. — En ce cas, c'est une chose faite, pourvu que le comte Panin écrive, car vous savez qu'il est lent. — Si vous le désirez, mon prince, lui ai-je dit, et que l'Impératrice lui donne ses ordres... — Quant à cela, l'Impératrice ne demande pas mieux. C'est une chose faite, a-t-il repris encore; j'ai voulu en faire honneur au comte Panin, mais soyez tranquille. » Je lui ai fait mes remercîmens, ensuite nous avons parlé gravure et dessin, et je lui ai proposé mon secret, qu'il a accepté avec plaisir (2).

(1) Que sa nonchalance l'a empêché de tenir. Il ne fit pas savoir à Versailles le désir de l'Impératrice de voir M. de Corberon rester à Pétersbourg en qualité de ministre, et M. de Vérac fut envoyé. (Voir, dans l'introduction au tome I[er] de cet ouvrage, la dépêche adressée par M. de Corberon à M. de Vergennes le 4 juin 1779 et la réponse du comte de Vergennes, du 3 juillet 1779.)

(2) Le chevalier de Corberon a continué son *Journal* jusqu'au 15 mai 1779. On n'a pas cru devoir reproduire les dernières pages, dans lesquelles sont traitées des matières de trop peu d'intérêt pour le public. Après cela vient une nouvelle lacune dans la rédaction, qui ne recommence qu'avec les premiers jours de juillet 1780.

ANNÉE 1780

Saint-Pétersbourg, mardi, 4 juillet. — A mon frère.

Je recommence à l'époque de l'arrivée du marquis de Vérac (1), mon bon ami, un journal interrompu depuis si longtemps par la difficulté et l'impossibilité même de faire autre chose que de la politique. Je ne sais si j'aurai maintenant plus de loisirs, ou si je pourrai jouir de l'espèce de liberté que je me promets, pour travailler selon mon goût; mais du moins je n'aurai pas ces maudits jours de poste forcés.

J'étois rentré chez moi, mon ami, après avoir dîné chez le ministre de Vienne (2) et fait une visite chez le vice-chancelier, lorsqu'on m'avertit qu'un courrier du marquis de Vérac venoit d'arriver, le précédant tout au plus d'une

(1) Le 23 mai 1779, le chevalier de Corberon écrivait au comte de Vergennes pour lui demander la place de Pétersbourg; mais la dépêche du 3 juillet suivant lui avait appris que le choix du Roi pour son représentant à la cour de Catherine II était déjà fait et avait porté sur le marquis de Vérac. (Sur ce personnage, voir plus haut, t. Ier, p. 5, note 1.)

(2) Le comte de Kaunitz avait été récemment remplacé à ce poste par le comte Louis de Cobenzl (1753-1808). Cobenzl avait été précédemment ministre à Copenhague (1774) et à Berlin (1777); il resta à Pétersbourg de 1780 à 1797 (il fut présenté à la Cour le 6 février 1780 : voir la dépêche de M. de Corberon du 12 du même mois) et réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'Impératrice, pour laquelle il alla jusqu'à composer des pièces de théâtre. C'est lui qui, en septembre 1795, conclut une alliance entre l'Autriche, la Russie et l'Angleterre contre la France, et signa plus tard les traités de Campo-Formio et de Lunéville. Il fut ensuite chancelier d'État et ministre des affaires étrangères en 1802.

heure. Je monte aussitôt dans une voiture et vais au-devant de lui. Je le trouvai en effet à quatre verstes de la ville; on arrête, on crie, on se reconnoît, on s'embrasse, et j'engage le marquis à descendre de sa voiture, où il étoit avec Caillard (1), son fils (2), son gendre (3), pour monter dans la mienne. Quelque serré que fût mon cœur à cette arrivée subite, quoique prévue, je sentis du plaisir à revoir un ami, [(4) et je me livrai à la douce illusion qu'il l'étoit encore. Puissé-je ne pas me tromper, cher frère, et Dieu veuille que mon cœur ne soit pas dupe de sa facilité et de sa franchise!]

Je ne te rendrai pas compte de notre conversation, ou plutôt d'une multitude de paroles sans ordre ni suite, telles que peuvent être les premières qui échappent en foule après une absence de près de six ans. Une demi-heure après, Caillard, son fils, le comte de Vérac et le marquis de la Coste arrivèrent; nous fîmes connoissance, et je retrouvai dans Caillard le même homme dont j'avois eu jadis tant de raisons de me défier. La circonstance actuelle où je me trouve est cent fois plus délicate qu'elle ne l'a été, et d'après cela ma conduite plus difficile à tenir.

Une heure après que nous fûmes arrivés, le comte de Cobenzl se présenta, et comme par mille raisons c'est un homme dangereux (5), par le personnel faux que je lui con-

(1) Secrétaire du marquis de Vérac. (Voir plus haut, t. I, p. 6, note 4.)

(2) Anne-Louis-Joseph-César-Olivier de Saint-Georges, comte de Vérac, né le 22 juillet 1763. Il avait un frère, né en 1768, qui fut plus tard le marquis de Vérac.

(3) Benjamin-Éléonor-Louis Frotier, marquis de la Coste-Messelière (1760-1806), capitaine de dragons au régiment de la Rochefoucauld, plus tard mestre de camp de cavalerie et ministre plénipotentiaire près du duc des Deux-Ponts (il succéda en cette Cour au chevalier de Corberon). Il avait épousé, le 27 avril 1779, Anne-Justine-Élisabeth-Joséphine de Saint-Georges de Vérac, alors âgée de douze ans.

(4) Tout ce qui est ainsi entre crochets a été biffé dans l'original. L'éditeur de ce *Journal* a rétabli ce qu'il a pu lire sous les ratures.

(5) Il détestait cordialement la France et ne manquait aucune occasion

nois et l'amitié qui règne entre le marquis et lui depuis leur connoissance de Copenhague (1), je prévins Caillard, qui parut être de mon avis. La soirée se passa ainsi, et j'allai me coucher, faisant la réflexion que le marquis est plus que jamais superficiel, léger et peu propre à la carrière politique, et Caillard aussi ardent, aussi dominant que je l'ai connu; que ces deux personnages joueront ici le même rôle que je leur ai vu jouer à Cassel, et que les affaires livrées à deux hommes, dont l'un ne s'en mêle pas assez et l'autre trop, suivront difficilement la marche unie et insensible qu'on doit leur faire prendre ici, avec une activité soutenue, mais peu apparente.

Mercredi, 5. — Au même.

Je ne me suis pas trompé, [le marquis est le même homme qu'il étoit il y a six ans : c'est un grand seigneur aimable, qui à mille lieues de là ne cherche que l'occasion de comparer tout à la Cour de France, et ne voit dans sa place que la figure qu'il y doit faire, comme dans sa mission l'objet d'y obtenir le cordon bleu. A peine sorti de sa voiture, il m'a parlé d'un congé qu'il demandera dans deux ans (2). Je n'ai pu l'instruire sur les affaires, et il

de la desservir. Dans l'instruction remise à M. de Ségur, le 16 décembre 1784, on marquait en effet : « Le comte de Cobenzl croit effacer par quelques propos et par quelques politesses son antipathie pour la France, qui perce de tous les côtés. » (A. Rambaud, ouvrage cité, t. II, p. 394.) Le chevalier de Corberon avait bien compris son caractère, et cela dès le premier jour (voir sa dépêche au comte de Vergennes du 12 février 1780, aux archives du ministre des affaires étrangères, A. E., *Russie*, vol. 104, fol. 97); aussi Cobenzl et lui ne pouvaient-ils se souffrir : « Pour le Cobenzl, écrivait-il le 24 mai 1781, il peut écrire, jurer, liboller contre moi; le coup de pied de l'âne est plus méprisable que dangereux. » (Bibliothèque d'Avignon, ms. 3059, p. 472.)

(1) On a pu voir, par le rapprochement des notes qui précèdent, que le marquis de Vérac et le comte Cobenzl s'étaient trouvés ensemble à Copenhague en qualité de ministres.

(2) Le 8 juillet 1781, le chevalier de Corberon aura un entretien avec le

m'a interrompu par mille choses, par le détail de ses habits et de sa magnificence, le désir de réussir auprès de l'Impératrice et la crainte de se] ruiner. Il semble qu'il soit venu faire une visite à Pétersbourg, [pour y donner des fêtes, des soupers, et puis repartir, après avoir fait le plus de faste possible, sans déranger cependant sa fortune]. Sa facilité prodigieuse [est ce qui me fait le plus craindre pour lui et pour les affaires, car enfin], quoique je les quitte, j'y suis attaché, et leur succès m'intéresse quoiqu'il ne me regarde plus.

Le comte de Cobenzl l'avoit invité hier à venir dîner aujourd'hui chez lui, [et il s'en étoit défendu foiblement sur la fatigue qu'il ressentoit encore. En le quittant, je lui conseillai de n'en rien faire, puisqu'il n'avoit pas fait encore de visites aux premiers ministres. Je suis sorti ce matin pour aller à la Cour et prévenir le comte Panin de son arrivée; en rentrant, on me dit qu'il dînoit chez Cobenzl]. J'y allai et je le trouvai à table avec le ministre d'Angleterre (1), sa femme (2), le ministre de Prusse (3), etc. Mme de Cobenzl me reçut froidement, parce que je ne l'avois pas prévenue de l'arrivée du marquis, et son mari, qui étoit avec l'Empereur (le comte de Falkenstein) (4),

comte de Vergennes, après lequel il écrira au sujet de M. de Vérac : « Il paroît qu'on ne le juge pas travailleur ni adroit et qu'on connoît son goût pour occuper les places importantes, pourvu qu'il ait des congés. » (Ms. 3059 de la Bibliothèque d'Avignon, p. 151.)

(1) Harris.

(2) Henriette-Marie Amyand, que Harris avait épousée le 28 juillet 1777.

(3) Le comte Jean-Eustache de Goertz (1737-1821), successeur du comte de Solms à la cour de Catherine II. Il avait été employé auparavant par Frédéric II dans les négociations qui avaient amené la paix de Teschen. C'est quand il vit que la Russie s'était détachée de l'alliance prussienne pour se rapprocher de l'Autriche, qu'il demanda et obtint son rappel. Il fut alors envoyé à la Haye (1785). Le chevalier de Corberon, M. de Ségur et Caillard, qui eurent affaire avec lui, le tinrent en grande estime et louèrent ses qualités.

(4) Joseph II, qui était venu en Russie préparer les voies à un traité d'alliance contre la Turquie, qui fut conclu en 1781. On sait qu'il voyageait *incognito*, sous le nom de comte de Falkenstein.

n'y étoit pas alors que le marquis arriva. Nous sommes revenus ensemble, le marquis et moi, [et je lui témoignai ma surprise de ce dîner. Il me dit qu'il avoit reçu le matin un billet si pressant de la comtesse qu'il n'avoit pas pu s'en dispenser, d'autant qu'elle lui avoit mandé qu'il la trouveroit absolument seule, et lorsqu'il vint, elle lui fit tout bas] des excuses de ce qu'elle le mettoit avec l'Angleterre, mais qu'elle n'avoit pu refuser Mme Harris, qui lui avoit écrit le matin. [C'est une mauvaise raison, que] le marquis ne trouva pas meilleure que moi. Je n'ai pas été fâché de cette petite aventure, parce qu'elle a mis promptement au fait le nouvel arrivé [de la tournure de ses prétendus ami et amie]. Cela a fourni beaucoup à la conversation entre nous deux, et j'ai remarqué que Caillard a donné dans le même sens, mais je ne me fie pas trop à sa finesse. Au surplus, pendant ce dîner, Harris, qui étoit à côté de M. de Vérac, lui a fait beaucoup d'honnêtetés [et des complimens qui pourroient être dangereux pour le marquis, dont le défaut est d'être facile et confiant.]

Le reste de l'après-dîner, nous avons causé ensemble, et je lui ai montré quelques dépêches de moi, où il a vu avec plaisir, à ce qu'il m'a semblé, le portrait de Cobenzl. Il m'a dit qu'il étoit frappant; mais Caillard n'a pas soufflé mot. Les dépêches de M. de Vergennes lui ont ensuite fait voir que je devois le prévenir sur les propos de l'Autrichien, et j'ai glissé sur cette matière délicate, en ne disant que ce que je ne pouvois lui cacher. [Je l'ai chiffonné; j'aurai besoin de calmer, sur le compte de Cobenzl, cet homme qu'il aimoit beaucoup il y a vingt-quatre heures, ce qui me prouve la foiblesse du marquis]. Elle est au moins la même depuis que je l'ai quitté en France, [et son usage des hommes en politique n'a fait, ce me semble,

aucun progrès.] C'est un éloge pour son cœur, [cela ne fait pas celui de ses talens]; mais je ne l'en aime que davantage, car il vaut mieux être selon la nature, et notre métier, je m'en aperçois, nous en éloigne et nous prive de mille jouissances et d'une douce illusion relativement à la nature humaine. Il est fâcheux d'être habitué à juger les hommes, lorsqu'on vit avec eux; cela conduit à la misanthropie.

Nous avons été le soir à un feu d'artifice tiré pour le comte de Falkenstein, que nous avons vu incognito pour notre argent.

Jeudi, 6. — Au même.

Toi aussi, cher frère, tu es bon, honnête et peu politique. Comment as-tu imaginé que la place de Cassel, que je devois occuper il y a six ans (1), pouvoit être à ma convenance? Je consentirois, je solliciterois plutôt cette mutation avec celle de Deux-Ponts (2), pour qu'on crût me faire une grande grâce. Il est vrai qu'on me désire à Cassel, qu'on m'en a écrit il y a deux ans, et ce que le marquis m'a dit de la landgrave (3) m'a singulièrement flatté. Mais je lui ai répondu que je ne pouvois y songer et que M. de Vergennes m'offenseroit, s'il m'en faisoit la proposition. Tu connois mon système à cet égard : je veux être libre ou brillamment enchaîné; de l'ambition ou un chou

(1) Comme successeur du marquis de Vérac, auprès duquel, on s'en souvient, le chevalier de Corberon avait passé deux ans en qualité de conseiller de légation.

(2) On a vu dans l'introduction au tome I^er^ que le chevalier de Corberon avait été avisé, le 26 août 1779, de sa nomination comme ministre plénipotentiaire du Roi auprès du duc des Deux-Ponts; il touchait les appointements de cette place depuis le 1^er^ octobre de la même année.

(3) Philippine-Auguste-Amélie de Brandebourg-Schwedt, née le 10 octobre 1745, mariée depuis le 10 janvier 1773 à Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel.

que je puisse cultiver en paix. Mon père, qui m'écrit à ce sujet, est bien plus raisonnable que tu ne me le parois, et je suis charmé qu'il penche vers mon système. J'ai tranché le mot au marquis ainsi qu'à Caillard : Berlin, Constantinople, ou la liberté. Ne parlons donc plus de cela, nos opinions sont trop différentes; revenons au marquis.

Je suis sorti à onze heures pour aller chez le comte Panin, le prévenir de l'arrivée de M. de Vérac; il m'a assigné à cinq heures, et je lui amènerai le marquis seul. J'ai été de là chez le prince Potemkin, que je n'ai pas trouvé, mais qui sera prévenu, et cette précaution est bonne pour le marquis et pour moi. J'ai fait un tour de jardin, car j'étois à portée, la Cour logeant au Palais d'été jusqu'à demain qu'elle part pour Péterhof.

J'ai été de là chez le comte de Goertz, qui m'a beaucoup parlé de Vérac; [il le trouve froid mais aimable. Je l'ai rassuré à cet égard, et lui ai promis qu'il seroit bien avec lui.] Il le faut, mon ami, parce que les affaires le demandent et que je préférerai toujours leur succès à mon intérêt personnel. Le comte de Goertz n'aime pas la figure de Caillard : il l'a jugé fin, et il ne s'est pas trompé.

En rentrant pour dîner chez le marquis, j'ai causé avec lui, et il m'a parlé de choses [indifférentes, de ses visites, de ses habits, du désir qu'il a de réussir près de l'Impératrice et de sa crainte en l'abordant. Il est bien singulier qu'un homme d'esprit ne s'occupe que de l'extérieur et ne songe pas aux affaires qui l'amènent.] On seroit tenté de croire de la politique dans cette tournure, [mais je le connois et je suis sûr qu'il n'y a rien de cela. Imagine-toi,] mon bon ami, [que le marquis de Vérac est un grand seigneur qui ne voit dans sa place que l'échelon qui le mène aux honneurs, et point du tout le poste qu'il va rem-

plir. Il calcule déjà le congé qu'il pourra demander, et il ne croit être ici que] pour signer un traité de commerce (1). Je ne puis te dire combien tout cela me surprend, [et je ne reviens pas de la légèreté qu'il met dans la manière dont il envisage] sa place.

Il faut aussi convenir qu'il y a dans les bureaux une insouciance de routine inconcevable. On prie M. de Vérac de partir, on lui envoie ses instructions la veille de son départ (2), [et il ne les a seulement pas lues]! Voilà ce qu'il m'a dit lui-même. Il est vrai que ses instructions sont pour la forme, et que les véritables sont renfermées dans les dernières dépêches que j'ai reçues par mon courrier. Mais la manière dont le marquis envisage tout ceci [me paroît bien légère]; il faut qu'il se soit bien [peu occupé à Paris]. Ferons-nous la paix bientôt (3), et conclurons-nous incessamment un traité de commerce? [Voilà les deux questions qu'il m'a faites.] Je le répète, tout cela me confond, et je me dis qu'il faut que je sois devenu bien lourd et bien méthodique, quand je me [compare au marquis]. Une chose qui ajoute à ma surprise, c'est qu'il ne [lui est pas venu dans l'idée que j'aurois à rester ici avec lui pendant un certain temps pour le mettre au fait (4). Je crois même qu'il imagine que je partirai bientôt; mais il se trompe], et il est de la plus grande importance pour moi de rester, pour voir le développement des

(1) C'est en effet un des principaux objets qui sont recommandés à son attention dans l'instruction à lui remise avant son départ.

(2) Effectivement, l'instruction qui lui fut donnée est datée du 6 mai 1780. Elle est publiée par A. Rambaud, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 352.

(3) La France, l'Espagne et l'Angleterre.

(4) En lui annonçant sa nomination aux Deux-Ponts, le comte de Vergennes avait en effet écrit au chevalier de Corberon, le 26 août 1779 : « Vous ne quitterez Pétersbourg que lorsque M. le marquis de Vérac y sera arrivé et que ce ministre n'aura plus besoin de votre présence pour les objets relatifs à son début dans cette cour. »

choses et faire mon portefeuille (1), auquel je n'ai pu travailler encore à ma fantaisie.

Nous avons été à cinq heures chez le comte Panin; M. de Vérac a été fort bien reçu du papa, qui sait figurer le grand seigneur à merveille et ne rien dire dans beaucoup de paroles. Le marquis en a été fort content, mais il ne le connoît pas encore : c'est le matois le plus rusé et d'autant plus dangereux qu'il a une de ces figures de candeur et de bonhomie auxquelles on se trompe (2). En sortant de chez lui, nous avons été chez le vice-chancelier, que j'avois prévenu après le dîner dans une visite particulière où ce galant homme, trop peu apprécié du côté de la droiture, me dit qu'il espéroit que je resterois encore dans ce pays-cy, compliment qui m'a d'autant plus flatté qu'il avoit l'air vrai, qu'il sortoit de la bouche d'un homme brusque et qu'il se rapportoit à l'intention où je suis de rester ici. Le comte Ostermann a fort bien reçu le marquis, qui l'a trouvé fort honnête et ce qu'on appelle un galant homme. En général, j'ai déjà remarqué une approbation générale [de la part du marquis envers tous ceux qui lui font des honnêtetés. Est-ce douceur naturelle de caractère ou manque de tact? Peut-être aussi les deux]. Le marquis sera présenté dimanche à l'Impé-

(1) Louis XVI avait ordonné « à tous ses ministres dans les Cours étrangères de remettre, à la fin de leur mission, une relation exacte de tout ce qu'ils auront appris de plus important dans le pays où ils auront résidé, tant sur le caractère, les affections des princes et de leurs ministres, que sur tous les autres objets qui peuvent intéresser le service ou la curiosité du Roi ». (Voir l'instruction du 6 mai 1780, donnée à M. de Vérac.)

(2) Les principaux traits de son caractère, écrivait Harris à son ministre, le 6 février 1778 (26 janvier, v. st.), « sont une grande bienveillance avec beaucoup de vanité et une indolence excessive. Il a un immense désir qu'on le croie franc et ouvert quand il traite les affaires et vise, sans succès, à paraître à la hauteur de sa dignité de premier ministre de ce qu'il croit le premier Empire du monde ». Voir encore la note de la page 61 au tome I^er^ de cet ouvrage.

ratrice et à Leurs Altesses Impériales, à Péterhof. [Grande occupation pour les discours, grande crainte de ne pas se bien présenter, tant il est timide, etc.] Je lui ai dit comment cela se faisoit : il sera seul dans la chambre de l'Impératrice avec le vice-chancelier qui le présentera; il fera trois révérences profondes, l'une à la porte, la deuxième au milieu, la troisième près de Sa Majesté, prononcera son discours, lui remettra ses lettres de créance, écoutera la réponse de l'Impératrice et lui baisera la main. Après quoi, il fera trois révérences, en se retirant à reculons.

En sortant de chez le vice-chancelier, nous avons fait quelques visites, celle au comte de Falkenstein, aux ministres étrangers, etc. Nous sommes rentrés ensuite et j'ai quitté le marquis pour aller loger à la campagne, que j'avois quittée depuis deux jours et dont j'ai plus grand besoin que tu n'imagines.

Vendredi, 7. — *Au même.*

Je t'ai mandé hier, mon ami, que j'avois été coucher à la campagne, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu y aller. Il a fallu par bienséance ne pas quitter le marquis; peut-être aussi faut-il par politique ne pas trop le suivre. [Il y a dans le caractère de cet homme un mélange de timidité et d'amour-propre qui rend nos positions très difficiles pour prolonger, comme je le désire, ma résidence ici. Il faut que je lui inspire l'idée que je lui servirai, et je ne lui en soupçonne pas une envie bien vive. Il est extraordinaire de voir une insouciance pareille à la sienne.] Je ne sais si Caillard ne la partage même pas un peu. A en juger [par la lenteur de la correspondance de] ce dernier avec moi quand il étoit à Copenhague, la froideur que je

lui vois dans ce moment-cy pour les affaires ne seroit pas étudiée. Caillard seroit donc un homme occupé de son affaire particulière vis-à-vis du marquis et de son seul bien-être. Mais je ne veux pas m'y fier, et il me faut dans cette circonstance des yeux tout autour de la tête.

Nous avons été dîner chez le comte Panin, le marquis et moi; la séance s'est fort bien passée, et le nouveau ministre a mis de la gaîté, de l'usage du monde et un fort bon ton. En sortant de table, le fils et le gendre de M. de Vérac sont arrivés avec Caillard. On les a bien reçus en étrangers de leur espèce; mais Caillard a voulu glisser un mot dans la conversation au comte Panin, qui n'y a pas répondu. Tu ne sais pas que c'est une étiquette que les secrétaires de légation ne parlent point d'affaires aux ministres d'État; ils ne vivent point avec eux et n'y mangent guères, jusqu'à ce qu'ils deviennent chargés d'affaires; et les distinctions qu'ils ont alors cessent quand ils redeviennent secrétaires de légation. Caillard n'est même pas dans le dernier cas; il a à la vérité des appointemens de la Cour, qui de quinze cens livres ont été portés jusqu'à trois mille, mais il n'a pas de lettres, et M. de Vérac, par le conseil de M. de Vergennes, le présente comme secrétaire de légation.

En sortant de chez le comte Panin, M. de Goertz a proposé au marquis de l'accompagner chez la duchesse de Courlande (1) et quelques personnes qui sont à la campagne. Nous sommes montés en conséquence dans la même voiture tous les trois, et nous avons rencontré sur le chemin l'Impératrice, qui alloit à Péterhof. L'usage dans cette circonstance est de descendre de sa voiture, et j'ai été fâché de nous trouver avec le ministre de Prusse

(1) La femme de Pierre Biren, duc de Courlande de 1769 à 1795. (Voir plus loin, p. 264.)

à cause de l'Empereur (le comte de Falkenstein), qui étoit dans la voiture de Sa Majesté et qui m'accusera sans doute de lier M. de Vérac avec le comte de Goertz. [C'est une gaucherie de ce dernier. Je l'aurois bien prévenu d'attendre]; mais le comte de Goertz, homme de sens, de mérite, manque de cet esprit fin et de ce tact sûr qui sont si nécessaires dans notre métier.

Samedi, 8. — Au même.

Avant de partir de ma campagne, j'ai eu une conversation avec Huttel, qui m'a dit qu'on trouvoit le marquis [de Vérac froid et son regard bête]. Les Russes ont là-dessus un tic diabolique ; ils examinent les étrangers de pied en cap, et leur extérieur est jugé avec une rigidité peu commune. On a déjà toisé Caillard, et sa figure plaît encore moins. Le jeune comte de Vérac plaît davantage à cause de sa jolie tournure, et le marquis de la Coste, qui est régulièrement mieux, aura plus de peine à réussir à cause de son air froid et timide.

Nous avons eu à dîner chez le marquis Pernon (1) et Normandez. J'ai prévenu M. de Vérac en faveur du premier : c'est un excellent sujet.

Le marquis m'a lu les discours qu'il a faits pour l'Impératrice et Leurs Altesses Impériales. Ils sont fort bien, mais il craint de balbutier en les prononçant, et j'en serois fâché, parce que la première impression fait tout dans le pays des enfans.

Nous avons eu après le dîner la visite de Ribas, qui veut s'introduire chez le marquis et qui lui a présenté un général de Martinengo, voyageur et homme de qualité de

(1) Négociant français établi à Pétersbourg.

Turin, qui m'a été recommandé par le chevalier de Sainte-Croix (1), de Stockholm. J'ai prévenu le marquis sur ce Ribas, mais je crains qu'il ne s'y livre. Il l'a rencontré le soir chez M. de Cobenzl et l'a prié de venir chez lui. C'est un des espions de Cobenzl. A propos de lui, il faut que je te raconte une réponse que Caillard a faite au ministre de Vienne, qui est à brûle-pourpoint. Le comte de Cobenzl montroit son divan à M. de Vérac et à Caillard, et leur disoit qu'il placeroit dans un endroit le portrait de Franklin. « C'est apparemment pour recevoir M. Harris », dit Caillard. Cobenzl changea de couleur, et le marquis rompit la conversation. Cela est un peu vif de la part de Caillard, mais quelque bonne que soit la réponse, elle étoit déplacée et d'une politique maladroite.

Dimanche, 9. — Au même.

Nous avons eu aujourd'hui les grandes marionnettes, mon ami. La présentation du marquis s'est faite à Péterhof, et nous y avons été dans deux voitures. La première nous conduisoit, le marquis et moi; la deuxième étoit occupée par le comte de Vérac, le marquis de la Coste et Caillard. Le marquis pendant la route m'a répété son discours à l'Impératrice : son débit étoit bon, comme sa mémoire fort sûre ; mais il avoit une peur diabolique de rester court, [comme cela lui est arrivé, à ce qu'il m'a dit, devant le roy de Danemark]. Pendant le trajet, je l'ai entretenu de plusieurs circonstances relatives à la politique. [Il

(1) Le chevalier Louis-Claude Bigot de Sainte-Croix (1744-1803). Secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Turin (1769-1773), il avait été ensuite secrétaire de l'ambassade de Stockholm et resta dans cette ville en qualité de chargé d'affaires (1781-1782). En 1787, il eut encore le même titre à Pétersbourg, pendant un congé du comte de Ségur. Après être passé par la Cour de l'électeur de Trèves, il fut nommé, en 1792, ministre des affaires étrangères.

m'écoute sans maintien et m'interrompt toujours, quand je lui parle d'affaires, avec cette distraction et cette indifférence qui dénotent moins de politique de sa part vis-à-vis de moi que d'insouciance de sa besogne. Je n'y conçois, en vérité, rien.] Une chose qui m'étonne, c'est qu'il coule rapidement sur ce qui me regarde et qu'il n'a pas l'air de savoir que j'ai eu des vues sur la place de la Russie et même des chances probables de l'obtenir. Je pense quelquefois qu'il est instruit de mes projets de mariage (1) et qu'il les sait par toi. Je veux le mener dans la maison des Behmer ; je la lui ai montrée sur le chemin de la campagne, en lui disant que c'étoit là où je me mariois. Il s'est mis à rire et ne m'a rien dit.

La présentation s'est bien passée ; le marquis a fait la partie de l'Impératrice, chose à laquelle j'ai eu de la peine à le décider, parce que le jeu l'effraie par sa cherté et que M. de Cobenzl l'a voulu détourner de cette partie, par la raison qu'il ne la fait pas ; mais je l'ai emporté, et il jouera toujours. Le comte de Falkenstein lui a beaucoup parlé, et il met beaucoup de coquetterie vis-à-vis de lui. Il m'est arrivé une chose assez singulière vis-à-vis le comte de Falkenstein ; je l'ai salué comme l'on salue un souverain incognito, c'est-à-dire lestement et avec réserve. Il m'a demandé si je n'étois pas arrivé avec le marquis ; je lui ai répondu oui, ne doutant pas qu'il me parlât de la course de Péterhof, puisqu'il m'a déjà vu avant l'arrivée du marquis et qu'il m'avoit parlé très particulièrement il y a dix jours. Mais il m'a ensuite demandé mon nom, à ce que j'ai cru entendre, et s'est retourné d'un autre côté. Probablement il ne m'aura pas reconnu, mais cela m'a chiffonné ; je crains quelque clabauderie de Cobenzl, et,

(1) Avec Mlle Charlotte de Behmer.

d'ailleurs, je sais que je suis noté à Vienne depuis la paix de Teschen.

Après la Cour, nous sommes repartis, le marquis et moi, [et il m'a avoué en secret qu'il avoit manqué son discours net et que, ne se souvenant plus où il en étoit,] il avoit tiré ses lettres de créance. Tu t'imagines bien, mon ami, combien [ce petit accident l'occupe]. Il m'a demandé si cela [lui feroit du tort : je l'ai rassuré, et en effet il n'y a pas grand mal à cela]. Ce qui me fâche de la part du [marquis, c'est de le voir appuyer sur de petites choses et négliger les grandes.] Il a été frappé de la magnificence de la Cour, et cet étonnement m'a surpris comme François. Peut-être mes yeux sont-ils accoutumés à ce luxe depuis trop longtemps, pour que je partage l'enthousiasme des gens qui n'y sont pas faits.

En revenant, comme nous causions de mille choses, le marquis m'a reparlé le premier du cordon de Sainte-Anne que je dois tâcher d'avoir ; il m'a dit aussi que je devois diriger mes vues sur la place de Berlin, et, a-t-il ajouté avec une sorte de mystère, « je vais vous dire mon secret. Si vous pouvez vous faire demander par insinuation du roy de Prusse, vous réussirez ». Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Lundi, 10. — Au même.

J'ai laissé hier le marquis à dix verstes de Pétersbourg, et je suis revenu dans une voiture à ma campagne, où j'ai couché. Le matin, nous avons causé, Huttel et moi, et il ne m'a pas paru merveilleusement prévenu pour le nouveau ministre ; il lui trouve l'air bête, et il se trompe. J'ai fait usage des notions que m'a données M. de Vérac sur la place de Berlin, et Huttel m'a promis de sonder là-

dessus le comte de Goertz. Nous sommes partis ensemble pour aller dîner chez Goertz à la campagne, où doivent se rendre M. de Vérac, son fils, son gendre et Caillard, pour aller ensuite à Péterhof à un bal masqué pour le jour de la Saint-Pierre. On devoit baiser la main à la grande-duchesse, à cause de la fête du grand-duc, mais cela a été contremandé. J'ai oublié de te dire que le grand-duc m'a parlé hier comme aux ministres, et lorsque je lui ai présenté les deux jeunes gens et Caillard, il m'a fait une plaisanterie sur ce que M. de la Coste étoit un mari *in partibus*, sa femme, qui a treize ans, n'habitant pas avec lui. Ce ton de familiarité et de gaîté est d'autant plus flatteur qu'il est hors d'usage vis-à-vis les chargés d'affaires, et que j'ai encore ce cachet fâcheux.

Le comte de Falkenstein a repris aujourd'hui vis-à-vis de moi le ton qu'il avoit eu d'abord, et m'a dédommagé du malentendu d'hier. J'en ai parlé au comte de Cobenzl, qui m'a dit qu'il ne m'avoit pas reconnu.

Je ne te parle pas d'une illumination superbe qu'il y a eu dans les jardins de Péterhof et d'un temple à l'Amitié en transparent, sans doute à la gloire de l'Empereur; je ne suis pas resté jusqu'au moment où l'on a allumé. J'ai tant vu le soleil! Le marquis a été enchanté, surpris; mais il paroît froid à tout le monde. Je ne trouve cependant pas ce reproche aussi mérité de sa part, et quant à moi je ne puis le lui faire; mais les Russes, mon ami, sont difficiles, exigeans, et leur jugement tient toujours à mille préventions qui le rendent souvent suspect.

Mardi, 11. — Au même.

Comme ma vie est changée, mon bon ami, et que ma liberté est restreinte depuis l'arrivée du ministre! Je ne

suis plus à moi, et indépendamment des devoirs de ma place relativement à lui, je suis entraîné par mon cœur à mille petits soins qui prennent tout mon temps. Je ne te parle pas du changement qui s'est fait dans mon existence politique. Il m'a serré le cœur dernièrement à la Cour, et ces affaires qui m'intéressent, auxquelles je tiens beaucoup par les peines qu'elles m'ont données, par les succès qu'elles ont eus, il faut que je les quitte : cela est douloureux quand on aime son métier. Tu vois que j'aime le mien plus que ce qui l'entoure, et que je suis moins ambitieux qu'avide de réputation.

Je me suis arraché de la campagne ce matin, pour me trouver à la ville au lever du marquis. Il étoit encore dans son lit; nous avons causé quelque temps, mais il est encore trop étourdi du bateau pour que ses idées se suivent. Je croyois que nous finirions nos visites, mais il fait un temps si abominable qu'on ne peut mettre le nez dehors.

Après le dîner, je lui ai proposé de lui lire mes dernières dépêches, et il accepté cette lecture : [mais elle est longue et le marquis étoit distrait. En général, il n'aime pas les affaires.] Il m'a proposé de lui laisser toute ma correspondance et de me la rapporter, ou de me la renvoyer en France par un courrier; cela ne m'arrange pas, j'aime mieux la lui laisser copier. Il m'apprit à cette occasion une chose que j'ignorois, c'est qu'on fait serment, en étant ministre, de n'avoir aucun papier de la place; il faut remettre aux bureaux la copie de chaque dépêche séparée, pour joindre à celle qu'on reçoit ou qu'on a reçue du ministre, et le tout est ainsi déposé dans les archives au dépôt à Versailles, qui doit être immense (1). C'est donc

(1) Cette obligation est rappelée à la fin de l'instruction donnée à M. de Vérac au moment de son départ de Paris : « Le Roi veut aussi que ses ministres rapportent les chiffres et tous les papiers concernant son service

à la copie de cette volumineuse correspondance qu'il faut que je m'occupe, et il y a six cens grandes pages : tu jugeras de la besogne.

Le marquis m'a montré quelque chose de ses instructions, mais il a passé sur le reste. J'ignore si c'est méfiance, ou ménagement pour ma sensibilité, car je me doute qu'il est question d'un traité de commerce, c'est-à-dire de la confection d'un labeur qui est le mien (1).

Nous ne sommes pas sortis, cher frère, du tourbillon de visites que nous avons à faire de tous les côtés. J'en ai parlé au marquis, et il a de la peine à se mettre en train; cela ne m'étonne pas, rien n'est plus ennuyeux, et j'aime à voir que mon opinion à cet égard n'est pas unique. Il faut bien cependant dans notre état avoir une activité continuelle, et surtout dans le poste d'ici. Je ne négligerai rien pour l'inspirer au marquis.

Mercredi, 12. — Au même.

Nous avons causé ensemble, Caillard et moi, de quelques affaires particulières, et j'ai vu dans une de celles qui lui sont recommandées que le marquis de la Hublaye (2) n'est autre qu'un chapelier, qui a enlevé une fille comme il faut. Personne jusqu'à ce moment n'a pu connoître la Hublaye que comme un particulier vivant ici obscurément, mais avec honnêteté, et on le soupçonnoit d'avoir eu une affaire d'honneur et d'être réellement un homme de condition.

avec un inventaire, sur la vérification duquel il leur en sera donné une décharge. »

(1) Le chevalier de Corberon ne se trompait pas; il y est en effet assez longuement question de ce traité de commerce.

(2) La Hublaye ou Péricard, employé des fermes et non chapelier; sa femme, Réalcour, est celle d'un notaire d'Avignon qu'il a enlevée. (*Note du chevalier de Corberon.*)

J'ai été faire un tour chez la Billot, qui prétend qu'on me regrette beaucoup ici, que j'en aurai des preuves en partant et qu'il seroit possible que j'y revinsse. [Elle m'a ajouté que le valet de chambre du marquis contoit que son maître ne restera ici que jusqu'au printemps], après quoi il prendroit un congé. Il l'a dit comme chose sûre, le Roy en ayant fait la promesse au marquis. Là-dessus, la Billot me conseille de rester le plus longtemps possible, et elle n'a pas tort. Une chose qui viendroit à l'appui de cette opinion du court séjour de M. de Vérac, c'est qu'il m'a dit que M. de Maurepas vouloit que la paix se fît l'hiver, chose difficile, et si le traité de commerce est une fois signé à la suite de la paix, comme cela est probable, M. de Vérac partira incontestablement. Une seule raison rendra ma position délicate, c'est le désir qu'auroit Caillard de rester chargé d'affaires, et je crois que son vœu est d'être tranquille et de vivre de ses appointemens de la Cour, qu'il conservera sa vie durant.

Nous avons fait des visites après le dîner, à quatre lieues et même à six de la ville, car c'est un usage d'aller chercher les gens à la campagne. En revenant de chez le maréchal Galitzin, nous avons été voir Mmes de Behmer, que le marquis a trouvées charmantes.

Nous sommes rentrés après dix heures, et nous avons trouvé une invitation du comte de Cobenzl pour souper; lui-même est venu en ne nous voyant pas arriver. On a causé comédie, et je me suis retiré à minuit.

L'Empereur part, dit-on, mardi prochain, et ne mettra que douze jours pour se rendre à Vienne.

Jeudi, 13. — A Charlotte.

Nous avons causé confidentiellement, Hüttel et moi. Il

m'a parlé du projet que j'ai d'aller à Berlin et des insinuations qu'on pourroit faire de cette Cour à la mienne. Ce n'est pas, dit-il, l'usage, et le roy de Prusse n'en a jamais fait de pareilles. C'est le comte de Goertz qui le lui a dit; mais il faudra voir si par ses ministres la chose pourroit s'effectuer. A propos du comte de Goertz, il le soupçonne du goût antiphysique, si cela pouvoit s'accorder avec la régularité de ses mœurs et son honnêteté personnelle. Un billet qu'il a vu à un petit valet de chambre, fort joli garçon, le lui feroit croire. Ce billet est le plus tendre et seroit une preuve de cette malheureuse inclination pour tout autre que Goertz. J'en ai conclu, mon ami, que Goertz est bon, foible, et se laisse mener par ce valet [comme Vérac par les siens], et cela par les mêmes motifs de leur part : Goertz [et Vérac] sont trop honnêtes pour être soupçonnés, mais ils sont tous deux foibles, et quel est le héros dans l'intérieur de sa maison?

Après avoir déjeuné chez toi, j'ai été en ville m'habiller et sortir avec le marquis et ses enfans, pour aller chez le comte Panin dîner. Il ne s'est rien passé d'intéressant, Vérac n'a pas eu de conférence avec Panin : [il faut qu'il s'y fasse d'abord]. Il lui a parlé seulement d'un comte de Martinengo, de Turin, qui veut être présenté à l'Impératrice et qui a passablement l'air d'un aventurier, d'autant qu'il est venu avec Ribas chez le marquis. Mais cet homme a un passeport en bonne forme, et il n'y a rien à lui dire. Bien des gens croient qu'il veut se faire accréditer ici comme ministre de Turin, et cela s'ajuste avec les propositions de paix dont on a parlé, faites aux François par la Cour de Londres, et dont le roy de Sardaigne (1) a été porteur vis-à-vis de nous. Il s'agit de l'indépendance de la

(1) Victor-Amédée III, roi de Sardaigne de 1773 à 1796.

Géorgie seule et d'une trêve avec les autres parties de l'Amérique : chose impossible d'après nos engagemens. Je n'ai pas trop de foi à tout cela, et je me méfie de ce Martinengo. Il est d'ailleurs lié avec Cobenzl, chez qui il a soupé avec le marquis de Vérac. Nous avions été au petit spectacle des enfans, où l'on donnoit le *Barbier de Séville*.

Nous ne nous aimons pas infiniment, les Cobenzl et moi, et Normandez m'a raconté une anecdote qui prouve combien ils désirent me voir loin d'ici. Il dînoit avec eux chez le comte Panin, Setler (1) y étoit aussi ; tous les trois ont demandé successivement à Normandez, et l'un après l'autre, quand je partois, si je partois, si je resterois jusqu'à l'hiver, etc.

Comme je suis en train de te parler politique, je te dirai que le pauvre Suart ne sera pas chargé de signer la convention avec la Russie (2) ; les Anglois ont tant remué à la Haye, qu'on enverra, dit-on, un M. Reindorf, chargé de pleins pouvoirs pour faire cette besogne, qui sera retardée par ce moyen, et c'est ce que désirent les Anglois. En attendant, ils prennent beaucoup de vaisseaux hollandois, et la prise de Charlestown (3) enfle leur orgueil. Il est fâcheux que cette signature de convention de la Hollande ne se détermine pas ; en Suède, le courrier russe y a fait effet, et de ce côté-là la chose paroît aller.

L'Empereur part mardi ou mercredi prochain pour Vienne. On parle de deux filles qu'il a dotées à Moscou. Au reste, il n'a pas fait grand'chose ici, et l'Impératrice commence à s'ennuyer. Ce prince a été voir l'Académie, etc. Il court en ville comme un postillon, et il y a dans son existence un mélange de simplicité et de hauteur qui grimacent

(1) Ancien chargé d'affaires pour l'Autriche avant l'arrivée du comte de Cobenzl.
(2) La convention de la *neutralité armée*.
(3) Pris l'année précédente par le général Clinton.

ensemble. Il n'a pas été voir, par exemple, le grand Euler, qui est aveugle, parce qu'il ne sort pas de chez lui; il auroit voulu qu'il fût venu lui présenter ses hommages, ce que ne fera pas le savant, qui, avec toute l'honnêteté et la bonhomie possible, conserve une sorte de hauteur bien placée. M. de Cobenzl a reçu de l'Empereur une fort belle boîte avec son portrait, qu'il lui a fait choisir lui-même comme pour la donner à quelqu'un, et lui a dit ensuite de la garder comme un souvenir du séjour qu'ils avoient fait ensemble en Russie. On croiroit d'après cela que l'Empereur aime Cobenzl; cependant les Cobenzl ne sont pas contens, il y a eu du froid, et l'on cite un propos dur de l'Empereur à Péterhof, qui demandoit le jour du bal à Mme de Nolkem si elle avoit beaucoup dansé. La Cobenzl prit la parole et dit au comte de Falkenstein qu'elle ne dansoit point en général, parce que le grand-duc ne les prioit pas. « Ce propos est fort déplacé dans votre bouche, madame, lui répondit l'Empereur, ce n'est point à vous à régler l'étiquette, et vous feriez mieux de suivre l'exemple de Mme de Nolkem, qui d'ailleurs est votre doyenne. »

On prétend de plus que le comte de Falkenstein a dit au comte Panin que Cobenzl étoit bien jeune (1), que sa mère avoit de l'amitié pour lui à la vérité, mais qu'il faudroit voir par la suite si l'on pouvoit compter sur ses talens. Ce contraste du froid de l'Empereur pour Cobenzl, qui est Anglois, avec l'opinion de ce prince sur l'Angleterre, dénote, ce me semble, plus de fausseté qu'autre chose.

Je finirai ma grande lettre en te disant combien j'ai été satisfait d'un entretien que j'ai eu hier avec le marquis. Il m'a parlé de mes prétentions à cette place-cy, de mon tra-

(1) Il avait alors vingt-sept ans.

vail, du succès qu'il a eu à Versailles et de la fausseté de Panin qui, loin d'écrire à M. de Vergennes, comme il me l'a fait entendre, n'a pas mis un mot de l'intention de l'Impératrice de me voir ministre à sa Cour. Il est vrai, très vrai que Vérac n'est venu qu'à son corps défendant, et que si Panin n'avoit pas été jaloux du prince Potemkin qui me vouloit, j'aurois été indubitablement nommé ministre ici. Vérac a vu la lettre du comte Panin, par laquelle l'Impératrice me recommandoit aux bontés du Roy, en se louant fort de ma conduite (1); et M. de Vergennes crut que je m'étois flatté, parce qu'il n'étoit pas question de me faire rester ici.

Samedi, 15. — A la même.

En arrivant à la ville, j'ai passé chez le marquis, qui étoit avec M. de Nolkem; je lui ai présenté le chancelier du consulat, Dorflans, garçon intelligent et qui vaut mieux cent fois que son principal Lesseps.

Combes est venu ensuite chez moi et m'a appris que M. de la Hublaye est ici depuis neuf ans; il a un fils de la femme qui passe pour la sienne, et on croit que lui est neveu du duc de Charost (2), dans le régiment duquel il étoit. Il a quitté la France à cause de son mariage désapprouvé par sa famille. Arrivé ici, M. de Czernichef lui a proposé du service qu'il a refusé, et comme il avoit l'air distingué, étoit d'une taille avantageuse et d'une belle figure, la police a voulu savoir qui il étoit, par ordre de Sa

(1) C'est la dépêche de Panin au prince Bariatinski du 24 mai-4 juin 1779, conservée aux Archives du ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 102, fol. 378. Elle est citée ci-dessus, dans l'Introduction au tome I^er^.

(2) Armand-Joseph de Béthune, duc de Charost (1738-1800), mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, maréchal des camps et armées du Roi en 1770.

Majesté Impériale. M. de la Hublaye demande vingt-quatre heures pour se décider, et finit par remettre son portefeuille cacheté à la police, pour être porté à l'Impératrice. On assure que cette princesse a vu ses papiers, a refermé elle-même le portefeuille, sur lequel elle a mis son cachet, et qu'elle a donné ordre de laisser M. de la Hublaye tranquille; et il l'a été constamment depuis.

Bonafons est venu à ma toilette, il m'a dit qu'il avoit fait une pièce, un opéra-comique, au Monastère des demoiselles, lorsque le comte de Falkenstein y est venu, et que cette pièce avoit pour titre : *l'Amant déguisé.*

Nous avons tous été dîner chez M. de Nolkem, où j'ai mangé comme un diable et ri comme un homme qui s'efforce pour être gai. De là nous avons fait une visite à la campagne chez Strogonof, qui n'y étoit pas, et nous sommes revenus ayant besoin de repos.

Avant le souper, j'ai été chez la Billot pour une heure. Elle m'a dit que [le marquis avoit l'air embarrassé et peu françois]. Raimbert, dit-elle, veut l'entreprendre pour travailler au traité de commerce, et en attendant il se lie avec Rozat et l'abbé (1).

Combes m'a dit une chose qui m'a surpris; je l'avois envoyé hier pour remettre à M. de Vérac une réponse très flatteuse de M. de Sartines à moi sur une affaire de commerce, dans laquelle on a suivi entièrement mes idées : l'affaire des Golikof avec les sieurs Sage et Magentheim (2). Le marquis, en lisant cette lettre, avoit l'air embarrassé et ses mains trembloient comme la feuille; qu'en conclure, [si ce n'est que l'amour-propre du marquis peut s'alarmer? J'en suis au désespoir. Cela rend d'ailleurs ma position bien embarrassante].

(1) L'abbé Crivelli, aumônier de M. de Vérac.
(2) Voyez mes dépêches de janvier. (*Note du chevalier de Corberon.*)

Dimanche, 16. — A mon frère.

[Je ne puis te dire combien je suis content du marquis; il est à son aise avec moi, et j'espère que la confiance s'établira entre nous]. Son fils, le comte de Vérac, jeune homme de dix-sept ans, est un sujet charmant; il m'a étonné par le changement qui s'est fait en lui depuis sept ans. De l'esprit, de la raison, une âme délicate et un tact assez fin pour son âge : j'ai vu peu de jeunes gens dans sa position aussi bien. Si les années ne le gâtent point et surtout la Cour où il doit vivre, le comte de Vérac sera un des hommes aimables qu'on puisse voir. Il faut aussi qu'il prenne un peu plus d'instruction, et avec le genre de caractère que je lui connois, il peut acquérir beaucoup pour son avantage et l'agrément de ceux qui vivront avec lui.

Le marquis de la Coste, son beau-frère, est au contraire de lui que pourroit l'être un Allemand d'un François. La Coste est grand, assez carré, et d'une de ces physionomies qui plaisent ici, parce qu'elles annoncent de la fraîcheur et de la vigueur. C'est une tête angloise sur un corps germain. Son air est extrêmement froid, et cependant il rougit avec une facilité incroyable. Le marquis de Vérac et Caillard lui croient du caractère et d'excellentes qualités de jugement; cela peut être, mais je ne suis pas de l'avis qu'il ait un caractère décidé. Je lui trouve plus d'entêtement, de préjugé et de roideur que de fermeté et d'esprit. C'est un jeune homme dont l'éducation me paroît n'avoir pas été suivie, et qui s'est gâté lui-même par ses propres réflexions et des systèmes mal digérés. Il y a dans son existence morale une inconséquence, une contradiction qui surprend et déroute sur la

tournure systématique qu'il a adoptée. La Coste est anglomane, et il est susceptible de petites misères d'habits, de parure, de distinctions. Il aime passionnément Richardson, et il affecte sur les femmes des opinions qui ne prouvent pas pour sa sensibilité. Ses idées morales ne sont pas nettes, pas conséquentes, et je le crois moins avancé de ce côté-là que le petit Vérac. Sensible sans délicatesse, philosophe et minutieux, susceptible sans égards, il est égoïste dans le monde, n'y voit que lui seul et croit bien faire et bien penser ce qu'il ne fait et ne pense peut-être que par des inspirations qui ne lui appartiennent point. Je crois que le marquis de la Coste aura besoin de quelque malheur pour revenir à la vraie nature, dont il s'est éloigné par un faux système, croyant s'en rapprocher davantage.

Nous avons été, mon ami, dîner chez le comte de Goertz à la campagne, et de là à Péterhof faire notre cour. Le marquis a joué avec la grande-duchesse et en a reçu beaucoup d'honnêtetés, ainsi que de l'Impératrice; [mais il a l'air encore un peu timide, et ce n'est pas ce qu'il faut]. On a dansé et la Cour a fini à neuf heures. Nous en sommes revenus, le marquis, son fils et moi, dans la même voiture. Le marquis me paroît toujours content; il croit s'amuser dans ce pays-cy, et il ne se trompe peut-être pas, avec l'alentour qu'il a avec lui. Jusqu'à présent il trouve tout bien, et la Zoubof même, avec qui nous avons dîné, lui a paru une femme très aimable.

On parle de mauvaises nouvelles, mon ami. Il y a, dit-on, du bruit à Philadelphie, de la désunion, et le Congrès menace de se séparer. Les Anglois s'enorgueillissent de la prise de Charlestown et croient encore à la réduction de l'Amérique; mais cela ne se peut pas. L'Empereur a beaucoup parlé à M. de Vérac, il s'est étendu sur les

grandes vues de l'Impératrice et le parti sage et soutenu qu'elle a pris et qu'elle soutient vis-à-vis de l'Angleterre. « C'est une princesse étonnante, a-t-il ajouté; elle a du caractère et sait bien ce qu'elle fait. Malgré le temps qu'elle donne à son plaisir et l'ascendant qu'elle laisse prendre en apparence à ses amans, elle s'occupe et n'agit que par elle. Elle aime beaucoup la France, je puis vous en assurer, et j'ai eu des entretiens avec elle qui me l'ont fait voir. » Le marquis s'est fort bien tiré vis-à-vis de l'Empereur de cette conversation fine et insidieuse. Il l'a chargé ensuite d'une lettre pour la Reine, et lui en a parlé avec une modestie ou, pour mieux dire, une franchise sur sa légèreté, qui étoit encore plus insidieuse que le premier sujet qu'il a traité (1). Le marquis a remarqué avec beaucoup de justesse qu'il y a dans la conduite du comte de Falkenstein une contradiction d'incognito et de hauteur, d'amitié pour la France et d'aigreur contre elle, qui décèle peu de politique et une fausseté maladroite. Cobenzl est bien mieux qu'on ne pense, j'imagine, avec lui; et la froideur, qui pourroit exister entre eux est pour mieux couvrir le motif de l'intimité qui s'ébruite entre Cobenzl

(1) Il y a lieu de rapprocher ce passage de la dépêche envoyée, le 21 juillet 1780, par M. de Vérac à M. de Vergennes : « Le comte de Falkenstein, après m'avoir remis sa lettre pour la Reine, me prit en particulier dans l'embrasure d'une croisée et entama la conversation par l'éloge de Catherine II. « J'ai été à portée, m'a-t-il dit, de vivre avec elle dans la plus « grande intimité depuis six semaines. Il est impossible d'être plus « aimable et d'avoir en même temps plus de caractère. Vous pouvez, mon- « sieur, m'a-t-il ajouté, être bien sûr que ses sentimens pour la France « sont tels que le Roy peut les désirer... M. Harris s'est bien trompé en « croyant que ses intrigues ici pourroient avoir du succès. L'Impératrice « n'ignore aucunement les moyens qu'il a employés; elle m'en a parlé « avec le mépris qu'ils méritent, et c'est un homme qui s'est absolument « cassé le col. On a grand tort d'imaginer, poursuivit le comte de Falken- « stein, que l'attachement de l'Impératrice pour telle ou telle personne « puisse lui faire adopter leurs conseils. Elle s'en est expliquée clairement « avec moi, et un moyen sûr de lui déplaire est de paroître avoir cette « idée et d'agir en conséquence. » (Archives du ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 104, fol. 405.)

et Harris. La femme du premier est allée chez l'autre à la campagne pour quinze jours.

Peut-être nous perdons-nous dans des conjectures inutiles, et la gaucherie de Cobenzl est-elle aussi la cause unique de cette inconséquence de conduite et de façon de penser. C'est ce que nous verrons après le départ du comte de Falkenstein, qui est fixé à mercredi. Il a fait, je crois, une triste ambassade, et on n'est pas content des présens qu'il a faits. Le prince Potemkin a donné à son neveu Galitzin (1) un bouton de diamant superbe avec la ganse, dans l'intention, je suppose, de faire contraster ce présent, qui est magnifique, avec les autres; aussi le prince Galitzin le montroit-il avec affectation à la Cour.

Je ne veux pas oublier de te dire, mon ami, que le grand-duc m'a parlé à la Cour avec toute sorte de bontés; un politique ne doit pas laisser ces petites choses sous silence.

Le comte de Martinengo s'est fait présenter à la Cour par le marquis. Il est général-major au service de Sardaigne et m'a apporté une lettre de recommandation du chevalier de Sainte-Croix à Stockholm, qui l'a vu à Turin.

Weinowitz, espèce d'Italien qui est l'espion des ministres de Vienne, m'a demandé si je partois bientôt; c'est sans doute une commission de Cobenzl.

Lundi et mardi, 17 et 18. — A Charlotte.

Je suis parti pour aller chez le comte Ivan Czernichef faire une répétition de comédie, car nous jouons jeudi *l'Impromptu de campagne* et *la Gageure*, dans lesquelles

(1) Le prince Serge Galitzine, qui avait épousé, au mois de janvier 1779, Barbe Engelhardt, frêle de l'Impératrice, nièce de Potemkine, qui en avait fait sa maîtresse.

pièces je fais les rôles du comte et de d'Étieulette, qui ne sont pas dans mon genre. Avant de m'y rendre, j'ai passé à la campagne du comte de Goertz et je lui ai fait part de mon désir d'avoir la place du marquis de Pons à Berlin, et de l'idée du marquis de Vérac sur le succès que produiroient les insinuations du roy de Prusse. Il m'a promis d'en écrire, et il pense qu'avec quelques ménagemens cela pourroit se faire. Le comte de Goertz m'a parlé de M. de Vérac, qu'il trouve aimable, mais froid et grand seigneur, et de Caillard, dont il n'a pas grande idée en politique et encore moins en morale. Il le juge court sur le premier article et équivoque quant au second. Je lui ai parlé ensuite du comte Panin et de la fausseté qu'il a eue vis-à-vis de moi. Goertz m'a assuré qu'il lui avoit souvent fait mon éloge; mais il convient qu'il m'a boudé de ma liaison avec Potemkin, dans laquelle j'ai conservé cependant pour Panin les égards les plus délicats. J'en ai conclu que Panin ne m'aime pas au fond, parce qu'il me craint et que je lui ai tenu tête (1): ce que ne fera pas Vérac, qui lui conviendra parfaitement.

En restant le soir chez toi, ma chère amie, j'ai trouvé un billet du petit de Vérac, qui s'excuse entièrement sur la proposition que je lui ai faite, à lui et à la Coste, de venir à la campagne. Tu imagineras peut-être d'après cela que le lendemain ces messieurs m'en ont parlé : point du tout. En arrivant chez le marquis, je lui ai parlé des nouvelles que je savois, comme des six mille florins que l'Empereur donne à Setler, son chargé d'affaires qui devoit s'en aller, pour rester ici, et des fréquentes conférences qu'il avoient eues avec lui, ce qui donnoit de la jalousie à Cobenzl. « Mais c'est fort désagréable pour

(1) Surtout dans l'affaire de médiation de la France entre la Russie et la Turquie.

lui, m'a dit le marquis, car cela ressemble à un gouverneur qu'on lui donne. » Cette réponse a été un trait de lumière pour moi ; cela me fait croire que M. de Vérac ne veut pas que je reste. J'ai eu beau d'ailleurs le sonder sur l'arrivée du prince de Prusse (1), relativement à mes projets de Berlin ; il n'a pas imaginé de me dire que je ferois bien de rester. On est jaloux et de la considération que j'ai acquise ici et de mon travail, et timide en même temps sur les affaires qu'on ne connoît pas et sur lesquelles on craint de me consulter. J'ai parlé d'une réponse qu'on a reçue de Copenhague à mon adresse, et l'on m'a répondu assez froidement, en me disant que je la verrois si je voulois chez Caillard ; celui-cy étoit présent et n'a rien répondu, ce qui m'empêchera de la demander. Quant aux dépêches que le marquis a fait partir, il m'en a parlé vaguement sans me les montrer, et cette réserve est un avertissement pour moi.

Sois sûre, ma chère amie, qu'on veut m'éloigner des affaires et m'engager à partir. On ne me le dit pas, mais on le fait entendre. Voici un trait qui me le prouve : en rentrant de chez Ostermann, où nous avons dîné, le marquis a signé ses dépêches et a fait cacheter une lettre pour M. de Maurepas. Je l'ai prié de lui faire mention de moi ; il l'a fait, en lui proposant mon respect avec une sorte de réserve et me disant qu'il comptoit bien lui écrire une grande épître à mon départ. Je sais d'ailleurs qu'il a dit que ses enfans n'étoient pas bien logés et qu'ils ne le seroient point jusqu'à ce que je partisse, ce qui va me

(1) Frédéric-Guillaume (1744-1797), le gros *Gu*, comme l'appelait Catherine II, neveu de Frédéric II, auquel il succéda le 17 août 1786. Il vint en Russie au mois de septembre 1780, pour essayer de combattre l'influence de l'Autriche et détruire les effets du voyage de Joseph II. L'Impératrice le détestait profondément et n'avait que des sarcasmes et même des injures pour sa personne.

décider à quitter l'appartement que j'occupe chez lui, quoique j'aie fait là-dessus toutes les honnêtetés que je devois et auxquelles on a répondu par de grandes exclamations d'amitié qui me sont un peu suspectes. Je t'avoue que tout cela me donne de l'humeur; j'en ai pris un mal de tête fou, mais il a fallu se contraindre, et j'ai été chez la Billot me mettre un peu à mon aise. Elle m'a dit qu'on trouvoit au marquis un air embarrassé, et cela est vrai.

Je suis rentré à huit heures chez le marquis, pour aller avec lui chez les Cobenzl par complaisance, car je n'aime ni ne puis aimer ces gens-là. Ils voudroient me voir bien loin pour s'emparer [du marquis], et je suis convaincu qu'ils lui ont parlé de nous et de notre mariage, prétexte qu'on mettra en avant pour presser mon départ. Je sais par Garry qu'on parle de ce mariage chez le marquis, et on ne m'en dit rien, ce qui prouveroit peut-être qu'on veut me surprendre en écrivant en France; mais je saurai les devancer, puisque cela devient nécessaire.

J'ai été passer une heure chez les Cobenzl; la femme est inconcevable par ses propos. Elle a dit devant du monde, au marquis de Vérac, qu'on n'avoit jamais de tragédies au théâtre parce que l'Impératrice ne les aimoit pas, et qu'elle ne les aimoit pas parce que la première qu'on avoit jouée devant elle étoit *Sémiramis*. « Et vous sentez bien, a-t-elle ajouté, que cette pièce ne devoit pas lui plaire. »

L'Empereur part demain; il a eu avec le comte de Goertz une singulière conversation. Après lui avoir fait beaucoup de complimens sur son personnel et le choix qu'on avoit fait de lui pour être ici, il l'a prié, s'il avoit de la place dans ses dépêches, de le mettre aux pieds du Roy ou à peu près, car il l'a prié de l'assurer de sa constante amitié et

de son respect comme de sa vénération, qu'il se ressouvenoit d'avoir eu jadis part à ses bontés et que s'ils n'avoient pas toujours été du même avis, cela n'avoit rien altéré de ses sentimens... Et voilà, ma chère Charlotte, comme parlent ces grands souverains! Ils ne craignent ni les bassesses ni les mensonges, parce que tout leur est permis. Si ce sont là leurs privilèges, ils ne sont pas à envier; il est fâcheux et redoutable d'en avoir de pareils.

Jusqu'au vendredi, 21. — A la même.

Tu sais que jeudi nous avons joué la comédie. Le marquis est venu chez les Czernichef, et il a paru s'amuser; mais il prend vis-à-vis de moi de plus en plus un air composé qui arrête ma confiance. Il a reçu des lettres de M. de Vergennes à mon adresse, et il m'a dit qu'il n'avoit pas voulu les décacheter, mais il ne me les a pas apportées; le lendemain, je suis venu en ville, et il n'a pas été question de ces lettres, parce que Caillard ne les a pas encore déchiffrées. D'ailleurs, il avoit du monde à dîner. Il me parle toujours de mon départ, indirectement à la vérité, et cela n'est pas honnête ni amical de sa part. J'ai remis à Caillard toute la correspondance, et je vais faire en sorte que les appartemens que j'occupe chez Vérac soient libres, parce qu'il m'est revenu que cela le gênoit de m'y voir. Ainsi il faudra que je reste à la campagne : j'en ai besoin pour ma santé; mais il faut que je ménage cette séparation à laquelle on veut me forcer, comme de moi-même, sans en avoir l'air.

Le comte de Goertz, que j'ai vu ce matin, m'a dit que le courrier russe étoit de retour d'hier jeudi. La convention a été signée le 9, et la veille on a signé la déclaration particulière et l'accession avec la Suède. Le prince Fré-

déric (1) a écrit à cette occasion une lettre très flatteuse à M. Panin. Je sais également que le comte de Cobenzl a cherché à tromper Schumacher (2) sur l'arrivée de ce courrier, et qu'il lui a dit que l'intérêt de sa Cour n'étoit pas d'entrer dans cette association avec la Suède, car il ignore encore que la convention soit signée.

[Je ne suis pas content de M. de Vérac, ma bonne amie, ni du côté général, ni du particulier. Cet homme est d'un neuf aux affaires qui me confond, et vis-à-vis de moi d'un froid et d'un entortillé qui n'est pas flatteur. Il a un mélange de réserve, de timidité, de vanité et de défiance de lui-même qui n'est pas concevable]. Il a eu, aujourd'hui vendredi, Wachmeister et Manteufel (3), qui ont dîné chez lui; il leur a montré sa voiture qui est fort belle, mais avec un enchantement qui n'aura pas échappé à ces deux étrangers. Ses habits sont venus ensuite, et le dîner s'est passé en balivernes.]

J'ai remis l'après-midi le reste des papiers à Caillard, avec un état très circonstancié. M. de Vérac y est venu, a relu les instructions de M. de Juigné (4), a plaisanté sur quelques phrases et n'a pas entamé la moindre affaire. Combes étoit avec moi; il a pris congé du marquis, qui ne l'a seulement pas salué. J'avois eu auparavant avec Caillard une conversation seul à seul, dans laquelle il m'a témoigné son peu de contentement sur ce que M. de Vérac ne le menoit pas dans les grandes sociétés, et m'engageant à le lui dire. Je lui ai promis, en lui insinuant toutefois que ce n'étoit pas ici l'usage. Il n'entend pas

(1) Frédéric-Guillaume, prince de Prusse.
(2) Chargé d'affaires du Danemark.
(3) Courlandais, qui avait été sur le point de devenir favori en titre de l'Impératrice, après le départ de Zoritz.
(4) Laissées par lui à M. de Corberon, le 21 novembre 1777. (Cf. A. Rambaud, ouvrage cité, t. II, p. 333.)

cela, et il m'a répondu qu'il iroit de lui-même, si le marquis ne l'y menoit pas. Tout cela fera du barbouillage. Caillard et le marquis ne s'entendent que sur certaines choses, et je crois qu'au fond ils ne s'aiment guère.

Nous avons soupé chez Cobenzl; je suis arrivé à neuf heures et demie, et seul. Vérac n'est venu qu'à dix heures avec ses enfans et Caillard; on a été étonné, le comte de Goertz du moins, de ce retard. Nolkem, qui y étoit, a empaumé Vérac, et Caillard a cherché à faire entendre sa voix vis-à-vis de Wachmeister dans une autre chambre, et Wachmeister s'en moquera. A souper, je me suis mis près de Caillard, qui a reçu une lettre de Sacken, de Copenhague; je l'ai trouvé instruit de la signature.

Je dois demain le présenter chez tes parens. Le marquis ira chez Panin, et j'ai dit à Caillard que je n'irois pas afin de l'attendre. Nous irons faire une visite à Mme Ismaïlof, sœur de la duchesse de Courlande qui est morte mercredi à dix heures du soir. Cette femme étoit une Youssoupof, jeune et aimable; on croit qu'elle est morte de chagrin. Le duc avoit fait casser son mariage depuis un an, et cette femme bien en Cour, ayant l'ordre de Catherine, cinquante mille roubles de pension que l'Impératrice a forcé le duc de lui donner, n'étoit pas heureuse par une ambition démesurée qui n'étoit pas satisfaite. On l'a ouverte pour savoir la cause de sa mort.

J'oubliois de te dire que M. de Cobenzl a reçu un courrier de l'Empereur, de Narva; il a été a Péterhof aussitôt, et, à onze heures que je suis parti pour venir me coucher à la campagne, il n'étoit pas encore de retour.

Samedi, 22. — A mon frère.

Rien de plus désagréable, mon bon ami, que les courses

perpétuelles que nous faisons dans les campagnes. Presque dans l'obligation d'accompagner le marquis partout, moi qui demeure à la campagne pour ma santé, il faut souvent que je rentre en ville par complaisance, et j'y ai un appartement si peu tenable quant à la chaleur, que je ne puis ni y dormir ni y travailler. L'existence, d'ailleurs, que j'ai vis-à-vis le marquis est si équivoque, sa prétendue confiance est si politique et si nulle que je me déplais mortellement avec lui, quand je pense qu'il n'a pas été franc à mon égard. Il m'a lâché une phrase, en parlant de sa place de la Russie, qui prouve qu'il n'est pas de bonne foi quand il dit qu'il est venu ici à son corps défendant; il lui est échappé que M. de Maurepas lui avoit dit, à la démission de M. de Juigné : « Eh bien! vous m'avez tant recommandé de ne pas le laisser retourner à Pétersbourg, je n'ai pas eu de peine, car de lui-même il donne sa démission. » En tout, mon bon ami, je crois que cette affaire-là s'est intriguée par Maurepas et Vérac; le projet de ce dernier a été de venir signer le traité de commerce et de partir après, laissant Caillard chargé des affaires, dont celui-cy se flatte (1).

Nous avons fait notre visite de condoléances à Mme Ismaïlof, sœur de la duchesse de Courlande, et chez les dames de Behmer, auxquelles j'ai présenté Caillard, dont

(1) L' « intrigue » entre MM. de Maurepas et de Vérac avait réellement existé. Voici ce qu'écrivait, en mai 1790, M. de Corberon : « Le comte de Vergennes désiroit accueillir la bonne volonté de l'Impératrice de Russie, en me donnant la place de ministre auprès d'elle, parce qu'il me jugeoit travailleur; mais le comte de Maurepas ne m'avoit point pardonné encore d'avoir été en Russie avec M. de Juigné, au lieu d'aller en Danemark avec M. de Vérac, son neveu, et le ministre des affaires céda au ministre des grâces. Je fus sacrifié dès lors, à ce qu'on m'a dit, et ce n'est pas la seule fois que je devois l'être. C'est le résumé d'une conversation que j'ai eue avec M. de Vergennes, le 8 juillet 1781, dans laquelle s'ouvrant à moi pour la seule fois de sa vie, il me témoigna des regrets de ce que je n'étois plus à Pétersbourg. La suite des événements m'interdit toute espèce de réflexion sur ce sujet. » (Bibliothèque d'Avignon, ms. 3053, fol. 72 v°.)

on n'aime pas la figure, et de là chez la maréchale Galitzin, à dix-huit verstes de la ville. On a dansé, et le tout avec une prétention qui est l'ennemie du plaisir.

Lundi, 24, et mardi, 25. — Au même.

Il a fait un temps horrible aujourd'hui, mon ami. J'ai été en ville et j'ai passé chez le résident de Hollande, qui est incommodé : c'est, je crois, de chagrin de ce qu'on envoie ici quelqu'un pour la convention maritime. C'est une injustice qu'on lui fait, ou plutôt c'est une intrigue des Anglois pour retarder une opération dont ils sont furieux.

J'ai dîné chez le marquis : c'est chez lui un décousu qui me désole. Après le dîner, j'ai fait une visite à la comtesse Ostermann, qui est dans la douleur de la perte de la duchesse de Courlande, son amie. Je me suis trompé quand je t'ai dit qu'elle avoit eu cinquante mille roubles de pension de son mari; c'est vingt, et trente pour faire sa maison. J'ai fait de là une visite avec Caillard chez le vieux Euler; de là, nous avons fait un tour à la Bourse, et je suis rentré pour souper chez le marquis.

Le lendemain mardi, nous avons été à l'enterrement de la duchesse à Newski, où l'on a chanté une messe grecque. Ce couvent de Newski est celui où l'on enterre les personnes de la famille impériale (1); le malheureux Pierre III y est dans l'église.

J'ai dîné, mon ami, chez la Billot, qui m'a dit que l'abbé Crivelli, l'aumônier du marquis, lui avoit parlé de mes regrets de quitter la Russie; cela prouve qu'on en parle dans la maison et qu'on voudroit me voir dehors. Elle

(1) On se rappelle que c'est là que furent célébrées les obsèques de la première femme du grand-duc Paul.

m'a parlé du jeune Aribert, neveu d'un M. Gilly, ancien directeur de la Compagnie des Indes. Il est venu ici avec un Russe, a été placé près du favori Korsakof (1) comme secrétaire. A la chute de Korsakof, Aribert a été congédié, et il a fait des dettes. Ce jeune homme a de l'esprit et il désire d'être avec moi, ce dont j'ai assez envie. Mais la Billot, qui est dans l'intention de payer ses dettes, ne veut pas qu'il le sache afin de le tenir en bride. Comme Combes va en France, où il est placé d'une manière assez avantageuse chez le neveu du prince de Guémenée (2), et qu'il va incessamment partir, j'aurai besoin d'un secrétaire; Aribert me convient fort, si je suis assuré de sa bonne conduite et qu'il apprenne l'allemand, ce qu'il m'a promis.

Le courrier de jeudi est arrivé, apportant de bonnes nouvelles du Roy, qui a été malade à Spa, et celle plus intéressante de la déclaration qu'on a faite de Stockholm aux puissances belligérantes, au moyen de quoi la convention sera signée.

Mercredi, 26. — Au même.

La convention de Suède a été en effet signée aujourd'hui, mon ami, chez le comte Panin par M. de Nolkem. Il ne manque plus que celle de la Hollande, qui n'ira pas si vite, grâce aux intrigues angloises. On prétend que les États Généraux demandent à la Russie la garantie de leurs possessions, ce qui seroit absurde.

Nous avons dîné, le marquis, ses enfans et moi, chez le

(1) Michel Korsak ou Korsakof, d'abord sergent dans le régiment des hussards de la garde. Il avait été choisi par Potemkine pour succéder à Zoritz dans la faveur de la souveraine et fut pendant quinze mois le favori en titre (1778-1780). Nous avons déjà dit qu'il fut congédié pour avoir été surpris avec l'amie de Catherine II, la comtesse de Bruce.

(2) Henri-Louis-Marie, prince de Rohan, appelé prince de Guéménée, grand chambellan de France (1745-1808).

comte de Goertz, et de là nous avons soupé chez le comte Strogonof, à une campagne charmante sur la Néva, à une île qu'on nomme Kaminiostrof. Le marquis en est fort enchanté et enthousiasmé : c'est, dit-il, la vie de Paris; elle n'est pas de mon goût. Ou le marquis se prévient facilement en bien, ou je suis devenu misanthrope, et en vérité je le pense quelquefois.

Jeudi, 27. — Au même.

Encore un grand dîner chez le comte de Cobenzl avec le comte Panin et Ostermann. On n'a pas un moment à soi dans ce pays-cy, cela me désole. Le marquis a reçu une lettre de toi, qu'il ne m'a pas montrée; je crois que vous faites tous deux de la politique, et certainement plus que nous n'en faisons l'un et l'autre, du moins ensemble.

Il est arrivé ici un M. de Fredfond avec sa femme. Celui-cy a été chez le marquis lui demander un passeport de courrier, pour aller en France recueillir une succession, et j'ai vu dans cette occasion la facilité du marquis qui s'y prêtoit, lorsque je l'en ai empêché. Il lui a toujours fait prêter six cens roubles pour son voyage; et qui sait s'il les remboursera? Ce Fredfond de Marsillac a une histoire sur son compte, dans un régiment où il a servi en France. De là, il passa en Pologne, d'où par intrigue et sollicitation il a obtenu la croix de Saint-Louis.

En me retournant le soir à la campagne, j'ai passé chez le résident de Hollande, qui a reçu la nouvelle qu'on avoit nommé deux députés pour venir ici; ils s'appellent MM. Wassenaer de Starenburg (1) et Bransen. Ce sont, dit-on, de grands seigneurs, qui n'arriveront pas

(1) Il fut plus tard ministre de Hollande à Pétersbourg, où M. de Ségur le connut. (Voir les *Mémoires* de ce dernier, t. I, p. 351.)

promptement. Tout cela désole ce pauvre résident, qui est malade. On lui souffle une belle besogne, où il avoit mis tout le zèle dont il est capable.

Il est aussi question de faire accéder toutes les puissances de l'Europe à cette opération de la Russie, du moins parle-t-on de la Prusse et de la France, et je sais que M. de Goertz doit écrire en conséquence.

Samedi, 29. — Au même.

Le marquis a été dîner chez le comte de Goertz et de là chez Narychkin, le grand-écuyer, où il y avoit une fête. Je n'ai pas su que j'en fusse invité, par la négligence du suisse du marquis et peut-être un peu par la sienne.

J'ai dîné aujourd'hui chez le comte Panin; le marquis s'y est trouvé. J'ai causé après le dîner avec Alopéus, à qui j'ai insinué que j'étois inquiet de la façon de penser du comte Panin à mon égard et du soupçon injuste qu'il avoit paru avoir sur ma conduite vis-à-vis de Potemkin. Il m'a assuré qu'il avoit entendu toujours faire mon éloge; mais il m'a ajouté qu'il avoit été dans le même cas entre ces deux personnages, et qu'il avoit fini par quitter le prince pour le comte, qui n'avoit rien fait de plus pour lui.

La signature de la Suède n'est pas faite, mais elle le sera mardi prochain.

J'ai été souper chez la maréchale Galitzin, où j'ai reçu toutes les honnêtetés imaginables; on ne veut pas que je parte et on me propose de jouer la comédie, ce que je ne ferai probablement pas. Cobenzl tâche d'y engager le marquis, et lui-même jouera le rôle d'Antonin dans *le Philosophe sans le savoir*. Je désire que le marquis ne se laisse pas entraîner; je crois que cela ne feroit pas bien.

Je suis revenu de chez la maréchale, où j'ai dansé jus-

qu'à minuit, avec Wachmeister, à qui j'ai vendu ma petite voiture angloise pour cinq cent trente roubles.

Dimanche, 30. — Au même.

J'ai reçu mes dépêches de M. de Vergennes, le n° 14 du 6 juillet; je l'ai fait déchiffrer par Combes et je l'ai remise après au marquis. Elle répond à la demande faite par un certain négociant relativement aux îles de l'Amérique; le ministre veut encourager ce commerce, et il a raison.

Nous avons dîné ensemble. Pernon y étoit, et après la table j'ai eu une conversation avec Rozat, qui a paru désirer m'entourer. Il m'a fait beaucoup d'éloges sur ma correspondance, qu'il a vue et extraite, m'a-t-il dit, chez le marquis de Vérac. De là il a passé à Cassel et à mes amours de ce pays-là. Ce jeune homme est plus rassis, plus mûr qu'il n'étoit, et je pense qu'il a un bon fonds. Il m'a parlé avec sensibilité de la manière dont je le jugeois à Cassel, et il prétend avoir vu une lettre que Garry a écrite à M. Lagis contre lui, où j'étois compromis. Ce diable de Garry est un intrigant de la première espèce : les valets qui savent écrire sont toujours dangereux.

J'ai été l'après-midi chez Suart, qui est un peu mieux; mais il y a de la politique dans sa tranquillité, et je sais que les dernières dépêches qu'il a reçues l'ont furieusement agité, il en a eu une nuit terrible; mais il se flatte que les deux députés ne viendront pas. Le comte de Goertz a écrit au roy de Prusse, qui donnera des ordres à son ministre à la Haye pour renverser, s'il est possible, cette cabale qui ne vient que de Harris. Rien de moins avantageux à la vérité que cet envoi de deux députés; cela va retarder la conclusion de l'affaire, quoi que le comte

Panin dise. Ce ministre paroît être sûr de son fait, et il veut, dit-il, surprendre les États Généraux.

Lundi, 31. — Au même.

J'ai voulu aller à Péterhof au spectacle, pour me montrer à la Cour. J'en avois fait la partie la veille avec Normandez, qui est venu me prendre à quatre heures, et nous avons tristement été à une comédie qu'on appelle *le Muet*, où je me suis assez ennuyé. Je n'ai pas pu voir le prince Potemkin et j'ai fait une course inutile. En sortant du spectacle, le comte Cobenzl m'a proposé d'aller voir le Divan de l'Impératrice, qui est une petite maison champêtre charmante, à deux verstes de Péterhof, dans les bois et auprès d'un ruisseau. L'extérieur est celui d'une maison de paysan russe, tout en rondins, mais intérieurement c'est la plus jolie chose possible. Il y a un salon, une salle à manger et un divan tout en glaces, qui fait l'illusion la plus agréable. C'est le comte Poutelin, gentilhomme de chambre, qui l'a fait bâtir. Il y a beaucoup de goût dans ce petit réduit, et l'extérieur forme un contraste parfait avec le dedans. Les grandes portes sont masquées avec d'autres qui figurent des masses de paille comme on en voit dans une grange, et les fenêtres de glaces sont recouvertes de volets qui figurent les rondins, et au milieu desquels on a pratiqué une petite lucarne semblable à celles qui sont aux chaumières. Nous en sommes en un point du luxe si raffiné qu'on revient à imiter la demeure du pauvre, pour réveiller par le contraste notre goût émoussé par la jouissance et la profusion.

Mardi, 1er août. — Au même.

J'avois été hier invité à dîner aujourd'hui mardi chez M. de Cobenzl, et je m'y suis rendu de la campagne. J'y ai su que M. Harris avoit été la veille plus heureux que nous, ayant été au Divan de l'Impératrice, mené par elle. Le prince Potemkin, toujours courtisé par Harris, paroît porté pour lui; mais les affaires n'en avancent pas plus vite.

J'ai fait une visite au comte Ostermann; de là j'ai passé chez le résident, qui reprend courage sur les résolutions des États Généraux et la nomination des deux députés qui viendront ici et auxquels il sera adjoint, et je me suis mis en route pour la campagne.

Mercredi, 2. — Au même.

J'ai dîné seul avec Hüttel; les dames de Behmer étoient parties pour Péterhof le matin, et Normandez est venu me prendre à six heures chez moi pour y aller. Nous avions cru qu'il n'y auroit pas de baisement de main à la grande-duchesse, dont c'étoit la fête, et nous nous sommes trompés; il y a eu baisement de main. J'avois du noir, je me suis ennuyé comme un chien et je suis revenu lentement avec Normandez à trois heures du matin. Nous avions soupé chez Martinet, un homme de talent qui m'a promis une petite collection de pierres brutes ou taillées de Sibérie. Il demeure à Péterhof, où il a un moulin pour travailler toutes ces pierres, au compte et profit de la couronne, qui lui donne des appointemens. Si cet homme n'étoit pas contrarié par Betzky, il feroit beaucoup plus qu'il ne fait.

Jeudi, 3. — Au même.

J'ai reçu une lettre de mon père, dans laquelle il me parle de Constantinople. Je l'ai montrée à Vérac, qui a glissé sur cet endroit, sans rien dire de plus, et quant à la lettre que tu lui as écrite, il ne me l'a pas montrée.

Nous avons été chez Strogonof ensemble, le marquis de la Coste et moi, et sommes également revenus dans la même voiture. Tu sais, mon ami, ce que je t'en ai dit; il y a un mois, j'ai formé un premier jugement que je rétracte. La Coste est bon enfant, il a un caractère d'ailleurs décidé, ce qui est toujours une chose avantageuse, et un goût prédominant pour la liberté, qui le fait passer sur toutes les considérations de simple usage et les simples égards de la politesse du monde.

Vendredi, 4. — Au même.

Je suis resté en ville par pure courtoisie, et pour quoi y faire? J'ai été le matin chez mon bijoutier et j'ai commandé une canne qui me reviendra à vingt-cinq roubles. J'y ai appris la nouvelle de la mort du roy de Suède, qui s'est trouvée fausse. Nous avions fait partie d'aller dîner chez Ostermann, et cela a été dérangé. Manteufel a dîné chez le marquis.

En rentrant à onze heures, j'ai aperçu de loin un incendie considérable : c'est la maison d'une Mme Thornvrof, qui a brûlé en deux fois. Il y a deux jours, cela a commencé par les écuries, et toute la maison a été consumée ce soir. Cela vient certainement de malheureux incendiaires qui abondent toujours ici, vers le temps où les

ouvrages cessent; ce sont des paysans qui ont quitté leurs maîtres pour travailler chez l'Impératrice, et qui n'ayant plus ni feu, ni lieu, ni passeport, ni maître, se livrent au vol, etc.

Lundi, 7. — Au même.

J'ai dîné chez Cobenzl, chez qui est arrivé le prince de Ligne (1), son fils Charles (2), et M. de l'Isle, colonel françois à la suite, homme, dit-on, fort aimable, ancien ami du marquis de Choiseul (3) et bienvenu dans les sociétés de Versailles. C'est l'auteur des *Noëls* sur la Cour. Le prince de Ligne est un grand homme, de bonne mine, de beaucoup d'esprit, et qui a dans la tournure la grande aisance de la bonne et de la mauvaise compagnie. Ce qui m'a frappé, c'est qu'à table Cobenzl paroissoit maté par lui, ce qui me confirme dans mon opinion que ce dernier n'a pas tout l'esprit qu'on lui prête.

Mardi, 8. — Au même.

J'ai été chez le comte de Goertz, qui m'a parlé d'un reste d'engouement en faveur de l'Empereur de la part de Catherine II, que je crois n'être qu'une comédie. Le prince (4)

(1) Charles-Joseph-François-Lamoral-Alexis, prince de Ligne (1735-1814), grand d'Espagne, feld-maréchal des armées de l'Empereur. Catherine II, qui le trouvait « un des êtres les plus plaisants et les plus aisés à vivre », le nomma aussi feld-maréchal. Le prince de Ligne l'accompagna encore dans le fameux voyage de Crimée de 1787, en qualité de « jockey diplomatique ». Ses *Mémoires* ont des pages très curieuses sur la Cour de Russie; sa correspondance avec l'Impératrice n'est publiée qu'en partie.

(2) Charles-Joseph-Emmanuel-François-Antoine-Ghislain, prince de Ligne, né en 1759, tué dans l'expédition des Prussiens en Champagne, le 14 septembre 1792.

(3) Claude-Maximilien-Joseph de Choiseul, marquis de Choiseul, fils du marquis de Meuse et né en 1735.

(4) Potemkine.

le contrefait et ne paroît pas l'avoir goûté, mais tout cela ne prouve rien. Présentement que le prince de Prusse va venir, il le cajolera; c'est son neveu Paul Potemkin (1) qui va le recevoir. Le comte de Goertz m'a parlé de plusieurs propos du prince de Ligne hier à souper chez Cobenzl, qui ont embarrassé l'hôte. Ces propos rouloient sur le roy de Prusse, ses talens et sa santé, ainsi que le motif des trois guerres qu'il a faites et le succès qu'il y a eu. Cobenzl ne disoit rien, et le prince de Ligne poussoit ses pointes en éloges de Frédéric, etc. Cette scène a dû être plaisante.

On dit que Harris a reçu son rappel, mon ami; cela est heureux pour Vérac, il ne lui donnera pas le fil à retordre que j'ai eu, ce dont je suis fort aise.

Je voulois dîner chez le vice-chancelier, mais l'exercice du Corps des Cadets m'en a empêché. Je ne t'en parlerai pas, parce que je t'en ai parlé vingt fois et que c'est toujours la même chose. Il y a eu à celui-là un accident : une gargousse a pris feu dans les mains d'un canonnier, cela nous a fort effrayés, mais il y a eu plus de peur que de mal. Le grand-duc qui y étoit a montré de l'attention et ces soins si précieux de la part des gens de son rang. Il a examiné ces petits malheureux et a fait donner pour boire aux canonniers.

Il y a souper chez le marquis pour les nouveaux arrivés, le prince de Ligne, son fils, M. de l'Isle et les Cobenzl. Le prince de Ligne, grand seigneur d'une famille de Flandre, a une tournure extérieure qui me plaît infiniment. C'est ce qu'on appelle un aimable roué, mais il a beaucoup d'esprit, il est brave et bon militaire. Général au service d'Autriche, ayant la Toison d'or, il fait ouver-

(1) Paul Sergiévitch Potemkine, général.

tement l'éloge du roy de Prusse, et sa franchise à cet égard est divertissante auprès de Cobenzl, qui en est embarrassé. Son fils est un bon enfant; il se nomme le prince Charles. Leur compagnon de voyage, M. de l'Isle, a la réputation d'homme d'esprit et de méchante langue. Il est colonel à la suite du régiment Royal-Dragons, et reçoit les appointemens comme s'il étoit en pied, mais à titre de pension, avec la croix de Saint-Louis. Il m'a fait une peinture peu avantageuse du duc de Deux-Ponts (1). Il le croit faux, avare et vicieux, vivant mal avec sa femme qui est charmante, et ayant pour maîtresse la grande-gouvernante, dont le mari, premier ministre, est une bête. En général, ce qu'il m'a dit de ce prince et de sa Cour, mon ami, n'est pas attrayant pour un homme qui doit y vivre; mais ce qui me console, c'est la perspective de ne pas y rester longtemps.

Jeudi, 10. — Au même.

Je suis parti pour la ville à onze heures, et j'ai passé chez Normandez en arrivant. Il m'a montré la déclaration du 8 juillet de Copenhague, dont le commencement est la chose la plus singulière quant au style; mais comme le fonds est emporté, c'est tout ce qu'on pouvoit désirer de la mauvaise volonté du Danemark.

La même réserve du marquis continue à mon égard, au point qu'on ne me montre pas les lettres que je reçois de M. de Vergennes en réponse à mes dépêches et que je remets à M. de Vérac sans les déchiffrer. Tout cela, mon ami, me ronge d'amertume, mais les Russes me dédom-

(1) Charles-Auguste, prince palatin, duc de Deux-Ponts, né en 1746, marié, depuis le 12 février 1774, à Marie-Amélie de Saxe, née le 26 septembre 1757. On sait que le chevalier de Corberon était alors désigné pour être ministre plénipotentiaire à sa Cour.

magent et le marquis aura beau faire, je ne partirai pas avant le 1er octobre, et je ferai bien.

Vendredi, 11. — Au même.

Je suis resté hier en ville pour aller ce matin de bonne heure voir la Monnoie et le Palais de marbre bâtis par le prince Orlof, qui, je crois, n'en profitera guère. Ce palais, bâti par un Italien dont j'ignore le nom (1) et qui est mort, a une fort grande apparence. La façade regarde le jardin; elle est resserrée par deux ailes qui ne sont pas égales, et il y a une cour petite et ridicule pour un bâtiment de cette espèce. Ce bâtiment s'étend du côté de la Néva, où il a une grande quantité de fenêtres, entre lesquelles on voit des pilastres de marbre. L'intérieur est horriblement distribué; l'escalier, qui est assez beau, paroît lourd par le peu de largeur des paliers et l'étroit en général de la cage. Les murs de cet escalier sont ornés de niches et de sculptures en marbre blanc assez mauvaises; elles sont de deux artistes françois et allemand: le premier s'appelle Phalandès, élève de Falconet, c'est le meilleur; l'autre se nomme Foux. Les croisées sont de cuivre, garnies de glaces. Elles pèsent jusqu'à quatre-vingt-dix pouds (le poud vaut quarante livres), et chaque vitre coûte vingt-huit roubles.

J'ai été de l'autre côté de l'eau en chaloupe, voir la forteresse qui est dans une île. C'est un emplacement considérable, où est l'église qui renferme les tombeaux de Pierre Ier, Catherine Ire (2) et Élisabeth. Il n'y a rien de ma-

(1) Il se nomme Rastrelli. (*Note du chevalier de Corberon.*) Rastrelli avait été l'architecte du Palais d'hiver; l'Impératrice s'était adressée aussi à lui pour la statue de Pierre le Grand, mais il était mort avant d'avoir achevé son projet.

(2) Catherine Ire, d'abord maîtresse, puis femme de Pierre le Grand et après lui impératrice, née en 1682, morte le 17 mai 1727.

gnifique à ces tombeaux, qui sont de pierre. L'église est un assez beau bâtiment: elle est surmontée d'un clocher très élevé, avec une boule sur laquelle se trouve un ange, le tout doré. On ne conçoit pas comment on a pu placer cette figure, et l'homme qui en a eu le courage et cette habileté a obtenu quatre cens roubles.

J'ai passé de là à la Monnoie, qui est dirigée par un Allemand. Il est à remarquer que l'Impératrice n'emploie pas de Russes pour les administrations qui regardent le pécuniaire; cela prouve le peu de confiance qu'elle a dans les nationaux, et elle n'a pas tort. J'ai vu laminer et frapper. Le lingot qui est de bas aloi, quant à l'argent, se fond jusqu'à la quantité de cent vingt pouds dans des chaudières de fer, d'où cette matière se jette en lingotières. On coupe le lingot en trois parties, qu'on fait passer par trois laminoirs jusqu'à ce qu'il devienne à l'épaisseur d'un rouble. Alors on le coupe, on le nettoie, on le recuit pour lui donner le blanc dont il a grand besoin, et c'est dans cet état qu'on le frappe. Il n'y a qu'un seul homme qui place la pièce pour être frappée, et cependant on en frappe jusqu'à quatorze dans une minute. Le balancier, qui est très pesant, est mû par quatre hommes de chaque côté. Cette pression est prodigieuse, et les coins se rompent quelquefois; néanmoins on compte jusqu'à quatre-vingt mille roubles que peut frapper le même coin. Pour finir le rouble, il faut qu'il subisse trente-deux opérations.

Je suis rentré chez moi pour m'habiller et dîner chez le comte Ostermann.

Samedi, 12. — Au même.

Nous sommes partis à quatre heures du matin, mon ami, Mmes de Behmer, leur frère, Alberdhille, chargé des

affaires de Suède, et moi, pour Tsarskoïe-Sielo, qui est à moitié chemin de Gatchina (1). Le long du chemin, le baron d'Alberdhille faisoit la réflexion que toutes les maisons de campagne qui y sont répandues ont jadis appartenu aux Suédois. Nous avons pris du chocolat à Tsarskoïe-Sielo chez un François que j'ai soutenu dans ce pays-cy, en répondant pour lui d'une caution de trois mille huit cens roubles, sans quoi il étoit ruiné. Il nous a montré le modèle d'un cabinet pour l'Impératrice, qu'il exécute, tout en lames d'argent de paillons couleur de feu, la plus belle chose possible et qui lui vaudra beaucoup d'argent. Nous nous sommes remis en route pour Gatchina, et nous y sommes arrivés à onze heures. Cette maison de campagne, mon ami, est un palais superbe en demi-cintre et d'un fort bon goût. Le corps de logis principal, orné de colonnes d'ordre corinthien, a vingt-neuf croisées de front. Deux corps de logis, attenant presque à cette façade, ont chacun vingt-cinq croisées, ce qui fait en tout septante-neuf croisées. L'ameublement de ce château est superbe, et dans les appartemens au-dessus il y a une fort belle collection de tableaux d'Italie. On voit un bain délicieux et très orné dans le corps de logis attenant au principal, mais séparé par une distance médiocre. Au milieu de la baignoire, qui est enfoncée dans le parquet, il y a un jet d'eau, sur lequel on place un arbre creux de fer-blanc, par les branches duquel l'eau tombe après avoir monté dans le corps de l'arbre.

Le jardin, qui est à l'angloise, est grand et fort bien dessiné ; c'est un Anglois qui l'a fait. Il y a de fort belles parties d'eau et d'une eau très claire, puisqu'à huit ou dix toises de profondeur on voit un grain de sable. On voit au milieu

(1) Château bâti par Rinaldi et appartenant au prince Orlof. C'est là qu'il dut se retirer lorsqu'il perdit sa place de favori.

de ces étangs des statues qui ont l'air d'en sortir et qu'on prend de loin pour de belles statues de marbre, d'après la prévention où l'on est de beautés en tout genre, mais j'ai appris que ce sont des figures de cuivre qu'un certain Demidof, homme fort enrichi par les mines, a données au prince, qui les a fait peindre en blanc et placer sur les pièces d'eau.

Le jardin, qui n'est pas encore achevé, et le parc comprennent un terrain de quarante verstes, dont il y en a douze en promenade.

Dimanche, 13. — Au même.

Je suis revenu ce matin d'assez bonne heure en ville, et j'ai trouvé en arrivant un paquet de M. de Vergennes, en réponse à mes nos 30 et 31. J'ai donné la dépêche à Caillard, et j'ai fait déchiffrer par Combes une lettre du 19 juillet, qui m'annonce que M. de Vergennes, en considération du compte que je rends de Combes, lui fera un traitement, ne pouvant lui donner le titre de secrétaire de légation à la place de Deux-Ponts, et vu son peu d'ancienneté dans la carrière. C'est une grande preuve de l'amitié de M. de Vergennes, ajoute Hennin (1), que cette promesse que beaucoup de gens sollicitent en vain. Vérac et Caillard en ont été surpris et peu contens.

Normandez, qui est venu me voir, m'a demandé si je n'allois pas demain à Tsarskoïe-Sielo. Je lui ai dit que j'ignorois s'il y avoit spectacle, et il m'a répondu que c'étoit promenade au jardin du grand-duc, qu'on avoit des billets et que Cobenzl en avoit donné un pour moi à Cail-

(1) Chef de bureau au ministère des affaires étrangères pour la correspondance politique de la Turquie, la Russie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Italie, la Suisse, etc.

lard. J'ai été à la messe chez le marquis. J'ai été causer ensuite avec lui, ou plutôt le voir, car de causer n'est pas chose facile, et il ne m'entretient que de ses dîners, de sa magnificence et de ses voitures, qu'il raconte à qui vient chez lui. On se moque dans la ville de ces platitudes, et l'on sait que, le jour de sa présentation, il a fait monter tous ses gens pour le voir et l'admirer dans sa gloire. Voilà, mon ami, l'homme qu'on envoie ici!

Il y a eu le soir souper chez le marquis; j'y étois et m'y suis fort ennuyé, parce que c'est un cercle de gens fort insipides et que la conversation ne roule sur rien, le jeu faisant la principale occupation. Cobenzl est arrivé tard avec le prince de Ligne, qu'il a présenté à Tsarskoïe-Sielo. Il m'a demandé si j'allois le lendemain chez le grand-duc, et il m'a prévenu qu'il avoit donné un billet pour moi à Caillard. Je lui ai dit que je le demanderois et que j'irois.

Lundi, 14. — Au même.

Combes doit partir aujourd'hui, et j'ai écrit en conséquence plusieurs lettres, une entre autres à M. de Vergennes. Cette séparation me coûte et me coûteroit davantage, si sa femme n'avoit un peu altéré mon amitié pour lui. Combes en est esclave, et il a tort. Cette petite femme est mal élevée et lui donnera du chagrin peut-être, ou du moins l'abasourdira par l'empire inconcevable qu'elle a sur lui. Elle le rend inactif et paresseux, et au lieu de l'instruire, lui, c'est elle qui l'habitue à ne rien faire. Cependant, Combes est un des plus honnêtes hommes que je connoisse, et je serai enchanté de me l'attacher. Il en a eu la preuve par l'opiniâtreté de mes sollicitations auprès de M. de Vergennes, et le succès qu'à la fin j'ai eu contre toute espérance.

Je suis descendu à trois heures chez le marquis : on dînoit. J'ai demandé à Caillard le billet qu'on lui avoit remis pour moi ; il m'a répondu d'un ton tranchant qu'on lui en avoit donné un pour lui, sans qu'il y en eût pour moi. Vérac, embarrassé comme il est toujours, m'a dit : « Mais je vous donnerai le mien », sans me le donner. Il y avoit à table Goertz et Horta (1). Ce dernier a dit, mais foiblement, qu'il en avoit donné cinq, et il a fini par m'offrir le sien, que j'ai pris. Tu vois, mon ami, dans cette occasion le ton que Caillard commence à prendre et la foiblesse de Vérac. Je crois que si je restois ici quelque temps j'en verrois bien d'autres !

J'ai été seul dans une voiture à ce jardin du grand-duc, qu'on appelle Paulovski, à cinq verstes de Tsarskoïe-Sielo. C'est une jolie maison en bois ornée de peintures, sans aucune dorure, et entourée d'un jardin anglois (2). Leurs Altesses Impériales ont eu des attentions pour tout le monde et le ton le plus poli et le plus affable. Il y a eu souper sous une tente, où j'ai eu froid, car le temps étoit vilain et fort humide.

Caillard étoit le seul de ses confrères et s'est montré avec une apparence incroyable. Cependant il ne s'est pas mis à table, mais il a tourné autour, et pour couvrir cette feinte modestie, il est venu de notre côté nous dire : « Je ne me suis pas mis à table par deux raisons : la première, c'est que je ne soupe pas ; la deuxième, c'est que j'aurois été placé comme vous autres et que j'aurois eu froid. » Notez que c'étoit au prince Viasemski, général, au mar-

(1) Ministre plénipotentiaire du Portugal à la cour de Russie.

(2) Le palais de Paulovski avait été bâti par le grand-duc sur un terrain à lui donné par sa mère, à l'occasion de la naissance de son fils aîné. Cette résidence fut l'habitation favorite de la grande-duchesse Marie Féodorovna, qui traça elle-même le jardin et fit planter un très grand parc semé de différentes bâtisses, Tric-Trac, la Cabane de l'ermite, etc., qui lui rappelaient Montbéliard, où elle avait passé sa jeunesse.

quis de la Coste et à moi qu'il s'adressoit. Je lui ai répondu qu'il avoit bien fait. Il y a peu d'exemples, mon ami, de cette fatuité; Caillard est fou de vanité.

Mardi, 15. — Au même.

A quatre heures j'ai été chez le grand-veneur, où il y avoit comédie de société : *le Distrait*, joué bien médiocrement. Après la comédie, où étoit Caillard, qui se fourre partout, on a mis des tables de jeu. Le comte Panin a fait un whist, et Caillard s'est placé à côté de lui sur une chaise, tandis que des ministres étoient debout. J'avois mal à la tête et de l'ennui, je suis parti et suis revenu à ma campagne. J'ai été causer avec Hüttel, mon voisin, qui m'a beaucoup parlé de Caillard et de ses tons ridicules. Il m'a appris que la grande-duchesse, le jour de la promenade, jeudi dernier, avoit été fort surprise de le voir et qu'elle avoit demandé par trois fois qui il étoit.

Mercredi, 16. — Au même.

En me levant, j'ai été voir Alopéus, conseiller de Cour chez le prince Panin, et nous avons déjeuné ensemble. Je lui ai fait part de la lettre de Hennin en faveur de Combes, et nous avons aussi causé du comte Panin, qu'il m'a assuré me vouloir beaucoup de bien. J'ai insinué que j'irois peut-être à Constantinople et que j'en serois flatté par la connexion des affaires avec la Russie.

Il m'a lu quelque chose d'une lettre de Nesselrode (1), qui a envoyé son secrétaire de légation ici dimanche, en courrier, avec la triste nouvelle que le Portugal n'avoit point

(1) Alors ministre de Russie auprès du roi de Portugal.

accédé (1). Nesselrode jette la faute sur les Anglois et leurs intrigues, et l'intérêt du vingt-cinq pour cent sur chaque prise que les Anglois donnent au ministre du Portugal, et il ajoute que tous ses confrères n'ont pu vaincre la résistance du Portugal. C'est toujours un grand tort à Nesselrode d'avoir tant tardé à venir à Lisbonne. J'en ai parlé au comte Panin, chez qui j'ai dîné, et il m'a répondu que les Portugois y viendroient à leur tour; je le souhaite. Je suis revenu avec le comte de Goertz à Pétersbourg, et, chemin faisant, je lui ai parlé de l'histoire du billet et de la fausseté de Cobenzl, qui, la veille, me dit chez le grand-veneur que c'étoit Horta qui s'en étoit chargé et avoit dû en remettre cinq à M. de Vérac. Le comte de Goertz, ou dupe ou faux, a voulu excuser Horta, et il a ajouté que, voyant Horta en donner un à Caillard, il y en avoit demandé un pour Hüttel, qu'Horta le lui avoit donné en lui disant : « J'en ai un de reste. » Cobenzl, qui ment par habitude, a commencé par dire qu'il en avoit donné un pour moi à Caillard, et il se trouve que c'est Horta, et ce même Cobenzl me dit ensuite : « Je crois que M. Panin n'avoit pas intention d'en donner à Caillard. » Tu vois, mon ami, la duplicité de ces gens-cy et quelle confiance on doit avoir en de pareils polissons.

Je suis revenu chez le marquis, à qui j'ai demandé s'il soupoit chez le vice-chancelier. Il m'a répondu qu'il avoit affaire et qu'il n'iroit pas ; une demi-heure après, Cobenzl est arrivé chez lui et l'a décidé à y venir. [Voilà comme il se laisse conduire !]

J'ai été faire une visite au comte Ivan Czernichef, qui m'a envoyé une invitation pour demain; cette invitation est ici depuis quatre heures, et on ne me l'a pas remise jus-

(1) Il accéda plus tard à cette ligue de la *neutralité armée* et passa même un traité de commerce avec la Russie.

qu'à ce que je l'aie demandée. J'ai été ensuite chez la Billot, qui prétend que les Russes se moquent déjà [de la foiblesse de Vérac et] de la fatuité de Caillard. On sait qu'il n'est pas secrétaire de la Cour, et l'on trouve étrange que M. de Vérac le présente comme tel et le mène partout dans les grandes maisons. On m'a assuré qu'il portoit des talons rouges; cela me paroît trop ridicule pour que je le croie. Ce seroit même une platitude, dont je ne puis soupçonner Caillard, mais je tirerai le fait au clair. Au surplus, je vois que Caillard se met au-dessus de sa place, et il se fera une querelle avec ses confrères qui en seront humiliés, ou avec les ministres qui en seront piqués, et Goertz est un de ceux-là. S'il avoit voulu suivre mon conseil, il s'en seroit mieux trouvé et ne prêteroit pas au ridicule comme il le fait.

Jeudi, 17. — Au même.

L'Impératrice est venue hier en ville pour la fête du régiment des gardes du Préobrajenski, qui nous donne gala aujourd'hui. Le prince Potemkin en est lieutenant-colonel. J'ai été à neuf heures pour lui faire mon compliment; il m'a reçu seul dans son cabinet, m'a fait asseoir, m'a parlé de l'air le plus amical. Nous avons causé ainsi pendant un gros quart d'heure, et je lui ai parlé de mes regrets de m'en aller et du plaisir que j'aurois à revenir; il m'a répondu qu'il verroit mon retour personnellement avec plaisir et satisfaction. Ce qui est singulier, c'est qu'il ne m'a parlé du marquis de Vérac que pour me demander s'il ne s'en iroit pas dans peu, et si réellement il resteroit quelque temps. Je lui ai répondu qu'il comptoit rester deux ans, quoiqu'on dise en ville qu'il veut partir cet hiver. Pendant que nous étions seuls, est arrivé M. Yélaguin, sénateur et cordon

bleu; alors le prince s'est levé et a passé dans une autre chambre pour se peigner, et il m'a dit par deux fois de m'asseoir avant de le dire à Yélaguin. Cette distinction, avec laquelle ce prince me reçoit toutes les fois que j'y vais, est une preuve de ce qu'il pense sur mon compte; les généraux russes, à qui il ne dit rien et qu'il ne salue même pas, étoient surpris et jaloux de cet accueil. On en causoit beaucoup dans l'antichambre, où quelqu'un étoit qui me l'a redit, et entre autres le baron de Manteufel, qui est resté dans la première chambre, où le prince est revenu, en robe de chambre et en peignoir, donner une audience de congé à tous ceux qui sont venus lui faire la cour. Je suis sorti enfin au bout d'une demi-heure.

Le marquis, chez qui j'avois envoyé mon valet de chambre pour le prévenir de ne pas se mettre en deuil, à cause du gala, a été surpris et inquiet de me savoir sorti de bonne heure. Il a répété : « Comment, il est sorti habillé? » Eh bien! mon ami, avec toute cette inquiétude, lorsque je suis venu le voir, il m'a reçu simplement sans me demander pourquoi j'étois sorti si tôt. [Tu vois] combien il y a [de politique] dans son fait, mon ami, et si je n'ai pas raison de modérer cette grande confiance que j'avois d'abord en lui. [C'est Caillard qui le dupe, le mène, l'excite et l'arrête à son gré, pour son avantage et ses intérêts. Si Vérac étoit seul, je le cultiverois avec l'amitié que j'ai pour lui; mais je sais qu'il ne le veut pas, et surtout Caillard. Il faut] que cela soit bien fort, puisque cela se dit dans son antichambre.

J'ai été à la Cour et de là chez Czernichef dîner; le marquis ne m'a pas parlé de ce dîner, et son suisse a gardé mon billet d'invitation, de sorte que si je ne l'avois pas fait demander, j'aurois manqué ce dîner et fait une impolitesse au comte Czernichef.

Ma foi, mon ami, les bruits et les soupçons des talons rouges de Caillard sont très vérifiés; je les ai vus de mes yeux, et à peine pouvois-je le croire. Mais rien de plus vrai; mon valet de chambre, plus incrédule que moi, s'en est informé à son laquais, qui lui a dit qu'il en avoit six paires : voilà par exemple un ridicule et une folie dont je ne l'aurois jamais cru capable.

En sortant de chez le comte Czernichef, j'ai été aux Enfants de Pochet, parce que M. Panin devoit y venir. J'y ai vu Mme Talésin; mais j'ai aperçu dans la première loge Rozat avec deux filles du prince Basile Dolgorouki, qui se pavanoit au milieu d'elles. On prétend que ce sont des actrices du bois de Boulogne qu'il a fait venir; ce qui est sûr, c'est que ce sont des coquines, qu'il a demandées comme des habits, des bijoux, etc. Mais on prétend que l'Impératrice a fait dire au prince de les renvoyer. C'est avec ces deux belles que Rozat se pavanoit publiquement.

J'ai soupé chez le comte Panin, où l'on a parlé de comédies, dans lesquelles je ferai probablement un rôle par complaisance.

Vendredi, 18. — Au même.

L'Impératrice est retournée à Tsarskoïe-Sielo hier après le dîner; mais, comme elle n'est partie que tard, on croit qu'elle a été à Ozerski, campagne du prince Potemkin, pour lui annoncer la nouvelle de la mort de sa mère; d'autres disent que c'est sa nièce qui lui a dit, et qu'il a beaucoup pleuré, car ce prince joint à tous ses défauts et à toutes ses qualités celle d'être sensible, ce qui paroît une inconséquence.

J'ai dîné chez le comte Ostermann, mon ami, et de là

j'ai été à la campagne souper avec mes amies (1); mais je suis revenu le soir à la ville pour coucher.

En me roulant les cheveux, mon valet de chambre m'a beaucoup parlé du marquis de la Coste et m'en a fait un portrait qui m'étonne. Ce jeune homme passe pour n'avoir aucune espèce de sensibilité, ni pour la peine ni pour le plaisir, si vous en exceptez le libertinage. Insouciant au suprême degré, il n'a aucun projet ni pour l'ambition ni pour l'agrément de la vie. Jouissant de quatre-vingt mille livres de rente, ou les ayant indépendamment de ce qui lui reviendra après la mort de sa mère (2), il ne sait pas trop à quoi les employer. Il a joué à Paris, et c'est peut-être pour le tirer du cercle où il étoit que son beau-père l'a amené en Russie. Il y est venu comme il s'est marié, par une suite de circonstances; car la veille de son mariage, il dit en rentrant chez lui : « Mais ne faut-il pas que j'aille me confesser demain matin, car je me marie. » J'avois cru que la Coste, froid comme il est, s'adonneroit à l'étude; point du tout, il se lève à midi, joue avec son valet de chambre, se coiffe longuement et fait couler le reste de la journée de la même manière. Ennuyé de la gêne et des formes, il ne va dans le monde que quand cela lui plaît; et lorsque je suis rentré ce soir pour me coucher, on m'a dit qu'il n'étoit pas sorti et qu'il avoit passé trois quarts d'heure dans l'antichambre à voir jouer ses gens. Ce jeune homme est indéfinissable dans de certaines choses, et cette insouciance, par exemple, ne le met pas à l'abri d'une vio-

(1) Les dames de Behmer, dont la maison de campagne était voisine de celle du chevalier de Corberon.

(2) Jacqueline-Éléonore de Reclaine, dame de Digoine, qui avait épousé, en 1758, Louis-Marie-Joseph Frotier, seigneur de la Coste-Messelière et des Ousches, dit le marquis de la Coste, et en avait eu trois enfants, dont un seul fils, le gendre du marquis de Vérac.

lence extrême de caractère. Cela ne l'empêche pas d'être bon maître.

Samedi, 19. — Au même.

Il y a de l'humeur à la Cour pour les nouveaux gouvernemens; leur établisement n'est pas facile, parce que pour remplir cette multitude de petits tribunaux, il faut des sujets qui ne peuvent point se trouver; où il n'y a point de bourgeoisie, comment trouver des plébéiens? Cela donne de l'humeur à l'Impératrice, qui croyoit faire le bien et surtout qu'on en parleroit, et il ne résultera, peut-être et sans doute, de tous ces établissemens, que le ridicule de les avoir conçus sans la faculté de l'exécution.

Dans les campagnes cela est encore pire; les paysans sont mécontens parce que les seigneurs, mécontens aussi du projet qu'ils aperçoivent de rendre ou de donner la liberté, excitent leurs esclaves contre ces innovations, et que dans le fait le Russe n'est pas plus susceptible de recevoir cette liberté, qu'un enfant le seroit de nourritures succulentes et de liqueurs fortes. D'un autre côté, il y a autour de la ville une quantité de gens sans passeport et presque libres, parce qu'ils ont travaillé pour la couronne; mais, depuis que les travaux sont finis, ces gens, devenus sans aveu et sans occupations, se sont attroupés pour détrousser les passans. Il y en a jusqu'à huit ou dix mille qui commettent des désordres excessifs. Au lieu d'envoyer des troupes enlever subitement les plus déterminés, on a voulu faire des oukases; cela s'est ébruité, et le nombre des coquins s'est accru. Il ne seroit pas surprenant que cela devînt sérieux. L'Impératrice a peur, dit-on; elle n'ose pas se promener seule dans ses jardins, et elle a ôté à Volkof le département de la police

et du gouvernement intérieur de Pétersbourg, à cause du peu de soin qu'il a eu.

J'ai dîné, mon ami, chez le comte Panin, où est venu le comte Nostitz, qui a devancé le prince royal de Prusse. C'est un jeune homme d'esprit, à ce qu'on dit, et qui a l'épigramme à la main, ce qu'il faut pour ce pays-cy. Il a été ministre de Prusse en Danemark ou en Suède; c'est en Suède qu'il est resté cinq ans.

La Cour de Danemark vient de nommer M. de Guldencrown pour son ministre à Pétersbourg.

Les Vérac sont venus dîner chez Panin, et je m'aperçois que le père [ne prend pas ici le ton qu'il faut prendre; il ne se mêle à la conversation que lorsqu'il s'agit d'histoires de notre société parisienne]. Son fils, qui n'a que dix-sept ans à la vérité, se livre à l'impétuosité et à l'enfantillage de son âge, lorsqu'on a été gâté comme lui; cela ne réussit pas ici, où l'on juge les étrangers à toute rigueur et un jeune homme comme s'il avoit quarante ans. D'ailleurs, je voudrois savoir [si le petit Vérac faisoit à Versailles chez M. de Vergennes le train qu'il fait ici.] Cela prouve, mon bon ami, qu'un François ne doit pas voyager avant vingt-cinq ans, et qu'alors il doit se mettre dans la tête que le pays étranger a ses usages, ses formes, qui peuvent être aussi bonnes que les autres.

Caillard est aussi venu chez M. Panin, ce qui est contre l'étiquette; il est venu en canne et sans épée, ce qui est encore plus contre l'usage. Je le lui ai dit, mais inutilement; aussi commence-t-on à se moquer de lui et à le trouver hors de sa place. Gare qu'on ne l'y remette! Je sais que le comte Voronzof (1) a dit que M. de Vérac avoit déjà retardé les affaires, que j'aurois terminées, a-t-il

(1) Le comte Alexandre Romanovitch Voronzof. (Voir plus haut, t. I, p. 143, note 4.)

ajouté, si j'étois resté comme ministre. Il a dit encore que je devois recevoir des marques flatteuses de distinction en m'en allant, pour la bonne conduite que j'avois tenue et l'harmonie que j'avois remise entre nos deux Cours. Mais je ne m'attends à rien de tout cela, parce que j'ai été trop franc vis-à-vis de Panin, qui ne l'est pas, et surtout trop ferme; aussi paroît-il faire plus grand cas de M de Vérac, à cause de sa foiblesse, et il le cajole pour s'en moquer dans l'intérieur. Vérac est trop aimable pour ce pays-cy et point assez saillant; il est timide et foible, et il sera joué. D'ailleurs, on sait qu'il songe déjà à un congé; Caillard l'y poussera pour rester chargé d'affaires, et il ne fait rien ici. La nation françoise s'est plainte déjà; on dit que le ministre est froid et qu'il ne soutiendra sa nation qu'en donnant à dîner, et que Caillard veut paroître en savoir plus qu'il n'en sait. J'ai vu ce matin Pernon, négociant de mérite, qui est fort mécontent de l'un et de l'autre et ne veut plus revenir dans la maison.

Nous avons soupé chez la maréchale Galitzin, où l'on a dansé. [Caillard y vint, mais il a fait une triste figure. Le petit Vérac a fait ses sottises ordinaires]; la petite Golovin, qui a quinze ans, lui a dit : « Monsieur, j'écouterai vos plaisanteries; mais je vous prie de supprimer vos gestes, ils ne me conviennent point. » Ce propos est fort, mais il étoit mérité. Tu n'imagines pas, mon ami, combien la société russe est difficile : du froid et de la politesse, mais voilà tout, et si on se livre à elle, vous y êtes déchiré. Il faut traiter les gens comme il faut au moral de la même manière que le peuple s'y traite au physique : du bâton pour le dernier, du sarcasme, de l'épigramme pour les autres, ou le ton le plus froid et le plus ferme. J'ai dit tout cela au marquis; [mais cela coule. Il a été séduit, enchanté, et il a cru que je voulois le dégoûter de ce pays-

cy.] Il commence à prendre de l'humeur contre, maintenant; il s'y déplaît déjà, et lorsque Combes est parti, il lui a dit : « Vous allez en France, vous êtes bien heureux et je voudrois être à votre place. »

Dimanche, 20. — Au même.

Je dois te dire qu'il y a un projet de commerce, dont je ne t'ai pas parlé dans ma lettre d'hier. C'est Pernon qui me l'a dit. Il est question de fournir à l'Espagne du bois de construction, et d'établir pour elle le commerce sur la mer Noire. Il y a ici un nommé Cruz, chargé de la procuration d'un comte Clouard en Espagne, et Pernon, qui est fort lié avec ce Cruz, est tenté d'entrer dans cette spéculation. Il y a aussi un nommé Muñoz, Espagnol qui a été longtemps dans la maison de Colombi, avec lequel il s'est brouillé depuis. Je ne sais si tout cela réussira : ce M. Muñoz est libertin et fort dépensier; Cruz est bon enfant, mais foible; et d'ailleurs ce commerce de la mer Noire est sujet à bien des difficultés. Je sais que Muñoz doit partir incessamment, avec le fils d'un François nommé Lobel, pour tenir des livres, et il doit habiter une ville sur la mer Noire, où réside le général Annibal. Je crois même qu'il est lié avec un Russe nommé Gouzof, employé à un projet pour les cataractes du Niéper. Pernon a bien un autre projet, qui est la fourniture des étoffes de la Cour; il y acquerroit vingt mille roubles, mais celui de la mer Noire seroit plus considérable; aussi demanderoit-il cinquante mille roubles de fonds à l'Impératrice. Cette demande l'arrête avec justice, quoiqu'il soit bien avec elle et qu'elle ait été contente des fournitures qu'il lui a faites, et pour lesquelles il lui a été payé par son ordre trente-sept mille roubles en argent, chose rare et qui

prouvé la bonne volonté qu'on lui témoigne. Ce jeune Pernon est en effet un garçon de mérite, qui peut faire ici de très bonnes affaires parce qu'il voit en grand.

Je suis revenu en ville souper chez le marquis, où je me suis fort ennuyé, parce que je n'aime ni le jeu, ni la polissonnerie du petit de Vérac et du prince Charles de Ligne, qui est un étourdi de vingt ans, sans esprit ni grâce, une vraie culotte de peau allemande.

Cobenzl va demain à Schlusselbourg avec Potemkin et les princes de Ligne. Sa femme sera pendant ce temps-là à la campagne de M. Harris. Cette conduite singulière est bien soutenue, et Vérac en est fort scandalisé avec raison.

Lundi, 21. — Au même.

J'ai été voir la Billot, qui m'a dit qu'elle avoit vu hier, au spectacle des Enfans, l'abbé (1) entre Mme et Mlle Dubouillé, cette fille dont je t'ai parlé il y a quelques jours (2). Le petit Vérac et la Coste y étoient aussi; le premier, après avoir fait quelques enfantillages, est sorti avec Mlle Dubouillé du spectacle. Je suis étonné de ces indécences qui sont très remarquées dans ce pays-cy, et plus surpris encore de l'insouciance du marquis sur son fils et la conduite qu'il tient. Elle est fort innocente sans doute, mais cela ne suffit pas ici, et ils s'en ressentiront tous.

J'ai été souper, mon bon ami, chez le comte Strogonof, à une campagne charmante qui est à Kaminiostrof, sur le bord de la rivière; et pendant qu'on jouoit, j'ai causé à Romme (3), gouverneur de son fils, qui est un garçon de

(1) L'abbé Crivelli.

(2) En la dépeignant comme une fille de mauvaise vie, dont le marquis de la Coste aurait obtenu les faveurs avec la complicité de l'abbé Crivelli.

(3) Celui qui fut le conventionnel Gilbert Romme (1750-1795). Le comte Alexandre Strogonof avait traité avec lui à Paris, le 1er mai 1779, pour

trente ans fort instruit et très curieux surtout en histoire naturelle. Il m'a développé une idée assez ingénieuse qu'il a sur la formation des comètes et des planètes. Il prétend qu'au lieu d'être formées par une comète, selon Buffon, ces planètes, ainsi que les comètes, sont des éclaboussures de la matière ignée du soleil, qui par la force centrifuge que lui donne son mouvement de rotation, lance loin de lui des parties de son liquide igné, lesquelles parties se refroidissent insensiblement en raison du temps de leur naissance, ce qui rentre dans le système de Bailly (1). Cette idée est venue à la suite de quelques réflexions faites sur les habitans de la Sibérie, qui descendent des Scythes. Il est probable qu'il y a eu avant les Sibériens actuels un peuple civilisé, et l'on voit chez eux des traces de travaux anciens de mines, dont on trouve dans la terre les instrumens, semblables à ceux dont se servoient les Romains dans les mines des Pyrénées. Lorsqu'on demande aux Sibériens quel étoit le nom de leurs pères, ils vous répondent par un mot qui, dans leur langue, signifie Scythe.

Il y a ici un établissement superbe qu'on appelle les Cadets des Mines, à la tête duquel est M. de Soimonof, cousin de celui qui est parti il y a quelques mois pour la France. Cet établissement n'a pas plus de cinq à six ans. On y fait des mines artificielles souterraines, où l'on a placé avec art ce que la nature forme d'elle-même; les jeunes gens, qui continuent cet ouvrage singulier, apprennent par la pratique ce qu'ils ne pourroient étudier que théoriquement, à moins d'aller en Sibérie.

l'éducation de son fils Paul, et l'avait emmené en Russie. (Cf. Marc de Vissac, *Romme le Montagnard.*)

(1) Jean-Sylvain Bailly (1736-1793), l'astronome qui allait devenir fameux, en 1789, par le serment du Jeu de paume et sa nomination de premier maire de la ville de Paris.

Romme m'a conseillé de voir à Paris le comte ou M. de Golovkin (1), qui vit philosophiquement à Paris pour l'éducation de deux enfans à lui.

Nous sommes revenus ensemble, le marquis de Vérac, Manteufel, Courlandois, qui a fait du bruit à Paris, la Coste et moi. Le marquis est aimable, mon ami, mais je ne suis pas content de son existence dans un certain monde; chez Strogonof il avoit l'air de la nullité, et il s'est promené dans ses appartemens pendant plus d'une heure avec le petit prince Troubetzkoï, bon enfant, mais de peu d'esprit, et qui n'a ici nulle considération. Et pourquoi l'a-t-il accosté? C'est qu'il a pu lui parler de Paris, et le marquis est Parisien au suprême degré.

Mardi, 22. — Au même.

Je suis sorti à huit heures, pour aller chez Mélissino. J'y ai vu un menuisier qui fait ici des divans, choses charmantes et point connues en France, où je les apporterai; car j'ai commandé, en conséquence, à ce menuisier des dessins des plus agréables qui soient ici, tels que celui de Mme de Nélédinski, de la feue duchesse de Courlande, et du vice-chancelier Ostermann. Mélissino, qui est général-major dans l'artillerie, est un homme fort aimable, industrieux, rempli de goût, de talent, et grand maçon. Le malheur est qu'il n'est pas riche et qu'il fait un peu ressource de ses talens, ce qui ne convient pas à son rang et lui donne l'air charlatan. Il a au surplus le cœur excellent et il est bon ami, j'en suis certain par moi-même.

Cobenzl lui a fait une vilenie abominable. Il a commandé

(1) Fils du comte Alexandre Gavrilovitch, ambassadeur de Russie en Prusse, en France (1728) et en Hollande. Gilbert Romme avait donné des leçons à ses enfants, avant d'être attaché au jeune Paul Alexandrovitch Strogonof. (Marc de Vissac, *op. cit.*, p. 31.)

pour l'Empereur les dessins de tous les divans, qui sont au nombre de sept, par ce menuisier que j'ai vu ce matin. Les dessins ont été faits avec soin, et Cobenzl a donné à cet homme une impériale.

J'ai dîné chez le marquis de Vérac, et nous avons causé après le dîner du commerce. Il croit toujours que la Russie se prêteroit à faire un traité de commerce avec nous, mais cela n'est pas aussi prochain qu'il pense; de même que la paix, qu'il croit aussi plus prochaine qu'elle ne l'est (1). Cet homme, mon ami, est toujours le même, superficiel et ennemi du travail difficile. Il a le projet de faire un mémoire d'après d'Éon et l'*Essai du commerce de Russie;* ce n'est pas le moyen de faire quelque chose de neuf ni d'utile, mais c'est travailler comme Raimbert, par ostentation. A propos de cet *Essai sur le commerce*, dont j'ai le manuscrit, Caillard m'a dit que M. Gilibert, major des Invalides, en connoissoit l'auteur; je m'en informerai à Paris.

Jeudi, 24. — Au même.

On juge bien souvent et mal des gens sur l'apparence, mon ami, et j'en ai fait l'épreuve sur un homme qui est ici depuis peu : c'est M. de Bullo, chambellan de Mecklembourg. Cet homme a fort peu d'extérieur, mais il a de l'instruction; il voyage librement et avec fruit. Nous avons causé hier chez le comte Panin, et comme il a fait le projet de voir ce matin l'Ermitage de l'Impératrice et la superbe collection de tableaux qu'elle a achetée en Angleterre, j'ai fait partie pour la voir ensemble. Cette galerie a coûté à l'Impératrice, qui l'a fait acheter par son ministre,

(1) La paix entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre ne fut signée en effet que le 3 septembre 1783, à Versailles.

M. Pouchkin, actuellement en Suède, la somme de quarante-huit mille sept cent trente livres sterling. Elle est placée dans la galerie de tableaux au palais, mais mal en ordre, n'yayant pas assez de place. Nous nous sommes rendus chez le maître de cérémonies, M. Pouchkin, grand amateur de peinture, et j'y ai vu un bas-relief de composition de terre, bleu et blanc, en forme de camée, qui est très bien fait. Cela se vend à Londres chez un nommé Wedgewood et Bentley.

Nous nous sommes acheminés vers l'Ermitage, Bullo et moi, un crayon à la main pour faire nos notes, car c'est un faiseur de journal aussi.

Nous avons commencé par la galerie, qui est remplie de belles choses; elle est malheureusement trop étroite pour que les tableaux y soient placés à leur avantage. Voici les plus beaux morceaux que j'ai remarqués :

Le Docteur, du Guide, estimé six mille livres sterling.

La Madeleine, de Rubens, estimée trois ou quatre mille livres sterling.

L'Assomption, du Guide.

Un Téniers, précieux et rare par sa grandeur. Ce tableau, haut de six pieds, représente une cuisine, et les figures ont un pied de hauteur.

Saint Étienne lapidé, par Le Sueur; figures colossales.

Les Anges adorant l'Enfant Jésus allaité par la Vierge, de Raphaël.

Une femme (de Rembrandt) tenant un livre à la main, tableau d'effet.

La Continence de Scipion, par Batoni.

Le Passage du Granique, par Jules Romain.

Un petit tableau du Corrège, estimé dix mille roubles.

Les Fileuses, du Guide, figures demi-nature, tableau estimé sept mille roubles.

La Vénus, du Titien.

Saint Pierre pleurant, du Guide.

Dans cette galerie on voit le plan en relief et en cire de Kerson sur la mer Noire; c'est une jolie ville, dont les rues sont tirées au cordeau; elle est fortifiée. Il y a des casernes et des magasins, et une place au milieu de laquelle se trouve une église.

Dans une autre salle nous avons vu :

Un tableau de Bourdon, François, digne de l'école italienne.

L'Enfant prodigue, de Rembrandt.

La Famille de Darius, par Mignard, copiée d'après l'original à la duchesse de Kingston par un Russe nommé Drogdin; excellente copie qui m'a fait demander son auteur.

J'oubliois de te dire que j'ai demandé ce que coûteroit la copie de la tête de l'Impératrice par un bon peintre russe; on m'a répondu cent cinquante roubles. Cela m'a rappelé le talent du modeste Phlipart ou Flipart et son bon marché. Les artistes font ici ce qu'ils veulent, et Roslin, peintre médiocre de portrait qui a manqué l'Impératrice, a gagné trente mille roubles, et il n'étoit pas encore content.

Nous avons passé dans les appartemens de l'Impératrice, où nous avons vu un carton de Raphaël, de dix-huit à vingt pieds de longueur, représentant une chasse.

Il y a une multitude de jolis tableaux et de très beaux, que je ne te nomme pas, parce que je n'ai pas eu le temps de les bien voir; je ne citerai que les originaux des belles gravures de Wille.

Nous avons été au petit théâtre de l'Ermitage, qui sert pour les Cours particulières; c'est ordinairement les jeudis, et les ministres y sont invités deux fois dans l'hiver.

J'ai dîné chez le fils de la Billot, et nous avons causé commerce; il prétend que nous exportons de dix-huit à vingt mille barriques de vin de Bordeaux pour la Russie. Si les François vouloient s'entendre, qu'ils eussent de la conduite, et que le gouvernement de France les soutînt, ils feroient tomber le commerce des Anglois; mais il faudroit des maisons, et il n'y a que les François habitués qui peuvent en établir ici. Billot a le projet de faire bâtir deux bons vaisseaux de sapin, qui lui coûteront de sept à huit mille roubles; s'il les fait radouber en France en bois de chêne, ils dureront quinze ans, dit-il; et s'ils ne peuvent supporter le radoub, leurs agrès vendus en France payeront le vaisseau.

Je finis, mon bon ami, en t'annonçant que le marquis fera difficilement un traité de commerce; la Russie ne renouvellera point celui qu'elle a avec l'Angleterre : son intérêt comme son intention est de mettre toutes les nations au pair.

Vendredi, 25. — Au même.

Avant, mon bon ami, de te parler d'aujourd'hui, je dois revenir sur mes pas, pour te dire une nouvelle qu'on m'a dite avant-hier. On prétend que l'Impératrice est un peu brouillée avec le prince Potemkin, et qu'elle a envoyé un exprès à Orlof, avec une lettre dont on ignore le contenu. Je n'ai pas grand' foi à cette nouvelle; elle vient de Sacken, qui est ordinairement instruit de rogatons. Sacken, avec qui j'ai causé une bonne demi-heure chez Panin, s'est un peu plaint du marquis, parce qu'il ne l'invite pas à dîner ou à souper comme les autres; il m'a cité dimanche au soir, que Schumaker a soupé chez le marquis avec les ministres, et Sacken a été oublié, je ne sais comment. J'ai

excusé le marquis, sur ce qu'il n'invitoit pas encore en cérémonie ; mais cela ne prend pas.

Je suis sorti ce matin de bonne heure pour voir le comte de Goertz, avec qui j'ai causé une demi-heure. Il aime beaucoup le marquis et on ne peut moins Caillard, à qui il ne croit pas autant d'esprit qu'on lui en donne. L'empire qu'il a sur le marquis lui fait de la peine, et Vérac en souffrira, à ce que prétend le comte de Goertz, et je ne crois pas qu'il se trompe.

Je lui ai demandé les lettres du roy de Prusse et de l'Empereur. Il me les a données avec confiance, me priant toutefois qu'elles fussent copiées chez moi, ce que je lui ai promis.

Avant de rentrer chez moi, j'ai passé chez le palatin Hulzen, grand maçon, mais malheureusement un peu timbré, et je crois d'accident. C'est, au reste, un fort honnête homme, et dont on se moque ici avec indécence, le petit de Vérac un des premiers, ce qu'on a remarqué. Je crains, mon cher ami, d'avoir jugé trop favorablement ce jeune homme d'abord. Il est haut, comme on peut l'être à son âge, a peu d'idées dans la tête et encore moins d'instruction ; il a avec cela le goût du jeu, qui lui fera perdre un temps immense.

Le marquis de Vérac dîne chez Cobenzl avec ses enfans ; le comte Panin et tous les ministres y sont invités, et je ne le suis pas, impolitesse marquée que je ferai sentir à l'Autrichien. J'ai dîné chez Suart en famille, et nous avons causé politique. Ses Hollandois n'arrivent point, et cependant ils sont partis le 7 de Berlin. On croit qu'ils ont reçu en chemin un courrier des États Généraux, avec ordre de ne faire aucune difficulté pour signer la convention ; c'étoit bien la peine de venir et de faire une dépense considérable au gouvernement. Voilà, mon cher ami, d'où dépen-

dent les affaires : si M. de Panin eût donné des instructions au prince Galitzin sur le projet, les choses auroient été de suite ; et si Galitzin avoit eu de la tête, il ne se seroit pas effrayé des réprimandes qu'il a reçues et auroit été son train. Mais le Danemark, où Galitzin, un peu trop vite, vouloit faire trouver des matelots à la Hollande, a intrigué pour l'Angleterre. On a arrêté les poursuites de Galitzin sur cette affaire, et de trop vif qu'il étoit d'abord, il est devenu trop lent. Cela sera réparé, mais le temps perdu ne se retrouve pas ; heureux qu'il n'y ait eu qu'un retard. En vérité, mon ami, il y a un Dieu pour les Russes comme pour les enfans : les affaires tiennent souvent à si peu de chose ! Harris est cause de tout cela ; voulant animer ceux-cy contre les Espagnols, il a décidé l'armement russe, qui auroit pu faire une diversion dangereuse pour nous, si heureusement Panin, par jalousie contre Potemkin à qui s'adressoit Harris, n'eût tourné cette affaire contre lui. Si Harris s'étoit adressé à Panin, l'armement n'auroit pas eu lieu, et voilà à quoi tiennent les affaires : aux passions des hommes qui les conduisent.

Suart croit que cette négociation de Cumberland (1) et du prêtre portugois a été fomentée par le prince des Asturies (2) ; il faut savoir si elle aura des suites. Elle a été commencée par le prêtre de la part de l'Angleterre, et M. de Cumberland est maintenant établi à Madrid, ce qui prouveroit qu'il y a quelque chose. On a envoyé à Madrid un courrier de Versailles à ce sujet.

Je t'ai déjà parlé, mon ami, de l'humeur de l'Impéra-

(1) Henri-Frédéric, duc de Cumberland, frère de George III, régnant alors en Angleterre.

(2) Charles-Antoine-Pascal-François-Xavier-Jean-Népomucène-Joseph-Janvier-Séraphin-Diègue (1748-1819), fils du roi Charles III d'Espagne. Il régna lui-même, sous le nom de Charles IV, du 14 décembre 1788 au 19 mars 1808.

trice. Elle vient des désordres qui se commettent autour de la ville, par une race de vagabonds appelés tawlinski. Ce sont des domestiques sans condition, sans passeport, des déserteurs, des gens sans aveu, qui se sont réunis ensemble pour vivre de rapines. La couronne n'a pas veillé à ces gens dans le commencement, et on les a même employés à des travaux pour les maisons impériales, en les payant fort cher, ce qui a donné lieu à la fuite de quelques esclaves de seigneurs, qui, pour se soustraire à eux, sont venus demander de l'ouvrage à la couronne, qui a toléré et même défendu ces gens. Lorsque les travaux ont été finis, ces gens, n'ayant point d'ouvrage, ont craint de rentrer chez leurs maîtres, et ils se sont formés en troupe. Ils sont de quatre ou cinq mille selon les uns, et de treize mille selon les autres. Cela peut devenir sérieux.

Il y a eu une autre aventure assez sérieuse encore. Quatre villages, à soixante verstes de la ville, se sont révoltés contre les cruautés de leurs maîtres, qui sont Albrecht, colonel ; Gerdof, brigadier, et Berkmann. Les paysans sont venus se plaindre à Volkof, gouverneur de Pétersbourg, qui leur a dit que par les nouveaux règlemens ils étoient libres, ce qui a exalté ces gens et les a poussés à des excès qui ont nécessité d'envoyer des troupes contre eux.

En nous promenant, Huttel et moi, je me suis rappelé la deuxième année que j'ai passée seul ici, et la manière dont j'y vivois libre et content. J'avois des affaires, un ami et une amie, et je vivois alors loin du grand monde, bien plus heureux et jouissant à ma manière. Cela me fait penser avec justice que je ne suis point fait pour la société bruyante et que la politique n'est chez moi qu'un goût accessoire, que je saurai remplacer par des occupations suivies quelconques. Nous avons parlé du

comte de Goertz; j'ai dit à Hüttel ce que j'en pense. Goertz est un parfait honnête homme, qui a le cœur bon et l'âme honnête; mais il s'est gâté dans notre métier, en voulant sortir de sa tournure propre et suivre celle de MM. Harris et Cobenzl. La tournure simple, qu'il a quittée pour celle du monde, lui a fait du tort, et M. de Goertz, homme de mérite et peu fait à l'usage du grand monde, a montré qu'il seroit un meilleur ministre dirigeant qu'un ministre étranger.

Après avoir soupé chez mes amies, je suis parti à dix heures et demie pour la ville, et j'ai été attaqué sur la route par quatre ou cinq hommes, dont l'un a pensé casser le bras à mon domestique d'un coup de doubine qu'il a esquivé. Les chevaux en doublant le pas nous ont sauvés. Ce sont des tawlinski, dont je t'ai parlé; et l'on a pris peut-être mes chevaux blancs pour ceux de Tolstoï, qui en a de pareils et à qui ces gens en veulent, parce qu'il a retiré de leur compagnie un de ses gens, qui s'y étoit réfugié et qui est revenu rejoindre son maître, sur la promesse qu'il lui a fait faire qu'il ne seroit pas battu. Je suis revenu sain et sauf chez moi à la lueur des éclairs et au commencement d'un orage qui a duré la nuit, avec un vent de mer pareil à celui qui a causé la fameuse inondation de 1777.

Samedi, 26. — Au même.

J'ai appris que deux navires russes ont été arrêtés par des vaisseaux anglois qui les ont fouillés, examinés; après avoir vu leurs certificats, il les ont obligés de déclarer par serment que ces certificats étoient vrais. Les Russes ont cédé à la force, en protestant contre cette violence.

Tu te rappelles ce que je t'ai dit du départ d'un Muñoz,

Espagnol, pour la ville de Kerson ; il n'a point d'autre projet que d'être avec Falléof comme son aide, ayant de gros appointemens. Ce Falléof est celui qui est employé aux cataractes du Niéper, et point cet autre Russe dont je t'avois d'abord parlé. Il est de plus envoyé par le prince Potemkin, dont il est la créature, au khan de Crimée pour les eaux-de-vie et quelques projets de commerce qui n'auront pas grand succès.

J'ai appris la cause de la froideur que l'Impératrice témoigne à Strogonof. Landskoï (1), le favori actuel dont elle est dégoûtée, s'est adressé à Strogonof pour obtenir le cordon bleu de Pologne. Strogonof a écrit à Stackelberg, ambassadeur de Russie, pour le demander au roy de Pologne qui l'a accordé. Ce cordon arrive, sous l'adresse de l'Impératrice, à qui on a cru plaire, et elle a renvoyé le paquet à Varsovie.

Le prince Potemkin est un peu brouillé avec la bonne dame, parce qu'il n'approuve pas ses changemens et lui a représenté que ses favoris se moquoient d'elle et la bravoient quand ils étoient congédiés avec des grâces, témoin Korsakof qui est toujours en ville et fait une peinture dégoûtante de ses anciens devoirs de favori. Potemkin voudroit qu'elle les choisît dans un état obscur, et Catherine veut de l'éclat et par conséquent beaucoup de dépenses. On dit que c'est à l'occasion de cette petite brouillerie que Potemkin est venu brusquement en ville, et que l'Impératrice a envoyé un courrier à Orlof ; mais tout cela se raccommodera.

C'est un nommé Potapof, neveu du prince Bakounin,

(1) Alexandre Dmitriévitch Landskoï. Il était âgé de vingt-deux ans et chevalier garde, quand Catherine II jeta les yeux sur lui pour remplacer Korsakof. Elle le fit général, chambellan, chef de son régiment de cuirassiers, etc., et le combla de richesses jusqu'à ce qu'il fût emporté par la maladie, le 25 juin 1784. Son « règne » avait duré quatre ans.

qui est à la place de Volkof, dont on a été mécontent relativement à la police.

J'ai dîné chez le marquis de Vérac, et suis venu de là à la campagne. A sept heures et demie, nous avons aperçu de loin un feu considérable à la ville, qui s'étendoit contre le vent, chose singulière, et paroissoit venir moins d'accident que d'intention. Je suis parti aussitôt et j'ai vu, en arrivant à Pétersbourg, un incendie horrible dont je te parlerai demain.

Dimanche, 27. — Au même.

Lorsque je me suis levé, le feu dont je t'ai parlé hier brûloit encore, et le récit que m'en a fait mon valet de chambre m'a donné envie de le voir. Il m'a dit qu'il s'étoit aperçu d'une fumée considérable, qui passoit au-dessus du palais; il est sorti et s'est allé mettre sur le quai de la Néva, d'où il a vu en plein cet incendie. C'étoit du côté de la Bourse aux embarres de bois; le feu s'étendoit à une très grande distance, et le vent auroit pu le porter sur la forteresse. On voyoit de loin des barques s'enflammer, d'autres et des vaisseaux sortir du port pour éviter le même sort; il y en a eu plusieurs dont les cordages et les agrès jusqu'aux mâts ont été brûlés. On les remorquoit avec des barques, car de crainte que les étincelles ne se missent dans leurs voiles, on les avoit reployées; il y en a eu un, lubecquois ou dantziquois, dont le capitaine ne s'est pas trouvé là, et qui a été consumé, à ce qu'on dit.

Je suis sorti avec Aribert pour examiner la place. Nous avons été à la Bourse, et de là nous avons passé l'eau pour aller aux embarres. Sur la rivière nous avons senti une odeur de tabac fumé comme dans un corps de garde : c'étoit le magasin de tabac qui a été consumé. Nous sommes

arrivés sur le lieu même, et nous avons vu une étendue de terrain de quarante à cinquante toises brûlée jusqu'à la racine des pilotis. Tout étoit de bois, et ce coup d'œil étoit affreux : de tous les côtés des gens couchés, accablés par la fatigue du travail de la nuit. Mais il n'y avoit pas de grandes démonstrations de douleur; ce peuple porte la même inertie dans ses malheurs, dans ses plaisirs et dans sa position ordinaire. C'est toujours l'esclave appesanti sous le poids de la chaîne.

En poussant plus loin, nous avons vu un second feu : c'étoient les chanvres qui brûloient en monceaux, et sans qu'on pût y porter remède, tant le feu y étoit concentré. Il n'y avoit d'ailleurs que trois pompes, et de ces trois, il y en avoit une dirigée sur un feu commencé, au lieu d'être toutes trois réunies sur cette masse de chanvre, non pour la préserver, ce qui étoit impossible, mais pour diminuer l'embrasement, l'affaisser, afin de prévenir l'effet du vent et des flammèches. Les cuisines des embarres étoient au milieu de ces deux incendies et n'ont pas brûlé, chose extraordinaire et qui prouve qu'on a mis le feu exprès.

A l'autre rive, il y a un magasin de pierre vis-à-vis, que nous avons vu conservé; il est couvert de fer partout, et les fenêtres en sont également; il n'y a de bois que celui qu'on y met. Nous sommes arrivés auprès, et nous l'avons vu en proie aux flammes. Même effet de feu extraordinaire : il étoit aux deux extrémités, et le milieu étoit intact. Un feu d'accident ne prend pas cette forme régulière. Il n'y avoit là aucuns travaux pour arrêter l'incendie, et l'on m'en a donné pour raison qu'on ne pouvoit pas en approcher, que d'ailleurs cela étoit inutile. Il est vrai que ce magasin étoit rempli de chanvre, de planches, de goudron, de suif, etc.

La perte est évaluée jusqu'à présent à quatre millions de roubles. Le feu a pris, dit-on, par une barcane de chanvre,

sur laquelle un Russe a fait brûler sa chandelle devant son saint; mais il y a bien des gens qui soupçonnent les Anglois, d'autant qu'on en a remarqué quelques-uns qui étoient fort contens. J'en ai rencontré un qui m'a dit qu'ils y perdoient beaucoup, et c'est le sort des étrangers qui payent aux Russes leurs consommations, dès que la livraison est accordée, enlevée on non. On met les denrées dans les embarres, et ils n'en répondent point. Je crois que Raimbert y perd gros.

Pour en revenir au soupçon jeté sur les Anglois, et si fortement que les Russes ont dit qu'à la place de l'Impératrice ils mettroient M. Harris aux fers (propos russe), on m'a raconté un événement qui prouve l'acharnement des Anglois contre tout négociant qui n'est pas de leur nation. Un certain Sayre Smith, Américain, vient ici avec l'idée de faire le commerce des îles de l'Amérique. Cet homme s'associe avec un Russe, fait bâtir un vaisseau sur un terrain qu'il loue à un brasseur près du pont des galères. Le bâtiment s'élève, un Anglois, dont on n'a pu me dire le nom, mais qu'on connoît et que je tâcherai de savoir, vient sur ce chantier s'informer à qui appartient ce bâtiment; il propose au brasseur de rompre son engagement et le menace de lui faire payer certaines lettres de change, qui pouvoient déranger sa fortune, si on les exigeoit de lui. Celui-cy promet de faire tout ce qu'il pourra; il demande en effet à ceux qui faisoient construire le bâtiment s'ils ne pourroient point adhérer aux propositions, ce qu'on ne fit pas, comme de raison. Quelques jours après, le même Anglois revint et le brasseur lui conte l'impossibilité où il étoit de faire ce qu'il désiroit. Les autres avoient mis deux sentinelles au bâtiment; malgré cela le feu a été mis à ce vaisseau quelques jours après, ainsi qu'à la brasserie, et tout a été consumé. On prétend

que la maison du brasseur a été promptement réédifiée de bois; elle étoit auparavant en pierre.

Voilà, mon ami, trois histoires de feu qui se suivent, en comptant celle de la flotte de guerre, qui auroit été brûlée si on ne s'étoit pas aperçu de la fumée qui en sortoit. On a établi une commission pour faire des recherches, mais elle a été dissoute peu de temps après, et le rapport annonçoit que les perquisitions avoient été inutiles. On a tourmenté tout l'équipage, on a battu : rien n'a été avoué. On a fouillé : point d'argent qui pût faire naître l'idée d'un complice. On a jeté des soupçons sur des étrangers qui arrivoient; mais M. Greig avoit plusieurs Anglois à sa table ce jour-là, et le port n'a pas été fermé. En général, les perquisitions ont été faites légèrement, et l'équipage russe a seul souffert inutilement, lorsque ce n'étoit pas de son côté qu'il falloit faire les poursuites. Il y a eu à Cronstadt un tel désordre, mon ami, que cela ne peut pas s'imaginer, et un gaspillage de bois inouï. Un officier qui y demeure m'a assuré qu'on apportoit tous les ans des bois immenses pour la construction d'une centaine de bâtimens, et si on en construit deux ou trois, c'est beaucoup. Le bois s'emploie pourtant en chaises, meubles, calèches, etc.

Nous avons eu, mon ami, un triste dîner chez le marquis; c'étoit soi-disant le repas de la Saint-Louis pour les négocians françois. Il y avoit un nommé Dubosc, officier françois au service de la Russie, mauvais sujet sortant de la Confédération de Pologne; un M. Détourville, se faisant appeler chevalier secrétaire du palatin de Hulzen; un nommé la Fromandière, comme Dubosc; le chevalier de Villars, gouverneur des pages; M. de Montbilly, le seul homme qui valût quelque chose. Il est au corps des Cadets de la marine comme premier major, avec six cens roubles d'appointemens, cent ducats pour le détail. Cet

homme a un talent supérieur pour le dessin et le plan; il a fait un atlas de dix-sept cartes sur le gouvernement de Mohilef pour Zachar Czernichef, qui ne l'en a seulement pas payé. Cet ouvrage lui vaudroit quarante mille ducats en Hollande, à le donner au public. L'échelle est de quatre pouces pour une verste.

J'ai été voir le Sénat, qui est une grande maison près de la statue de Pierre Ier, donnant sur le Quai d'un côté, de l'autre sur la rue de la Corderie. La salle où il se rassemble est médiocrement grande; il y a une table couverte d'un tapis, au bout de laquelle est un fauteuil occupé par l'Impératrice quand elle y vient; derrière son fauteuil est son portrait en pied sous un dais. Les deux grands côtés de cette table, qui est longue, sont garnis chacun d'une douzaine de fauteuils pour les serviteurs. Sur la table il y a les oukases de Pierre Ier, pour la manière de se comporter dans cette assemblée sans jurer, etc., règlement à peu près semblable à celui qu'on voit dans nos salles de billard à Paris; mais Pierre Ier, grand homme par son génie, commandoit à des barbares, et il étoit nécessaire qu'il apprît les règles de la décence à des moujiks, dont il vouloit faire des hommes d'État. Il falloit bien les bâtonner quelquefois, chose qu'il faisoit fort bien lui-même. Si l'Impératrice en usoit de même, elle feroit plus et de meilleure besogne qu'avec tout son esprit romanesque et délicat, qui ne vaut rien ici. On n'imagine pas, mon ami, combien les surfaces éblouissent ici. Les habits brodés et les voitures magnifiques sont en grand nombre; mais tout cela renferme encore des barbares.

J'ai vu l'original de plusieurs lois de la propre main de l'Impératrice, d'autres corrigées par elle en marge; cela comporte quatre volumes in-4° reliés, recouverts de velours rouge et renfermés dans un tiroir d'une assez belle pièce

d'argenterie qui représente le temple de la Mémoire, où l'Impératrice donne le Code au Génie de la Russie. La Russie est à genoux sur les marches du temple, et l'Impératrice s'avance vers elle avec un air de bonté qui lui est propre. Ce monument a été fait par le Sénat.

A côté de la grande table il y en a une plus petite, où se placent le procureur général et trois autres sénateurs.

Dans la salle on voit les portraits en grand de Pierre Ier, Catherine Ire, Élisabeth et Anne (1). D'autres salles sont pour les départemens; il y a toujours cinq sénateurs, et l'ober-procureur a une table séparée.

Tout cela a un air mesquin qui m'a paru étrange pour le temple de la Justice, l'aréopage de l'Empire. Ce sont des salons tendus de damas et ornés de glaces; c'est une belle maison de particulier, qui effectivement a appartenu au vieux Münich (2) ou à Bestoujef (3), et elle ne ressemble pas à ces enceintes sombres et augustes du Palais à Paris. Tout porte ici l'empreinte de la frivolité, et malgré le pas de géant qu'a fait la Russie, ses établissemens ont dans leur détail l'empreinte d'une existence si nouvelle, qu'on se rappelle toujours que cet Empire date du siècle.

J'ai oublié de te dire que ces oukases de règlement sont enchâssés dans une machine de métal à trois faces comme un prisme, soutenue sur un pied de flambeau.

Je suis revenu chez le marquis faire ce triste dîner de la Saint-Louis, et j'ai porté la santé du Roy. Le marquis ne

(1) Anne Ivanovna (1693-1740), seconde fille d'Ivan V Alexiévitch, frère aîné de Pierre le Grand, et de Prascovie Soltikof. Mariée au duc de Courlande Frédéric-Guillaume, elle avait succédé, en 1730, au tsar Pierre II.

(2) Burchard-Christophe Münich (1683-1767), Bavarois entré au service de Russie en 1721, après avoir été à celui du roi de France, du landgrave de Hesse et d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne. Pierre II le fit comte et général en chef; Anne Ivanovna, feld-maréchal; Élisabeth l'exila en Sibérie (1741), mais Pierre III le rappela en 1762.

(3) Alexis Pétrovitch Bestoujef, chancelier de Russie. (Voir plus haut, t. I, p. 202, note.)

la portoit pas, ce qu'il auroit dû faire; mais cet homme aime la représentation et ne sait pas la soutenir.

Le reste de la journée a été fort stérile; j'ai été chez le vice-chancelier, où l'on a fait une répétition de comédie, chose qui ne se feroit pas en France; mais on n'est pas ici si difficile, et avec beaucoup plus d'étiquette, on n'a point de décence véritable.

Lundi, 28. — Au même.

Quelqu'un est venu chez Mme de Behmer, qui a dit que, pendant le feu d'hier, il avoit vu deux ou trois barques qu'on a conduites au feu au lieu de les en éloigner, ce qui étoit facile. C'est un Russe qui a dit cela, prétendant l'avoir vu; mais cela est bien singulier. Cela ne donne pas de la gaîté à la grande dame, qui n'a déjà que trop d'humeur. Ces tawlinski la chiffonnent déjà, et Potemkin a eu une petite querelle avec elle à ce sujet. Il vouloit qu'on les enveloppât avec des troupes, et c'étoit la bonne façon; l'Impératrice n'a pas voulu qu'on prît ces moyens. D'autres personnes disent que Potemkin et surtout Tolstoï se sont opposés à ce qu'on envoyât le régiment des gardes, parce que comme il y a beaucoup de mécontens à cause du monopole qu'exerce Tolstoï, qui divertit l'argent ou les denrées destinés pour les gardes, on craindroit qu'ils ne se joignissent à ces bandits, loin de servir à les prendre. De toute manière, mon ami, il y a ici de l'humeur avec raison.

Mardi, 29. — Au même.

Le feu est toujours, mon ami, la nouvelle du jour; il n'est pas encore éteint, d'ailleurs, et l'on s'occupe des

pertes qu'il a causées. L'on a d'abord dit qu'elles montoient à cinq millions de roubles; on a même été jusqu'à vingt, mais je sais de Billot qu'elles ne passent pas deux, ce qui est toujours bien considérable. Voici le petit détail qu'il m'a donné la-dessus : il y a sept cent mille pouds de chanvre, deux cent mille de lin, quatre-vingt-dix mille de tabac, pour environ deux cent mille roubles de blé, etc. Il y a eu un vaisseau hollandois, chargé de chanvre pour le compte de Raimbert, qui perd trois ou quatre chargemens de tabac : sa perte est de quinze à vingt mille roubles. Je le sais de la Billot, qui le tient de lui-même.

On l'a fait monter chez M. de Vérac à cinquante mille roubles. Il a sans doute exagéré sa perte, pour obtenir de la Cour quelques dédommagemens, car je sais que le marquis écrira en conséquence à MM. de Vergennes et Maurepas. Le petit Perron de chez Raimbert faisoit avant-hier des exclamations douloureuses sur la perte qu'il faisoit de deux cent mille roubles. Si, au lieu de gémir indécemment en public, il se fût donné autant de mouvement que le jeune Billot, il auroit pu sauver son vaisseau. C'est ce que Billot a fait : la veille de l'incendie, il lui a fait passer le pont. Celui de Raimbert a pris sa place, et ses neveux, en voyant leur vaisseau qui brûloit, disoient tout haut : « C'est Billot qui brûle. » Tu jugeras par ce petit échantillon, mon ami, de la cordialité qui règne ici entre les négocians françois.

Raimbert a éprouvé de la part des Russes une générosité qui leur fait honneur. M. de Voronzof a rassemblé les marchands et leur a dit de protester contre M. Raimbert, puisque les marchandises devoient être payées au 10 août, et que nous étions au 15 (v. st.), terme jusqu'auquel ils ne répondoient point. Ils ont refusé d'en agir ainsi, disant que M. Raimbert vivifioit leur commerce,

et que bien loin de le peiner, ils lui offroient d'autres chanvres qui restoient. Il y en a effectivement encore sept cent mille pouds dans d'autres magasins, et Raimbert en a déjà arrêté à quinze roubles, tandis qu'ils sont à dix-sept.

J'ai vu en me promenant le jardin de Harris; j'y suis entré, le croyant à la campagne; mais il étoit chez lui, et je l'aurois indubitablement vu si Roggerson ne l'avoit pas retenu dans son cabinet. Ce Roggerson est médecin de la Cour et l'espion de Harris (1). Ce jardin, mon ami, est très agréable, à l'angloise, avec une belle pelouse et beaucoup de fleurs. Il y a sur le tapis vert une tente à dix places, charmante, qui tire son jour d'en haut. C'est le prince Potemkin qui lui en a fait présent (2).

J'ai su que Harris avoit été hier à Tsarskoïe-Sielo, car il ne néglige aucune occasion de faire sa cour, ce que le marquis de Vérac ne fait pas assez.

J'ai dîné chez ce dernier, et nous avons reparlé du feu. Tout le monde décidément accuse les Anglois, et en effet le feu a pris trop vite en plusieurs endroits pour qu'on ne l'ait pas mis. Le résident de Hollande assure qu'on a vu sortir des embarres pendant le feu un courrier du Sénat, qui avoit les cheveux brûlés et l'air égaré d'un homme qui a fait un mauvais coup. On l'a arrêté, conduit au corps de garde, et de là un carrosse à deux chevaux est venu l'enlever pour le transporter à la forteresse, où il est, dit-on, interrogé déjà pour la première fois hier.

J'ai été répéter par complaisance une pièce qui m'en-

(1) Pourtant, le chevalier de Corberon conserva avec lui des relations d'amitié après son départ de Russie. Peut-être était-il revenu à une meilleure appréciation du rôle de ce médecin.

(2) Rappelons ici ce qui a déjà été dit dans l'introduction au tome Ier de cet ouvrage, que Harris s'était fait un allié de Potemkin, en versant entre ses mains de grosses sommes d'argent. Il n'est donc pas étonnant de voir le prince faire quelques présents au ministre du roi d'Angleterre.]

nuie fort à jouer, le rôle de Lisimon dans *la Feinte par amour*.

Mercredi, 30. — Au même.

J'ai été réveillé à près de deux heures par un bruit répété de crécelles, annonce d'incendie à Pétersbourg : c'est le tocsin d'ici. L'idée du feu qui ne nous quitte pas depuis quelques jours, et les soupçons qui s'y joignent, m'ont serré le cœur; je me suis levé, j'ai été à ma fenêtre, je n'ai rien vu; mais on alloit, on venoit, et il y avoit du monde qui parloit sourdement, ce qui avoit un air sinistre. J'ai pris le parti de me coucher et d'attendre le matin pour savoir ce que c'étoit.

Je suis sorti dans l'intention de voir le nouveau feu, vers huit heures; mais j'ai d'abord été causer avec le comte de Goertz chez lui. Nous avons parlé feu, et il m'a expliqué l'histoire de cet homme qu'on a arrêté, et qui m'avoit été mal rendue par M. de Vérac. L'homme en question, qu'on dit être un courrier du cabinet, a été pris sur une barque près des embarres, ivre, à moitié brûlé aux cheveux et aux mains et portant des indices qui l'ont fait arrêter. Ce qui est fort singulier, c'est un kibick, attelé de chevaux, qui avoit l'air d'attendre et qui s'est enfui à toute bride, au moment où l'on a emmené cet homme. Le comte Panin, je le sais, adopte les soupçons jetés sur les Anglois, et il en a parlé de cette manière au comte de Goertz.

Nous avons causé des évêchés de l'archiduc Maximilien (1), et je lui ai fait entendre que nous n'entrions point

(1) Maximilien-François-Xavier-Joseph-Jean-Antoine-Venceslas de Lorraine, frère de l'empereur Joseph II (1756-1801), grand maître et coadjuteur de l'Ordre teutonique depuis 1769. Il finit par obtenir du Pape des bulles pour la survivance de l'archevêché de Cologne et de l'évêché de

dans le système de la Cour de Vienne. Cela lui a fait plaisir; il m'a lu une lettre du Roy, dans laquelle il lui parle encore de Trèves, Ratisbonne et Saltzbourg, qu'on cherche à mettre sur la tête d'un prince de la maison de Toscane, ainsi que l'évêché de Hildesheim dans l'électorat de Hanovre. C'est le baron de Westphal (1) qui en est évêque, et qui étoit lié par l'Angleterre à ne pas prendre de coadjuteur. Le roy de Prusse annonce que la Cour de Vienne a obtenu de l'Angleterre que l'évêque de Hildesheim seroit libre de prendre tel coadjuteur qu'il voudroit.

Il a été question ensuite du duc de Deux-Ponts, et M. de Goertz m'a engagé de soutenir sa cause auprès de M. de Vergennes, qui y a mis peut être un peu de roideur, d'après les intrigues d'O'Dunne.

Je trouve, en effet, mon ami, qu'il est intéressant d'étayer ce prince, sous deux points de vue. Il peut avoir le temps de devenir capable de soutenir le corps germanique, en s'opposant à l'ambition de l'Empereur, et le peut devenir lui-même, après la réunion qu'il fera à la mort de son oncle (2), et dès lors il dérange cette hérédité soutenue de la Cour impériale. Le roy de Prusse est la seule digue qui s'oppose à l'Empereur, mais il n'y sera pas toujours. Qui peut répondre de ses successeurs? Auront-ils, non seulement le nerf qu'il a montré, mais l'économie et l'ordre dont il a de si beaux résultats? On assure que le trésor du roy de Prusse se monte à cinquante millions

Münster, qu'il occupa après la mort du titulaire, Maximilien-Frédéric de Königseck-Rothenfelds, arrivée le 15 avril 1784.

(1) Frédéric-Guillaume de Westfalen, évêque d'Hildesheim de 1763 à 1789.

(2) La paix de Teschen avait donné le duché de Bavière à l'électeur palatin Charles-Théodore de Sultzbach; mais comme celui-ci, marié depuis 1742, n'avait pas d'enfant, la succession devait revenir à son plus proche parent, Charles-Auguste, duc de Deux-Ponts. Celui-ci mourut le premier, et ce fut son frère, Maximilien-Joseph, depuis 1795 duc de Deux-Ponts, qui succéda au duc Charles-Théodore en 1796.

d'écus. Son militaire est peut-être trop considérable pour l'État, cependant la population est augmentée, et l'argent n'est pas au-dessus de quatre pour cent, ce qui prouve beaucoup de capitaux. L'emprunt que le Roy a fait pour la guerre de 1778 étoit à deux et demi : il a été rempli sur-le-champ.

J'ai été avec Aribert voir le feu des embarres de pierre qui dure encore ; c'est dans une île sur la petite Néva. Le bâtiment est de pierre et fort solidement construit en grandes voûtes, les toits garnis de fer. Il est composé de trois corps de douze, trois et douze croisées. J'y ai monté à travers un nuage de cendres élevées par le vent, qui soufloit assez fort. Les murs sont encore chauds à l'extérieur, et j'ai entendu à travers un bruit de liqueur d'huile en ébullition. C'est une superbe horreur que ces voûtes fumantes et remplies de cendres, au-dessus desquelles on voit encore des débris de plaques de fer qui formoient le toit et qui, rompues par le feu, se balancent au-dessus de la tête par le vent qui les agite et en fait tomber des morceaux à vos pieds. Je suis sorti de ce vaste édifice ruiné, l'âme attristée mais élevée ; pour regagner mon bateau, il m'a fallu marcher sur de grandes barques brûlées, qui faisoient des petites îles de charbon sur la rivière: nous en avons compté à cette place près d'une douzaine.

Le feu de cette nuit a été heureusement éteint assez promptement; il étoit aux embarres de la gauche du pont : c'est le seul dépôt de chanvre qui reste. On dit que le feu a pris à un bain qui en étoit près, mais cela est-il vrai? Le grand feu a commencé, disoit-on, par une chandelle laissé devant un saint dans une barque; mais on n'allume pas de chandelle sur les barques dans le port, et je sais d'un négociant russe que le feu est venu des embarres

mêmes, on ne sait comment. Celui de la nuit est sans dommage.

J'ai été dîner aujourd'hui chez mes amies, et à cinq heures Hüttel y est venu avec le comte de Goertz et le comte de Nostitz. Ils y ont soupé, et je suis resté contre mon dessein, voulant revenir le soir pour travailler.

Hüttel m'a dit que le comte de Goertz, dans le tableau qu'il a fait de ce pays-cy pour le prince de Prusse, avoit fait mention de moi d'une manière qui prouvoit son amitié pour moi; cela m'a flatté.

J'ai appris qu'il y a eu quelque chose à la Cour dimanche dernier. L'Impératrice est toujours de mauvaise humeur contre le prince Potemkin, et c'est peut-être pour instruire le comte Panin que son neveu Alexis Kourakin est venu de Tsarskoïe-Sielo en trente-cinq minutes. Le papa a causé une demi-heure avec la Talesin dans une chambre séparée, et Kourakin est reparti avant le dîner. Tout cela n'est peut-être pas grand'chose, mais on s'occupe plus ici des petites intrigues que des affaires; c'est au surplus à peu près partout de même.

Nostitz a été fort gai toute la soirée; nous avons beaucoup causé de ce pays-cy, et il l'a vu d'une manière assez vraie, c'est-à-dire peu flattée. Il m'a beaucoup parlé de Berlin et de l'idée de m'y voir ministre. J'en serois fort aise, mon ami, c'est une place à travailler. Il me paroît que le marquis de Pons n'y a pas une existence bien agréable; je verrai cela bientôt par moi-même et je t'en rendrai compte : tu le verras dans mon journal.

Jeudi, 31. — Au même.

J'ai oublié de te dire hier que, lorsque j'étois chez les dames de Behmer, les ministres de Hollande sont arrivés,

suivis de Suart, qui avoit été au-devant d'eux. Voilà une nouvelle scène politique qui va s'ouvrir, et nous verrons si ces nouveaux venus termineront l'affaire de l'Association maritime, en signant la convention avec la Russie et en faisant cette déclaration préalable qu'on désire. Je te l'ai dit déjà, on auroit pu fort bien se passer de cette ambassade, sans les gaucheries qu'on a faites de part et d'autre. En attendant, ces messieurs sont fort bien payés : ils ont cent cinquante florins par jour chacun, et on leur a donné dix mille florins pour leurs équipages et six mille pour la route. Le bon Suart y gagne soixante-quinze florins d'augmentation, outre ses appointemens qui sont à douze mille roubles, et il s'en fait honneur dans sa place, vivant bien sans faste. Ses nouveaux collègues ne feront pas, je crois, grande dépense; ils sont logés à l'auberge.

Bien des gens prétendent que M. Harris s'en ira incessamment; on croit toujours qu'il a en poche sa permission de s'en aller et qu'il l'annoncera à la signature des Hollandois, dont le comte Panin paroît ne pas douter. Cependant, l'Anglois parle de renouveler le bail de sa maison, mais je ne crois pas qu'il le fasse.

J'ai dîné aujourd'hui chez le comte Panin, et pourquoi? Pour faire une répétition de *la Feinte par amour*, dans laquelle je fais, par grande complaisance, le rôle de Lisimon. Depuis que je ne fais plus de politique, mon existence me pèse; il est dur de paroître nul, quand on a joué un rôle! J'ai cependant causé un instant avec le comte Panin, mais cela ne va pas depuis que j'ai des preuves de sa fausseté, et qu'il s'en doute; il aime mieux s'adresser à Vérac, qui ne le connoît pas et que le vieux renard préfère par cette raison. Alopéus m'a cependant dit qu'il lui avoit parlé de moi avec tout l'éloge possible, mais je n'en crois rien. Il m'a dit même qu'il s'étoit informé de mes projet

de mariage, et je n'en suis pas la dupe : c'est plus par curiosité que par tout autre motif; aussi lui ai-je répondu en politique et sans me découvrir plus que je ne le dois.

J'ai passé, mon ami, la journée la plus ennuyeuse possible; on n'a fait que répéter, et Dieu sait comme cela se fait. Quand on joue comme ici, par prétention, on ne s'occupe que de l'habit qu'on doit mettre, on fait un grand étalage de répétitions, etc., et on finit par perdre un temps horrible à ne rien faire.

Ce qui me surprend toujours, c'est la manière dont on travaille ici. Le comte Panin, qui est le premier ministre, est dans le monde comme un grand seigneur qui n'a d'autre état que la Cour, et d'autre occupation que de savoir ce qui s'y passe. Il se lève fort tard, s'amuse à voir des estampes ou des livres nouveaux, fait sa toilette, donne audience, dîne, joue après ou dort, recommence à avoir du monde et à jouer, soupe et se couche fort tard (1). Aussi ne sait-il pas tout ce qui se passe, et lorsque je lui ai parlé de l'incendie du vaisseau de Sayre, qui a eu lieu la veille de la Saint-Pierre, il m'a presque nié le fait. Ses premiers commis ne travaillent pas davantage et passent leur temps à jouer et à perdre on n'imagine pas combien, jusqu'à six cens roubles dans une soirée. C'est ce qui arrive à Visin, conseiller de chancellerie, à Markof (2), conseiller de Cour qui n'a point de fortune, à M. de Bakounin (3), etc. Alopéus est le seul que je voie travailler et vivre davantage selon son état. Et cependant la machine va, je crois, par grâce spéciale et le bonheur inouï de l'Impératrice. Mais

(1) Voir la note de la page 61 du tome Ier et K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 9 à 12. Harris, dans sa dépêche du 26 janvier-16 février 1778, se plaignait aussi de l' « indolence excessive » de Panine.

(2) Le comte Arcade Ivanovitch Markof, qui fut ensuite conseiller d'État, membre du Collège des affaires étrangères (1786). Il fut encore ministre plénipotentiaire de l'Impératrice auprès du roi de France en 1783 et 1784.

(3) Premier commis au département des affaires étrangères.

aussi nous ne voyons pas l'intérieur, et on ne remarque pas les vices de détail; par exemple, le retard du Portugal et surtout de la Hollande ne vient pas des Anglois seuls, mais du peu d'adresse et de soin qu'on a mis aux affaires.

Le comte Panin s'est amusé à voir notre répétition, qui a duré tard; il m'a ensuite engagé à souper, ce qui m'a fait revenir à près d'une heure chez moi. C'est une journée que je regrette beaucoup, par la perte ennuyeuse de temps et un dîner chez Suart, où je devois être avec ses nouveaux arrivés.

Vendredi, 1er septembre. — Au même.

C'est aujourd'hui que s'est jouée cette fameuse comédie; je ne t'en dirai rien, parce que cela n'est pas bien intéressant. Tu sauras seulement que le petit Vérac a fort mal joué dans *Crispin rival de son maître*, la deuxième pièce. Cobenzl a joué Labranche fort bien, et le comte Panin lui a dit : « Monsieur le comte, vous avez joué on ne peut pas mieux; en vérité on croiroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. » C'est un compliment moins flatteur qu'une épigramme sanglante. Le vieux papa m'a fait des remerciemens de ma complaisance, et je lui ai répondu que c'étoit le seul motif qui m'y avoit engagé.

Les Hollandois ont eu aujourd'hui leur première audience du comte Panin.

Normandez a reçu réponse à son courrier pour les insinuations de la Russie à l'Espagne sur la paix. On lui a mandé qu'on informera la France de ces bonnes dispositions, et qu'on feroit à l'Impératrice une réponse à ses insinuations. Cette affaire n'est pas encore terminée, et,

malgré la détresse de l'Angleterre, on n'imagine pas les ressources qu'elle a dans son commerce.

Samedi, 2. — Au même.

J'ai reçu hier des nouvelles de Constantinople, et j'ai remis ce matin à Vérac la dépêche. Il paroît que M. de Stackief s'entend assez bien avec M. de Saint-Priest, puisqu'il mande qu'il désire que cette convention particulière de commerce avec la Porte ne vienne qu'après qu'on aura lu ici les dépêches de Stackief. Il n'y a pas de crainte que cette convention soit envoyée : il y a dix-huit mois qu'il en est question, et plus de six qu'elle pouvoit être prête; mais on ne finit rien, et comment pourroit-on finir avec le train de vie qu'on mène?

J'ai été causer avec le marquis, chez qui j'ai trouvé Raimbert et l'abbé; cela ne m'a pas surpris, mais j'en suis fâché pour le marquis. Ces messieurs m'ont laissé seul avec lui et sont sortis. Il m'a parlé alors des Hollandois, dont l'un, le comte de Wassenaer, parle et l'autre écoute. Le marquis les a trouvés dans l'intention de demander une explication sur la convention de la Russie, afin de savoir si cette puissance, ainsi que les autres, a le dessein de défendre la Hollande contre les entreprises que l'Angleterre peut faire sur ses possessions, et ils n'ont pas tort; cependant cela demande beaucoup de ménagemens. Ils vouloient engager le marquis à pressentir le comte Panin sur cette explication, et le marquis l'a refusé, étant trop intéressé à la chose. Il auroit pu néanmoins le faire adroitement, et c'eût été bien pour les Hollandois. Mais la timidité du marquis en est cause, et il en sera dupe ici auprès de Panin surtout, qui ne l'en aimera que plus en apparence, parce qu'il sera moins

pressé et qu'il n'aime pas cela. Le marquis m'a montré là-dessus sa dépêche, qui est fort bien tournée et qui peut jeter de la poudre aux yeux.

J'ai été voir la Billot, mon ami. Elle est à la veille de conclure une excellente affaire : c'est un privilège qu'elle demande à l'Impératrice pour pouvoir vendre chez elle, comme la veuve Poggempol, la seule ici qui ait un magasin chez elle. L'Impératrice, en lisant une lettre de la Billot au prince Potemkin, a dit qu'elle devoit lui écrire à elle-même, et j'ai travaillé à cette lettre ainsi qu'Aribert.

J'ai dîné chez le marquis avec les Hollandois. Le Wassenaer paroît une tête carrée; c'est un homme de quarante ans qui parle avec sens, et dont l'extérieur est simple. Il a un peu d'embarras dans la prononciation, mais assez d'assurance dans le débit; son camarade ressemble à un répétiteur de philosophie.

On vient de recevoir ici la nouvelle qu'un vaisseau de commerce russe, appartenant au nommé Glpukof, chargé de chanvre pour le compte de Brest, a été arrêté et conduit à Londres par des Anglois; mais il a été relâché avec deux mille six cens roubles de dédommagement. Un autre destiné pour Bordeaux, chargé de chanvre, fer, crin frisé et suif, appartenant au nommé Kirpichnikof, a été pareillement conduit à Londres. On lui offre de lui payer la cargaison sur le pied du cours de Bordeaux; il refuse cette proposition et demande quatre mille six cens roubles de dédommagement pour le retard du navire.

J'ai oublié de te dire que le comte Panin a parlé à M. de Vérac d'un moyen qu'il avoit imaginé pour ménager un accommodement entre nous et l'Angleterre, relativement à l'Amérique : c'étoit de laisser les deux Carolines dépendantes, à supposer qu'elles persistassent

elles-mêmes à rester sous la domination angloise qu'elles viennent de subir. M. de Vérac lui a répondu que c'étoit une affaire de moment, et qu'on ne pouvoit tabler sur un tel fondement. Je crois très essentiel, mon ami, de ne pas leurrer l'Angleterre de cette facilité, et surtout de prendre garde que la Russie n'adopte cette idée. Ce seroit une source de division en Amérique, et un levain qui fermenteroit promptement au désavantage de l'Amérique et de nous-mêmes.

M. de Vérac a pressenti le comte de Vergennes sur la nécessité d'un ministre espagnol (1) ici; le comte Panin lui en a parlé et lui a fait entrevoir de l'étonnement de ce qu'on avoit songé à la Suède avant la Russie. Si Normandez savoit cela, sa boursouflure serait un peu rabaissée.

Le comte de Goertz est parti cette après-midi avec le comte Nostitz pour Narva, au-devant du prince de Prusse, qu'on attend ici mardi.

Dimanche, 3. — Au même.

Bonafons est venu me voir; il m'a parlé de sa femme et de son fils, dont il n'a pas de nouvelles, et m'a prié avec instance de lui en donner, quand je serai en France; je lui ai promis. Je lui ai fait quelques questions sur le Monastère des demoiselles, où il est instituteur; il m'a dit qu'on avoit cent mille roubles et qu'on ne les mangeoit pas. De ces cent mille roubles, il y en a trente mille affectés aux bourgeoises, et comme cette institution n'est bonne à rien et que l'éducation des demoiselles nobles est inutile,

(1) Le ministre Lascy était reparti de Pétersbourg, laissant Normandez chargé d'affaires. Le marquis de la Torre fut envoyé l'année suivante comme ministre d'Espagne; le chevalier de Corberon le rencontra à Paris, au mois de mars 1781, lorsqu'il venait à Pétersbourg.

lorsqu'elles sont pauvres et qu'elles restent dans le sein de leur famille ne pouvant se marier, l'intention de l'Impératrice est de retrancher les bourgeoises et d'employer les trente mille roubles qu'elles coûtent, en y joignant cinquante mille, ce qui fera quatre-vingt mille, pour faire les dots aux demoiselles nobles pauvres, qui par ce moyen conserveront dans leurs ménages les mœurs qu'on leur aura données et les transmettront à leurs enfans.

Cet établissement seroit superbe, mon ami, dans notre pays, mais il est trop fort pour celui-cy; c'est une goutte de vin dans un muids d'eau. Un petit nombre de sauvages policés pourroit-il lutter contre la peuplade entière? Le plus fort l'emporte sur le plus foible. D'ailleurs ils n'ont pas de moyens ici pour exécuter ce plan; il faut qu'il tirent de France leurs outchitelles femelles, et Dieu sait ce que c'est que ces recrues! Je vais parier qu'une fille de la rue Saint-Honoré un peu stylée, arrivant en Russie, sera reçue pour maîtresse dans cet établissement. Elles ont deux cent soixante-dix roubles de gages, et ce n'est pas assez pour avoir de bons sujets. Il faudroit augmenter le nombre de ces gouvernantes, et la dépense seroit trop forte. Il est vrai que si ce vieux Betzky, qui est une bête, un radoteur vain et sot, ne vouloit pas qu'on jouât la comédie, la dépense seroit diminuée et les études non interrompues. Mais il faut des concours, des choses d'apparat; quand il vient quelque étranger, comme l'Empereur, le prince de Prusse, on multiplie ces choses inutiles, et le temps se perd ainsi que l'argent.

J'ai dîné chez Horta et j'ai causé avec Suart, qui y est venu ainsi que ses nouveaux arrivés, sur l'objet de leur mission; il doute que cela puisse s'arranger facilement.

Pendant le dîner, j'ai fait parler le petit Miranda, secrétaire d'Horta, sur le Portugal, et je lui ai trouvé moins

de préjugés qu'on en attend d'un Portugois. Il m'a dit qu'on avoit nommé une commission pour faire le procès à ce pauvre et célèbre Pombal (1), qui a quatre-vingts ans, mais qu'elle sera sans effet. Il convient que cet homme est ou a été le restaurateur de son pays, car depuis sa disgrâce le Portugal est retombé dans son enfance. L'Inquisition y a repris de nouveau, et la Cour de Rome en tire, malgré le patriarche qui y est nul, plus d'un million de crusades par an. Le marquis de Pombal avoit établi une juridiction ecclésiastique, mais on n'y juge qu'en première instance et en deuxième chez le nonce, qui pompe pour sa Cour l'argent qui devroit rester dans le pays.

Une raison qui rend la position de Lisbonne nécessaire où il est, mon ami, à l'embouchure du Tage, dans un endroit bitumineux, cause des tremblemens de terre, c'est le commerce de la mer qui leur est indispensablement nécessaire, le Tage n'étant pas navigable dans toute sa longueur jusqu'en Espagne, à cause des cataractes auxquelles on a travaillé infructueusement.

J'ai été faire une visite à la comtesse Czernichef, qui m'a beaucoup parlé des tawlinski, qui commettent des horreurs. On a égorgé une femme il y a deux jours dans la ville, près de la Comédie allemande, et la nuit d'avant-d'hier on a coupé cinquante-quatre archines de rideaux chez le feld-maréchal Galitzin. La police est affreuse, et l'on vient de publier un oukase qui donne un an de délai à ces malheureux pour se rendre chez leurs maîtres. En attendant, Dieu sait ce qui arrivera; mais on craint ces

(1) Sébastien-José de Carvalho e Mello, comte d'Oeyras, marquis de Pombal (1699-1782), nommé ministre des affaires étrangères, en 1750, par le roi Joseph Ier, puis premier ministre du Portugal. La mort de Joseph Ier (24 février 1777) marqua la fin de son pouvoir et le commencement de la réaction contre lui.

gens qui sont en grand nombre et en corps. Cela fait ressouvenir de Pougatchef, et comme le despotisme est accompagné de la crainte, on veut ménager les esclaves et les maîtres.

J'ai été voir le comte Voronzof, que j'ai trouvé chez lui; nous avons parlé de l'incendie et des pertes qu'il a causées, tant aux marchands qu'à la couronne. Cela monte, avec les frais de rétablissement de magasins, à la somme de un million quatre cens mille roubles.

Le comte Voronzof, en me donnant ce détail, m'a dit que les marchands avoient fort exagéré leurs pertes; mais il s'est fait rendre compte de l'état des magasins et des exportations, et par la comparaison de l'un et l'autre objet, il doit approcher de la vérité. L'Impératrice donnera un dédommagement. Elle a décidé que les embarres de bois seroient reconstruits en pierre; cela coûtera un million quatre cent mille roubles (cinq millions six cent mille livres tournois), et ces bâtiments doivent être faits dans deux ans. Le rétablissement de celui de pierre sera prêt au mois de mai.

Nous avons parlé de l'histoire de Sayre et de son vaisseau brûlé. Il prétend que c'est par la forge d'un maréchal voisin que cela est arrivé; mais il ignoroit le rétablissement de la maison du brasseur, et il s'en informera. L'officier russe, avec lequel s'est lié Sayre, est un certain Arsénief, que j'ai vu chez les Czernichef, où il a été aide de camp, maintenant lieutenant-colonel de hussards, tête vive et peu solide.

Le comte Voronzof m'a reçu parfaitement bien et m'a dit les choses les plus honnêtes sur mon départ et l'espérance de me revoir ici quelque jour. Si cela arrive, c'est un homme que je cultiverai avec soin, ce que Vérac ne fait pas assez.

Le marquis de Vérac a causé fort longtemps chez Cobenzl avec M. de l'Isle, qui va beaucoup chez le prince Potemkin, où j'ai vu ce soir beaucoup de lumières. Comme j'ai dit au marquis que je le croyois de retour en ville, il m'a dit que oui et m'a demandé si j'y avois été; je lui ai répondu que non, et il ne m'a dit rien de plus. Cette demande et ce silence qui l'a suivie m'ont donné quelques soupçons; en conséquence j'ai dit à Garry de s'informer si le marquis n'avoit pas été voir le prince, et je le saurai demain matin.

Lundi, 4. — Au même.

Mes conjectures n'étoient pas fausses, mon ami : M. de Vérac a été hier chez le prince Potemkin, peu de temps, mais il auroit pu ne pas m'en faire mystère.

J'ai été ce matin voir Hüttel, et je lui ai demandé s'il n'avoit pas reçu d'invitation pour notre grand dîner de demain; il m'a dit que non, ce qui m'a surpris. J'en avois prévenu le marquis, et c'étoit son projet d'inviter tout le monde du corps diplomatique, mais le comte de Goertz, à qui il a montré sa liste, lui a fait effacer Hüttel, Setler et Miranda. Ce dernier n'ayant pas été présenté à la Cour, il n'y a rien à dire; mais les deux autres y ont droit, et le marquis m'a dit qu'il le feroit. Cependant Hüttel n'a pas encore reçu de carte. J'ai dû le prévenir que cela venoit de son principal, homme à ces sortes de misères, comme il l'a déjà prouvé dans l'histoire des loges cet hiver, où je lui ai tenu tête avec succès, comme je te le raconterai un jour si je m'en souviens.

Je suis rentré chez moi et me suis habillé pour aller dîner à la campagne. Je n'ai pas vu le marquis, parce qu'il semble que je le gêne, quand je le vois seul et que nous

sommes en position de parler affaires, ce qu'il n'aime pas.

J'ai dîné chez mesdames de Behmer, et j'y ai appris un incendie, dont elles ont eu avant-hier le spectacle près de leur campagne. C'est la maison d'un négociant anglois, Velden. On ne sait pas comme le feu a été mis; il a pris à une basse-cour où il n'y avoit qu'un homme qui dormoit. Le corps principal du logis a été préservé. Ce qui est singulier, c'est que toute la journée on a senti dans la maison une odeur de soufre qui s'est fait également sentir au dehors. Le feu a pris la nuit, et on n'a pu découvrir d'où il est venu. On soupçonne les tawlinski.

Le favori Landskoï, qu'on disoit être sur le déclin, jouit toujours de sa faveur. Il est vrai que le cordon bleu de Pologne n'est pas encore en sa possession, et il a boudé à cause de cela; mais l'Impératrice l'a consolé, en lui disant qu'il ne pouvoit encore le porter par des raisons particulières. On m'assure de plus qu'elle lui a écrit une lettre, et je le tiens de Montory qui l'a vue, dans laquelle elle lui dit qu'il doit se fier à son amie, qu'elle l'aimera toujours. Cela me rappelle le mot de Ninon de Lenclos : « Ah! le beau billet qu'a la Châtre! » Cette lettre étoit remplie de conseils et d'exhortations de ne pas l'entretenir de fadaises et de songer à servir son pays, parce qu'elle vouloit faire de lui un homme d'État. Parmi les lectures qu'elle lui indiquoit, elle lui recommandoit particulièrement les lettres de Cicéron. La lettre avoit en titre : *Mes prophéties*, et étoit dans une fort belle boîte.

Je doute, mon ami, que ces prophéties s'accomplissent, car le pauvre Landskoï est un peu bête, et son illustre amie ne le changera pas plus que Zoritz, auquel elle trouvoit une tête sublime lors de sa faveur, et dont elle vouloit faire aussi un être intéressant pour l'Empire. Korsakof, qui l'a suivi, n'a pas été plus heureux après son

éducation; c'est un des favoris que j'ai vus, qui m'a le plus étonné par sa tournure et le goût très vif qu'il a inspiré. C'étoit le mannequin de la fatuité, mais de la plus petite espèce, de celle qui ne seroit pas tolérée même à Paris; ce qui m'a très étonné, ç'a été de le voir l'amant de la Strogonof, qui arrive de France. On ne peut rien dire après cela du goût des femmes. Strogonof voyoit cet arrangement avec la tranquillité parisienne; il a commis même une imprudence qui l'a mis fort mal à la Cour: il a eu la foiblesse d'aller à Péterhof avec sa femme et Korsakof, à qui la Cour étoit défendue; quoiqu'il y eût bal masqué, ce qui n'est pas proprement Cour, on a trouvé cela très mauvais et on l'a fait sentir à Strogonof. Quant à Korsakof, il est parti pour Moscou, l'Impératrice étant ici à Pétersbourg depuis ce matin.

Revenons, mon bon ami, à cet enthousiasme de l'Impératrice et examinons-en le principe. Rien n'est plus naturel que ce sentiment de la part d'une femme maîtrisée à son âge par cette espèce de passion; rien n'est plus fâcheux en même temps, parce qu'il conduit à des foiblesses mineures de la part d'une souveraine. Il seroit à désirer qu'elle n'eût des amans que pour le physique; mais c'est une chose rare dans les gens âgés, et lorsque leur imagination n'est pas amortie, ils font plus de folies cent fois qu'un jeune homme. N'ai-je pas vu ici le prince Repnin amoureux comme un jeune homme de la Nélédinski, et cependant Repnin est un homme d'esprit et la Nélédinski très peu de chose du côté de l'esprit. L'imagination et la vanité dans un vieux cerveau fermentent davantage; c'est un malheur sans doute, mais c'est en même temps l'indice de quelques bonnes qualités.

L'Impératrice, en voulant faire de Landskoï un homme d'État, prouve qu'elle songe à cet État. C'est une bonne

intention mal dirigée, mais c'est beaucoup qu'une bonne intention, et si cette souveraine étoit menée, comme elle le pourroit, par un homme de génie, on lui feroit faire les plus grandes et les meilleures choses; mais cet homme ne se rencontre pas, et l'illusion que se fait cette femme à chacun de ses favoris se détruisant et se renouvelant tour à tour, la succession de ses foiblesses devient innombrable et les suites en sont effrayantes. Avec les plus grandes vues et les meilleures intentions, Catherine II perd son pays par les mœurs, le ruine par les dépenses et finira par être jugée femme foible et romanesque.

Le règne de Landskoï ne sera pas long, malgré l'enthousiasme. On vient de lui acheter une bibliothèque de dix mille roubles, qu'il ne lira assurément pas; on fera la fortune d'un certain Cezat, outchitel qui est un garçon sans mérite; sa femme sera placée, à ce qu'on assure, auprès de l'Impératrice qui l'a promis, et tout cet édifice croulera pour faire place à un autre.

J'ai été, à mon retour de la campagne, faire une visite au prince Potemkin, qui m'a très bien reçu. J'y suis resté une demi-heure.

Avant de me coucher, j'ai écrit un mot au marquis, pour lui apprendre l'arrivée des équipages du prince de Prusse, qu'on attend mercredi. Bien des gens croient qu'il ne sera pas aussi fêté que l'Empereur; j'en doute, mais si cela est, il faut en accuser la gaucherie du comte de Goertz. J'ai prévenu le marquis encore ce soir d'inviter Hüttel, comme il me l'avoit promis, et je lui ai mandé dans mon billet : « Avez-vous envoyé une invitation à M. Hüttel, conseiller de légation de Prusse? Je ne vous en parle que parce que vous m'avez paru dans l'intention de réparer cet oubli. » Il m'a fait répondre que le comte de Goertz lui avoit dit que ce n'étoit pas l'usage. J'ai ri

de la réponse, mon ami, et j'en ai conclu que M. de Vérac se laissera mener par le Prussien et en général par les gens foibles plutôt que par d'autres : n'y a-t-il pas une raison d'analogie dans ce principe?

P. S. — Le prince de Prusse n'arrive que mercredi, à ce que m'a dit le prince Potemkin lui-même; bien des gens l'attendent demain.

Mardi, 5. — Au même.

Je suis sorti un instant ce matin après avoir écrit, pour aller voir Hüttel et le prévenir que s'il n'étoit pas invité chez le marquis, c'étoit la faute de son ministre. Il en a été piqué, comme de raison, et il est convenu qu'il s'étoit dévoilé. C'est une fâcheuse découverte, mon ami, que la fausseté d'un homme sur lequel on compte, mais c'est ce que nous vaut souvent l'expérience. Je ne prétends cependant pas croire que le comte de Goertz soit faux intérieurement, mais il l'est dans de certaines choses, et c'est la politique qui en est la cause. Voilà les profits de l'état pour un homme foible et vain, qui cède aux circonstances et se laisse conduire par elles. Hüttel m'a montré quelques réflexions qu'il a écrites sur la cavalerie russe pour le prince royal, et qu'il me donnera.

Je suis rentré chez moi pour écrire, et j'ai été interrompu par le marquis de Vérac, qui est venu me trouver pour me montrer les apprêts de son dîner d'aujourd'hui, à l'occasion de la Saint-Louis. Il y aura soixante personnes. Il est d'un enfantillage là-dessus qui n'est pas convenable; il m'a fait examiner, louer son coureur, etc., et j'étois si embarrassé pour lui que je répondois à tout : « Cela est bien », d'un ton sans doute fort gauche.

Le grand dîner s'est passé fort bien, quant à la bonne chère; mais il y manquoit deux choses, dont il faut qu'il y en ait une : gaîté ou dignité. La première ne pouvoit pas être, mais l'autre manquoit aussi. Le marquis aime la représentation; mais, comme je l'ai déjà observé, il ne sait pas la soutenir. Il n'étoit ni à côté de Panin, qui avoit passé le premier avec la Cobenzl, seule de femmes, ni près de Potemkin ou d'Ostermann; il avoit l'air d'un étranger à sa propre table. On n'a pas bu la santé du Roy, par embarras, le marquis croyant qu'il falloit qu'on la lui portât. Je lui ai dit qu'il me paroissoit convenable de suivre l'usage des ministres d'État ici, qui la portoient aux étrangers dans ces sortes d'occasions. Cobenzl lui a dit qu'Ostermann la lui porteroit, et il ne l'a pas fait, de sorte qu'il n'y en a pas eu. Le mal n'est pas grand, mais dans un pays à étiquette, il faut la suivre; le contraire est remarqué.

Le vice-chancelier est sorti avant la fin du dîner, pour présenter les Hollandois à l'Impératrice avant le spectacle. En sortant, le comte Panin a engagé le marquis à venir souper chez lui. Il s'en est excusé, devant souper chez le vice-chancelier, où Mme de Cobenzl l'avoit engagé de venir, mais les Cobenzl ne l'ont pas prévenu que le grand-duc devant se trouver chez Panin, ils iroient. Là-dessus grand embarras; ira-t-il après avoir remercié? Je lui ai dit que oui, affirmativement, et il s'y est décidé. [Le pauvre marquis pourroit bien finir par être la dupe de Cobenzl, de Goertz et de Panin. Il ne connoît pas ce pays-cy et ne sait pas] que la maxime des politiques est d'être plutôt fripon que dupe.

J'ai été à l'Opéra dans la loge des ministres, voyant de l'Isle y aller, et tout en entendant une fort bonne musique de Paisello, d'un opéra bouffon qu'il a composé

pour Mohilef et qui a pour titre : *L'amant abusé*, j'ai causé avec de l'Isle qui a de l'esprit. Il m'a dit que le comte d'Artois (1) avoit fait faire des caractères d'argent pour une imprimerie plus belle que les elzévirs. On imprime avec une collection choisie des plus jolis morceaux de prose et de vers de notre littérature, dont on fait toutes les semaines un cahier assez gros. Le dernier contenoit le roman de *Zaïde*. Il y en a actuellement vingt-cinq cahiers. Le comte d'Artois n'en fait tirer que vingt-six exemplaires pour vingt-six personnes, de l'Isle est du nombre, et ces vingt-six personnes sont juges des morceaux à mettre dans ce recueil. La planche est rompue après le nombre tiré d'exemplaires, et cela rendra cette collection très précieuse et très chère par sa rareté. Chaque cahier peut revenir à vingt écus; c'est aux frais du comte d'Artois.

J'ai été chez le comte Panin après le spectacle; le grand-duc y est venu, mais je me suis retiré avant le souper pour t'écrire.

Les tawlinski commettent chaque jour de nouveaux désordres; ils ont volé l'argenterie dans la maison d'un Volkof, et cette nuit chez le comte de Cobenzl ils ont monté par la fenêtre d'un balcon et ont coupé le drap du billard. La veille, le prince de Ligne y avoit perdu mille roubles contre Normandez, qui se fait moquer de lui par sa fatuité et les airs lourds qu'il se donne, qui ne marquent que trop le nouveau parvenu.

Setler a reçu la patente du conseiller aulique, avec mille roubles d'augmentation de gages. Son principal, Cobenzl, a notifié la mort du prince Charles de Lorraine (2)

(1) Charles-Philippe de France, comte d'Artois, plus tard Charles X (1757-1836).

(2) Charles-Alexandre de Lorraine, oncle de l'empereur Joseph II, généralissime des troupes impériales et hongroises, feld-maréchal général,

et a remis à l'Impératrice une lettre de remerciemens de l'Impératrice-Reine, au sujet du séjour de l'Empereur, arrivé à Vienne, je crois, le 22 d'août.

Mercredi, 6. — Au même.

Je suis sorti à onze heures de chez moi pour causer avec Caillard; mais il étoit au lit, et je n'ai pu voir les dernières dépêches de Versailles et de Constantinople qui me sont adressées. J'ai été chez le marquis, mais il a un air si contraint avec moi, surtout lorsqu'il est question d'affaires, que j'aime mieux ne pas lui en parler que d'avoir l'air curieux et indiscret. D'ailleurs, nos idées ne sont pas les mêmes, et il affecte, du moins sur ce pays-cy, une sorte d'enthousiasme qu'il n'a pas vis-à-vis des autres. C'est peut-être de la politique; mais, à coup sûr, elle n'est pas bien vue, et je ne crois pas qu'elle lui réussisse. Il m'a fait mystère de sa visite au prince Potemkin, et je ne lui ai pas caché la mienne : c'est un avantage que je veux avoir sur lui.

J'ai été dîner à la campagne, et de chez les dames Behmer nous avons attendu le prince de Prusse. Au moment qu'il a passé, nous sommes sortis sur le grand chemin pour le voir. Il étoit précédé par des Cosaques, qui galopoient en deux files devant sa voiture et qu'on avoit envoyés à sa rencontre. Cela faisoit un fort beau coup d'œil. Le prince de Prusse étoit dans sa voiture avec le général de Goertz, frère du ministre qui est ici. Son Altesse Royale a reconnu les dames de Behmer et les a saluées avec affabilité. C'est une chose charmante que de voir l'effet du patriotisme, c'est une chose presque inconcevable dans

grand maître de l'Ordre teutonique et gouverneur des Pays-Bas. Né le 12 décembre 1712, il était mort le 4 juillet 1780.

ce siècle, mais qu'on sent plus qu'on ne l'explique. C'étoit une joie dans cette maison, un enthousiasme intéressant que j'ai partagé. C'est la marque des cœurs bons et sensibles, et j'étois avec des gens qui m'en ont si souvent donné des preuves que je serois bien ingrat si je l'oubliois jamais. Charlotte, cette charmante fille, au milieu de cette ivresse de gaîté, me dit qu'elle désireroit que je partisse avec le prince de Prusse, pour être encore mieux reçu à Berlin; mais, au mot de départ, son visage s'altéra malgré elle, et elle s'est éloignée pour essuyer à la dérobée quelques larmes qu'elle me cache et que mon cœur devine toujours, quelque soin qu'elle prenne à m'en dérober la vue.

Je suis rentré en ville, pour assister chez le marquis de Vérac au plus ennuyeux souper possible. La Cobenzl y étoit, car le marquis ne quitte pas cette femme, malgré sa conduite sotte et impertinente et la triste existence qu'elle a dans ce pays-cy, où personne ne peut la souffrir. Son mari a été invité sans elle chez le grand-écuyer, et il a eu la platitude d'y aller. La Coste et le petit Vérac n'ont pas été invités à ce bal de Narychkin, quoique jeunes et danseurs, surtout le dernier : impertinence russe assez ordinaire. Ce petit Vérac, mon ami, devient impertinent par ses plaisanteries, et il a eu ce soir une petite scène avec Manteufel qui lui a rivé son clou. C'est un enfant gâté, qui a moins d'esprit que je ne lui en croyois et qui achèvera de se perdre ici, s'il y reste longtemps. La compagnie du prince de Ligne lui fait beaucoup de tort, mais il paiera tout cela, car on n'est pas tolérant à Pétersbourg sur le mauvais ton des étrangers. Ils doivent y être froids et polis; c'est une règle sûre dont ils ne doivent point s'écarter.

Le comte de Goertz, son frère le général et le comte

Nostitz sont venus chez le marquis souper. Le prince de Prusse a reçu ce soir le prince Potemkin et les comtes Panin et Ostermann. On a attendu le grand-duc, qui n'a pas pu venir, ce qui m'a surpris. Bien des gens croient qu'il a été au-devant de lui incognito. Le prince de Prusse verra demain l'Impératrice, et les étrangers seront admis vendredi à midi à lui faire leur cour.

Jeudi, 7. — Au même.

J'ai été faire ce matin une visite au comte Nostitz, dont je t'ai déjà parlé; c'est un fort aimable homme, qui a de l'esprit et des qualités pour le monde.

Il a logé jusqu'à présent à l'hôtel de la Ville de Londres, mais il va dès ce soir habiter avec le prince de Prusse au palais Voronzof.

J'ai été à une heure chez le marquis et lui ai dit que je dînois avec les Engelhardt chez la Billot. Il m'a fait entendre qu'il iroit aujourd'hui chez le prince Potemkin; je lui ai déclaré que je croyois qu'il y avoit été dimanche. Il m'a répondu obliquement qu'on lui avoit dit ce jour-là qu'il étoit trop tard, de sorte qu'il seroit possible qu'il n'y fût pas entré. Dans tous les cas cet homme est embarrassé vis-à-vis de moi, il n'a point de franchise, et c'est une mauvaise politique qui ne lui sera pas avantageuse.

J'ai été après dîner chez Sacken, qui a une nouvelle maison à côté du prince Repnin; elle ne lui coûte que douze mille roubles de loyer, et il est fort bien logé. Je suis resté une heure à causer avec lui, et il m'a dit que le prince de Prusse n'étoit pas reçu ici comme l'avoit été le prince Henry, et comme le grand-duc à Berlin. Il est venu ce matin à la Cour chez l'Impératrice, et le grand-duc est venu le voir chez elle. Le cortège du prince de Prusse

n'étoit pas brillant, il n'y avoit que trois Cosaques de la Cour, deux postillons et deux coureurs. Les chambellans et les gentilshommes de chambre étoient au bas de l'escalier. Il a dîné avec l'Impératrice à une table de vingt-six couverts, et voilà à peu près tout ce que j'en sais. On n'a point tiré de canon à son arrivée, comme à celle du grand-duc à Berlin, qui y a reçu tous les honneurs militaires.

Sacken m'a paru surpris de l'intimité de Vérac avec les Cobenzl; ce qui est plaisant, c'est qu'elle n'existe pas au fond, mais l'Autrichien fait si bien, ainsi que sa femme, qu'ils sont toujours ensemble et qu'ils s'en vantent. Vérac s'y livre par foiblesse, et il en sera dupe.

En rentrant chez lui à sept heures, je l'ai trouvé avec Caillard dictant à Rozat; ma présence a paru l'embarrasser, et je me retirois lorsque Caillard est venu au-devant de moi. Je lui ai demandé alors les dernières réponses que M. de Vergennes m'a faites et qu'ils ont depuis huit jours. Il me les a enfin données, ainsi que celles de MM. de la Vauguyon (1) et de Saint-Priest. J'ai été bien surpris, mon ami, de les voir déchiffrées de la main de Landrieux, qui même a chiffré, parce que Caillard est incommodé. Cependant cela ne l'empêche pas de souper chez Cobenzl, et alors il se lève à midi le lendemain, comme je l'ai vu aujourd'hui.

Dans une des dépêches de M. de Vergennes, n° 15 ou 16, j'ai vu l'approbation qu'il donne à l'ordonnance du 8 mai de l'Impératrice au Collège de commerce, dans laquelle on discutoit l'article 4 plus clairement. C'est sur

(1) Paul-François de Quelen de Stuer de Caussade, duc de la Vauguyon (1746-1828). Il était alors (depuis 1776) ministre du Roi près des États Généraux des Provinces-Unies de Hollande, où il combattit efficacement l'influence anglaise. Il passa, en 1784, à l'ambassade de Madrid et occupa le ministère des affaires étrangères en 1789.

quoi j'ai déjà sondé le comte Voronzof, mais je le ferai encore avec plus de détails.

Celle de M. de la Vauguyon porte en substance l'intention d'engager la Russie à garantir les possessions des Hollandois, mais il fait entendre que les plénipotentiaires ont ordre de signer la convention sans cela, même si cela n'est pas possible. Il a joint à cette dépêche un extrait du 1er juillet de la résolution des États de Hollande-Westfrise, tendant à cette garantie, et une insertion de la ville d'Amsterdam pour accélerer l'adhésion au projet de la Russie. La première a été confirmée le 5 juillet par les États Généraux.

La dépêche de M. de Saint-Priest parle de la difficulté mal entendue que font les Turcs sur le libre passage des Dardanelles à toutes les nations, seul moyen qu'ils auroient de contre-balancer le pouvoir que donne aux Russes cette liberté qu'ils ont. Cela nous frustre du commerce de la mer Noire, que nous ne pouvons faire qu'en aidant les Russes. M. de Saint-Priest parle à cette occasion d'un mémoire qu'il a envoyé à M. de Vergennes, fait par un négociant qu'il ne nomme pas, mais qui se propose de faire le tour des provinces russes sur la mer Noire et d'arriver à Pétersbourg avec ses projets. M. de Stackief soutient cet homme, ainsi que le sieur Frauding dont il se méfie, cet homme ne lui ayant point parlé de moi et du plan qu'il m'a donné, que M. de Saint-Priest a reçu avec grand plaisir de moi-même.

Le négociant, dont parle M. de Saint-Priest avec éloges sans le nommer, opine fortement sur et pour la franchise du port de Kerson.

Je suis resté la soirée chez moi, mon ami, à travailler, et j'ai refusé d'aller chez les Cobenzl avec le marquis.

Vendredi, 8. — Au même.

Je suis sorti à dix heures pour voir le comte Voronzof que je n'ai pas trouvé, et je suis rentré chez le marquis, qui ne songeoit pas à s'habiller, pour aller voir le prince royal de Prusse. Il a fallu attendre la Coste, qui n'est jamais prêt. Le marquis m'a parlé des affaires de la Hollande, et je lui ai dit ce que j'en pensois. Il ne trouve pas le baron de Wassenaer fort dans le raisonnement.

Nous avons été chez le prince royal; le corps diplomatique y étoit avec les étrangers. Il est sorti au bout d'une demi-heure et nous a donné audience un quart d'heure environ. Ce prince a trente-six ans, d'une assez belle prestance, fort grand et un peu gros. Il est bien de figure; sans avoir l'air spirituel, il a quelque chose d'affable et de bon qui plaît. Je lui ai trouvé un peu de ressemblance avec le landgrave de Cassel. Il étoit en habit de ville, auquel il n'est pas accoutumé; cependant je lui ai trouvé plus d'aisance que je ne croyois. Il a fort peu de cheveux et sa bourre est attachée très haut, ce qui, joint au cou qu'il a court, lui donne l'air un peu guindé. Il met aussi de la poudre à l'allemande, c'est-à-dire beaucoup, ce qui ne lui va pas et le rend brun. Voilà, mon ami, pour l'extérieur.

Après que la présentation s'est faite par le comte de Goertz, qui nommoit chaque personne en la lui montrant dans le cercle, il a causé avec quelques personnes et un peu avec le marquis de Vérac. Le comte Panin y étoit, c'est-à-dire il est venu pendant l'audience, car les Russes ont été présentés à une autre audience de meilleure heure. Le prince royal est rentré au bout d'un quart d'heure avec le comte Panin qui est ressorti un moment après.

Alors les ministres sont partis, et le marquis un des premiers avec ses enfans et Caillard qu'il a présenté, ce qui est contre l'usage, mais ce Caillard se fourre partout; le marquis, qu'il a subjugué, a dit à Manteufel qu'il étoit secrétaire de légation et même déjà nommé chargé d'affaires par le Roy, en cas d'absence du marquis, ce qui n'est pas.

Je suis resté chez le prince royal, comme j'étois venu seul dans ma voiture; j'ai causé avec plusieurs personnes, entre autres M. de Vitinguof, aide de camp général du prince de Prusse, et Suart, qui m'a dit qu'il étoit revenu pour me voir avec ses Hollandois, parce qu'il avoit su que la carte qu'on avoit remise la première fois avoit été donnée à Caillard au lieu de moi. Cela m'arrive tous les jours, et cela me fait regretter beaucoup de ne pas avoir un logement en ville.

J'ai ramené Hüttel chez lui et nous avons causé. Il paroît assez content du prince, et il m'a dit qu'il s'étoit montré généreux en Livonie, où on l'adore. Il y a donné un bal à Riga et a vu un régiment du prince Potemkin manœuvrer, auquel il a fait donner cent ducats et une fort jolie boîte à l'officier qui lui a montré les plans de la fortification.

Je t'avois dit que le prince Henry avoit été mieux reçu que le prince de Prusse, mais il paroît que c'est le contraire. On a envoyé des Cosaques fort loin au-devant de lui, et les cavaliers de la Cour sont venus à une ou deux verstes de la ville. Il a ici au palais de Voronzof une garde extérieure et intérieure (Hüttel m'a dit du régiment des gardes), un maréchal de Cour qui est le général Potemkin, Paul Sergiévitch; deux chambellans de Sa Majesté Impériale, MM. de Zagraski et de Münich, et deux gentilshommes de chambre, MM. de Volkonski et de Zénoviof,

celui-cy frère de la princesse Orlof. Le prince donne cinquante roubles par jour à sa garde.

J'ai été à cinq heures chez le vice-chancelier, lui remettre les vingt-huit roubles que je dois à M. de Saint-Priest, sur un billet de cent roubles que M. de Stackief lui a prêté pour me solder de soixante-douze roubles que coûtent des plaques pour l'ordre de Saint-André que je lui ai fait faire. Le comte Ostermann m'a reçu on ne peut mieux et m'a parlé des affaires de Constantinople; ce ministre ne néglige aucune occasion de me montrer de l'estime et des regrets sur mon départ.

Je suis retourné l'après-dîner chez le comte Voronzof, avec qui j'ai causé une heure au moins. Je voulois éclaicir l'article 4 du règlement ou de l'ordonnance au Collège de commerce. Il m'a dit que les étrangers qui vouloient jouir des privilèges accordés par cette ordonnance, devoient porter les charges des Russes, qui consistent pour les étrangers en deux sortes : la première, à payer cinquante roubles par an, lorsqu'ils se font naturaliser pour un temps limité; la seconde, à certaines corvées et rétributions comme les nationaux, lorsqu'ils se naturalisent tout à fait. Ces cinquante roubles, une fois payés par an pour tout ce qui regarde les marchands, ont été changés depuis Pierre I^er^ par un oukase de l'Empereur, au moyen duquel ces marchands doivent payer un pour cent de leurs biens, d'après l'estimation qu'ils en font à volonté, sans examen du gouvernement, témoin le richard Sabakin, qui n'a accusé que quarante mille roubles de fonds, tandis qu'il en a bien davantage.

Pour en revenir aux privilèges que les étrangers partagent avec les nationaux, ils sont également de deux espèces : la première, pour ceux qui ne payent qu'un pour cent, consiste à ce qui est marqué dans l'ordonnance au

Collège de commerce pour les vaisseaux qu'ils peuvent faire construire et conduire sous pavillon russe; la deuxième, à ne payer qu'un quart des droits de douane pour l'exportation, trois quarts pour l'importation, et à faire ce paiement en papiers ou monnaies du pays au lieu de rixdales. Il me semble, mon bon ami, que cette distinction est juste et raisonnable entre les étrangers et les nationaux. Sans cela il n'y auroit pas d'égalité, ou plutôt il y en auroit trop entre eux quant aux avantages, et nulle proportion avec les charges. Les étrangers qui s'établissent chez nous ne sont-ils pas d'ailleurs obligés, au bout de deux ans, à la capitation? Il y a même, indépendamment de cet impôt général, un droit particulier appelé toucan, que les Russes portent encore en France et qu'ils sont seuls ou à peu près à supporter. Il en résulte que le négociant étranger en Russie a beaucoup d'avantages, et quoiqu'ils crient et qu'ils font comme les Raimbert, sans doute pour prévenir l'arrivée des concurrens, ils regardent la Russie comme une vache à lait et ils y restent, parce qu'ils y font des fortunes et qu'ils y vivent mieux et plus grandement que partout ailleurs; témoin Billot, qui m'a dit avoir gagné en deux ou trois ans dix mille roubles avec cinquante roubles de fonds.

J'ai causé plus d'une heure avec le comte Voronzof, qui a fini par me dire ce qu'il m'a répété bien des fois : « Monsieur le chevalier, revenez, revenez chez nous, vous vous en trouverez bien et nous aussi. » Cela me rappelle un propos de la petite Galitzin au sujet du prince Potemkin; elle a dit à la Billot qu'elle avoit entendu son oncle dire à table il y a trois jours : « J'espère que nous reverrons ici notre ami Corberon. »

Le dîner de mardi chez M. de Vérac n'a pas réussi parmi les Russes, parce qu'il a fait un mélange qui n'étoit

pas convenable avec les grands seigneurs; mais il ne veut pas me consulter, il prend Cobenzl et Goertz pour conseils et il se perdra.

On avoit d'ailleurs oublié les aides de camp, qui ne se sont pas trouvés à la sortie de leurs maîtres, étant sortis pour dîner. L'usage ici est de leur en faire servir un à part.

P. S. — J'ai oublié de te dire que le grand-duc a été voir le prince royal chez lui. Il étoit dans sa voiture avec son grand-maître Soltikof, qui ne salue pas alors par étiquette, afin qu'on s'aperçoive des honnêtetés du grand-duc, qui n'a pas besoin de cette petite charlatanerie pour paroître honnête et poli. Il l'est particulièrement.

Samedi, 9. — Au même.

Tout le monde croit que le prince de Prusse ira à Moscou, mais cela ne sera pas; car je sais de Hüttel que le Roy ne le veut point et qu'il l'a mandé au comte de Goertz. Il ne veut pas non plus que son neveu se trouve à la procession de l'ordre de Saint-Alexandre, qui aura lieu demain; mais l'Impératrice n'ira pas à pied.

La conduite du prince de Prusse sera fort délicate vis-à-vis de Potemkin, relativement au grand-duc qui lui en a déjà parlé avec l'humeur que ce sujet lui inspire toujours. Le prince de Prusse lui a répondu avec sagesse, disant qu'il ne pourroit s'empêcher de le voir, sinon par plaisir, du moins par étiquette.

Il y a eu Corps de Cadets pour le prince de Prusse à dix heures, et nous avons vu toutes les charlataneries de Betzky.

Je suis parti avant le marquis de Vérac et suis arrivé

au moment que le prince de Prusse entroit. Il étoit en uniforme de son régiment et infiniment mieux qu'en habit de ville. On a dû être content de lui à l'exercice, où il a été affable et parlant, et a montré que l'exercice lui plaisoit. Il s'est avancé partout et avoit plutôt l'air de commander que d'être simple spectateur. Vérac a tenu un propos dont il auroit pu se dispenser; comme on tiroit avec assez de vivacité, il a dit que si une baguette restoit dans un fusil, cela pouvoit être dangereux; en conséquence il s'est tenu derrière tout le temps des feux. J'ai suivi bien constamment le prince, comme tu imagines.

Le prince a paru très content de la voltige, et il y a huit cadets qui sont en effet très adroits; ils franchissent le cheval de la queue à la tête, à six pieds deux pouces. Il y a un jeune homme surtout qui est d'une adresse surprenante : il s'appelle Balatnykof. Tu sens bien que ces huit voltigeurs sont toujours les mêmes qu'on montre; il en est ainsi du carrousel.

Nous avons été de là voir la statue de Pierre I^er^, qui est découverte, mais enfermée dans une maison de bois. Le prince en a fait l'éloge, et elle le mérite. J'en aime l'inscription, qui est d'une simplicité sublime; la voici :

Petro primo Catharina secunda. 1780.

Elle est écrite en lettres d'or, d'un côté en latin et de l'autre en russe, sur le piédestal, qui, comme tu sais, n'en est pas un, mais une espèce de plan incliné fait en rocher à peu près et d'une seule pierre d'un granit particulier. Le prince de Prusse l'a examinée avec attention et a dit des choses fort honnêtes à son éloge. Il s'est adressé à moi de l'air le plus affable.

Nous l'avons quitté là, après trois heures et demie de promenade très fatigante, et il a monté en voiture pour re-

tourner chez lui. J'ai été fâché de ne pouvoir dîner chez le comte Panin, où il doit aller; mais j'étois engagé chez le prince Galitzin, de Galernhof, celui qui a épousé une Engelhard, nièce du prince Potemkin.

Avant de me rendre à mon dîner, j'ai passé chez a Billot, où sont les dames de Behmer. Le prince de Prusse les a reconnues à la fenêtre, et saluées de l'air le plus gracieux. Il les avoit déjà reconnues l'autre jour sur le grand chemin, en arrivant, et a été flatté de les rencontrer sur son passage. Elles ont su cela par le comte de Wartensleben, qui est ici incognito, parce qu'il n'a pas de permission du Roy, et qui paroît entièrement dévoué au prince royal, pour lequel il est venu. C'est un honnête garçon de peu d'esprit, mais qui rapporte au prince tout ce qui se passe.

J'ai été dîner chez le prince Galitzin; il y avoit environ trente personnes. Le prince Potemkin y étoit, ainsi que le marquis de Vérac, qui y a été triste ou pour mieux dire taciturne. Ses enfans y sont venus aussi, mais Caillard n'a pas été invité, car malgré ses talons rouges on ne le distinguera pas davantage. Tous les ministres y étoient, à l'exception du duc de Saint-Nicolas, du baron de Sacken et des Hollandois. Il n'y avoit pas non plus de chargés d'affaires.

La maison de Galitzin est charmante pour la distribution et l'ameublement. Le prince a de jolis appartemens, un boudoir en estampes à la Mélissino et un divan délicieux. En bas sont les appartemens du prince avec un double bain, à la russe et à la françoise, avec des eaux chaudes et froides. J'ai été très flatté d'avoir été invité dans cette maison; c'est une marque sûre de l'estime du prince Galitzin, puisque les étrangers comme il faut, mais sans caractère public, n'y étoient point, à très peu d'exceptions près.

J'ai voulu aller ce soir chez la maréchale Galitzin, née Gagarin, croyant que le prince de Prusse y étoit; mais il étoit resté chez le grand-duc, et je suis revenu de chez la maréchale pour travailler chez moi.

P. S. — On croit que le prince de Prusse aura demain le cordon de Saint-André; la plaque de diamans est faite. On lui donnera aussi celui de Saint-Alexandre, dont c'est demain le jour et qu'il faut avoir avant celui de Saint-André.

Dimanche, 10. — Au même.

Je me suis habillé ce matin de bonne heure, pour voir le comte de Goertz, chez qui j'étois à neuf heures. Nous n'avons pas eu le temps de causer beaucoup, parce que le conseiller de Cour Alopéus est venu. Cependant nous avons parlé du prince de Prusse : le comte en paroît content. L'Impératrice a eu d'abord l'air embarrassée vis-à-vis de lui, mais ensuite elle lui a parlé avec la plus grande confiance. Elle lui a dit qu'elle étoit malheureuse, que ses nouveaux gouvernemens lui donnoient du chagrin par le peu de succès qu'ils avoient; elle s'est plainte de ne pas être secondée et de ne pas avoir un homme qui pût servir les vues qu'elle avoit. On croit que la prestance du prince de Prusse lui a donné dans l'œil, mais c'est un propos rebattu et renouvelé.

La conduite du prince de Prusse ici est fort délicate. La jeune Cour veut l'avoir dans son parti et cherche à l'éloigner du comte Potemkin. Le Prussien y a mis de l'adresse et de la franchise, et il a répondu aux plaintes qu'on lui a faites du favori : « Si j'étois Russe, je pourrois le haïr; mais dans ma situation d'étranger, je lui dois des

politesses. » Hier au soir, Son Altesse Royale étant retenue à souper, le grand-maître Soltikof lui a fait entendre sous main qu'on désiroit que le général Potemkin n'y fût pas, ce qui étoit difficile, étant de la suite du prince. Potemkin s'en est aperçu et s'en est allé. Le prince de Prusse a dit alors au grand-duc que cela ne pouvoit pas être ainsi et qu'il désiroit qu'il fût à souper. Là-dessus on a couru après Potemkin, et, à son retour, le grand-duc lui a dit politiquement : « Pourquoi êtes-vous parti? Je vous ai envoyé chercher. » Cette anecdote, mon ami, peint les deux princes, et le Prussien gagne à la comparaison.

Le comte de Goertz m'a dit qu'à l'audience qu'il nous avoit donnée, il avoit été moins bien qu'à celle des Russes. La présence de Cobenzl et de Harris l'a embarrassé. Lorsque Harris est entré, il lui a demandé des nouvelles de l'affaire de Gordon, épigramme qui n'a pas échappé.

J'ai été chez Horta voir la procession de Saint-Alexandre; l'Impératrice n'y a pas été, même en voiture, car l'usage est de suivre à pied.

J'ai trouvé chez Horta Bullo, qui m'a donné les noms des cadets qu'on a mis en avant hier. Les voici : MM. Tolstoï, Bobrinski, fils de l'Impératrice; Apraxin, Arsénief, Ouchakof, Balatnykof, Sizerof, etc. Il y en avoit une douzaine, mais je n'ai pu savoir que ceux-là. Je serois curieux d'apprendre ce que deviendront ces jeunes gens par la suite.

Nous avons été à la Cour; le marquis de Vérac avoit sa belle voiture qui a fait une grande sensation.

Le prince de Prusse a reçu l'ordre de Saint-André et celui de Saint-Alexandre qu'il a porté aujourd'hui. Il a dîné avec l'Impératrice à la table des chevaliers. On a remarqué qu'il n'avoit pas la droite de l'Impératrice, qui

étoit entre le grand-duc et lui. La plaque de l'ordre de Saint-André est en gros et superbes diamans.

Il y a eu Cour le soir et macao. Le prince de Prusse étoit à la droite de l'Impératrice, et il a perdu cinq cens roubles. Harris a joué aussi. M. de Vérac n'a pas voulu jouer, quoi que je lui aie dit; il m'a répondu que le jeu étoit trop cher et que le Roy ne lui donnoit pas des appointemens pour jouer. Il a cependant cent mille livres. Il m'a fait à cette occasion une réflexion assez plaisante, en disant que, s'il jouoit, cela seroit pris pour une rivalité avec Harris, et que s'il perdoit, on se moqueroit de lui. Je n'ai plus rien dit, car on pouvoit nous entendre, et le marquis est resté derrière honteusement et d'un air embarrassé, craignant sans doute qu'on lui offrît une carte, mais on lui a épargné le refus. Cette existence du marquis me peine, parce que je sais comme les petites choses se remarquent ici; je suis convaincu que Cobenzl le pousse et l'entraîne à sa volonté. Il est cause qu'il ne veut pas jouer; je l'ai cependant bien prévenu contre cet homme, mais cela n'y fait rien, et il le consulte de préférence à moi.

Le grand-duc m'a parlé très honnêtement dans une position où je n'étois pas vu de l'Impératrice, car c'est le siège des petites considérations et de la politique que cette Cour-cy.

Il y a deux jours qu'on attend le prince de Prusse chez la maréchale; il y a soupé aujourd'hui. Le marquis de Vérac a donc fait semblant de l'ignorer, car il avoit beaucoup de monde invité chez lui. Il est vrai que dix-huit personnes se sont dégagées pour aller chez la maréchale. Cobenzl, chez qui il a dîné aujourd'hui, auroit pu l'en avertir; mais il l'aura peut-être engagé à ne pas changer ses arrangemens, et lui-même a soupé chez la maréchale.

Comme M. de Vérac ne m'a point prévenu de son souper, j'ai été aussi chez elle. Le prince de Prusse y est venu et on a fait un macao. Je me suis approché de sa chaise, par le conseil du comte de Goertz, et le prince m'a aussitôt adressé la parole. Il m'a demandé quand je partois; je lui ai répondu dans trois ou quatre semaines, ce qui pouvoit lui faire entendre après son séjour ici. J'ai ajouté que j'espérois lui faire ma cour à Berlin, et il m'a répondu que je devrois y rester quelque temps. Il m'a parlé ensuite de ma mission aux Deux-Ponts et de la longueur de mon séjour ici. Sa manière de parler est si honnête, si engageante, mon ami, que j'en ai été enchanté; il a l'art précieux de mettre à son aise ceux qui lui parlent. Il n'a pas manqué de me dire que M. de Vérac avoit du monde à souper (1).

Il y a eu un très grand souper; j'ai causé avec le comte Apraxin, colonel d'un régiment d'infanterie et frère de la Talésin. La conversation a roulé sur son pays et le prince Potemkin; je lui en ai parlé en voyageur libre, ce qui m'a fait écouter. Nous nous sommes trouvés d'un même avis sur le génie de cet homme singulier et étonnant. Il prétend que Potemkin a tellement le projet de ne pas se laisser subjuguer, que lorsqu'il s'aperçoit de la prédilection qu'il a pour quelqu'un, il cesse de le voir ou le pratique avec précaution : indice certain du génie et le plus grand

(1) Le surlendemain, le chevalier de Corberon écrivait à M. de Vergennes : « Nous possédons ici Son Altesse Royale le prince de Prusse. Ce prince m'a fait l'honneur de me parler de mon départ de Pétersbourg et de mon passage à Berlin, en m'engageant de m'y arrêter quelque temps, ce qui est bien dans mes projets. » C'était là le commencement de relations qui ont été continuées dans la suite. Le 20 novembre de la même année, le même prince répondait au chevalier : « Je suis fort sensible aux choses honnêtes et polies que vous me dites dans votre lettre. Soyez persuadé que j'ai fait votre connoissance avec beaucoup de plaisir et que je désire sincèrement d'en jouir à l'avenir avec moins d'interruption... » (Archives du ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 105, fol. 188 et 470.)

principe qu'on puisse avoir en politique. Apraxin doit aller à Paris au printemps; nous nous y sommes donné rendez-vous, et il m'a fait une remarque sur ce que la Cour de France n'envoyoit ici que des gens d'un certain âge : « Pourquoi n'y êtes-vous pas resté? m'a-t-il dit. Vous êtes accoutumé à nous et nous le sommes à vous. » Ce compliment m'a flatté, mon ami, et ce qui me flatte davantage encore, c'est qu'on le dit plus en arrière de moi!

Apraxin est jeune, plein de feu et d'idées; il aime son métier et le fait avec zèle et intelligence. Il a un régiment d'infanterie qui a fait depuis le printemps deux mille verstes. Il m'a parlé des abus du militaire : un colonel peut faire trente mille roubles d'un régiment de cavalerie par les fourrages, les vivres, etc. Ceux qui aiment leur métier emploient cet argent à l'avantage de leur troupe, les autres le mangent. Voilà ce qu'un Russe même m'a dit; c'est un jeune homme de bonne foi, car la jeunesse est toujours plus honnête.

Je suis sorti de chez la maréchale après le prince de Prusse et suis rentré chez le marquis de Vérac à minuit et demi. Il y avoit un pharaon. Le marquis a paru étonné de ce que j'aie été chez la maréchale, et il a demandé trois fois après moi; mais il ne m'en a rien dit, par politique, lorsque je suis rentré.

J'ai oublié de te parler de la fatuité de Normandez, qui se fait moquer de lui par ses airs ridicules et le jeu qu'il joue. Il a perdu trois cens roubles au billard. C'étoit dans l'origine un secrétaire de M. de Lascy. Tu sais qu'il y a eu des comédies chez le comte Panin, où les ministres ont été invités. Normandez a cru devoir y venir, quoique ses collègues n'y soient point venus; et il s'est mis sous la couleuvrine de M. de Vérac, qui a eu la foiblesse de s'en

charger. Le comte Panin n'a pas trouvé cela bon, et Wachmeister m'a répété qu'aujourd'hui chez les Golovin, où il a dîné, la mère avoit parlé de cette aisance de Normandez, qui a fort déplu à Panin et à la Talésin, qu'on avoit dit qu'il se fourroit partout et hors de sa place, et que si le comte Panin n'avoit pas voulu l'humilier, par égard pour sa place, il le lui auroit fait sentir. Voilà ce qu'on gagne à se boursoufler : le règne des sots n'est jamais long.

Le prince de Prusse a un valet de chambre françois, qu'il aime beaucoup; c'est un nommé Plûtadieu. Il y en a un autre, coiffeur, qui est Lorrain et s'appelle Ofel.

Lundi, 11. — Au même.

J'ai cru devoir envoyer ce matin savoir des nouvelles du prince de Prusse, et j'ai écrit en conséquence au comte de Nostitz. Il m'a répondu un billet très honnête, par lequel il me marque que Son Altesse Royale a un peu de fièvre et qu'elle ne verra personne aujourd'hui. Ce prince avoit mal à la jambe, d'un coup qu'il s'est donné il y a quelque temps et qu'il a gratté; il s'est établi un peu de suppuration, et depuis que la tumeur est ouverte, il souffre beaucoup moins. Le grand-duc y a passé ce matin. Le comte Nostitz est venu lui-même porter son billet, et nous avons causé une bonne demi-heure. Il m'a demandé comment le prince réussissoit ici, et je lui ai répondu ce que je pense; et je pense en effet qu'il réussira. On craint cependant que l'Impératrice soit un peu froide vis-à-vis de lui, à cause de sa liaison avec le grand-duc. On a remarqué hier que Potemkin n'étoit pas à la Cour du soir, mais cela ne signifie rien et je crois qu'on se trompe lorsqu'on imagine que l'incommodité du prince

de Prusse est feinte et marque son peu de contentement.

L'usage a fait qu'il étoit hier à table la tête découverte, au milieu des chevaliers qui ont leur chapeau et qui ne l'ôtent point, même en buvant la santé de l'Impératrice; mais comme nouveau chevalier cela devoit être ainsi, et il ne pouvoit avoir le manteau ni l'habillement. Le prince Potemkin s'est découvert en portant la santé du prince : cela a été remarqué.

J'ai été très content du comte Nostitz : il est aimable et spirituel; d'ailleurs, il m'a parlé de l'idée de me voir ministre à Berlin, et cela m'a flatté.

J'ai dîné chez Suart, mon ami, pour savoir quelques nouvelles de Hollande, dont il augure assez bien. Les plénipotentiaires ont eu une conférence avec le comte Panin, et comme la convention qu'on leur a communiquée, sans articuler la garantie qu'ils demandent, ne porte rien qui y soit contraire, les Hollandois peuvent la sous-entendre; la Russie est d'ailleurs trop avancée pour ne pas soutenir contre les attaques de l'Angleterre les associés maritimes, et dès lors toute crainte doit cesser de leur part.

Hüttel m'a parlé des présens du prince de Prusse. Le prince Potemkin et le comte Panin auront chacun une bague, avec le portrait recouvert d'un diamant, de la valeur de huit mille roubles; le vice-chancelier, une boîte avec le portrait, de quatre mille roubles. Hüttel doit venir faire le courrier du prince de Prusse; il sera seul avec lui, ce qui est fort agréable.

J'ai passé deux heures chez mes amies, et j'ai terminé ma journée par aller souper chez Cobenzl, où étoient le comte Panin et plusieurs femmes.

Mardi, 12. — Au même.

J'ai été dîner chez le comte Panin, où les ministres plénipotentiaires de Hollande ont eu une longue conférence avec lui. Je crois, mon ami, que malgré leurs difficultés, ils finiront par faire ce que veut la Russie; ils signeront la convention, qui d'elle-même, sans explication ultérieure, emporte implicitement la garantie que demande la Hollande, sans la spécifier autrement qu'elle n'a été vis-à-vis des autres puissances, relativement auxquelles une autre explication de cette convention vis-à-vis de la Hollande deviendroit inquiétante, puisque alors les autres puissances seroient dans le cas de douter à leur tour de cette garantie. Les Hollandois vont expédier ces jours-cy un courrier chez eux.

J'ai appris d'Alopéus que le vaisseau qu'il a frété s'appelle *le Saint-Dimitri;* c'est le nom d'un saint canonisé en Russie sous le règne actuel. Ce vaisseau est destiné pour Bordeaux; il lui a coûté six mille roubles, neuf, d'un marchand russe, et il est à sa première course. Le fret remboursera au moins l'achat. Si un négociant avoit fait cette spéculation, en achetant plusieursvaisseaux, il auroit fait un gain considérable, puisque sans sortir de l'Europe, le fret d'un vaisseau paie en un an ce qu'il coûte.

Le prince de Prusse est toujours incommodé, mon ami; j'y ai passé l'après-dîner. Le grand-duc y a été ce matin, et il a passé la soirée d'avant-hier chez lui. J'ai vu Hüttel : il a été trois heures chez le prince de Prusse, qui lui a fait un gracieux accueil. Il a été seul avec lui et a chiffré la partie de ses lettres qui regarde l'Impératrice et sa conversation avec lui. Hüttel m'a dit qu'il avoit été surpris de la concision de son style; quant à la correction,

il ne faut pas s'y arrêter; son orthographe vaut mieux cependant que celle du Roy, son oncle.

A propos du roy de Prusse, mon ami, il court une nouvelle assez mauvaise de sa santé; on la cache, mais je crois qu'il y a quelque chose. Ce qui me le feroit croire, c'est qu'il y a ici un certain comte de Wartensleben, qui est incognito, parce que le Roy, n'aimant pas sa famille, ne l'a pas nommé du voyage; mais le prince de Prusse, dont il a été le compagnon de jeunesse et qui l'aime beaucoup, lui a dit de le précéder dans sa course de Pétersbourg. Il est ici depuis trois semaines sous le nom d'Aliem, et n'a pas été présenté à la Cour. Pour en revenir à mes soupçons, ce jeune homme doit partir aujourd'hui pour Berlin, avec des lettres particulières du prince, car celles que Son Altesse Royale a écrites hier sont parties par la poste. Je lui ai parlé de son départ et j'ai ajouté qu'il reviendroit sans doute; il m'a répondu que s'il y avoit une bonne nouvelle à apporter au prince, il viendroit dans la plus grande diligence. Voilà, mon ami, d'où viennent mes idées, et peut-être y a-t-il un peu d'imagination dans la manière de voir la chose, qui n'est cependant pas sans fondement. Il est vrai aussi que le prince a voulu le départ de Wartensleben, parce que son incognito est su du grand-duc et de toute la Cour ainsi que de la ville, par Mme Cobenzl qui l'a reconnu aux Cadets, et qu'il craint pour lui l'humeur du Roy.

Le marquis a travaillé toute la journée; je ne sais ce qu'il peut faire de si pressé, [à moins que sa manière de dicter n'allonge beaucoup la besogne, car tu ne sais peut-être pas que le marquis établit d'abord le brouillon de sa dépêche; il le corrige ensuite, le rature, etc., puis il le dicte, le fait passer soit à Caillard, soit à Landrieux pour être chiffré.]

Ce Caillard devient d'un fatuité insupportable; c'est dans les petites choses comme dans les grandes, et cela va jusqu'à s'approprier des cartes de visite pour moi, de la part des étrangers. Les Hollandois m'en ont parlé et m'ont dit naturellement qu'ils ne connoissoient point M. Caillard, et qu'ils avoient fait remettre des cartes pour moi et non pour lui. La même chose vient d'arriver de la part de la suite du prince de Prusse, qui s'est fait inscrire pour moi et dont on a donné la carte à Caillard. Le pis de l'histoire, c'est que j'ignore la chose dans le commencement et que cela me met dans le cas de ne pas rendre les visites qui me sont faites à mon insu. Je dois ne pas être surpris de la fatuité de Caillard, puisqu'elle existe vis-à-vis le marquis. Il a eu hier une prise avec lui à dîner devant les gens. M. de Vérac parloit des passeports de résidence nécessaires ici, et sans lesquels un étranger n'a point de logement en ville. Caillard n'en veut pas donner et fait crier après lui les François, qu'il fait attendre dans son antichambre. Sur les raisons que M. de Vérac alléguoit de ce qu'avoient fait ses prédécesseurs d'après la nécessité démontrée : « Monsieur, lui répondit Caillard, je n'en donnerai pas davantage, et si vos prédécesseurs ont eu tort, vous ne devez pas les imiter. » Ce ton tranchant a cependant piqué le marquis, qui lui a répliqué : « Je veux que cela soit ainsi. » Je tiens ce propos de mon valet de chambre, à qui les gens de la maison l'ont répété. [Tu sens le bon effet que cela produit : ce qui est plus fâcheux pour le fond de la chose, c'est que la prétendue volonté du marquis cédera à celle de Caillard.]

Mercredi, 13. — Au même.

Je suis sorti ce matin pour aller chez Tolstoï, le major

des gardes de Préobrajenski et l'ami utile de l'Impératrice, comme du prince Potemkin qu'il connoît depuis quinze ans. Tolstoï est amateur de chimie, et il m'a donné la recette de son ciralbo. Il connoît ici un nommé Schulgin, du Collège des mines, qui est aussi amateur et avec lequel il se propose de travailler. Il m'a promis de me donner de ses nouvelles, de me faire part de ses découvertes, et en même temps il m'a demandé de le faire souscrire pour les Archives mytho-hermétiques. Cet ouvrage me rappelle les opuscules chimiques de M. de Lavoisier, fermier général (1).

Je n'ai pas vu le marquis de toute la journée; il a dîné chez Cobenzl, chez qui je vais le moins que je puis, parce que c'est un homme faux et dangereux. Le marquis y a soupé aussi avec Caillard. Je le répète encore, la conduite du marquis ne réussira pas; il se livre trop et tient des propos inconsidérés qui le feront mal voir des Russes, en lui attirant le blâme des François. Dernièrement il a dit chez le comte Panin qu'il étoit assailli d'une foule de François sans aveu, qui lui demandoient de l'argent; que la nation françoise étoit mal composée et que le Roy ne l'avoit point envoyé pour eux, ni ne le payoit pour les soutenir. Ce n'étoit pas le langage ni la conduite du baron de Breteuil, quand il étoit ministre ici. Tout cela ne me donne pas grande idée du ministère de Vérac; il se flatte de faire ici le traité de commerce avec la Russie, mais j'en doute. Je crois que dans les termes où nous en sommes avec l'Amérique, ce traité devient peu désirable; le principe de la Russie est de rendre toutes les nations égales par rapport au commerce, et de ne prendre aucun lien particulier avec l'une ou l'autre.

(1) Lavoisier publiait depuis 1766 les opuscules qui devaient immortaliser son nom et donner naissance à la véritable chimie.

J'ai vu dans l'après-dîner le comte de Goertz, qui m'a confirmé l'opinion, où j'étois, que les visites qu'ils ont faites ici me regardoient de préférence à M. Caillard. Il y a là dedans, mon ami, un tripotage ridicule; j'aurois mieux fait de me loger en ville, et la délicatesse que j'y ai mise vis-à-vis le marquis a été en pure perte, car lorsque je lui ai montré une lettre particulière, que j'ai écrite à M. le comte de Vergennes, dans laquelle je faisois mention de mes craintes de le gêner en ayant un appartement chez lui, il ne m'a rien dit là-dessus. Sois sûr, mon ami, qu'il voudroit me voir loin, et Caillard est la cause de tout cela.

Jeudi, 14. — Au même.

Enfin le courrier hollandois est parti ce matin, et ces tardifs Bataves ont mis heureusement terme à leurs irrésolutions. La dernière conférence, qui s'est tenue chez le comte Panin, a décidé leur adhésion : ils seront de l'Association maritime malgré les intrigues angloises. On doit envoyer ces jours-cy un courrier en Suède et en Danemarck, pour y porter cette nouvelle qu'on ne trouvera pas aussi agréable à Copenhague qu'à Stockholm.

J'ai été ce matin voir la suite du prince et m'informer des nouvelles de Son Altesse Royale. Ce mal de jambe est plus sérieux qu'on ne le croit; le prince ne sortira pas avant quelques jours d'ici, et la plaie ne sera pas entièrement guérie avant trois mois peut-être.

J'ai dîné chez le marquis, et dans une conversation que j'ai eue avec Caillard après le dîner, je lui ai fait sentir le procédé gauche du marquis de ne pas inviter Hüttel et d'aller consulter sur les usages des gens foibles, qui ne sont ici que depuis un an, lorsque j'y habite depuis plus

de cinq. Il a senti qu'il y avoit peu de réponse à faire, et il s'est retranché sur ce qu'il répareroit en son particulier envers Hüttel; mais je doute que ses projets de liaison réussissent : ces deux personnages ne se conviennent point du tout.

J'ai été faire quelques visites après le dîner, et je suis rentré chez M. de Vérac. Il y avoit beaucoup de monde à souper, c'est-à-dire dix-huit personnes, dont étoient Mmes Cobenzl, Nolken, qui est arrivée ces jour-cy, et Harris, qui y soupe pour la première fois. C'est un arrangement fait de manière que les jeunes gens iront chez M. Harris, et Mme chez le marquis. Les Cobenzl ont fait cet arrangement par politique, et le marquis s'y est prêté par sa facilité ordinaire. Je désire que cela lui réussisse.

J'ai causé avec le comte Simon Voronzof (1), et il m'a dit que les derniers états de perte de l'incendie se réduisoient à la somme de onze cent mille roubles, qui étoit encore susceptible d'une réduction de deux cent mille roubles, parce que les négocians ont amplifié leurs dommages; mais on les a examinés de près, et l'on regarde comme sûre la perte montant à neuf cent mille roubles. Il y a un négociant qui y est pour quatre-vingt mille roubles, mais il est très riche et n'a pas demandé de dédommagement. Je veux savoir le nom de ce barbare désintéressé, qui dans ce pays-cy est extraordinaire. Il ne ressemble guère au fameux Sabakin, qui n'a accusé que quarante mille roubles de biens, et que le comte Simon m'a assuré en posséder huit cent mille. Il a acheté de superbes établissemens à Iaroslaw, et les mines de fer et de cuivre appartenant jadis au père de Chouvalof (2), le poète, qu'il

(1) Le comte Semen Romanovitch Voronzof (1744-1832), qui fut ambassadeur en Angleterre.

(2) Chouvalof, le poète, était le comte André Pétrovich (voir t. I, p. 79, note) ; son père était le feld-maréchal Pierre Ivanovitch.

a laissées à la couronne pour payer ses dettes. Ce Sabakin les a, je crois, achetées deux millions de roubles, et elles valent davantage.

Le comte Simon m'a fait la description d'une mine qu'il a vue en Sibérie, où l'on tire l'or des pierres et cristaux qui le renferment. Le travail se fait dans des cavernes qui ont vingt toises de profondeur; là les ouvriers n'ont autre chose à faire que d'agrandir la caverne, en détachant tout autour les cristaux précieux qui forment les murs. On met les pierres dans des paniers qu'on remonte au-dessus du souterrain, pour les broyer à une meule, d'où la poussière, jetée dans de l'eau, donne la séparation du métal qu'on recueille. Le travail de la mine, qui se fait aux flambeaux, offre un spectacle superbe. Les lumières, qui sont en petit nombre, éclairent prodigieusement, en se multipliant dans les facettes des cristaux, entre lesquels on voit des paillettes d'or. Cette mine, au surplus, n'est pas d'un grand rapport et ne vaut pas celles de cuivre et de fer, qui sont bien plus abondantes. Il y en a une entre autres qu'on appelle en Russie la *Montagne de bénédiction;* on l'a sondée dans tous les sens, et elle est également remplie de fer.

Vendredi, 15. — Au même.

Le prince de Prusse est toujours chez lui, retenu par son mal de jambe. Le grand-duc y va régulièrement tous les jours et souvent deux fois. Mais l'Impératrice et les Russes marquent peu d'empressement pour ce prince : il n'a pas assez de clinquant pour ce pays-cy. Les comtes de Goertz ne sont ni adroits, ni brillants, et le général a plus de pédantisme encore que son frère. L'un et l'autre sont des surveillans du Roy et ne paroissent pas avoir la confiance du prince.

J'ai appris ce soir une anecdote que j'ignorois. Les Dubouillé, dont je t'ai parlé déjà, ont dîné le jour de Saint-Louis dans la chambre de l'abbé avec Rozat. On leur a fait un dîner très bon à la connoissance du marquis, et tous les dimanches elles vont après la messe chez l'abbé, où on leur sert café, chocolat, confitures, etc. Cela donne une excellente réputation à notre aumônier, et même à la maison. Si c'étoit encore une maîtresse de parade pour le marquis, à la bonne heure, mais il paie les violons de ses secrétaires et cela fait faire des plaisanteries ridicules. I est vrai que chacun prend son plaisir où il le trouve. L vrai plaisir actif du marquis consiste à table; il mang prodigieusement, et lorsqu'il soupe en ville, il y a toujour un cuisinier de garde qui l'attend jusqu'à deux heure du matin, pour lui servir un bon potage avec une poulard et des légumes, qu'il mange en rentrant. Je ne pouvoi croire à ce fait, mais il est exact et je le tiens de moi valet de chambre, qui a vu le cuisinier attendre avec l souper. Je doute que le marquis puisse résister ici avec un pareil régime, il détruira son estomac.

Samedi, 16. — Au même.

Bonafons est venu pendant ma toilette; il m'a recommandé ses affaires, dont je m'occuperai : c'est faire un bien utile, c'est un devoir précieux à remplir. Ce malheureux homme a quarante-cinq ans au moins; il est forcé, pour acquérir sa liberté et les moyens de vivre, de renouveler dans un an un contrat de trois années avec le Monastère, et c'est alors seulement qu'il pourra se retirer en France, avec environ huit cens livres de rente, ses dettes payées, c'est-à-dire deux mille livres à Falconet et je ne sais combien à M. Cuvilliers pour l'entretien de son fils,

dont il ignore le sort et même l'existence. Ce Bonafons est un homme parfaitement honnête, mais il est dur dans sa probité, et le commerce du monde ne lui convient plus.

J'ai dîné chez le marquis avec MM. de Goertz, qui sont aussi pédans l'un que l'autre; ce sont de ces gens fort honnêtes, mais qui ne conviennent point à ma manière.

J'ai été prendre Aribert pour aller aux bains russes, que je n'avois pas encore vus. C'est un spectacle, mon ami, tout à la fois singulier, écœurant et dégoûtant. On voit des hommes et des femmes pêle-mêle, s'exposer nus dans des étuves, où la vapeur de l'eau qu'on jette sur des poêles brûlans excite une transpiration abondante. Quand on est en sueur, on se frotte tout le corps avec du savon, puis l'on se jette dans la rivière. Ces gens y restent presque autant que dans les étuves et se versent avec une cruche de l'eau sur la tête, les épaules et les hanches. Ce contraste de deux températures, qui nous tueroit, est précisément ce qui leur fait du bien. Il y a deux enclos, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; mais cette division n'empêche pas le mélange. Lorsque nous étions dans celui des femmes, à considérer les nudités les plus effrayantes, une manière d'inspecteur est venu nous avertir que l'Impératrice avoit défendu l'entrée de ce gynécée aux hommes, et nous sommes sortis malgré l'exemple que nous avions sous les yeux de cet ordre ou nul, ou peu suivi. Tu n'imagines pas, mon ami, l'inertie de ce peuple par rapport au nôtre. En France, tout divertissement ou assemblée quelconque est tumultueuse : le plaisir et la gaîté s'y annoncent par des cris, du moins des ris et des chants; à ces bains, c'est une cérémonie religieuse qu'on a l'air d'observer. On le remarque au peu d'attention qu'on accorde à deux étrangers qui entrent, seuls spectateurs au milieu de cette foule.

Les femmes n'ont pas été plus étonnées de nous voir que les hommes : au port Saint-Paul de Paris, nous aurions été hués; ici, on s'est mis à rire en nous voyant, et surtout une jeune femme jolie, que nous regardions avec complaisance, Aribert et moi, lorsque notre spectacle fut abrégé par l'invitation peu civile de l'inspecteur qui nous pria de sortir. En général, mon ami, indépendamment de cette représentation, de cet étalage de nudités qui ne sont pas belles à voir, ce coup d'œil est triste, en ce qu'il vous offre les effets de l'esclavage et de l'incivilisation, c'est-à-dire le morne et la stupidité qui règnent sur les visages, et le peu d'expression, soit de plaisir, soit de peine, qu'ils montrent.

Dimanche, 17. — Au même.

Le prince de Prusse va mieux aujourd'hui, et l'on croit qu'il sortira bientôt, car ce matin il a pris l'air dans son jardin. Sa jambe néanmoins sera longtemps à se refermer. Ce n'est pas un coup de pied de cheval, comme on l'avoit d'abord dit, c'est un dépôt d'humeurs qui s'est amassé depuis quelque temps, et qu'il avoit même avant de partir de Berlin, mais qu'il a caché, ne voulant pas retarder son voyage. Cet accident devient dès lors plus dangereux, depuis qu'il a une cause naturelle; cela demande beaucoup de soins avec un corps replet, comme celui de Son Altesse Royale. On a voulu qu'il vît Moreau, mais le pauvre diable est mort cette nuit à quatre ou cinq heures d'une fièvre putride, qu'il a gagnée par un refroidissement pris en revenant le soir après souper dans sa voiture dont les glaces étoient baissées : exemple de la rigueur de ce climat pour les étrangers qui ne se ménagent point. Ce Moreau, fils du fameux chirurgien de Paris, étoit très

habile. C'étoit au reste un assez mauvais sujet, mangeant tout ce qu'il gagnoit. S'il avoit eu de la conduite, il auroit pu faire ici une assez jolie fortune. Moreau pouvoit avoir autour de cinquante ans : il laisse des enfans naturels, rien pour les élever, mais il a une sœur en France qui, dit-on, s'en chargera.

J'ai dîné chez Strogonof, après avoir été à la Cour. On parle d'un nouveau favori : c'est un officier dont on m'a dit le nom, que j'ai oublié ; mais il ne sera déclaré qu'après le départ du prince de Prusse. C'est du choix de Tolstoï. Il y a toujours à cette occasion de la brouillerie entre le prince Potemkin et l'Impératrice ; cela ne durera pas.

J'ai été voir après dîner les tours de l'Angloise Masson, dans le manège du comte Panin. Cette fille monte deux chevaux à la fois, avec toute l'adresse imaginable.

J'ai soupé le soir chez la Billot, où étoit la petite Tatiana Engelhardt (1), nièce du prince Potemkin, qui est remplie d'esprit. En jouant avec elle, elle m'a dit en riant qu'elle savoit quelque chose, que si le Roy en étoit instruit, cela m'empêcheroit d'être son ami : c'est que j'avois été chez M. Harris et qu'il avoit soupé chez moi. Elle a sûrement entendu dire que les enfans du marquis de Vérac avoient été au bal de Harris, et que la femme avoit soupé chez le marquis. C'est un accord fait par les Cobenzl, dont je t'ai déjà parlé : Mme Cobenzl a amené Mme Harris chez M. de Vérac, et cela n'a pas été bien pris dans le monde. Je sais même que Harris a plaisanté là-dessus chez Potemkin.

Mardi, 19. — Au même.

Le prince de Prusse est sorti hier pour la première fois ;

(1) La plus jeune des nièces du prince Potemkine, frêle de l'Impératrice.

il a soupé chez le grand-duc. Sa présence ici ne fait pas grande sensation, on ne s'en occupe que médiocrement, et le prince Potemkin a dit lui-même que l'on ne faisoit pas autant qu'on devroit pour un prince royal.

Il a dîné aujourd'hui chez l'Impératrice avec son ministre, le comte de Goertz. Ce peu d'empressement, mon ami, qu'on témoigne à Son Altesse Royale ne vient pas, comme on pourroit le croire, des impressions de l'Empereur. L'engouement qu'on a eu pour lui, et qu'il a fait naître par ses adulations, est passé. On commence à croire qu'il étoit venu ici pour duper les Russes, à ce qu'on dit, et entraîner l'Impératrice dans un système qu'elle n'adoptera point. On sait d'ailleurs que l'Empereur s'est permis des sarcasmes assez indécens sur le compte de Catherine II, et qu'il affecte à sa Cour, ainsi que le prince de Kaunitz, de l'élever aux nues : contradiction grossière qui doit faire tirer des conséquences qu'on a saisies.

Le prince de Prusse doit souper ce soir chez le vice-chancelier, et le comte de Goertz m'en a fait prévenir. J'irai, quoique invité chez Cobenzl. Il est extraordinaire que les deux fois que le prince doit souper en ville, les ministres de France et d'Autriche aient donné ce jour-là un grand souper. J'ai dîné chez le comte Panin, où le conseiller de Cour Alopéus m'a engagé de venir chez le vice-chancelier; il n'y a pas d'invitation formelle, mais on se le dit à l'oreille.

Pour ne pas me faire de querelle, mon ami, avec les Cobenzl, j'ai passé à leur porte à sept heures pour me dégager, à cause du souper d'Ostermann. De là j'ai passé chez le prince Potemkin, que j'ai trouvé seul dans ses petits appartemens. Il étoit incommodé d'une indigestion, et m'a dit qu'il n'iroit pas chez le vice-chancelier. Nous

avons causé de gravures et d'imprimerie; à cette occasion, il m'a dit que Harris lui avoit fait présent d'un Homère grec, imprimé par Barkierville. Je lui ai rappelé son projet de faire faire des gravures, il m'a répondu que cela ne pouvoit être exécuté qu'en France; là-dessus je lui ai proposé de m'en charger, ce qu'il a accepté, et de lui écrire de Paris à ce sujet. Cela a paru lui faire plaisir, et c'est un moyen de conserver des liaisons avec cet homme extraordinaire, le grand-vizir de la Russie.

Je me suis ensuite rendu chez le vice-chancelier, où il y avoit cent personnes. Le marquis de Vérac y étoit, ainsi que tous les ministres; lorsqu'il m'y a vu, il m'a annoncé que Cobenzl lui avoit dit le matin qu'il lui donnoit sa liberté, car il étoit engagé chez Cobenzl, mais qu'il comptoit sur ses enfans et sur moi. Le marquis m'a ajouté qu'il lui répondoit de ses enfans, que quant à moi il ne savoit pas ce que je ferois, mais qu'il m'en préviendroit. J'ai répondu au marquis que je m'étois excusé chez l'Autrichien, parce qu'il me sembloit qu'entre lui et le prince de Prusse il n'y avoit pas à hésiter.

J'ai bien fait de venir à ce souper; le comte Ostermann en a paru satisfait par l'accueil que j'en ai reçu en entrant, et le prince de Prusse m'a beaucoup parlé à son jeu. Je m'étois tenu près de sa chaise sans affectation, et il m'a adressé plusieurs fois la parole sur différens sujets, avec l'air de la franchise et de la bonhomie la plus aimable. Cela a duré trois quarts d'heure. Il jouoit au macao le même jeu que l'Impératrice, c'est-à-dire cinq roubles le coup et dix roubles pour la tasse ou le *tchaski*, ce qui est un très gros jeu. M. de Vérac n'en étoit pas.

Je me suis mis à table, sans souper, à côté du comte Strogonof, et nous avons parlé Maçonnerie. Il voudroit que je fusse lié avec les Durfort, afin, m'a-t-il dit, que

par les femmes, qui font tout en France, je pusse revenir ici. J'ai été flatté de cette raison du comte Strogonof, mon ami, mais ses moyens ne me conviennent guère : s'adresser à des femmes pour avoir des places me paroît si extraordinaire! Je n'aurai pas de temps à perdre à Paris dans des sociétés brillantes et oiseuses, et je ne veux compter que sur M. de Vergennes.

Mercredi, 20. — Au même.

Le prince Potemkin a fait présent au prince de Prusse de deux superbes chevaux persans. Le comte Panin étoit là présent, et Potemkin l'a prié de choisir, comme connoisseur, ce qui étoit le plus digne d'être offert à Son Altesse Royale.

Jeudi, 21. — Au même.

J'ai été, ce matin, voir le comte de Goertz, qui m'a prévenu que le prince royal iroit au Monastère des demoiselles. Nous avons parlé de son séjour ici, et il ne passera pas le 15 octobre, d'après les intentions du Roy.

J'ai dîné chez le marquis et nous y avons reçu une excellente nouvelle : celle de la prise des flottes marchandes angloises par nos flottes combinées. C'est une perte pour nos ennemis de douze cent soixante-dix-huit mille trois livres sterling ou de trente millions de livres tournois.

J'ai été au Monastère des demoiselles; on y a joué *la Colonie*, opéra-comique, pour le prince de Prusse, avec un ballet dansé par les quatre classes. Le théâtre est très joli : la salle est circulaire et représente une enceinte d'arcades de pierre surmontées de feuillages, et ces

arcades se terminent de chaque côté au théâtre, qui fait comme le jardin d'un bâtiment. J'ai été surpris de ne pas voir le prince de Prusse accompagné d'aucun des grands de la Cour. C'est une impolitesse assez marquée, et dont on ne voit pas la raison. Le prince de Prusse a été fort honnête et fort gracieux; il a dansé avec l'actrice qui a fait le rôle de Blaise avec beaucoup d'aisance, et qui, avant le bal et à la suite d'un chœur de chant accompagné de harpes, a adressé à Son Altesse Royale un compliment court et bien tourné.

Vendredi, 22. — Au même.

J'ai passé chez Hüttel qui dînoit; nous avons causé du prince de Prusse, et je lui ai montré de l'étonnement du peu de suite qu'il avoit au Monastère. Huttel m'en a dit la raison : c'est le comte de Goertz qui a pressé le Roy d'écrire à l'Impératrice qu'il désiroit qu'on reçût le prince, son neveu, sans cérémonie. Cela n'en est pas moins inconvenant de la part de ces gens-cy, et Goertz s'en mord les pouces; mais il n'est plus temps, et il devoit suivre le conseil de Hüttel, qui n'étoit pas de l'avis de cette lettre.

Goertz se plaint de ma froideur, et il est lui-même très froid à l'égard de Hüttel et de moi. Il a prévenu tout le monde que le prince alloit au Monastère et n'en a rien dit à Hüttel. Il ne me parle plus d'affaires, par ménagement sans doute pour Vérac, qui m'en parle encore moins. Il y a du bruit à Constantinople pour l'établissement de ce consul que les Turcs ne veulent point, parce qu'ils le regardent comme un espion russe. L'Impératrice, qui a déjà de l'humeur, en a ressenti un redoublement à cette occasion. On accuse M. de Saint-Priest de partialité, et on voudroit qu'il soutînt davantage le consul Lascarof. Les Russes

sont au surplus dans leur droit, le traité de Kaïnardji le prouve, et Catherine II, qui n'aime pas la contradiction, veut que ce traité soit suivi de gré ou de force; elle est résolue à y contraindre la Porte. J'ai prévu cette difficulté, et si M. de Panin avoit voulu y mettre plus d'attention dans le temps que je négociois cette affaire, il auroit été au-devant de ces tracasseries. Je lui ai parlé des inconvéniens du consulat que les Russes veulent y établir, et de l'importance de prévenir une semence de brouillerie. Sa quiétude ordinaire l'a endormi là-dessus, ainsi que sur Stackief, que je désirois qu'on rappelât dès ce temps. Il faut maintenant y revenir : on rappelle Stackief, et il sera remplacé par Boulgakof (1), qui est un garçon d'esprit. On veut amadouer les Turcs, pour qu'ils deviennent coulans sur l'article du consulat; mais tout cela intrigue Panin, et l'Impératrice, qui en a beaucoup d'humeur, accuse M. de Saint-Priest de partialité pour la Porte.

Je sais toute l'affaire par Hüttel, qui m'a dit que le comte de Goertz en avoit fait part à M. de Vérac; celui-cy m'en a fait le plus grand mystère, selon l'usage.

J'ai dîné chez le résident de Hollande; en parlant des nouveaux plénipotentiaires, j'ai été charmé de me trouver de son avis sur leur tournure. Heckeren me plaît infiniment davantage : c'est un homme de sens qui n'a point de dehors, et que les gens du monde comme Vérac jugent mal, en le croyant imbécile. Il est par principe et par l'intérêt de ses affaires stathoudérien, et malgré cela il raisonne plus conséquemment et plus froidement sur la conduite de son pays que Wassenaer, qui est chaud, précipité dans ses opinions, et dont l'extérieur annonce

(1) Jacob Ivanovitch Boulgakof (1743-1809). Il était encore ministre de Russie à Constantinople en 1789.

un vernis françois qui ne lui va point et, selon moi, est plutôt contre lui.

Samedi, 23. — Au même.

J'ai été ce matin avec Aribert voir une fabrique de verre au prince Potemkin dans une terre à lui, qu'on appelle Oserski, à quatre verstes de la ville. On y fait des ouvrages charmans, tant en cristal qu'en verre ordinaire de couleur. Comme j'étois à examiner la façon dont on grave le verre, on a gravé devant moi mon chiffre sur un gobelet. Cette fabrique n'est à Oserski que depuis un an; il y a peu d'ouvriers comme peu de débit. Ce sont des Russes qui travaillent, soit des paysans de la couronne, soit d'anciens soldats. Les plus habiles gagnent depuis vingt-quatre roubles jusqu'à trente-six par an, ce qui n'est pas dispendieux; mais ils sont vêtus, logés et nourris, eux et leurs femmes. On doit réunir à cette fabrique une autre, de glaces; on les coule de la longueur de quatre archines et demie; mais les nôtres sont meilleures et portent jusqu'à cent quinze pouces. Leur importation ici coûte cent pour cent de droits, lorsqu'elles passent une archine.

La Billot m'a dit sous le secret quelques particularités de la Cour, qui justifient le froid qu'éprouve le prince de Prusse. L'Impératrice est d'une humeur abominable. Ses nouveaux gouvernemens vont à la diable; il y a partout des révoltes, les paysans se plaignent des traitements de leurs maîtres et refusent de leur obéir, sous prétexte que l'Impératrice leur donne la liberté. On a envoyé des troupes dans la Russie Blanche et à Novogorod. Quelques brevets de liberté, lâchés par l'Impératrice, comme brevets de marchands, à plusieurs paysans qui ont présenté des

suppliques, ont excité les autres : on en compte plus de dix mille qui font la même demande. Ceux de la Razoumofski ne veulent plus être à elle.

Il y a eu de plus dans le conseil une querelle très vive entre Panin et Potemkin. Ce dernier s'est montré ouvertement pour l'Angleterre, et, voulant faire entendre que le comte Panin étoit vendu à la France, il a dit en plein conseil que les effigies de Louis XVI étoient excellentes pour marquer au whist. Panin lui a répondu que s'il avoit eu besoin de pareilles marques, il auroit plus facilement des guinées. La dispute est devenue si vive que Panin est sorti pour aller trouver l'Impératrice, qui est venue mettre le holà. On ajoute que Potemkin, le jour de la nouvelle de cette fameuse prise sur les Anglois, a eu une humeur affreuse, et qu'il n'a vu personne que Harris, avec qui il s'est enfermé deux heures. Au surplus, le prince Potemkin n'est pas bien en ce moment avec l'Impératrice; il y a eu des propos de la princesse Galitzin-Engelhardt sur l'Impératrice, dont elle a dit qu'elle étoit assez vieille pour se passer d'amour. Ces propos ont été racontés par Tolstoï, créature ingrate du prince; ils ont piqué comme de raison la grande dame, et l'on croit que les Galitzin seront envoyés sur leurs terres, sans que Potemkin le puisse empêcher.

On ajoute encore qu'il est arrivé un exprès d'Orlof, avec une lettre pour l'Impératrice, dans laquelle ce prince dévoile la conduite de Potemkin et s'offre à prouver qu'il a reçu des Anglois cent cinquante mille guinées.

Tout cela donne du chagrin à l'Impératrice, dont la position est fort malheureuse; elle sent qu'elle n'a ni amis, ni gens qui la secondent. Il y a trois jours, elle s'est trouvée seule à dîner, et elle a retenu exprès le comte de Bruce pour lui tenir compagnie. C'est une cir-

constance fâcheuse pour le séjour du prince de Prusse.

J'ai appris chez Billot que les Anglois d'ici estiment la prise que nous leur avons faite à deux millions de livres sterling, ce qui feroit quarante-quatre millions de livres tournois.

Je n'ai pas soupé chez le marquis, parce que je n'y étois pas lorsqu'il m'a fait prier; le matin, j'étois sorti avant qu'il fût levé. Je n'en ai pas eu de regret, parce que j'ai appris que Mme Harris y étoit et que je sais que cet arrangement fait un mauvais effet, et avec d'autant plus de raison que l'Impératrice est outrée contre le mari de ses intrigues avec Potemkin; on croit même que son rappel sera demandé. La foiblesse du marquis de Vérac à cette occasion vient des Cobenzl; s'il n'y prend pas garde, ces gens-là lui feront voir du pays.

Dimanche, 24. — Au même.

Je ne sais, mon cher ami, quand on pensera au prince de Prusse; mais on ne s'empresse guère ni à l'amuser, ni à lui donner des preuves du plaisir qu'on a à le voir ici. Cette froideur étonne même les Russes, qui disent beaucoup de bien de ce prince et sont fâchés qu'on ne le fête pas davantage.

Il y a eu Cour aujourd'hui; Son Altesse Royale a dîné avec l'Impératrice et soupé chez le comte Panin. Tu vois que la journée s'est réduite à peu de chose. Nostitz m'en a parlé chez Cobenzl, où j'ai dîné, et il blâme avec raison le voyage que le comte de Goertz a conseillé au Roy, et dans lequel les Goertz n'ont vu que leur propre avantage. Mais je doute qu'ils le trouvent, malgré les soins qu'ils prennent à entourer ce prince. Il est bien singulier qu'on ne cherche pas à lui procurer du moins les intimités

dont a joui l'Empereur auprès de l'Impératrice; cela ne l'engagera pas à prolonger son séjour ici, et bien des gens pensent qu'il partira le 8 octobre, quoiqu'il ait jusqu'au 15. Il est bien vrai qu'il y a un boulvari diabolique à la Cour. Le prince Potemkin a cédé à l'orage qui gronde sur la tête des Galitzin, et leur départ pour leurs terres est sûr; il est fixé à mercredi matin. La princesse, convaincue des propos qu'elle a tenus contre l'Impératrice, ne les a pas niés; elle en est convenue, en disant qu'on ne lui donneroit pas le knout pour une vérité qu'elle s'étoit permise (1). Sa sœur, la petite Catherine Engelhardt (2), la favorite actuelle du prince Potemkin, est grosse, à ce qu'on croit; Roggerson lui a ordonné les eaux de Stararoussa pour la forme; comme les terres des Galitzin sont sur le chemin, elle partira avec eux, et cela couvrira l'exil des Galitzin, qui ont l'air de l'accompagner. Galitzin est désolé, car cet exil peut nuire à son avancement qui auroit été rapide. Il a eu hier vingt spasmes de chagrin, et le prince Potemkin y a été à pied pour le consoler lui et sa femme. Sa situation à lui-même est des plus critiques; son amitié personnelle pour Harris lui a fait du tort, car l'Impératrice ne peut pas souffrir ce ministre, et l'on croit que son rappel sera négocié.

On assure d'un autre côté que le comte Alexis Orlof revient.

P. S. — Je me suis trompé, lorsque je t'ai parlé de Stararoussa, à propos des bains où va la petite Catherine Engel-

(1) Allusion au traitement subi par la princesse Lapoukhin.

(2) Catherine Vassiliévna Engelhardt, nièce et maîtresse de Potemkin. Ses sœurs étaient Barbe, princesse Galitzine; Alexandrine, qui épousa, en novembre 1781, l'hetman Branicki (François-Xavier); Nadiedja, qui devint Mme Chépélof, et Tatiana. Catherine se maria avec le comte Skavronski, qui, en 1784, remplaça comme ministre à Naples le comte André Razoumofski.

hardt; c'est Saritzin que se nomment ces bains. Ils sont très renommés ici, et il y a beaucoup de monde cette année.

Lundi, 25. — Au même.

Il y a eu Cour aujourd'hui chez Son Altesse Royale pour l'anniversaire de sa naissance. Les Russes et les étrangers y ont été jusqu'à onze heures et demie du matin; le grand-duc y est venu, et l'Impératrice lui a envoyé de superbes fourrures, dont Landskoï a été porteur. Voilà tout ce qu'on a fait pour sa fête, à cause, dit-on, de l'Exaltation de la croix, qui ne permet pas qu'il y ait jour de Cour. Le comte de Goertz a donné à son prince un dîner, où il n'y avoit que des Russes. Le soir, Son Altesse Royale a été au bal et a soupé chez le grand-duc.

Il est parti un courrier aujourd'hui pour le Danemark, d'où sont arrivés des présens pour les ministres d'État. Les comtes Panin et Ostermann ont reçu chacun une belle boîte garnie de brillans et une bague. Le conseiller de Cour Alopéus a eu une bague assez riche, et Strakof, son camarade, une jolie boîte d'or avec de la poussière de diamans, car ils sont rares et imperceptibles. Le chargé d'affaires danois, Schumacher, a reçu aussi une bague de sa Cour, avec une lettre très flatteuse du Roy, à ce qu'il m'a dit.

Il partira bientôt un courrier pour la Suède avec les ratifications.

J'étois invité à souper chez Horta et j'y suis resté jusqu'à dix heures et demie, qu'on n'étoit pas encore à table. Ces soupers, mon ami, ont un grand défaut, c'est d'être ennuyeux et éternels. Le comte Wachmeister y étoit et a eu une petite prise avec Caillard, ou pour mieux dire il en a reçu une réponse impertinente qui a fort choqué le Sué-

dois, qui ne l'a pas voulu relever à cause de Vérac, près de qui cela s'est passé. Le chevalier Horta a changé de maison et a pris celle du comte Chérémétief, qui est fort éloignée, mais cependant guère plus que celle de Cobenzl. Wachmeister prétendoit que cette maison étoit au centre de la ville, et on se récrioit sur cette opinion. Caillard, qui n'est pas lié avec le comte, mais dont la fureur est de glisser son mot et de faire de l'esprit, lui dit : « Oh ! comte, dites cela en suédois, car c'est cruellement abuser de la langue françoise. » C'est une platitude qui, sans la présence de Vérac, auroit attiré à Caillard une dureté.

Mardi, 26. — Au même.

J'ai écrit en me levant au comte de Saint-Priest, à qui j'ai promis de lui envoyer de Paris le dessin de la chaîne de l'ordre de Saint-André.

Je suis ensuite sorti pour voir Bullo, avec qui je dois aller jusqu'à Berlin. Il m'a proposé une course que je comptois faire, à Schlusselbourg, où il y a de belles écluses à voir, qui côtoient le lac Ladoga. Ce lac n'est pas navigable par un mouvement extraordinaire qu'il y a dans les eaux, sans qu'on en sache la raison, car il n'y a ni écueil, ni cataractes.

On voit dans cet endroit une forteresse bâtie au centre d'une autre par Pierre III, pour y mettre Catherine II, qui l'a prévenu. C'est là que le petit Ivan III (1) a été massacré

(1) Ivan III ou VI, fils du prince Antoine-Ulric de Brünswick-Wolfenbüttel-Bevern et d'Élisabeth-Catherine-Christine de Mecklembourg-Schwerin, unique petite-fille d'Ivan V. Né le 23 août 1740, il n'avait que huit semaines quand, conformément au testament de l'impératrice Anne, il succéda au trône des tsars. La révolution du 6 décembre 1741 amena sa déchéance et l'avènement d'Élisabeth. Ivan, transféré de prison en prison, fut enfin mis au secret à Schlusselbourg, où, le 15 juillet 1764, il fut assassiné par deux de ses gardiens.

dans des prisons, qu'on ne voit pas, et qui renferment des personnes dont on ignore les noms, car les officiers chargés de conduire ces prisonniers font serment de ne pas les dire. Ivan est enterré sur la place; il n'y a point de monument, mais on vous montre sans rien dire, avec le pied, l'endroit où gît son cadavre : triste exemple de la méfiance du despotisme et de l'usurpation.

Je viens d'apprendre une chose qui fait voir combien l'Impératrice est peu tranquille au milieu de toute sa gloire. Il y a, la nuit, dans l'intérieur du palais, des sentinelles répandues qui ont des balles dans leurs fusils, et des piquets de distance en distance également armés. Voilà où en est réduite pour sa sûreté cette grande souveraine, dont on peut citer ces vers de Sémiramis :

> ...Sémiramis, à ses douleurs livrée,
> Traîne ici les chagrins dont elle est dévorée.

Comme je n'ai pu faire la course de Schlusselbourg, j'ai demandé à Bullo l'article de son journal où il en est question. Il y a aussi dans cette ville une fabrique de toiles peintes, dirigée par un nommé Lemann, Allemand qui y est depuis vingt ans. La couronne lui a prêté dix mille roubles pour dix ans sans intérêts.

J'ai dîné chez le comte Panin, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire. En en sortant, j'ai fait une visite de congé au prince de Ligne, qui part ce soir pour la Pologne, où son fils prendra l'indigénat. Il a reçu de l'Impératrice une belle boîte enrichie de diamans, avec son portrait, de la valeur de cinq mille roubles.

Mercredi, 27. — Au même.

Le prince de Prusse, mon ami, continue ses courses. Il

a été hier à Cronstadt, à Oranienbaum et à Péterhof; mais le temps n'étoit pas beau, nous avons déjà vu la neige deux fois depuis vingt-quatre heures. Tout le monde paroît content de ce prince, et cette approbation générale le dédommage de la froideur de la Cour. L'Impératrice, il est vrai, lui a donné de belles fourrures le jour de sa fête, mais le prince a montré qu'il savoit être généreux. Il a fait présent de huit cens roubles à la musique militaire, qui lui a donné une aubade; il y a eu deux cens roubles à chacun des trois régimens des gardes et cent à chacun des régimens de campagne qui le gardent.

Le prince de Ligne qui devoit, mon ami, partir de chez Harris, où il a dîné avec le prince Potemkin, a été retenu par ce dernier, et il ne part que dans huit jours. J'ai vu la boîte que lui a donnée l'Impératrice : elle est plus riche que belle, et le portrait est peu ressemblant.

Il faut que je te parle du souper que le marquis a donné aujourd'hui au prince de Prusse. Il a un peu dérangé les calculs de Cobenzl, qui s'étoit flatté qu'on n'en donneroit pas; il s'en étoit même expliqué d'une manière assez indécente, et il a fini par suivre l'exemple du marquis qui aura été le premier. Le prince est arrivé vers les neuf heures, en sortant de chez la grande-duchesse qui a été un peu incommodée. Il y avoit beaucoup de monde chez le marquis, et lorsque le prince a été à son macao, toute la jeunesse a filé dans une salle pour danser, ce qui a empêché la cohue. Le marquis, ses enfans et moi, sommes descendus pour le recevoir à la portière de sa voiture. Mme de Cobenzl est sortie dans l'antichambre, pour recevoir Son Altesse Royale, qui lui a donné le bras pour entrer dans les appartemens. Indépendamment du macao du prince, il y avoit dans une autre pièce un pharaon; le marquis de la Coste faisoit la banque, qui étoit de

trois mille roubles. On ne jouoit pas gros jeu, et la Coste a refusé cinq mille roubles sur une carte qu'on lui a proposée.

Lorsque le souper a été servi, après la partie du prince, il a donné la main à Mme de Cobenzl comme faisant les honneurs, et le marquis s'est placé vis-à-vis de Son Altesse Royale. Il avoit compté donner le bras à la comtesse de Romanzof, grande-gouvernante ; mais je ne sais pas comment cela s'est fait, la comtesse s'est mise de l'autre côté du prince, qui avoit la Cobenzl à sa droite, et le marquis n'avoit pas une femme à côté de lui : il étoit entre deux officiers aux gardes. Le souper étoit magnifique, il y avoit soixante-quinze couverts et les premiers du pays. Le prince Potemkin n'y étoit cependant pas, il s'étoit fait excuser. Je t'ai déjà dit qu'il y a de la brouille entre lui et l'Impératrice, à cause de la petite Catherine Engelhardt, qui est partie, je crois, hier, grosse de six à sept mois, à ce qu'on dit. C'est l'Impératrice qui l'a voulu, cette jeune personne étant promise au petit Bobrinski, fils de la grande dame et du prince Orlof. Tu sens bien que ce mariage n'aura pas lieu, et l'éclat que cet exil fait, relativement à l'état de la petite Catherine, a fait remercier un jeune homme russe à qui Potemkin l'avoit accordée après le refus de Bobrinski. Voilà, mon bon ami, une idée des mœurs russes, et la manière dont le prince Potemkin protège ses nièces. Il y en a encore une qui a douze ans et qui aura le même sort. C'est la dernière, elle s'appelle Tatiana : elle sera remplie d'esprit, avec une de ces figures de fantaisie plus piquantes qu'une beauté.

Wachmeister a parlé à Caillard du propos de chez Horta, et celui-cy lui a fait d'honnêtes excuses, chose humiliante à l'âge de Caillard.

Manteufel a relevé de son côté un propos grossier d'un

M. de Zénoviof, frère de la princesse Orlof et gentilhomme de chambre de service auprès du prince de Prusse. Ils étoient à table à côté l'un de l'autre, et le dessert ou le surtout en table représentoit les armes de Prusse et les chiffres de Son Altesse Royale. Zénoviof, en les examinant, dit : « Je ne croyois pas que les François connussent les armes de Prusse », voulant faire une épigramme. Manteufel répondit fort bien : « C'est tout ce que pourroit ignorer une nation qui n'existe que depuis soixante-dix ans. Mais un peuple comme les François est trop éclairé pour ne pas connoître ce qui l'entoure. » Zénoviof repartit : « Ah ! sans doute, mais à Rosbach... — Monsieur, reprit Manteufel, vous ignorez sans doute que j'ai été en France, et que j'y suis attaché de cœur pour les bons traitemens que j'y ai reçus; ainsi je vous prie de finir une conversation dans laquelle je ne pourrois vous faire des réponses selon votre goût. » Voilà les Russes, mon ami; enclins à l'épigramme, ils lâchent à son défaut des grossièretés contre tout le monde, dès qu'ils en trouvent l'occasion. Amis, parens, gens en place, leur souverain même n'est pas à l'abri de leurs sarcasmes, et c'est à la table du marquis, qui les comble d'honnêtetés, qu'ils se permettront les propos les plus indiscrets, les plus sots même, s'ils en trouvent l'occasion. C'est une preuve de foiblesse sans doute, et c'est là où ce fier Russe, au milieu de son faste et de sa grandeur, laisse voir l'empreinte de l'esclavage qui partout et dans tout le suit et le décèle.

P. S. — Je viens d'apprendre que la petite Catherine Engelhardt est partie hier avec sa sœur et son beau-frère le prince et la princesse Galitzin.

Jeudi, 28. — Au même.

Pendant que je faisois ma toilette, est arrivé le jeune Dubuquois, qui m'a parlé de ses affaires : le prince Potemkin lui a promis de lui faire avoir des appointemens de la Cour, en l'y attachant pour raccommoder et entretenir les tableaux de la souveraine. Il fera sa supplique et demandera deux mille roubles pour en avoir quinze cens. Betzky y consent, et Dubuquois m'a prié de lui parler de lui : ce que je ferai, malgré ma répugnance, car je ne puis souffrir ce vieux singe.

J'ai dîné chez le comte Ivan Czernichef avec le prince de Prusse ; il n'y avoit que les ministres étrangers et des Russes, aucun chargé d'affaires et pas même les enfans du marquis de Vérac. Après le dîner, nous avons été au Corps des Cadets, où l'on a représenté une tragédie, *Mahomet,* et la *Coupe enchantée,* dans laquelle le comte Boutourlin a joué comme un ange le rôle du pédant.

J'oubliois de te dire que j'ai parlé au vieux Betzky pour Dubuquois au Corps des Cadets ; il m'a promis de s'intéresser à lui.

P. S. — Je me suis trompé quand je t'ai dit que le marquis, à son souper, étoit entre deux hommes ; il avoit à sa gauche Mme Talésin, la maîtresse de Panin, qui lui tirera quelques présens. Il auroit mieux fait d'avoir à ses côtés quelque dame à portrait : c'est une loi d'étiquette qui s'observe scrupuleusement ; mais du reste sa fête a été bien, et il paroît qu'on en a été content.

Vendredi, 29. — Au même.

Dubuquois est venu me parler ce matin d'une dispute qui s'est élevée entre le danseur Lefebvre et son émule Cauchiani. Le premier, François, a été insulté par l'Italien, et il a demandé sa démission ou une satisfaction éclatante et publique. Comme le directeur Bibikof ne lui a pas répondu, il a écrit au prince Potemkin une longue épître en lui envoyant la copie de ses plaintes au directeur; c'est là-dessus qu'il venoit me consulter, et je l'ai fort conseillé de se tenir tranquille. Son projet est cependant de s'adresser à M. de Vérac et de faire une plainte ministérielle, ce qui n'arrivera pas.

Dubuquois m'a amené un François nommé Germain, dont le vrai nom est Robin. Il est venu avec le prince de Prusse, dont il est chirugien. Son Altesse Royale en fait beaucoup de cas; mais, pour l'avantage de cet homme, elle désire qu'il travaille ici jusqu'à certaine époque où le prince le prendra avec lui. Ce garçon a une tournure originale, et on lui donne du talent.

J'ai été dîner chez Son Altesse Royale. Il y avoit beaucoup de monde, tout le corps diplomatique y étoit et jusqu'aux chargés d'affaires. Le dîner étoit exécrable, parce que c'est la maison de l'Impératrice qui sert Son Altesse Royale et que le maître d'hôtel vole et pille à son aise.

Le comte de Goertz a montré à cette occasion sa petite manière accoutumée et la hauteur germanique avec l'embarras du peu d'usage du monde. Il n'a point prié Hüttel, qui pouvoit et devoit y être dans tous les cas, quoique les secrétaires de légation n'y fussent point : Hüttel est conseiller de légation de la Cour de Prusse, et il devoit y avoir une exception en sa faveur; personne

ne s'en seroit offensé. Hüttel lui a écrit à cette occasion une lettre assez ferme, à laquelle Goertz a répondu gauchement, et cela a fini par accommodement, c'est-à-dire que Hüttel sera invité pour demain.

Il y a eu ce soir bal masqué à la Cour : je n'y ai pas été. Le marquis en est revenu à dix heures et demie, et il a eu chez lui quinze personnes à souper, du nombre desquelles étoit Mme Harris.

Samedi, 30. — Au même.

La supplique de Dubuquois a été signée par le prince Potemkin, et il me l'a fait ensuite signer. Quand je dis supplique, mon ami, ce n'est pas supplique précisément, mais les conditions auxquelles il s'engage à la Cour, et la demande qu'il fait de deux mille roubles d'appointemens. Le tout est adressé à Betzky, qui le présentera à Sa Majesté Impériale.

Il y a eu séance à l'Académie, où est venu le prince de Prusse; on a fait lecture d'un mémoire du sieur Pallas (1) sur la génération des animaux, et c'est l'auteur qui l'a lu lui-même, mais d'un ton de voix si foible qu'on avoit peine à l'entendre. On alloit en lire un autre sur l'astronomie, lorsque Son Altesse Royale, fatiguée, ennuyée sans doute et incommodée de la chaleur, s'est trouvée mal. Cela a rompu l'assemblée pour un quart d'heure, après quoi on a terminé la séance à l'ordinaire par l'agrégation d'un ami de Strogonof, le baron d'Holbach (2). On nous a montré

(1) Pierre-Simon Pallas (1741-1811), naturaliste et voyageur allemand. Il avait été appelé à Pétersbourg en 1768, avait été nommé membre adjoint de l'Académie des sciences, etc. Il n'en fut membre titulaire qu'en 1785, après de nombreux travaux exécutés en Russie.

(2) Paul-Henri Thiri, baron d'Holbach (1723-1789), philosophe athée et matérialiste, qui fonda l'*Encyclopédie* avec Helvétius, d'Alembert, Diderot, Grimm, Rousseau, etc.

deux machines à soufflet à cinq touches, qui imitent à peu près le son de cinq vielles, mais cela est imparfait. J'ai vu, il y a vingt ans, chez Peltier, un automate qui prononçoit mieux les jours de la semaine.

Dimanche, 1^er^ octobre. — Au même.

Il y a eu Cour aujourd'hui, et l'Impératrice n'a pas paru le matin, car l'humeur subsiste toujours, et l'une des raisons qui contribuent à l'augmenter est l'interrègne de favori où nous sommes maintenant (1). Landskoï est tout à fait sur le côté (2), et son successeur est connu; c'est un nommé Pajarski, capitaine dans l'armée. Il a paru le soir au jeu de l'Impératrice; mais on attend le départ du prince de Prusse pour lui donner la légitimité publique qu'il aura. C'est un jeune homme taillé en hercule, et dont on ne dit pas autre chose jusqu'à présent.

Il y a eu, mon ami, une petite histoire relative au souper de Vérac, dont il faut que je t'instruise. Le jour qu'il a reçu Son Altesse Royale, on avoit établi un pharaon, dont la Coste tenoit la banque. C'étoit soi-disant pour amuser le prince de Prusse; cependant il n'y a joué que par complaisance, et l'on a su que cette banque a déjà été tenue il y a quinze jours chez Vérac [par ses enfans, qui aiment le jeu à la fureur]. Beaucoup de Russes se

(1) On peut rapprocher de ceci ce passage, déjà cité dans notre introduction, de la dépêche du chevalier de Corberon adressée au comte de Vergennes le 17 septembre 1778 : « On peut remarquer en Russie une espèce d'interrègne pour les affaires, qui a pour époque le déplacement d'un favori et l'installation de son successeur. Cet événement éclipse les autres; il dirige et fixe tous les intérêts d'un seul côté, et les ministres du cabinet même, qui se ressentent de cette influence générale, suspendent leurs opérations jusqu'à l'instant où le choix décidé fait rentrer les esprits dans leur assiette naturelle et redonne à la machine son mouvement accoutumé. » (Archives du Ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 101, fol. 319.)

(2) Landskoï réussit à se réconcilier avec l'Impératrice et à reprendre sa faveur au bout de quelques jours.

sont mis à jouer, entre autres Strogonof, qui est sénateur. Tu sauras, mon ami, que par une de ces inconséquences que nous avons aussi en France, les jeux de hasard sont défendus par un oukase en Russie, et qu'il y a une amende attachée à l'infraction de la loi, laquelle amende se paie sur les appointemens, s'ils ne sont même pas tout à fait supprimés dans ce cas. Le lendemain du souper de Vérac, Strogonof va au Sénat; il y reçoit un paquet de l'Impératrice, dans lequel se trouve l'oukase contre le jeu. Notre sénateur ne dit rien, mais le soir, à l'appartement, il se jette aux pieds de l'Impératrice et lui demande pardon. L'Impératrice lui dit : « Monsieur, voilà qui est bien; j'ai voulu et j'ai dû vous faire cette leçon, parce que vous, qui êtes sénateur, devriez savoir les lois. » L'inconséquence est que l'Impératrice joue elle-même au macao, qui est un jeu de hasard. Il est vrai qu'il est fixé, et qu'on ne peut mettre sur sa carte qu'une demi-impériale et une à la tasse; chez Vérac on ne pouvoit tenir au delà de cent roubles.

Je tiens cette anecdote du neveu de Strogonof, le prince Troubetzkoï; elle est publique au surplus, et bien des gens y ont voulu voir une leçon donnée à Vérac, qui évite de jouer à la Cour. Cette leçon sera au profit de Cobenzl, qui n'aura sûrement pas de pharaon demain chez lui, au souper qu'il donnera au prince de Prusse.

Lundi, 2. — Au même.

Il est arrivé avant-hier un courrier de Suède, le jeune Pernon, frère du négociant qui est ici. Il a apporté des présens pour l'Impératrice, qui consistent en biscuits de porcelaine de Sèvres relatifs à l'union maritime, et que le roy de Suède a commandés avec beaucoup de goût.

Le prince de Bariatinski est enfin arrivé de France ce matin. Il y a longtemps qu'on l'attendoit, et je crois qu'il ne retournera pas, du moins comme ministre. Le projet (1) est d'y envoyer Zavadovski, secrétaire du cabinet, général-major et ancien favori. C'est un homme sensé, qui passe pour avoir des connoissances et de l'application. Sa tournure est un peu roide et plaira médiocrement; mais il sera accompagné par son ami, le comte Simon Voronzof, un des plus aimables Russes qui soient ici.

On parle aussi d'un projet de congrès pour la paix. On nommera un ambassadeur de cette Cour-cy, et l'Impératrice a fait entendre que la France en feroit autant de son côté. Ce seroit alors Repnin et Breteuil qui reprendroient pour la deuxième fois le caducée de médiateurs (2). Catherine II s'est expliquée sur le compte de ce dernier d'une manière flatteuse, en disant que malgré ses torts elle l'aimoit toujours (3).

La brouillerie contre Potemkin dure toujours. Il y a des gens qui croient qu'il y succombera, mais je n'en crois rien. Sa petite-nièce Catherine doit revenir dans six semaines, et, si cela est vrai, cela détruit le bruit qui s'est répandu de sa grossesse. Le général-major Tolstoï est dans la plus grande faveur; mais, quoi qu'on en dise, Potemkin finira par l'écraser. Il va faire une petite absence de quelques jours pour montrer son régiment au prince de Ligne, qui part samedi. Ce régiment est à

(1) Qui n'a pas été exécuté. Le prince Bariatinski resta ministre en France jusqu'en 1783 et eut pour successeur le comte Markof.

(2) La première fois, c'était à Teschen.

(3) Le baron de Breteuil avait été, on s'en souvient, ministre plénipotentiaire de France en Russie de mars 1761 à mai 1763; ses rapports avec Catherine II avaient fini par être si tendus qu'il était parti après avoir demandé son rappel, et eut avec l'Impératrice une dernière entrevue très pénible. (Voir A. RAMBAUD, *Recueil des instructions... Russie*, t. II, p. 217 et 218.)

Dorpach, et Potemkin conduira jusque-là M. de Ligne.

J'ai fini ma journée par le souper de Cobenzl, où est venue Son Altesse Royale, qui m'a parlé avec beaucoup de gaîté à son macao. Je l'avois deviné, mon ami, qu'il n'y auroit pas de pharaon chez Cobenzl : il fera faire au marquis toutes les fautes qu'il pourra, et profitera des leçons qu'on lui donnera.

Harris reçoit le prince de Prusse vendredi; il m'a engagé d'y venir comme particulier, mais je l'ai remercié le plus honnêtement possible et n'irai point.

Mardi, 3. — Au même.

Les galas et les fêtes ne finissent point; ce n'est assurément pas qu'on s'amuse, et même qu'on cherche à amuser le prince de Prusse, mais on tue le temps et l'on se tue soi-même d'ennui et de fatigue.

Il y a eu aujourd'hui Cour pour l'anniversaire du couronnement, matin et soir, et souper ensuite chez le grand-écuyer Narychkin, avec bal et illumination. Le prince de Prusse, dont la présence gêne ici à cause du nouveau favori à installer, paroît avoir décidé son départ; on dit que c'est pour le 12. Nostitz me l'a dit, comme nouvelle publique, car il n'en est pas instruit particulièrement. Les Goertz se conduisent singulièrement à son égard, et je crois que l'égoïsme qu'ils mettent dans leur conduite envers les autres, relativement au prince de Prusse, ne leur réussit pas, et que cela ajoute encore au pédantisme et à la roideur de leur tournure. Le général veut y joindre une légèreté qui le rend encore plus ridicule, et les Russes se moquent impitoyablement de sa danse, qui, dans le vrai, est extrêmement risible. Hier, en arrivant chez Cobenzl, il aborda le cercle des jeunes personnes, en figurant deux

ou trois pas de danse, qui firent le contraste le plus singulier avec sa longue figure. Cet homme veut être plaisant et ne peut l'être. Son frère est toujours embarrassé, mais cet embarras naturel est augmenté, depuis qu'il se doute que je suis instruit de sa plate conduite vis-à-vis de Hüttel. Je croyois presque qu'il me boudoit, et il m'a fait ce reproche chez le grand-écuyer. Je lui ai demandé avec étonnement pourquoi il avoit cette idée; il m'a répondu qu'il s'en apercevoit depuis plusieurs jours à ma froideur, et qu'il en savoit la raison, mais qu'il étoit innocent. Je lui ai dit alors que je lui demanderois là-dessus une explication qu'il m'a promise, et qui l'embarrassera, je crois, plus que moi.

Me voici, mon ami, à la veille de mon départ, et je prendrai congé dimanche prochain. Vérac le sait et ne me parle pas de nos arrangemens [pécuniaires (1); nous sommes toujours du plus grand froid l'un avec l'autre. Sa conduite vis-à-vis des dames Behmer est on ne peut plus décourageante pour moi]; mais il est arrivé un petit incident aujourd'hui à la Cour qui m'a fait grand plaisir. Ces dames y ont été pour voir le prince de Prusse, qui les a saluées très affectueusement et a parlé à ma Charlotte. Il lui a dit qu'il les avoit bien reconnues sur le grand chemin, le jour de son arrivée, qu'il étoit charmé de les revoir, mais qu'il falloit qu'elles revinssent à Berlin. La Cobenzl étoit là, [Vérac aussi, qui leur a tiré aussitôt une grande révérence. C'est le courtisan, mon ami, mais ce n'est pas mon homme.] Je ne lui parlerai pas de mon mariage, dont je préviendrai MM. Panin et Ostermann.

Il y aura, mon ami, des histoires après mon départ.

(1) Les attachés d'affaires étaient en effet payés d'une grande partie de leurs frais par les ministres qu'ils remplaçaient et qui touchaient l'intégralité de leur traitement.

L'aventure du [pharaon est un soufflet qui lui a été donné; il n'est pas bien ici malgré sa dépense. Je crois qu'il le sent et qu'il commence à se déplaire dans ce pays, pour lequel il n'est pas fait.] Sûrement il songe à s'en aller au printemps. Je crois d'autant plus à ce projet que M. de Vérac, [qui ne sait rien taire], en a parlé à Raimbert. Celui-cy lui faisoit quelques représentations sur les marchandises que ses gens distribuent aux colporteurs de la ville, marchandises même de contrebande, comme blondes dont ils ont apporté une quantité considérable. M. de Vérac lui a répondu : « Je ne suis pas fâché que mes gens fassent leur main, [parce que je ne leur donne pas de gros gages]. — J'aimerois mieux, lui répondit Raimbert, à votre place, les [augmenter de gages et ne pas permettre] les fraudes. — Au surplus, reprit M. de Vérac, je ne m'en embarrasse guère, et quand je serai parti au printemps, bien fin qui me fera revenir dans ce pays-cy. » Il y aura, en effet, mon ami, du changement dans le ministère, d'ici à peu de temps. Le baron de Breteuil ne restera pas longtemps à Vienne. Il a écrit à Raimbert il n'y a que quelques jours, et il lui mande qu'il changera incessamment de décoration et de manière à lui être utile. Breteuil sera ministre de la marine et fera Raimbert consul, ce qui se rapporte au conseil qu'il lui a donné de laisser les affaires de son commerce à son frère, parce que les consuls n'en peuvent exercer.

Le prince Bariatinski, arrivé hier de France, m'a fait à la Cour l'accueil le plus honnête. Il m'a dit devant Vérac combien M. de Vergennes étoit content de mon travail, et il m'a ajouté, en arrière de lui, que je laisserois ici beaucoup de regrets à mon départ.

Mercredi, 4. — Au même.

J'ai été ce matin chez le conseiller Staehlin, pour lui demander une petite carte nouvelle sur l'intervalle qui est entre l'Amérique et les possessions russes. Il me la donnera avec une description en allemand. Staehlin m'a dit qu'on pouvoit estimer la population de Pétersbourg à cent soixante-deux mille âmes, et celle de Moscou à trois ou quatre cent mille. Je ferai part à M. Danville (1) de la carte et de la description. Ce Staehlin est un bavard bredouilleur qui sait beaucoup, mais qui rend mal : c'est un homme excellent à connoître.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé le palatin Hultzen, qui me tourmente depuis longtemps pour avoir une conversation avec moi. Nous avons parlé Maçonnerie, et il est fort instruit. Il m'a promis de me faire connoître de ses supérieurs, qu'il croit être vrais rose-croix. Ce Hultzen est un très galant homme, qui a d'excellens principes; il cherche comme moi, mais il prétend avoir un procédé qu'il m'a promis pour la fixation du mercure en argent.

Il y a eu mascarade à la Cour; je n'y ai pas été, car je n'ai pas le cœur à la danse. Je souffre d'ailleurs d'un rhumatisme ou d'une sciatique qui me fait faire des contorsions en t'écrivant. Les dames Behmer ont été au bal, où le prince de Prusse leur a parlé de la manière la plus affectueuse. J'ai regretté de ne pas m'y être trouvé, avec Charlotte, qui n'y a pas été non plus : elle est triste et plus intéressante que jamais.

(1) Jean-Baptiste Bourguignon Danville ou d'Anville (1697-1782), le célèbre géographe français.

Jeudi, 5. — Au même.

Le prince de Prusse part d'aujourd'hui en huit; mais, avant, il assistera à une fête qui se donnera à l'occasion de la première pierre posée d'une église, que l'Impératrice fait construire sous le nom de Sainte-Sophie et sur le modèle de la fameuse mosquée de Constantinople. Cette église doit être celle de la nouvelle ville que Sa Majesté Impériale veut faire élever aux environs de Tsarskoïe-Sielo. On a dit, à ce sujet, que son intention étoit d'y demeurer avec sa Cour et d'en faire le Versailles de la Russie.

Après le dîner, j'ai passé chez Hüttel, avec qui j'ai causé une heure. Il est fort content de son prince, et le comte de Goertz a eu avec lui une explication fort amicale sur ses petits mécontentemens, et s'est justifié autant qu'il étoit possible. « Mon cher Hüttel, lui a-t-il dit, vous m'avez écrit une cruelle lettre et vous m'avez fait bien du tort, en doutant de mon amitié. C'est le chevalier de Corberon qui vous a animé contre moi. » Hüttel lui a répondu que je n'étois pour rien dans cette affaire, si ce n'est que de lui avoir dit l'histoire du dîner de Vérac. Tout cela s'est fort bien passé. Le comte a ajouté : « Le chevalier de Corberon voit tout en noir de ce moment-cy; je conviens qu'il n'a pas tort d'être mécontent, mais cela doit-il rejaillir sur les autres? »

Il a été ensuite question du prince de Prusse, et de ses bonnes intentions pour Hüttel. Il a dit à Goertz : « Je ne suis pas bien pécunieux, mais si dans le moment actuel deux mille roubles peuvent l'aider, je les lui offre de grand cœur. » Ce présent est fort joli, et surtout la manière est flatteuse. Ce prince, mon ami, est adoré de tout ce qui

l'entoure; il est d'ailleurs généreux et il aime à donner. Il a envoyé aujourd'hui une jolie montre garnie de brillants à Mlle Ouchakof, demoiselle du Couvent, qui a prononcé le compliment le jour du Monastère. Ce prince, voulant bien faire les choses, a ajouté à la somme qui lui a été donnée par le Roy pour les présens, quatorze mille écus de sa poche. Tout le monde ici en est enchanté, et les Russes, en faisant l'éloge de sa conduite et trouvant qu'on n'en fait pas assez pour lui, disent qu'il a un air noble et dédaigneux vis-à-vis de l'Impératrice, qui en est jalouse.

Il est arrivé un petit incident qui prouve combien la nation l'a pris en gré. Le prince de Ligne est parti ce matin et a emmené avec lui des chevaux avec des hommes, dont l'Impératrice lui a fait présent; cela s'est su parmi le peuple, on a cru que c'étoit le prince de Prusse à qui Sa Majesté Impériale avoit donné cent de ces gens, et, en conséquence, il en est venu une foule chez le comte Panin demander à être choisis.

Je reviens à ce qui regarde Vérac : j'ai demandé à Hüttel ce que son ministre en pensoit; il m'a dit que personnellement il en étoit content, il l'a même écrit au roy de Prusse, [qui ne lui a rien répondu sur cet article]. Vérac, qui se fie entièrement à lui, s'est ouvert sur ce que l'Impératrice le traitoit froidement et le regardoit bien moins que Harris, malgré la situation des affaires ; il vouloit même en témoigner sa sensibilité au comte Panin. Goertz l'en a empêché et lui a rendu service. Ce Goertz, mon ami, est un galant homme; c'est dommage qu'il soit minutieux et pédant, grand défaut dans notre métier. J'ai répondu à cela qu'il me paroissoit que Panin le dédommageoit par la manière dont il le traitoit, et que ce ministre avoit l'air de l'aimer : « Oui, m'a-t-il répondu, il en a l'air, mais je sais de bonne part que le comte Panin, en parlant dernière-

ment de vous et de lui, a fait une comparaison toute à votre avantage. »

Vendredi, 6. — Au même.

Le prince de Prusse part décidément dans huit jours, et je crois que ce sera avec plaisir. De tous les princes que nous avons vus ici, c'est celui qui s'est le mieux conduit et qui a été le moins bien reçu. Il est vrai qu'il est venu dans une circonstance fâcheuse : les troubles qu'ont amenés ces nouveaux gouvernemens, les désordres des tawlinski, la décadence de Landskoï, et de plus les fatigues encore récentes de la comédie qu'on a jouée pendant le séjour de l'Empereur, tout cela réuni n'a pas donné beau jeu au prince de Prusse, et je crois qu'il auroit pu se dispenser de venir, et surtout si promptement. Mais c'est l'ouvrage de Goertz, et c'est à lui qu'il faut se prendre de cette gaucherie. Je crois qu'au milieu des raisons qui se sont opposées aux agrémens que le prince de Prusse auroit dû trouver ici, les intrigues du prince de Ligne n'ont pas peu servi. Cet Autrichien, extrêmement lié avec Cobenzl, qui l'a logé, a fait bassement sa cour aux Russes; l'éloge affecté qu'il a fait du roy de Prusse, au commencement de son arrivée, l'a mis à son aise sur ce qu'il a pu dire ensuite en faveur du parti autrichien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a été parfaitement bien avec l'Impératrice, qui a eu des entretiens particuliers avec lui, et qu'il est resté même, à ce qu'on prétend, plusieurs fois seul avec elle jusqu'à onze heures du soir. Le prince de Prusse n'a pas été accueilli de cette manière, et l'on va jusqu'à dire que c'est à cause du prince de Ligne qu'on ne lui a pas donné de fêtes. Celui-cy étoit également bien avec le prince Potemkin, et il est à remarquer, mon ami, que

c'est par ses instances, et chez Harris, que le prince de Ligne qui y dînoit, tout prêt à monter en voiture, a retardé son départ de huit jours. Les intrigues liées des deux ministres d'Angleterre et d'Autriche vont toujours leur chemin ; Vérac paroît ne pas les craindre, et il a raison quant au principal des affaires; il pourroit se tromper relativement à lui.

J'oubliois de te dire que le prince de Ligne n'a pas aussi bien fini qu'il a commencé. Son ton de polissonnerie n'a pas paru décent aux Russes; le comte Panin, toujours riant et applaudissant, a quelque fois haussé les épaules de voir un grand seigneur de cinquante-quatre ans, décoré de la Toison d'or, jouer à broche-en-cul et se faire mettre des mèches de papier au derrière. Son fils, le prince Charles, est, dit M. de Vérac, un bon enfant qui a parfois de l'esprit; je l'ai jugé, avec les Russes, bête, mal élevé, joueur et ayant le mauvais ton des garnisons allemandes. Tu en jugeras, mon ami, par la cochonnerie qu'il a faite à la table du comte Panin. Il vouloit empêcher son père de manger de quelque chose qu'il avoit sur son assiette, et ne pouvant le lui ôter, il prit le parti de cracher dans l'assiette de son père, qui trouva la plaisanterie fort bonne. Il est heureux pour le petit Vérac que ce jeune homme soit parti : il auroit achevé de le gâter.

Je ne dis rien de M. de l'Isle : il a de l'esprit sans doute, mais je n'aime pas sa tournure, et je ne sais pas ce qu'il a fait ici, si ce n'est y laisser ses chansons, qui sont au surplus jolies. On croit qu'il est venu sonder le terrain pour le comte d'Artois (1), qui se propose de faire un

(1) Le futur Charles X. Il ne vint en Russie qu'au mois de février 1793 pour demander à Catherine II des secours contre la Révolution, qui venait de conduire Louis XVI à l'échafaud. L'Impératrice lui offrit une splendide hospitalité, accorda des subsides aux armées coalisées contre la Répu-

voyage à Pétersbourg ; mais, s'il ne lui dit pas plus de bien du pays qu'il ne m'en a dit à moi-même, je doute que ce voyage ait lieu.

Le prince de Prusse a dîné aujourd'hui chez le vice-chancelier ; il m'a fait l'honneur de me parler à son jeu ; j'étois vis-à-vis de lui à table, et à côté du comte Ostermann.

Samedi, 7. — Au même.

Je ne t'ai pas dit qu'il y avoit eu hier bal et grand souper chez Harris pour le prince de Prusse, qui n'a pas joué mais dansé quelques polonoises. Le souper étoit médiocre, à ce qu'on m'a dit, et Harris a fait demander quelques couverts de vermeil chez Potemkin, qui lui ont été refusés, à cause peut-être de l'absence du prince ; mais il les a trouvés chez Vérac, qui n'en sait rien, car ses gens les ont prêtés sans lui avoir dit. C'est ainsi que cela se fait chez les valets maîtres. Vérac n'est pas sorti de toute la journée ; il a de l'humeur, à ce qu'on dit dans sa maison, et on y a parlé du peu de succès qu'il a ici, tant auprès de la souveraine que des Russes et des François. Sa manière d'être timide et l'obstination qu'il met à ne pas jouer à la Cour contribuent beaucoup à lui enlever de la considération du côté des Russes ; et quant aux François, la hauteur visible de Caillard lui a fait beaucoup de tort. En général, le ton qu'il prend chez le marquis révolte beaucoup de personnes, et ses talons rouges ne sont point oubliés ; ils ont fait dire à l'office du marquis qu'il étoit le fils d'un vigneron.

J'ai dîné aujourd'hui chez Vérac, et nous avons causé

blique française et donna au prince, au milieu d'un grand appareil, une magnifique épée bénie dans la cathédrale de Pétersbourg.

ensemble après le dîner; il m'a parlé des intrigues de Harris et de Cobenzl, que je ne regarde dangereuses qu'en ce qu'ils tâcheront [de rendre Vérac ridicule et de lui faire faire des sottises].

Il m'a parlé aussi de la manière dont on traite le prince de Prusse. Chez le grand-écuyer, mardi, on lui a fait une impolitesse marquée. Il y avoit deux tables, et le prince de Prusse étant à la première, le prince Potemkin, le prince de Ligne et Ivan Czernichef se sont mis à la deuxième. Le comte de Goertz a dit au prince de Ligne qu'il étoit surpris que Son Altesse Royale, ou du moins Natalie Narychkin, ne l'ait point décidé à se placer à la première. Il faut savoir que le prince de Ligne a courtisé cette frêle, la fille aînée du grand-écuyer, comme auroit fait un mousquetaire de dix-huit ans.

Le marquis m'a enfin parlé de ce qu'il me doit, et il m'a proposé de me rembourser à Paris, ce que j'ai accepté. Il m'a encore répété qu'il avoit écrit à M. de Vergennes qu'il avoit compté qu'il me feroit un traitement particulier (1), mais que nous n'aurions pas de difficultés sur un objet de cette nature, et je le lui promets bien pour ma part. Il aura sans doute écrit à Maurepas, car il me semble que Vérac n'aime pas M. de Vergennes. Il blâme son système économique, et il m'a dit, à cette occasion, qu'il avoit demandé quarante mille écus d'appointemens, que M. de Maurepas étoit prêt de les lui obtenir, mais que M. de Vergennes ne lui avoit accordé que quatre-vingt-dix mille livres de fixe, sauf les gratifications. Je persiste à croire que Vérac ne restera pas longtemps ici, et je ne dois pas

(1) Le comte de Vergennes avait en effet accordé au chevalier de Corberon, en qualité de chargé d'affaires, un supplément d'appointements de cinq cents livres par mois; mais il était bien spécifié que les « frais ordinaires annexés au titre de la mission » continuaient d'être à la charge du ministre en titre.

perdre de vue de revenir, d'autant qu'on le désire à Pétersbourg.

J'y trouverai bien du changement dans le physique, si j'y reviens, beaucoup de nouveaux bâtimens ; il y en a un entre autres qu'on commence sur la place du Château, qui est destiné à loger beaucoup de gens du service de la Cour, qui n'ont point de logement au château et auxquels on donne de l'argent pour cet article, ce qui fait une somme considérable au bout de l'année.

J'ai été passer la soirée chez mes amies. Ma pauvre Charlotte me déchire le cœur par sa douce et discrète sensibilité; elle retient ses pleurs à tout moment, mais ils s'échappent malgré elle, et j'en suis cruellement bouleversé. C'est le cas, mon ami, où toute la philosophie est inutile, et je ne le sens que trop. Je me retiens en sa présence, je l'exhorte, je l'encourage, je la console, mais je ne puis moi-même me consoler. Hüttel les a trouvées toutes les quatre en larmes, et je suis arrivé deux heures après.

Hüttel a eu un entretien d'une heure et demie avec Son Altesse Royale, et lui a fait une lettre de remerciemens pour Domachenef, relativement à l'Académie dont le prince a été reçu membre. Ils ont ensuite beaucoup parlé de Maçonnerie : le prince de Prusse est très zélé et s'en occupe avec plaisir. Il a demandé à Hüttel quelques détails sur Cagliostro (1), qu'il lui a donnés d'après moi (2) et en

(1) Joseph Balsamo, dit Alexandre comte de Cagliostro (1745-1795), le célèbre aventurier que tout le monde connaît.

(2) Le chevalier de Corberon avait fait connaissance avec Cagliostro lors du voyage de ce dernier à Pétersbourg, en 1779. Voici le jugement qu'il porta sur lui quelques mois plus tard, après l'avoir revu à Paris : « Je crois que Cagliostro n'est point un charlatan, qu'il guérit non pas tout le monde, mais beaucoup, par ses connoissances chimiques et physiques, que cependant ce peut être un homme très dangereux et que certainement je ne me lierois pas avec lui quant au principe de ses connoissances. » (Ms. 3059 de la Bibliothèque d'Avignon, p. 146.) Il rapporte dans

lui disant que je pourrois lui en dire davantage. Là-dessus, le prince a paru charmé d'apprendre que j'étois maçon, et il a dit à Hüttel qu'il m'en parleroit : ce sera sans doute à Potsdam. Il lui a parlé aussi d'un maçon zélé, qui est M. Wachter, chambellan du roy de Danemark et son ministre au Cercle du Haut-Rhin ; mais Son Altesse Royale croit qu'il n'est pas dans la bonne voie, comme elle pense de Cagliostro qu'il a des connoissances, mais qu'il lui manque des pouvoirs essentiels qu'il n'a pas.

Dimanche, 8. — Au même.

Voici, mon bon ami, le dernier jour de Cour pour moi, dans ce pays-cy, celui où mon rôle et mon existence politiques finissent. C'est une époque douloureuse pour mon amour-propre, mais qui m'a cependant fourni quelques dédommagemens par les regrets qu'on m'a témoignés. Je puis me flatter qu'ils sont partagés entre mes amis, les Russes et les François.

J'ai été ce matin à la Cour, comptant y être présenté pour prendre congé ; mais l'Impératrice n'ayant pas paru, cela a été remis au soir. J'ai été chez le grand-duc, qui m'a salué, s'est avancé vers moi et m'a dit avec bonté : « Monsieur de Corberon, vous nous quittez donc ! — Il le faut bien, Monseigneur, mais Votre Altesse Impériale jugera avec quels regrets de ma part. — Je ne vous dis pas combien j'en suis fâché, puisque c'est pour votre avantage. Vous allez à Deux-Ponts ? — Quelque avantage qu'il y ait pour moi, Monseigneur, je l'oublie dans ce moment-cy, pour ne m'occuper que de la peine que me

son *Journal*, à la date du 2 juillet 1781, que Cagliostro avait guéri à Pétersbourg la baronne de Strogonof, « qui a eu des accès de folie provenant des nerfs », Yélaguine, Mme Boutourline, etc.

cause mon départ. » Il m'a dit encore quelques mots de la manière la plus honnête, et cela s'est terminé à ma grande satisfaction. M. de Soltikof m'a remercié de la lettre que je lui ai écrite au sujet de ma présentation, et m'a dit qu'elle seroit pour cinq heures et demie, avant la Cour du soir. Je m'y suis rendu, mon ami, après avoir dîné chez Cobenzl. Le prince Michel Dolgorouki, chambellan, est venu à moi, et m'a dit qu'il me présenteroit en l'absence de M. Soltikof, grand-maître du grand-duc. En attendant, j'ai causé avec Michel, qui m'a fait beaucoup d'honnêtetés et m'a dit qu'on espéroit que je reviendrois ici.

Le grand-duc a paru enfin avec la grande-duchesse, à qui j'ai baisé la main; elle m'a tenu le même propos du grand-duc et a ajouté à ma réponse que je devois regretter ce pays-cy, parce qu'on m'y regretteroit beaucoup. Le grand-duc m'a dit : « Monsieur de Corberon, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit ce matin : souvenez-vous-en. »

J'ai passé de là à la Cour de l'Impératrice, à laquelle j'ai été présenté par le vice-chancelier, avec Bullo, chambellan de Mecklembourg. L'Impératrice ne nous a rien dit ni à l'un ni à l'autre, ce qui m'a donné de l'humeur. La *matouchka* en avoit beaucoup, peut-être à cause que la Cour n'étoit pas nombreuse, ce qu'elle n'aime pas. Je ne sais pas, mon ami, ce que je dois conjecturer de cela; on boude aussi Vérac, qui n'a pas joué avec l'Impératrice ni avec le grand-duc.

J'avois vu ce matin le comte Panin chez lui en particulier, qui m'a dit les choses les plus flatteuses à l'occasion de mon départ : « Je ne puis trop vous répéter combien j'ai été satisfait et enchanté de la manière dont vous avez raité avec moi les affaires de votre mission, et j'espère

bien vous revoir un jour. » Je lui ai répondu combien j'en serois flatté. « J'espère, a-t-il ajouté, Monsieur le chevalier, que vous me rendrez justice. » Je lui ai demandé la permission de m'entretenir avec lui de loin, et il m'a répondu avec l'air de l'amitié et de l'intérêt. Je sais que Visin a parlé de mon départ avec regret, et qu'il a dit à cette occasion : « C'est une perte que nous faisons, car M. de Vérac est un fort galant homme, [mais il est foible]. » Tu vois comme on connoît les gens ici.

[La foiblesse du marquis perce même dans sa maison, et l'on y dit qu'il se laisse mener par le ministre anglois.] Nous causions, pas plus tard qu'hier, lui et moi, de Cobenzl, et je lui disois que cet homme chercheroit à le tromper : « Je le connois bien, m'a-t-il répondu... Il est venu ce matin chez moi, a-t-il ajouté, et il vouloit revenir souper ce soir, mais je compte souper chez M. de Panin (1). »

Lundi, 9. — Au même.

J'ai dîné chez le comte de Goertz; le prince de Prusse y étoit et m'a parlé de mon départ. Il m'a demandé si je courrois nuit et jour; sur ce que j'ai répondu que oui, il m'a ajouté très honnêtement : « En ce cas, j'espère que nous nous rencontrerons. » Rien au monde de si affable que ce prince : il en a donné ici des preuves à tous les Russes; aussi on en est généralement content, excepté l'Impératrice, qui est embarrassée et peut-être humiliée de la bonne conduite de ce prince et de son air noble et décent. Il a fait sa cour bien différemment de l'Empereur, et c'est une raison de plus pour que la *matouchka* n'en ait pas été aussi satisfaite.

(1) La suite du récit, relative à M. de Vérac, a été raturée et ne peut être déchiffrée.

Les présens de Son Altesse Royale sont fort beaux. Il a donné aux deux ministres de superbes bagues avec son portrait, couvert d'un superbe diamant plat en forme de glace, enrichi d'un triple entourage. Le comte Czernichef et le vieux Betzky ont eu de fort belles boîtes, et les chambellans de l'Impératrice, qui sont attachés à Son Altesse Royale, un présent chacun de la valeur de mille ducats. On a pris pour règle ce que le grand-duc a donné à son voyage de Berlin, et l'on a doublé et triplé la valeur des présens. Cela coûtera beaucoup au prince de Prusse, qui y a mis du sien quatorze mille écus, en outre de ce que le Roy lui a destiné pour les présens seulement, et l'on m'a dit que pour suffire à cet extraordinaire, il avoit cherché à emprunter sur la banque de Berlin, qui l'a refusé, le Roy n'y ayant pas donné son consentement; les Suisses n'ont pas osé davantage par la même raison, et c'est sa sœur, la stathouderesse de Hollande (1), à laquelle il a eu recours, et qui, m'a-t-on assuré, lui a prêté quarante mille écus.

Il est étrange que l'on n'ait pas fait plus d'empressement pour amuser ce prince, et qu'on s'en soit si peu occupé. Il n'y a point eu de fêtes qu'un opéra italien, qui n'est pas une chose extraordinaire, et on l'a fait courir pour lui montrer avec ostention des choses du pays qui l'auront ennuyé. Il y a deux jours que le grand-duc l'a engagé de venir à la Comédie allemande : on avoit commandé une pièce (2) qui est une critique des Allemands. Le prince y est arrivé avant le grand-duc, et a attendu une demi-heure sans qu'on ait levé la toile. Des procédés pareils sont peu touchans. Le petit duc de Courlande a

(1) Frédérique-Sophie-Guillelmine de Prusse, mariée, depuis le 4 octobre 1766, à Guillaume de Nassau, stathouder des Provinces-Unies de Hollande.

(2) *Der Schwaetzer*, ou *le Babillard*. (*Note du chevalier de Corberon.*)

mieux fait : il a ordonné qu'on battît ou qu'on frappât des médailles; il y en a eu quatre-vingts, soixante d'argent de la valeur d'un ducat, et vingt d'or.

Mardi, 10. — Au même.

J'ai vu de la fenêtre de mes amies passer le prince de Prusse, qui revenoit de chez Nolkem, où il a dîné. Il n'y avoit point de ministres étrangers que M. de Sacken, celui de Saxe, parent de Mme de Nolkem, et son triste soupirant. Une parente d'elle, Mlle de Sengle-Manteufel, n'y étoit pas sous prétexte d'incommodité, mais, je crois, parce qu'elle est fort jolie, et que la Nolkem, chez qui elle loge, en est jalouse. On avoit admis à ce dîner le petit Pernon, qui est venu en courrier et qui n'étoit pas fait pour être à la même table que le prince de Prusse; mais il faut savoir l'histoire du jeune homme, et la voici.

Le petit Pernon est fils, ainsi qu'un frère, son aîné, d'une Françoise mariée à un négociant de Suède. Lorsque le baron de Breteuil étoit à Stockholm (1), il eut cette femme pour maîtresse. Son mari mourut, ses affaires allèrent mal, et M. de Breteuil recommanda à Raimbert l'aîné des Pernon, qui a été élevé dans sa maison à Pétersbourg et se trouve maintenant associé à son comptoir. Le petit Pernon, son frère, d'une jolie figure, a été remarqué du Roy, qui en a fait son garde du corps et l'a ennobli pour cet effet. On a crié, mais on crie en vain devant les roys, et le petit Pernon a prospéré. Cependant il s'est brouillé avec M. de Scheffer, et le Roy l'a envoyé en France, où, à sa recommandation, il a été fait capitaine à la suite du régiment de Lamarck, avec quinze cens livres de pen-

(1) Où il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire en quittant la Russie.

sion. C'est une chose honteuse et criante, mais c'est le favori du roy de Suède, et l'Impératrice lui a donné une bague de brillans, pour avoir porté ici en courrier un présent magnifique à Catherine II. C'est un ouvrage charmant de Sèvres, où l'Impératrice est représentée pesant les destinées de l'Europe dans sa balance. Est-il permis à des roys de s'aduler à ce point, et surtout à un descendant du grand Gustave d'être l'auteur de ces adulations!

Mercredi, 11. — Au même.

J'ai dîné aujourd'hui chez la Billot, avec le sénateur Alsoufiof (1), les comtes Voronzof et le secrétaire du cabinet Bezborodko (2), le favori en fonctions du matin. J'ai promis à Alsoufiof des estampes sur l'histoire du temps présent, et nous nous sommes proposé, le comte Alexandre Voronzof et moi, de nous envoyer mutuellement, moi du tabac et lui du thé.

Le prince de Prusse a été souper chez le chevalier Horta; il y a eu bal. Le prince a reçu de l'Impératrice un souvenir superbement enrichi de diamans. Les présens qu'a faits Son Altesse Royale sont très riches, on en parle beaucoup et chacun en est satisfait on ne peut davantage. Je t'ai parlé de quatorze mille écus qu'il a ajoutés à la somme destinée à cet emploi; c'est soixante mille qu'il a empruntés à la stathouderesse de Hollande,

(1) Adam Vassiliévitch Alsoufiof, homme d'État.

(2) Alexandre Andréiévitch Bezborodko (1747-1799). Il n'était alors que secrétaire du cabinet, mais après la disgrâce de Panine, en 1781, il dirigea à peu près seul la diplomatie russe jusqu'en 1796, date de la mort de l'Impératrice, sans autre titre que celui de membre du Collège des affaires étrangères. Il fut fait comte en octobre 1784 et prince en avril 1797. (Sur ce personnage, cf. N. Grigorovitch, *Le chancelier prince Alexandre Andréiévitch Bezborodko*, dans les tomes XXVI et XXIX de la *Société impériale d'histoire de Russie*.)

sa sœur, laquelle somme a été employée aux présens.

C'est aujourd'hui que s'est fait l'échange des ratifications avec la Suède et le Danemark.

Jeudi, 12. — Au même.

C'est aujourd'hui qu'on prend congé du prince de Prusse, mon ami. Nous y avons été à onze heures et demie, et y avons trouvé le grand-duc qui en est sorti à près de midi. Son Altesse Royale nous a donné un quart d'heure d'audience avec son air affable ordinaire, et elle a quitté l'audience ou terminé en faisant entrer le comte Panin dans son cabinet. Le prince part demain à six heures du matin et couche à Narva, après avoir dîné à Gatchina. Je t'ai parlé des présens magnifiques qu'il a faits; il a donné partout de même, et l'on cite l'argent qu'il a fait distribuer à la livrée de la Cour, qui se monte à seize mille roubles ou soixante-quatre mille livres. C'est un peu différent de ce que le grand-duc a donné à Berlin, lorsqu'il y a été.

Sans entrer dans des détails (le temps ne me permet pas de le faire), je dois néanmoins te dire une anecdote qui te fera juger de l'esprit des Russes et de celle qui les gouverne. Lorsque le prince de Prusse est venu prendre sa première audience de l'Impératrice, on a fait trotter Son Altesse Royale d'escaliers en corridors pendant un quart d'heure jusqu'à son entrée, dans l'intention de l'essouffler et de l'empêcher de parler librement. Le général de Goertz, qui marchoit devant, ralentissoit la marche autant qu'il pouvoit, mais la course n'en a pas été moins longue. Enfin il est arrivé devant la grande Catherine, qui avoit pris toute sa dignité; cela n'a pas empêché le prince de Prusse de faire son compliment de bonne grâce, et d'un

air si libre que l'Impératrice a pris à son tour la timidité qu'elle vouloit inspirer; elle a même tremblé et fait répéter le prince, qui s'est très bien tiré du mauvais pas qu'on avoit voulu lui tendre.

Le comte de Goertz est prévenu par Hüttel de mes projets à l'égard de Charlotte et m'en a parlé avec intérêt, en ajoutant qu'il feroit en sorte d'en avertir le prince de Prusse par lui ou par son frère. Il m'a proposé de venir dîner samedi en petit comité, avec Alopéus ou les personnes que je voudrois; j'ai préféré qu'il n'y en ait pas d'autre, pas même Vérac, à qui je ne ferai part de mon futur mariage qu'en lui écrivant, ce que j'ai dit à Goertz qui m'a fort approuvé. Je vois avec plaisir que mon affaire fera ici un bon effet : le vice-chancelier Ostermann a dit qu'il en étoit charmé, qu'il avoit toujours dit que j'étois un parfait honnête homme et que je le prouvois, que je faisois plus même, puisque j'alliois par ma conduite la circonspection et la prudence à l'honnêteté. C'est le jeune Voltz, assesseur aux affaires étrangères, qui s'en est expliqué d'une manière non équivoque. Il a dit aux dames Behmer que le vice-chancelier avoit parlé de ma prise de congé, en ajoutant qu'il étoit fâcheux que j'eusse choisi un jour que l'Impératrice avoit tant d'humeur, que sans cela elle m'auroit parlé indubitablement, parce qu'il étoit sûr que cette princesse avoit beaucoup d'estime pour moi, non seulement par rapport à la manière dont j'avois dirigé les affaires (1), mais relativement

(1) Voici, à titre de document confirmatif de cette partie du *Journal*, la lettre écrite à M. de Corberon par le comte Ostermann, le 29 décembre 1781 : « La lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire, le 7 de novembre, exprime si vivement les sentimens dont vous êtes pénétré pour l'Impératrice, mon auguste souveraine, que je me suis fait un devoir de la mettre sous ses yeux. Sa Majesté a reçue (*sic*) avec satisfaction ce renouvellement de votre hommage, Monsieur, et s'est rappelée avec plaisir du tems où à la Cour vous eûtes soin des affaires de Sa Majesté Très Chré-

encore à ma conduite particulière, qu'il falloit que je revinsse ici et que l'on s'en flattoit universellement. On n'imagine pas que [Vérac reste longtemps ici. Je sais par] la Loventief que son [physique déplaît à l'Impératrice; aussi est-il très froidement à la Cour, et il s'en aperçoit]. Ce même propos, mon ami, a été cité à la Guibal par la frêle Alexandra Engelhardt, à qui l'Impératrice a dit en lui parlant de [Vérac : « Je ne puis m'accoutumer à la figure de cet homme, elle est équivoque. »] C'est, ajoute-t-on, la cause qu'il ne fait [pas la partie de la souveraine]. On a dit dans la maison que cette exclusion venoit de ce que le marquis avoit répandu dans le monde [qu'il craint de perdre au jeu, et que l'Impératrice en étant informée auroit répondu que] son intention n'étoit pas [de le ruiner], et qu'en conséquence on ne lui [proposeroit plus de cartes].

Vendredi, 13. — Au même.

J'ai fait demander un rendez-vous au comte Panin, que j'ai vu aujourd'hui. Après y avoir dîné, il m'a fait entrer dans son cabinet; nous nous sommes assis, et après lui avoir renouvelé mes remerciemens pour la manière dont il m'a traité durant ma mission, je lui ai fait part de mes projets de mariage avec Charlotte, ajoutant que si je ne l'avois pas fait plus tôt, j'avois cru devoir à mon état, aux

tienne. La manière dont vous vous êtes acquitté de cette tâche, aussi importante que distinguée, vous promet les succès les plus complets à l'avenir. Les sentimens que m'ont inspirés pour vous, Monsieur, toutes les qualités de cœur et d'esprit que vous réunissés dans votre personne, vous doivent garantir la part marquée que je prendrai à tous les sujets de satisfaction que vous serés dans le cas de rencontrer dans votre carrière. C'est encore à eux que je dois le plaisir que m'a fait éprouver la nouvelle du bonheur domestique dont vous alliés (*sic*) jouir et auquel j'ai donné déjà tous mes vœux lorsque vous commençâtes à le préparer ici.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

occupations de ma place, la discrétion et le silence sur des affaires qui me sont personnelles. Le comte m'a répondu en m'interrompant sur ma confidence dont il se doutoit, qu'il y voyoit avec plaisir une nouvelle preuve de mon honnêteté et qu'il étoit sensible à ma confiance. Il a même été au-devant de mes désirs, en me proposant ses services, relativement à ce que je lui confiois, en écrivant à M. de Vergennes (1). « Je ne vous aurois pas laissé partir, a-t-il ajouté, sans vous remettre une lettre pour le comte de Vergennes, dans laquelle je vous rendrai le témoignage qui vous est dû; mais, si vous le désirez, je lui parlerai de votre affaire et je dirai ce que je pense sur la famille de ces dames, à laquelle je suis attaché, et dont je connoissois et estimois particulièrement le père. » Je l'ai accepté, et le comte Panin a continué de m'entretenir avec intérêt sur mes arrangemens. Je lui ai recommandé les affaires de ces dames; il m'a promis de s'y intéresser. J'ai ajouté que lorsque j'aurois le consentement de mes parens, je l'enverrois ici à ces dames, et que je le priois de le recevoir sous son couvert : ce qu'il a accepté de la meilleure grâce possible (2). Il m'a donné rendez-vous chez

(1) Pour obtenir l'agrément du Roi et le consentement des parents du chevalier à ce mariage.

(2) Voici la lettre que Panine écrivit au chevalier de Corberon, le 11 mai (v. st.) 1781 : « C'est avec un plaisir infini, Monsieur, que j'ai appris le succès de vos démarches auprès de vos parens pour les faire consentir à votre union avec Mlle de Behmer. Si l'objet de votre choix leur étoit aussi parfaitement connu qu'il l'est ici, je suis sûr que vous n'auriés (*sic*) eu aucunes difficultés à combattre à cet égard. Je vous félicite de les avoir enfin aplanies, et je me flatte que cela servira autant à la satisfaction de votre famille qu'à la vôtre même. J'ai fait du consentement, signé par vos parens, l'usage que vous m'en avés indiqué, en le faisant remettre à Mmes de Behmer. S'il tenoit à moi de hâter l'instant de votre réunion, l'intérêt que vous me connoissez pour vous, aussi bien que pour cette famille, vous répond que j'en aurois fait l'objet de tous mes soins; mais des raisons de santé m'obligent d'aller passer la belle saison sur mes terres, qui sont, comme vous le savez, très éloignées de Pétersbourg; je suis à la veille de mon départ et je ne puis contribuer que de mes vœux à la cessation des embarras qui retiendront Mme de Behmer encore quelque tems ici. Je ne

lui mardi prochain, et comme je lui ai dit que je comptois partir lundi, il m'a répondu que cela étoit impossible. Alopéus m'a appris que c'étoit mon présent qui retardoit mon départ.

J'oubliois de te dire que le prince Kourakin me dit chez le comte Panin : « Monsieur le chevalier, je crois que Leurs Altesses Impériales vous ont témoigné verbalement le regret qu'elles ont de vous perdre, et elles en ont encore parlé en arrière de vous. » Je lui ai répondu que j'étois on ne peut pas plus sensible à leurs bontés. J'en ai parlé au comte Panin, qui m'a répété qu'il connoissoit la façon de penser de Leurs Altesses sur mon compte, et que d'après cela il étoit persuadé que dans tous les temps je leur serois attaché et fidèle. Cette dernière expression m'a surpris, puisque l'on n'est fidèle qu'à son souverain ou sa maîtresse.

J'ai été de là chez le comte Ostermann, qui a reçu ma confidence avec le même intérêt, et lorsque je l'ai prié de n'en point parler à M. de Vérac, en lui disant que je ne comptois pas le faire, il m'a répondu : « Pourquoi lui en parleriez-vous? Il n'est ni votre père, ni votre mère, et vous ne lui devez rien. » La même réponse m'a été faite par le comte Panin, et les deux ministres m'ont promis de ne lui en pas parler. [Cela prouve, mon ami, le peu de cas et d'estime qu'ils ont pour le pauvre marquis. Sa liaison extrême avec les Cobenzl, qui l'ont engagé à recevoir les Harris chez lui, le conduit avec ses enfans chez le ministre d'Angleterre. Les François en sont indignés,

puis finir sans exprimer tout le gré que je sçais à M. le comte de Vergennes de la part qu'il avoit prise à cette affaire. Je vous prie de l'assurer que ce procédé met le comble à l'estime infinie que je lui porte, et d'être bien persuadé vous-même que je ne cesserai jamais de m'intéresser très vivement à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux, et que je saisirai avec empressement toutes les occasions de vous prouver les sentimens d'estime et de considération avec lesquels je suis, Monsieur, votre, etc. »

surtout depuis qu'on sait les propos indécens que sa femme tint sur la Reine, à l'occasion de ses couches.] Le comte Panin même s'est expliqué à Visin [sur Vérac d'une manière peu flatteuse. Je crois, mon ami, qu'on lui a joué un mauvais tour en lui donnant cette mission-cy, où il se perdra; il ne connoît pas le pays et n'a pas voulu le connoître par moi. Les épigrammes abondent sur lui et sur Caillard. Ainsi le marquis se mettant à chantonner chez Panin, celui-ci lui dit en riant : « Vous tenez de la frivolité, monsieur le marquis, vous aimez les petites chansons. » Tu sais que c'est pour un couplet que Maurepas a été exilé (1).]

J'ai soupé chez mes amies, et j'ai trouvé Visin, qui y étoit venu, de la part du comte Panin, leur faire compliment sur nos arrangemens et les prévenir qu'il ne les oublieroit pas dans la lettre qu'il devoit me donner pour M. de Vergennes.

Samedi, 14. — Au même.

Je suis bien aise et fâché tout à la fois d'être arrêté, mon bon ami, par le comte Panin; il m'a dit hier de revenir mardi prochain : c'est mon présent qui n'est pas encore prêt.

J'ai fait quelques visites d'adieu; j'ai été chez Potemkin, que j'ai trouvé couché à sa manière sur son divan; il m'a reçu fort gracieusement, mais nous avons peu causé et je suis parti au bout d'une demi-heure.

J'ai été dîner chez Goertz, qui m'a dit avoir parlé au prince de Prusse de mon mariage; il l'a appris avec plai-

(1) Le comte de Maurepas, secrétaire d'État chargé du département de la marine, fut disgracié et exilé de la Cour de Louis XV, pour avoir écrit une épigramme où Mme de Pompadour était assez maltraitée (24 avril 1749).

sir et répondu qu'il m'en parleroit à Potsdam; il a demandé si c'étoit avec la jolie, qui est précisément Charlotte (1).

Il paroît, mon ami, que le prince de Prusse a très bien réussi; le grand-duc et la grande-duchesse ont beaucoup pleuré en lui disant adieu, et l'Impératrice a répandu elle-même beaucoup de larmes. On assure qu'elle lui a témoigné en particulier la plus grande confiance, lui disant qu'elle étoit fâchée de n'avoir pu lui donner publiquement plus de marques de l'estime qu'il lui inspiroit, ainsi que cela auroit été nécessaire (2).

(1) Il y a lieu de rapprocher encore ce passage de la lettre ci-jointe du prince de Prusse, qui avait reçu à Berlin, avec des attentions flatteuses, le chevalier de Corberon retournant de Russie en France : « Potsdam, ce 20 novembre 1780. Monsieur, je suis fort sensible aux choses honnêtes et polies que vous me dites dans votre lettre. Soyés persuadé que j'ai fait votre connoissance avec beaucoup de plaisir et que je désire sincèrement d'en jouir à l'avenir avec moins d'interruption. Croyés pareillement que je prendrai toujours part à vos plus chers intérêts : c'est vous dire que je désire vous voir uni à l'objet de vos vœux. Étant au reste, Monsieur, votre très affectionné ami. Frédéric-Guillaume, prince de Prusse. » (Archives du ministère des affaires étrangères, AE, *Russie*, vol. 105, fol. 470.)

(2) Le *Journal*, interrompu ici brusquement par suite du peu de loisir du chevalier avant son départ de Russie, n'a plus été continué jusqu'au 9 mars 1781, date à laquelle il a été repris à Paris. Cette lacune peut être en partie comblée par les lettres adressées par M. de Corberon à sa fiancée, Mlle Charlotte de Behmer, depuis le 21 octobre 1780, jour de son départ de Pétersbourg, jusqu'au 11 octobre 1781. Mais cette correspondance ne contient rien qui intéresse ici. A peine le *Journal* de l'année suivante contient-il quelques renseignements sur la Russie et les Russes; ils ont été utilisés en grande partie dans l'introduction au tome Ier de cet ouvrage et dans les différentes notes.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES

A

Abdul-Hamid, sultan, I, xxiv, xxxiv.
Abdul-Kerim-Effendi Béglerbi de Romélie, ambassadeur de Turquie en Russie, I, 95 à 98, 100, 121, 122, 168.
Acverdof, élève au corps des Cadets, I, 289.
Adhémar (Comte d'), ministre de France à Bruxelles, I, 306.
Adoeffski (Prince), I, 70, 106, 107, 118, 119.
Adolphe-Frédéric, roi de Suède, I, 133.
Aguesseau (Henri-Cardin-Jean-Baptiste d'), avocat général au Parlement, I, 14.
Aigremont (Chevalier d'), ministre de France à Trèves et Cassel, I, 83.
Aiguillon (Duc d'), ministre des affaires étrangères, I, ix, x, xxv, 3, 77, 254.
Akarof (Nicolas Pétrovitch), général de police, I, 269, 308; II, 116.
Alberdhille (Baron d'), chargé des affaires de Suède en Russie, II, 278, 279.
Albert, lieutenant de police, I, 26.
Albert (D'), contrôleur général, I, 29.
Albrecht, colonel russe, II, 302.
Alembert (D'), I, xiii; II, 381.
Alexandre Paulovitch, grand-duc de Russie, plus tard Alexandre Ier, I, 90, 117, 143, 235; II, 166.
Alieksieief (Mlle), fille de Catherine II et de Grégoire Orlof, II, 135.
Alimof (Mlle), II, 82, 83, 145, 152.
Alopéus (Maximilien), secrétaire du comte Panine, II, 60 à 62, 214 à 217, 222, 269, 283, 318, 319, 346, 353, 364, 373, 403, 406.
Alsoufiof (Mlle), II, 162.
Alsoufiof (Adam Vassiliévitch), sénateur, II, 401.
Amati, II, 62, 63.
Amélie de Saxe, duchesse de Deux-Ponts, I, lx, lxii, lxiii; II, 276.
Amelot, ministre de la maison du Roi, I, 279.
Anastasie (Mlle). Voy. Sokolof (Anastasie).
Angely (d'), II, 205.
Angolini, II, 3, 189.
Anhalt - Bernbourg - Schaumbourg (Victor-Amédée, prince d'), I, 86, 106, 107, 109, 111, 113, 115 à 121, 155, 160, 161, 166, 176, 178, 198; II, 19, 180, 181.
Anne Ivanovna, impératrice de Russie, II, 310, 374.
Annibal, général, II, 292.
Anville (J.-B. Bourguignon d'), II, 388.
Apraxine, du corps des Cadets, II, 347.
Apraxine (Comte), colonel d'infanterie, II, 349, 350.
Apraxine (Fédor Matvéiévitch), grand amiral, I, 182.
Apraxine (Hélène Stéphanovna). Voy. Kourakine (Princesse).
Aranda (Comte d'), ministre d'Espagne en France, I, 4.
Arconville (D'). Voy. Thiroux d'Arconville.
Argier (D'). Voy. Dubreuil.

Aribert, secrétaire du chevalier de Corberon, II, 267, 305, 316, 322, 361, 362, 369.
Arnaud (Abbé François), littérateur, I, 92.
Arsénief, officier russe, II, 326, 347.
Artois (Comte d'), plus tard roi de France sous le nom de Charles X, II, 333, 392.
Asfeld (M. d'), ministre de Danemark à Pétersbourg, II, 96, 102, 176.
Asturies (Prince des), plus tard roi d'Espagne sous le nom de Charles IV, II, 301.
Attilly (D'), officier français, I, 303, 309.
Aubry, attaché au département de Panine, I, 102, 103; II, 222.
Auger (Comte d'), I, 11.
Auguste II de Saxe, roi de Pologne, II, 32.
Auguste III, roi de Pologne, I, xxiii.
Aumont (Jeanne-Louise-Constance d'). Voy. Villeroy (Duchesse de).
Auteroche (Abbé Chappe d'), I, 31.
Aveiro (Joseph Masranenhas et Lancastre, duc d'), II, 47.
Azéma, II, 193.
Azon, ancien consul de France à Pétersbourg, I, 253, 254.

B

Bachman, négociant prussien à Pétersbourg, II, 54, 55, 71, 85, 163.
Bailly (Jean-Sylvain), astronome, II, 294.
Bakounine (Pierre Vassiliévitch), membre du Collège des affaires étrangères, I, 317; II, 304, 319.
Balatnykof, du corps des Cadets, II, 344, 347.
Ballet, négociant français à Pétersbourg, II, 27, 28.
Barbal, amiral russe, I, 105.
Barbançon (Louis-Antoine Du Prat, comte de), I, 51.
Barbé-Marbois (François de), chargé d'affaires de France à Dresde, I, 48.
Barch, contre-amiral, I, 311.
Bardanowitch, I, 338; II, 23.
Bariatinski (Prince Ivan Sergiévitch), ministre de Russie en France, I, xxii, xxxiii, xxxvi, xxxix, 29, 31, 317, 318, 320, 322; II, 51, 74, 76, 82, 100, 253, 384, 387.
Bariatinski (Princesse), femme du précédent, I, 297, 313, 316, 317, 319, 323, 329, 353, 359, 364, 366; II, 25, 29, 36, 43, 48, 51 à 53, 68, 99, 101, 119, 120, 136, 139, 149, 167, 184.
Bariatinski (Prince Théodore Sergiévitch), grand maréchal à la cour de Catherine II, I, 29, 30; II, 130, 221.
Bauer, général, II, 105, 106, 112, 178.
Bauer ou Baumer (Mlle), fille du précédent, frêle, II, 105, 117.
Beausset (Marquis de), ministre de France en Russie, I, 32.
Beauvais (Abbé de), évêque de Senez, I, 39.
Becker, chirurgien du grand-duc Paul, I, 295.
Behmer (Albertine de), I, lxx, 135, 173, 183, 276, 331, 342; II, 68, 69, 74.
Behmer (Caroline de), I, 135, 326; II, 24, 26, 46, 127, 193.
Behmer (Charlotte-Marie-Christiane de), plus tard femme du chevalier de Corberon, I, lvi à lviii, lx, lxii, lxiii, lxvi, lxvii, lxix, lxx, 135, 138, 139, 144, 153, 165, 175, 176, 177, 183, 185, 189, 191, 196, 197, 208, 218, 245, 258, 261, 276, 277, 301, 305, 306, 313, 319, 321, 322, 328, 331, 333, 338, 339, 341, 353, 359, 360, 363; II, 6, 13, 20, 22, 26, 32, 50, 66, 68, 74, 91, 105, 117, 127, 136, 183, 188, 193, 197, 214, 244, 258, 335, 386, 388, 395, 403 à 405, 408.
Behmer (Frédéric-Ehrenreich), président de commerce à Pétersbourg pour la nation allemande, I, 135, 138, 139, 141, 144, 157, 161, 163, 165, 173, 175, 178, 184, 189, 191, 197, 215, 218, 232, 240, 246, 248, 261, 266, 271, 284, 286, 288, 302, 307, 319, 321, 331, 338, 340 à 342,

344, 353, 359 à 361, 363; II, 5, 6, 9, 13, 20 à 22, 32, 38, 55, 59, 63, 66, 67, 71, 78, 83, 93, 104, 109, 112, 116, 127 à 129.
Behmer (Charlotte-Élisabeth Menzel, dame de) femme du précédent, I, 135, 144; II, 127 à 129, 137, 140, 154, 166, 167, 178, 183, 186, 188, 193, 244, 249, 265, 272, 278, 288, 311, 317, 328, 334, 345, 386, 388, 403, 405, 407.
Belozeski (Prince), ministre de Russie à Dresde, I, 301; II, 147, 182.
Belozeski (Princesse). Voy. Soltykof (Mme).
Bénard-Duplix, I, 31 à 34, 36, 37, 59, 78, 102, 178.
Benoit (Mmes), I, 16, 78.
Berkmann, II, 302.
Bernstorf (Comte de), ministre danois, II, 11.
Berthinval (Mme de), née Millet, I, 34, 127.
Bertholotti, I, 172.
Bertogliati, major, I, 193.
Bérulle (Comtesse de), I, 22.
Besbrodof, colonel ukranien, favori de Catherine II, I, 306, 308.
Bestoujef-Rioumine (Alexis Pétrovitch), chancelier de Russie, I, 202; II, 310.
Béthune (Mme de), I, 19.
Betzky (Ivan Ivanovitch), I, xx, 75, 153, 154, 190, 197, 256, 265, 280 à 283, 284, 289, 296, 302, 325; II, 7, 8, 39, 42, 110, 123, 143 à 145, 154, 164, 272, 324, 343, 379, 381, 399.
Bezborodko (Alexandre Andréiévitch), secrétaire du cabinet de Panine, I, 80; II, 401.
Bibikof, général, I, 151.
Bibikof, directeur des théâtres impériaux, II, 380.
Bibikof (Mlle), frêle, I, 82, 198.
Bibikof (Alexandre), président de la commission pour le Code, I, 82.
Billot (Mme), I, 35, 36, 169, 177, 223, 224, 230, 231, 239, 267, 286, 298, 306, 315, 319; II, 79, 87, 142, 145, 146, 204, 249, 254, 261, 266, 267, 285, 293, 312, 322, 336, 342, 345, 363, 369, 401.
Billot fils, II, 299, 312, 342, 371.
Biren, duc de Courlande, I, 54, 59, 185.
Biren (Pierre), fils du précédent, duc de Courlande, I, 59, 61; II, 241, 264, 399.
Biron (Louis-Antoine de Gontaut, duc de), maréchal de France, I, 26.
Blosset (Marquis de), ambassadeur de France en Portugal, I, 145.
Bobrinski, fils de Catherine II et de Grégoire Orlof, I, 148, 188, 189, 201, 246, 252; II, 347, 377.
Bocquet, I, 38.
Boerhaave (Herman), médecin, I, 226.
Boisgelin (Louis-Bruno, comte de), ministre de France à Parme, I, 209.
Boisgelin (Louise-Julie de Boufflers, comtesse de), femme du précédent, I, 209.
Boisson, I, 262.
Bollo (Comte), I, 78.
Bombelles (Henri-François, comte de), I, 10.
Bombelles (Marc-Marie, marquis de), diplomate, puis évêque, I, 4, 9, 10, 50; II, 45.
Bonafini, actrice, I, 318, 364; II, 102, 189.
Bonafons, souffleur au théâtre, puis directeur des études au Smolnyi Monastir, II, 203, 204, 254, 323, 360, 361.
Bono, secrétaire du primat de Pologne, I, 62.
Boskam, internonce de Pologne à Constantinople, II, 43.
Boscawen, amiral anglais, I, 204.
Bosse, capitaine de vaisseau, II, 178, 186.
Botta (Marquis de), I, 234.
Boufflers (Louise-Julie de). Voy. Boisgelin (Comtesse de).
Boujon. Voy. Ribas.
Boulgakof (Jacob Ivanovitch), ministre de Russie à Constantinople, II, 368.
Bourbon (Abbé de), II, 142, 145.
Bousie (Les frères), illuminés, I, lxv.
Boutourline (Comte), II, 379.
Boutourline (Marie Romanovna Voronzof, comtesse), I, 95, 166; II, 396.

Boyer de Fonscolombe, ministre de France à Gênes, II, 80.
Boynes (De), I, 76.
Brandt (Ewald, comte de), ministre danois, II, 11.
Branicki (François-Xavier Branetzki, dit comte), grand maréchal de Pologne, I, 71, 73, 174, 179, 210, 211, 318; II, 210, 212, 372.
Branicki (Jean-Clément, comte) grand général de Pologne, I, 63.
Branicka (Comtesse), née Poniatowska, femme du précédent, I, 63, 64.
Bransen, II, 268.
Bréget (Mme de), I, 2.
Bréhan (Jean-Almaric, marquis de), I, 15.
Bréhan (Flore de Millet, marquise de), femme du précédent, I, lxx, 1, 15 à 18, 29, 34, 37, 140, 145, 154, 161, 184, 191, 313, 336; II, 50.
Bréhan du Fournel, officier français et outchitel en Russie, I, 151.
Brelan (Mlle). Voy. Solof (Mme).
Brelan de la Brelandière, II, 90.
Bressan, directeur d'une manufacture de tapisserie à Pétersbourg. I, 208, 209.
Bressolles (Mlle de), I, lxx, 1, 14 à 18, 29, 34, 37, 99, 127, 131, 138, 139, 155, 177, 180, 184, 305, 313, 331.
Breteuil (Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de), ministre de France en Russie et à Vienne, I, xxii, xxxiii, xxxvi, 9, 32, 50, 51, 166, 324, 342, 358; II, 46, 132, 197, 198, 200, 210, 219, 356, 384, 387, 400.
Brochard, acteur, II, 191.
Bruce (Comte Jacques Alexandrovitch), général, I, 97; II, 370.
Bruce (Comtesse de), née Romanzof, femme du précédent, I, 97, 216, 229, 270, 308, 356, 365; II, 9, 267.
Brühl (Charles-Adolphe, comte de), lieutenant général, I, lxi, lxiv, 106, 107, 116, 120, 121, 176, 178, 192, 221, 222, 235, 236, 238 à 241, 244, 246, 248, 249, 275, 281, 283, 304, 307, 311, 313, 315, 318, 323, 328, 330, 332, 345, 347, 351, 357; II, 3, 5, 12, 13, 17, 18, 31, 32, 82, 83, 116, 139, 147, 166, 187.
Brunswick-Wolfenbuttel. Voy. Marie de Brunswick-Wolfenbuttel.
Buffon, II, 92, 294.
Bullo (De), chambellan de Mecklembourg, II, 296, 297, 347, 374, 375, 397.
Bussy (De), gouverneur de Pondichéry, I, 2.
Byland (Comte), brigadier hollandais au service de la marine russe, II, 55 à 59, 64.

C

Cachélof, I, 142, 163, 186, 221, 235, 346, 362; II, 12, 24, 50, 131, 149.
Cagliostro, I, xiv, lxiv, 195; II, 395, 396.
Caillard, secrétaire du marquis de Vérac, I, 4, 7, 12, 23, 209, 335; II, 232 à 235, 237, 240 à 243, 246, 248, 249, 255, 259, 260, 262 à 266, 280, 283 à 287, 290, 291, 296, 300, 334, 337, 340, 345, 354 à 357, 373, 374, 377, 393, 407.
Callières de la Tour, I, 88.
Campdeville (M. de), frère du chevalier de Corberon, I, viii.
Capon, dit le chevalier Caponi, I, 299.
Carburi. V. Lascaris (Chevalier de).
Carcado (M. et Mme de), I, 2.
Caroline-Mathilde, femme de Christian VII, roi de Danemark, I, 300.
Carti, II, 202.
Castéra, II, 151.
Castries (Charles-Eugène de La Croix, marquis de), ministre de la marine et maréchal de France, I, lviii; II, 132.
Catherine Ire, impératrice de Russie, II, 277, 310.
Catherine II, impératrice de Russie, I, xi, xv, xvi, xx à xxx, xxxii à xxxiv, xxxvi à xli, xliii à liii, lv, lvi, lxiv, 12, 31, 67, 72, 75, 76, 80 à 83, 86, 87, 89 à 94, 96 à 99, 102, 103, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 114, 119, 121, 126, 134, 135, 140, 141, 143, 148 à 150, 153, 156, 159. 164 à 166, 168, 170, 172, 175, 185,

186, 190, 191, 193, 196, 201 à 203, 206, 213, 214, 216, 218, 220, 221, 225 à 230, 237, 242 à 248, 250 à 253, 255, 256, 258, 259, 263, 269, 270, 275, 279 à 281, 289, 295, 299, 300, 303, 304, 306, 308, 310, 313, 320, 335, 336, 339, 346 à 348, 351 à 357, 361 à 365; II, 7 à 9, 12 à 14, 22, 30 à 32, 35, 37 à 39, 41, 46, 48, 50, 51, 60, 63 à 75, 77 à 79, 82, 88, 89, 94, 95, 100 à 107, 112, 113, 116, 120, 121, 123, 125, 127, 129, 131 à 133, 135, 137, 138, 142, 143, 146, 147, 151, 152, 156 à 159, 162, 163, 165, 166, 168, 169, 171, 172, 175, 176, 179 à 181, 186, 191, 199, 200, 203, 206, 207, 209 à 212, 218, 219, 221, 226 à 229, 231, 234, 237, 240 à 244, 250, 251, 253, 254, 256 à 258, 260, 261, 263 à 265, 267, 271, 272, 274, 277 à 279, 285, 287, 289, 292, 296, 298, 299, 301, 304, 307, 309 à 312, 317, 319, 320, 322, 324, 326, 328 à 330, 332, 334, 336, 337, 343, 346 à 348, 351 à 353, 356, 359, 363 à 365, 367 à 377, 380 à 384, 389 à 392, 396 à 398, 401 à 404, 408.

Catherine Ivanina, femme de chambre de l'Impératrice, I, 201.

Catuellan (Comte et comtesse de), I, 2, 11, 35; II, 99.

Cauchiani, danseur, II, 380.

Cavalcabo (Marquis de), chargé des affaires de Russie à Malte, II, 140.

Cavenac, négociant anglais, I, 334.

Cavenac (Dlles), I, 320.

Céreste (Chevalier de) et sa femme, I, 152, 164, 169, 261, 288, 289, 291, 292, 298, 316.

Cezat, outchitel, II, 320.

Chahyn-Ghiréï, khan de Crimée, I, xxviii, xxxv.

Chambrelin (Mlle), fille de Mme Velden, I, 310, 319, 321, 341; II, 21, 22.

Chamfort, II, 14.

Champagnolo, II, 40, 42, 210, 211.

Champagnolo (Mme), femme du précédent, II, 39 à 42, 105, 126, 190, 211.

Chappe d'Auteroche. V. Auteroche (Chappe d').

Charles de Saxe, duc de Courlande, I, 54.

Charles-Auguste, duc de Deux-Ponts, I, xxxi, xxxvii, xlii, lvii, lix, lx, lxii, lxiii; II, 276, 315.

Charles-Eugène, duc de Würtemberg, I, 259.

Charles-Théodore de Sultzbach, électeur palatin, duc de Bavière, I, xxx, xxxi, xxxvii; II, 315.

Charost (Armand-Joseph de Béthune, duc de), maréchal de camp, II, 253.

Chavignard. Voy. Chavigny.

Chavignard (Jeanne-Claude). Voy. Vergennes (Mme de).

Chavigny (De), beau-père du président de Vergennes, I, 10.

Chavigny (Théodore de), diplomate, I, 10.

Chépélof, officier russe, I, 110, 111.

Chepper (Comte), II, 169, 170.

Cherbatof (Prince Jean Mikhaïlovitch), I, 266, 344; II, 70.

Cherbatof (Prince Michel Mikhaïlovitch), chambellan, historien russe, I, 180, 225, 274, 287, 291, 292, 306, 314, 320, 322, 324, 328, 330 à 332, 338, 341, 343, 344, 346, 350, 352, 357; II, 12, 21, 27, 34, 35, 49, 64, 77, 78, 86, 98, 109, 116, 134, 149, 183, 186, 187.

Cherbatof (Princesse), femme du précédent, I, 180, 193, 263 à 265, 274, 276, 305, 326, 331, 342, 350, 364; II, 77, 102, 107.

Cherbatof (La jeune princesse), II, 91.

Chérémétief (Comte Pierre Borissovitch), grand chambellan, I, 103, 117, 120, 217, 253, 272, 273, 275; II, 1, 374.

Chicherine, II, 77. Voy. Tchicherine.

Chimay (Philippe-Gabriel-Maurice-Joseph d'Alsace-Hénin-Liétard, prince de), II, 28, 29, 44 à 50, 69, 72, 73, 77, 80, 94, 96, 99 à 104, 106, 108, 109, 126, 130, 142, 150, 159, 162, 164 à 166, 170, 180, 181.

Chimay (Laure-Auguste Fitz-James, princesse de), femme du précédent, II, 44, 131.

Chkourine, valet de chambre puis chambellan de l'Impératrice, I, 201.

Choiseul (Duc de), ministre des

affaires étrangères, I, XXII, 32, 40, 342; II, 4, 46.
CHOISEUL (Claude-Maximilien-Joseph, marquis de), II, 274.
CHOISEUL (Louis-Marie-Gabriel-César, baron de), ministre de France à Turin, I, 358.
CHOISEUL (Louis-François-Honoré, chevalier de), II, 91.
CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de), ambassadeur de France à Constantinople, I, 9, 363.
CHOISEUL-GOUFFIER (Adélaïde-Marie-Louise Gouffier d'Heilly, comtesse de), femme du précédent, I, 9.
CHOUET (Mme), I, 191, 219.
CHOUVALOF, consul d'Angleterre, I, 142.
CHOUVALOF (Comte André Pétrovitch), I, 79, 88, 101, 105, 108, 117, 316; II, 14, 151, 358.
CHOUVALOF (Comtesse), femme du précédent, I, 79, 101, 105, 108, 115 à 117, 192, 235, 316.
CHOUVALOF (Ivan Ivanovitch), favori de l'impératrice Élisabeth, I, 186, 200; II, 191.
CHOUVALOF (Paul Andréiévitch), général, I, 235.
CHOUVALOF (Comte Pierre Ivanovitch), feld-maréchal, I, 200, 201; II, 358.
CHRISTIAN VII, roi de Danemark, I, 300; II, 11.
CHRISTIAN VIII, roi de Danemark, I, 3.
CHRISTINE-CAROLINE DE DEUX-PONTS, femme de Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, I, 277, 354.
CHUDLEIG (Elisabeth). Voy. KINGSTON (Duchesse de).
CLAIRON (Mlle), actrice, I, 281; II, 143.
CLAUSONNETTE (Marquis de), ministre de France à Stuttgard puis à Mayence, I, 21.
CLEANDER, secrétaire de la légation de Saxe à Pétersbourg, I, 360.
CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), littérateur, I, 83.
CLÉROPHILE, I, 318.
CLOUARD (Comte), II, 292.
CLOZANGES, I, 22, 25 297.
CLUGNY DE NUIS (Jean-Étienne-Bernard), contrôleur général des finances, I, 279.
COBENZL (Comte Louis de), ministre d'Autriche en Russie, II, 231 à 235, 243, 244, 246, 249, 251, 252, 257 à 259, 261, 263, 266, 268, 269, 271, 272, 274 à 276, 280, 281, 284, 293, 295, 296, 300, 303, 320, 327, 332, 333, 335, 337, 338, 343, 347, 348, 352, 356, 358, 363 à 365, 371, 374, 376, 383, 385, 391, 394, 397, 398, 406.
COBENZL (Comtesse de), femme du précédent, II, 234, 235, 252, 258, 261, 293, 332, 335, 337, 354, 358, 363, 376, 377, 386.
COCEIY, colonel prussien, II, 78.
COIGNY (Duc de), colonel de dragons, I, 5.
COLLOT (Marie-Anne), sculpteur et femme de Pierre-Étienne Falconet, I, 156, 157; II, 174, 175.
COLOMBI, II, 292.
COMBES, attaché à la légation du marquis de Juigné, I, 18, 21, 22, 24, 27, 28, 30, 31, 39, 41, 43, 45, 68, 75, 85, 96, 99, 111, 114, 165, 171, 177, 181, 184, 196, 206, 215, 218, 219, 235, 239, 241, 245, 251, 258, 260, 261, 273, 358, 360; II, 1, 6, 22, 40, 59 à 61, 73, 78, 79, 107, 110, 111, 137, 138, 147, 177, 178, 223 à 225, 253, 254, 263, 267, 270, 280, 281, 283, 292.
COMINSKI (Comte), I, 57.
CONDÉ (Le grand), I, 111.
CONDÉ (Prince de), II, 92.
CONSTANTIN PAULOVITCH, grand-duc de Russie, I, 90, 117; II, 226, 227.
CORBERON, oncle du chevalier, I, 78.
CORBERON (Marc Bourrée de), I, VII.
CORBERON (Pierre-Daniel Bourrée, baron de), père du chevalier, I, VII, VIII, LXVI, 3, 7, 8, 24, 36, 77, 184; II, 131, 237.
CORBERON (Jacqueline-Ursule Thiroux de Gerseuil, baronne de), femme du précédent, I, VIII, 3, 5 à 8, 17, 24, 28, 37, 77, 137.
CORBERON (Pierre-Philibert-Catherine Bourrée, marquis de), frère du

chevalier, I, VIII, LXVI, LXX, 2, 3, 13, 37, 38, 77, 86, 129, 133, 142, 145, 146, 157, 162, 167, 181, 184, 186, 192, 208, 259, 277, 322, 333, 341; II, 1, 54, 85, 194, 198, 231, 264.
CORBERON (Anne-Marie de Nogué, marquise de), femme du précédent, I, VIII, LXX, 24, 78, 166, 177, 206.
CORBERON (Baronne de). Voy. BEHMER (Charlotte de).
COURANT, II, 210 à 212.
COURLANDE (Ducs de). Voy. BIREN, BIREN (Pierre), ERNEST-JEAN, FRÉDÉRIC-GUILLAUME.
COURLANDE (Duchesse de), née Youssoupof, femme de Pierre Biren, II, 241, 264 à 266, 295.
CREUTZ, amiral, I, 182.
CRIVELLI (Abbé), aumônier du marquis de Vérac, II, 254, 266, 293, 321, 360.
CRONZ, négociant espagnol, établi en Russie, I, 183; II, 195, 196.
CRONZ (Mlles), II, 175.
CROY (Marie-Charlotte-Joséphine-Sabine de). Voy. VÉRAC (Marquise de).
CRUZ, négociant, I, 191; II, 292.
CUMBERLAND (Henri-Frédéric, duc de), I, 253, 254; II, 301.
CUSSY ou CUSSY DE MARATRAY, I, 335; II, 59, 62, 126.
CUVILLIERS, II, 360.
CZARTORYSKI (Prince Adam-Casimir), staroste général de Podolie, I, 56, 73.
CZARTORYSKA (Isabelle Flemming, comtesse), femme du précédent, II, 35.
CZERNICHEF (Le jeune comte), I, 347.
CZERNICHEF (Comtesse Grégoire), II, 146.
CZERNICHEF (Comte Ivan Grigoriévitch), président du Collège de l'amirauté, I, XX, 14, 83, 109, 112, 116, 145, 146, 168, 169, 171, 172, 174, 175, 182, 187, 200, 205, 212, 216, 217, 225, 233, 243, 244, 248, 304, 307, 309, 315, 320, 330, 340; II, 47, 56, 58, 87, 99, 105, 108, 118, 135, 145, 146, 152, 154, 183, 184, 189, 190, 201, 209, 253, 258, 262, 284, 286, 326, 379, 394, 399.
CZERNICHEF (Comtesse Ivan), femme du précédent, I, 76, 81, 85, 93, 99, 101, 102, 104, 114, 115, 117, 118, 146, 168, 181, 187, 180, 200, 235, 263, 288, 294, 295, 307, 310, 326, 343, 359; II, 5, 47, 80, 87, 152, 166, 167, 181, 182, 189, 190, 201, 325.
CZERNICHEF (Comte Pierre Grigoriévitch), diplomate, I, 14, 176; II, 39, 64, 146.
CZERNICHEF (Comtesse Pierre), femme du précédent, I, 103, 115, 120, 173, 364; II, 8, 182.
CZERNICHEF (Comte Zachar Grigoriévitch), feld-maréchal, I, 14, 84, 91, 110, 202, 336, 343, 351, 353; II, 5, 40, 146, 160, 309.
CZERNICHEF (Comtesse Zachar), femme du précédent, I, 84, 91, 93, 118, 137, 295.

D

DACHKOF (Catherine Romanovna Voronzof, princesse), I, 95, 119, 161, 166.
DARMSTADT. Voy. HESSE-DARMSTADT.
DAUBÉCOURT, comédien, II, 141.
DAUBENTON, II, 92.
DAUPHINÉ, I, 70.
DEBOLI, résident de Pologne à la cour de Russie, II, 148.
DEBOLI (Catherine Pétrovna Galitzine, dame), femme du précédent, II, 148.
DEFOIX (Mme), actrice, I, 71, 104, 323, 341.
DELPY, comédien, II, 142.
DEMIDOF, bienfaiteur des Enfants trouvés de Moscou, I, 123; II, 280.
DENON (Baron Dominique-Vivant), I, 23, 25, 78, 302; II, 65.
DESCLAIRS (Chevalier), capitaine des gardes du landgrave de Hesse-Cassel, II, 150.
DESFORGES (Abbé), aumônier du marquis de Juigné, I, 22, 27, 28, 35, 39, 45, 53, 93, 253, 284, 341; II, 76, 103, 108, 149, 150, 153, 154, 160, 164, 165, 175, 176.
DESMAREST, I, 212, 213, 268, 269; II, 141.

Détourville, II, 308.
Deux-Ponts (Christine-Caroline de). Voy. Christine-Caroline.
Devlet-Ghiréï, khan de Crimée, I, xxviii.
Diderot, I, xiii, lxiv, 19, 118, 156, 157, 216, 284; II, 381.
Dimsdale, médecin, I, 113.
Dolgorouki (Prince), dit le petit prince Dolgorouki, I, 117.
Dolgorouki (Prince Basile), dit Krimskoï, I, 102; II, 287.
Dolgorouki (Prince Michel), chambellan, I, 91, 93, 96, 105, 109, 115, 137; II, 397.
Dolgorouki (Princesse), directrice du Smolnyi Monastir, I, 265.
Domachenef, directeur de l'Académie des sciences de Pétersbourg, II, 9, 11, 20, 23, 92, 103, 172, 395.
Donetzan, II, 185.
Dorat (Claude-Joseph), auteur, II, 138.
Dorflans, chancelier du consulat de France à Pétersbourg, II, 253.
Dörper, II, 37.
Douglas (Chevalier), I, 254.
Dougni (Mlle), I, 260, 296, 330, 337; II, 4, 27, 116.
Du Barry (Mme), I, 253.
Du Barry-Cerès (Comte Jean), frère de la précédente, I, 253, 254.
Duben (Baron de), diplomate suédois, I, 307. Voy. Uben.
Dubosc, officier français au service de la Russie, II, 308.
Dubouillé (Mme et Mlle), I, 293, 360.
Dubreuil ou d'Argier, I, 150; II, 110.
Du Buat (Louis-Gabriel, comte), ministre de France à Dresde, I, 21.
Dubuquois, II, 379 à 381.
Du Chatelet (Marquise), I, 40.
Dufour, secrétaire du grand-duc Paul, I, 222, 229, 241, 249, 251, 253, 262, 295; II, 145.
Du Fournel. Voy. Bréhan Du Fournel.
Dugué, comédien, I, 71, 104, 184, 251, 330, 361; II, 22, 111.
Dugué (Mlle), fille du précédent, II, 22.
Duménil (Chevalier), outchitel, I, 139.
Du Muy (Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte), ministre de la guerre, I, 18.
Dupleix (Joseph), gouverneur de l'Inde, I, 204.
Duplix. Voy. Bénard-Duplix.
Durand, ministre de France en Russie, I, xxv, 11, 23, 30, 31, 35, 36, 41, 61, 69, 70, 74 à 78, 84, 92, 148, 253; II, 168.
Duras (Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de), maréchal de France, I, 19.
Durfort (Les), II, 365.
Du Rosoy, attaché à la légation du marquis de Juigné, I, 27, 38, 39, 43 à 46, 49, 63, 65, 66, 83 à 85.
Duru, valet de chambre de M. Durand, I, 35.
Du Vivier, beau-père du comte de Vergennes, I, 9.
Du Vivier (Anne). Voy. Vergennes (Comtesse de).

E

Effimosky (Comte), II, 120.
Effimosky (Mlle), frêle, fille du précédent, I, 283; II, 83, 120.
Egmond (Casimir Pignatelli, comte d'), I, 29, 40, 44, 68, 78; II, 174.
Élisabeth, impératrice de Russie, I, xvi, 109, 131, 143, 148, 166, 186, 201, 202, 233, 234, 238, 239, 246, 249, 352; II, 146, 191, 277, 310, 374.
Elphinstone (John), amiral, I, 204, 205.
Engelhardt (Alexandra Vassiliévna), femme du grand général Branicki ou Branetzki, I, 71; II, 372, 404.
Engelhardt (Barbe Vassiliévna), femme du prince Serge Galitzine, II, 258, 342, 345, 370, 372, 378.
Engelhardt (Catherine Vassiliévna), femme du comte Skavronski, II, 372, 377, 378, 384.
Engelhardt (Léon), adjudant de l'Impératrice, II, 159.
Engelhardt (Nadiedja), plus tard Mme Chépélof, II, 372.
Engelhardt (Tatiana Vassiliévna), II, 363, 372, 377.

Engelhardt (Les), II, 336.
Entraigues (Marquis d'), ministre de France à Mayence, puis à Dresde, I, 21; II, 222, 223, 225, 227, 228.
Éon (Chevalier d'), I, 254; II, 296.
Epnine, I, 221.
Ernest-Jean, duc de Courlande, I, 60.
Espagne (Abbé d'), II, 150.
Esserteau (Marquis d'), I, 11.
Esterno (d'), ministre de France à Berlin, I, LIX, LXI.
Étienne (Comte), I, 17, 339.
Euler (Charles), professeur à l'Académie des sciences de Russie, I, 185.
Euler (Christophe), major d'artillerie, I, 185; II, 212.
Euler (Jean-Albert), directeur des études au corps des Cadets, I, 185.
Euler (Léonard), géomètre, I, 185, 296, 299; II, 48, 193, 194, 252, 266.

F

Fagan, officier français, I, 62.
Falconet (Étienne-Maurice), sculpteur, I, 87, 88, 137, 138, 141, 151 à 154, 156, 157, 189, 190, 215, 315; II, 87, 277, 360.
Falconet (Pierre-Étienne), I, 157, 215; II, 90, 174, 175.
Falkenstein (Comte de). Voy. Joseph II.
Falléof, II, 304.
Febré, attaché à la légation de M. de Vérac, I, 7, 12.
Fenin, II, 160.
Fitz-James (Charles, duc de), maréchal de France, I, 18, 19.
Fitz-James (Laure-Auguste de). Voy. Chimay (Princesse de).
Flipart, peintre, II, 298.
Folard (M. de), ministre de France à Munich, II, 45.
Fonscolombe (Boyer de). Voy. Boyer de Fonscolombe.
Formey (Jean-Henri-Samuel), secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, I, 321, 329.
Fortin, I, 40, 83, 85.
Foux, sculpteur, II, 277.
Franc, secrétaire des affaires étrangères en Suède, II, 151.
Francotte, musicien, I, 56.
Frauding, II, 338.
Frédéric V, roi de Danemark, I, 3, 31; II, 11.
Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel, IX, XIII, 13, 195; II, 150, 236.
Frédéric II, roi de Prusse, I, XXIV, XXVI, XXXI, XXXII, XXXVII, XXXVIII, XLV, XLVI, LIII, LVII, 71, 82, 150, 211, 259, 277, 289, 290, 299, 321; II, 54, 55, 92, 140, 168, 169, 197, 199, 200, 205, 223, 234, 245, 250, 259 à 261, 270, 275, 276, 300, 315, 316, 343, 354, 366, 367, 371, 390, 391, 399.
Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, I, 150.
Frédéric-Guillaume, neveu de Frédéric II, plus tard roi de Prusse, I, LVII; II, 260, 263, 275, 317, 323, 324, 331, 332, 334 à 336, 339 à 341, 343 à 355, 357, 359, 362 à 367, 369, 371, 373, 375 à 382, 385, 386, 388 à 391, 393 à 395, 398 à 403, 407, 408.
Frédéric-Guillaume, duc de Courlande, II, 310.
Frédérique-Dorothée, princesse de Würtemberg, I, 354.
Frédérique-Sophie-Guillelmine de Prusse, femme de Guillaume V de Nassau, stathouder de Hollande, II, 197, 399, 401.
Fredfond de Marsillac (M. de), II, 268.
Fréron (Élie-Catherine), I, 215, 216.
Fréron (Louis-Stanislas), conventionnel, I, 216.
Fréville (Roger de), I, 153.

G

Gagarine (Prince), I, 235, 244, 292, 293, 295, 312; II, 18.
Gagarine (Prince Alexis Matwéévitch), I, 131.
Gagarine (Darie Alexiévna). Voy. Galitzine (Maréchale).

Galitzine (Prince), fiancé à Mlle Volkonski, I, 82, 110, 111; II, 65.
Galitzine (Prince), gentilhomme de chambre, II, 162.
Galitzine (Prince), I, 108.
Galitzine (Prince), ministre de Russie à la Haye, II, 40, 301.
Galitzine (Le petit prince), I, 260, 319, 323, 324, 326, 328, 334, 337, 343 à 346, 350, 356, 357, 362; II, 1, 4, 11, 13, 16, 20, 21, 42, 52, 53, 70, 100, 101, 187.
Galitzine (Prince Alexandre Mikhaïlovitch), feld-maréchal, ancien vice-chancelier de Russie, I, 80, 131, 167, 198, 242, 243, 255, 259, 264, 290, 323, 328, 330, 334, 335; II, 16, 96, 100, 101, 249, 325.
Galitzine (Darie Alexiévna Gagarine, dite la maréchale), femme du précédent, I, 131, 181, 197, 207, 234, 260, 272, 278, 301, 307, 344, 357, 360, 361; II, 20, 48, 53, 54, 67, 68, 78, 87, 99, 114, 125, 135, 148, 159, 166, 181, 266, 269, 291, 346, 348, 350.
Galitzine (Princesse Catherine Pétrovna). Voy. Deboli (Mme).
Galitzine (Prince Démétrius Démétriovitch), I, 142.
Galitzine (Prince Démétrius Vassiliévitch), I, 142, 161, 170.
Galitzine (Catherine Kirillovna Matouchkine, princesse), femme du précédent, I, 142, 220.
Galitzine (Prince Michel Démétriovitch), I, 142.
Galitzine (Prince Serge), neveu par alliance de Potemkine, II, 258, 345, 372, 378.
Galvez (Chevalier de), ministre d'Espagne en Russie, I, 87.
Garry, valet de chambre du chevalier de Corberon, I, 38, 40, 43, 66, 101, 102, 262, 338, 363; II, 59, 61, 63, 64, 110, 111, 118, 121, 130, 133, 177, 178, 182, 186, 194, 219, 220, 222, 261, 270, 327.
Gauthier, restaurateur français à Pétersbourg, I, 132; II, 27, 142, 145, 146.
Gauvin, I, 38.
Geoffrin (Mme), II, 29, 90.
Geoffroy (Abbé Julien-Louis), critique, I, 216.
George III, roi d'Angleterre, I, xlvi, liv, 253, 300; II, 209.
Géorgie (Princesse de), née Menzikof, I, 282; II, 181.
Gérard de Rayneval (Joseph-Mathias), premier commis au département des affaires étrangères, I, 4, 56, 160, 323.
Gerdof, brigadier russe, II, 302.
Gerhard, II, 54.
Germain, chirurgien du prince Frédéric-Guillaume de Prusse, II, 380.
Gibelin (Dr Jacques), I, 134.
Gilibert, major des Invalides, II, 296.
Gillard, I, 268.
Gilly, ancien directeur de la Compagnie des Indes, II, 267.
Glinski (Mlle), I, 260, 330.
Gloukof, négociant, II, 322.
Glück, II, 3.
Godefroid, I, 248.
Godin, négociant français à Moscou, I, 269.
Godin, négociant français en Russie, I, 315.
Gœrtz (Jean-Eustache, comte de), ministre de Prusse en Russie, I, xlviii, liv, 71; II, 55, 163, 234, 237, 241, 242, 246, 250, 256, 259, 261, 262, 264, 268 à 270, 274, 275, 282, 284, 285, 300, 303, 314, 315, 317, 323, 327, 330 à 332, 335, 339, 343, 346, 347, 349, 357, 359, 361, 364, 366 à 368, 371, 373, 380, 381, 385, 389 à 392, 394, 398, 403, 407.
Gœrtz (Général de), frère du précédent, II, 334, 335, 359, 361, 371, 385, 402.
Golikof, II, 254.
Golovine (Mlle), I, 328; II, 291.
Golovine (Comte), I, 351; II, 185.
Golovine (Comtesse), femme du précédent, mère de Mme Nélédinski, I, 260, 264, 266, 271, 274, 296, 297, 310, 322, 326, 330, 332, 334, 336 à 339, 348, 351, 361, 364; II, 6, 10, 16, 30, 36, 97, 109, 110, 179, 185, 351.
Golovine (Comte Étienne), I, 332, 338, 339, 345, 351; II, 185.

Golovkine (Comte Alexandre Gavrilovitch), diplomate, I, 304; II, 295.
Golovkine (Comte), fils du précédent, II, 295.
Gombault, illuminé, I, lxv.
Gotland (Comte de). Voy. Gustave III.
Gouffier (Charles-Antoine, marquis de), I, 195.
Gouffier-d'Heilly (Adélaïde-Marie-Louise). Voy. Choiseul-Gouffier (Comtesse de).
Gourjault (Chevalier de), I, 21.
Gournay (Mlle de), I, 135, 138.
Gouzof, II, 292.
Grabianka (Comte), illuminé, I, lxv.
Grais (Comte de), ministre de France à Cassel, I, 25; II, 45, 49, 50, 151.
Great, II, 165.
Greig (Samuel Carlovitch), amiral, I, 306, 311, 312; II, 5, 308.
Grelin, négociant, I, 80.
Grétry, I, 13.
Gribayedof (Mme), I, 269.
Grimm (Frédéric-Melchior), I, 75, 347, 355, 362; II, 66, 102, 381.
Grimmer (Baron de), chargé des affaires de Russie en Pologne, I, 289.
Grow, résident de Russie à Hambourg, II, 211.
Guéménée (Henri-Louis-Marie, prince de Rohan et de), II, 267.
Guibal, I, 262; II, 404.
Guibert (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), général, I, 67.
Guillaume V, prince de Nassau et stathouder de Hollande, II, 197, 399.
Guldencrown (De), ministre de Danemark en Russie, II, 290.
Gunning, ministre d'Angleterre en Russie, I, 72.
Gustave III, roi de Suède, ou comte de Gothland, I, xxiv, xlvi, 133, 152; II, 131, 133, 134, 140, 147, 151 à 154, 156 à 159, 161, 164, 167, 169 à 173, 207, 208, 273, 283, 400, 401.
Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, II, 207.
Gyldenstolpe (Comte de), grand chambellan de la reine de Suède, II, 204, 207.

H

Hamilton (Comte), I, 88.
Hansvit, I, 290.
Harcourt (Anne-Pierre, duc d'), maréchal de France, I, 19.
Harris (James-Howard), plus tard comte de Malmesbury, ministre d'Angleterre à Pétersbourg, I, xv, xvii, xliii à xlv, xlvii à liv; II, 132, 133, 151, 209, 234, 235, 239, 243, 257, 258, 270, 272, 275, 293, 301, 303, 307, 313, 318, 319, 347, 348, 358, 363, 364, 370 à 376, 385, 390, 392 à 394, 406.
Harris (Henriette-Marie Amyand, dame), femme du précédent, II, 234, 235, 358, 363, 371, 381, 407.
Heckeren, diplomate hollandais, II, 368.
Helbig, diplomate, II, 151.
Helvétius, I, xiii; II, 14, 381.
Hennin, chef de bureau au Ministère des affaires étrangères, II, 280, 283.
Henri de Prusse (Prince), frère de Frédéric II, I, 150, 176, 189, 195, 210, 214, 215, 218, 219, 225, 228, 231, 232, 234, 236 à 238, 244, 246, 249, 259, 271, 279, 289, 290, 295, 299, 321, 335; II, 336, 340.
Héricourt (D'), I, 22.
Hesse-Darmstadt (Prince héréditaire de). Voy. Louis.
Hesse-Darmstadt (Georges-Guillaume, prince de), I, 85, 86.
Hesse-Darmstadt (Wilhelmine de). Voy. Nathalie Alexiévna.
Heyking (Baron), aide de camp du comte Oginski, I, 55, 57, 59 à 61, 78, 238; II, 139, 140, 148.
Heyking (Drossard de), père du précédent, I, 59, 60.
Holbach (Baron d'), encyclopédiste, II, 381.
Horta, ministre du Portugal en Russie, II, 282, 284, 324, 347, 373, 374, 377, 401.
Hotz ou Cotz, major russe, II, 33, 34, 36, 38.
Hultzen, palatin, II, 300, 308, 388.
Hume (David), philosophe, I, 119.
Hüttel, secrétaire de légation de

Prusse en Russie, I, LXIV; II, 55, 56, 65, 71, 128, 168, 172, 188, 193, 195, 210, 211, 214, 217, 242, 245, 249, 272, 283, 284, 302, 303, 317, 327, 330, 331, 340, 343, 351, 353, 357, 358, 367, 368, 380, 381, 385, 389, 395, 396, 403.

I

INGELMAN, secrétaire de la légation puis chargé d'affaires de Suède en Russie, II, 172, 188.
INVILLE (D'), naturaliste, I, 199.
ISLE (Chevalier d'), I, 296, 299, 300, 303.
ISMAÉLOF, officier russe, I, 99, 103, 105, 107, 114, 170, 326.
ISMAÏLOF (Mme), II, 264, 265.
IVAN V ALEXIÉVITCH, empereur, I, 100, 234; II, 310, 374.
IVAN VI, empereur, II, 374, 375.

J

JARNAC (M. de), I, 4.
JEAN ALEXIÉVITCH, empereur, I, 100.
JOSEPH II, empereur, voyageant sous le nom de comte de Falkenstein, I, XXX à XXXII, L, LII, LIV, 118; II, 125, 153, 200, 234, 236, 240, 242, 244, 246, 249 à 252, 254, 256 à 264, 264, 274, 296, 300, 314, 315, 324, 333, 334, 364, 372, 391, 398.
JOSEPH Ier, roi de Portugal, II, 47, 325.
JUIGNÉ (Antoine-Éléonore-Léon Le Clerc de), évêque de Châlons, I, 11, 39, 342.
JUIGNÉ (Jacques-Gabriel-Louis Le Clerc, marquis de), ministre de France en Russie, I, X, XI, XIV, XX à XXII, XXV à XXXVIII, XL, XLII, LXVIII, 1, 3, 5 à 8, 10 à 12, 18, 21, 22, 24, 27, 28, 30 à 32, 35, 36, 39 à 47, 49 à 51, 53 à 56, 58, 61 à 70, 73 à 79, 81, 83 à 85, 88 à 96, 98, 101 à 103, 105, 112, 119, 120, 122, 124, 131, 134, 147, 160, 163, 165, 171, 173, 174, 179, 181, 187, 190, 210, 211, 217, 219, 244, 246, 250, 253, 263, 264, 269, 272, 277, 279, 282, 284, 286, 287, 295, 300, 302, 306, 308 à 311, 315 à 319, 322 à 325, 329, 335, 336, 340, 342, 346, 353, 354, 358, 359, 361, 362; II, 5, 7, 10, 13, 17, 28, 37, 40, 43, 47, 48, 56, 58, 59 à 74, 76 à 79, 87, 88, 90, 93 à 99, 103 à 108, 110 à 112, 121, 126, 133, 135, 136, 140, 142, 147, 151, 153, 154, 157, 160 à 162, 164, 165, 167 à 171, 173 à 176, 181 à 185, 187, 189 à 191, 201, 209, 212, 214, 215, 222, 224, 228, 263, 265.
JUIGNÉ (Claude-Charlotte Thiroux de Chammeville, marquise de), femme du précédent, I, 1, 3, 29, 39, 43, 44, 49, 78, 137.
JUIGNÉ (Léon-Marguerite Le Clerc, baron de), maréchal de camp, I, 342.
JUIGNÉ (Samuel-Jacques Le Clerc, baron de), I, 173.
JUIGNÉ (Marie-Gabrielle Le Cirier, baronne de), femme du précédent, I, 173.

K

KAUNITZ (Wenceslas-Antoine, prince de), chancelier du Saint-Empire, II, 147, 202.
KAUNITZ (Comte), fils du précédent, ministre d'Autriche en Russie, I, 357; II, 115, 124, 132, 147, 167, 175, 181, 189, 194, 196, 199, 200, 202, 205, 218, 221, 364.
KAVANSKI (Prince), aide de camp du feld-maréchal Galitzine, II, 198, 323, 324, 334, 357.
KINGSTON (Élisabeth Chudleig, duchesse de), II, 179, 183.
KIRPICHNIKOF, négociant, II, 322.
KORSSAKOF (Mlle), I, 79, 116.
KORSSAKOF (Michel), favori de Catherine II, I, 97; II, 137, 267, 304, 328.
KOURAKINE (Prince Alexandre Borissovitch), I, 98, 102, 103, 105, 200.
KOURAKINE (Prince Alexis), neveu

de Panine, I, 217, 228, 241, 244, 250, 292, 295; II, 9, 11, 317, 406.
KOURAKINE (Prince Boris Alexandrovitch), I, 200.
KOURAKINE (Hélène Stéphanovna, princesse), femme du précédent, I, 200, 201.
KOURAKINE (Prince Stéphane Borissovitch, I, 99, 200.
KROUSE, médecin du grand-duc Paul, I, 226, 253.

L

LABORDE (Jeanne-Orosie de). Voy. NOGUÉ (Mme de).
LA CAZE (de), premier président à Pau, I, 25.
LA CHAUSSÉE, II, 204.
LA COSTE (Benjamin-Éléonor-Louis Frotier, marquis de), gendre du marquis de Vérac, I, LXII; II, 232, 241 à 243, 246, 255, 256, 259, 273, 283, 288, 293, 295, 335, 339, 376, 377, 382.
LA COSTE (Anne-Justine-Élisabeth-Joséphine de Saint-Georges de Vérac, marquise de), femme du précédent, II, 232.
LA COSTE (Louis-Marie-Joseph Frotier, marquis de), II, 288.
LA COSTE (Jacqueline-Éléonore de Reclaine, marquise de), femme du précédent, II, 288.
LA CROIX (Abbé de), I, 37.
LAFAYETTE (Marquis de), I, XLIII, XLV.
LA FERMIÈRE, lecteur et bibliothécaire du grand-duc Paul, I, 222; II, 204.
LAFOND (Mme), directrice du Smolnyi Monastir, I, 252, 256, 265, 287, 296, 302, 325, 335; II, 83.
LAFOND (Mlle), fille de la précédente, I, 296, 302, 325.
LAFOSSE (Jean-Baptiste-Joseph de), graveur, I, 20.
LA FROMANDIÈRE, II, 308.
LAGIS, II, 270.
LA HARPE, I, 87, 90; II, 14.
LA HOUZE (Basquiot, baron de), résident de France à Hambourg, II, 164.
LA HUBLAYE (Péricard, dit le marquis de), II, 248, 253, 254.
LA JAMAIQUE (Charles-Bernard-Pascal-Janvier Fitz-James, marquis de), I, 303, 307, 309.
LA MARCHE (Louis-François-Joseph de Bourbon, comte de), I, 155.
LAMBERT, acteur, I, 86; II, 171.
LAMOIGNON (Chrétien-François de), I, 14.
LAMOIGNON (Chrétien-Guillaume de), I, 19.
LAMOIGNON (Marie-Catherine de), I, 14.
LANDRIEUX, II, 337, 354.
LANDSKOÏ (Alexandre Dimitriévitch), favori de Catherine II, II, 152, 304, 328 à 330, 373, 382, 391.
LANGERON, général, I, 147.
LANGES, I, 307.
LAPIERRE, valet du marquis de Juigné, I, 40.
LA PORTE (Comtesse de), I, 2.
LAPOUCHKINE (Mme), I, 233; II, 372.
LA RICHARDIÈRE, illuminé, I, LXV.
LA RIVIÈRE (Mercier de), I, 31.
LA ROCHEFOUCAULD (MM. de), 1, 5.
LA ROCHEFOUCAULD (François-Joseph de), évêque de Beauvais, I, 5.
LASCARIS (Chevalier de), ou CARBURI, I, 154; II, 87, 190.
LASCAROF, consul de Russie à Constantinople, II, 367.
LASCY (François-Antoine, comte de), ministre d'Espagne en Russie, I, 72, 81, 83, 87, 89 à 91, 93, 95, 105, 106, 110, 119, 137, 196, 225, 239, 241, 242, 279, 281, 366; II, 48, 106, 107, 124, 131, 163, 167, 168, 170, 171, 174, 188, 228, 323, 350.
LA TEISSONNIÈRE (Chevalier de), capitaine réformé attaché au cabinet de Potemkine, II, 132, 219, 220, 223, 225 à 227.
LA TORRE (Marquis de), ministre d'Espagne en Russie, II, 323.
LATOUR-MAUBOURG (Jean-Hector de Fay, marquis de), maréchal de France, I, 51.
LAURAGAIS (Louis-Léon-Félicité de Brancas, comte de), I, 9.

Laval (Mathieu-Paul-Louis de Montmorency, vicomte de), I, 225.
La Valle (Marquis de), II, 210.
La Vauguyon (Paul-François de Quelen de Stuer de Caussade, duc de), ministre de France en Hollande, II, 337, 338.
Lavoisier, I, xiv; II, 356.
Lavrof, I, 110, 111.
Le Ciriер (Marie-Gabrielle). Voy. Juigné (Baronne de).
Le Coutulx, I, 34.
Lefebvre, danseur, II, 380.
Lefort, grand amiral de Russie, I, 168.
Lefort (Veuve), II, 201.
Lega, valet du marquis de Juigné, I, 40.
Leisten (Baron de), I, 360; II, 150.
Lekain (Henri-Louis), tragédien, II, 14.
Lemann, industriel, II, 375.
Le Noir (Jean-Charles-Pierre), lieutenant de police, I, 26.
Lentulus, général prussien, I, 321.
Leprince (Jean-Baptiste), peintre, I, 23, 24.
Le Roy, I, 260, 288, 316, 359 à 361; II, 21, 74, 163.
Lesseps (Jean-Baptiste-Barthélemy, baron de), consul de France à Cronstadt, I, 78.
Lesseps (Martin de), consul de France à Pétersbourg, I, 78, 92, 96, 131, 138, 165, 177, 187, 267, 269, 316, 319; II, 41, 141, 176, 181, 204, 253.
Levachof (Comte Vassili Vassiliévitch), général, II, 159, 166.
Levetzan (Henri-Frédéric), officier de la marine danoise, II, 172, 173, 177.
L'Hopital (Paul-François de Galluccio, marquis de), ministre de France en Russie, I, 32, 254.
Leuillier (Mme), I, 64.
Ligne (Charles-Joseph-Emmanuel-François-Antoine-Ghislain, prince de), II, 274, 276, 293, 335, 375, 392.
Ligne (Charles-Joseph-François-Lamoral-Alexis, prince de), père du précédent, II, 274, 275, 281, 293, 333, 375, 376, 384, 385, 390 à 392, 394.
Linguet (Simon-Nicolas-Henri), I, 19; II, 159.
L'Isle (Abbé de), aumônier du prince Lobkowitz, II, 149, 150.
L'Isle (M. de), colonel français, II, 274 à 276, 327, 332, 333, 392.
Lobel, II, 292.
Lobkowitz (Joseph-Marie, prince de), ambassadeur d'Autriche en Russie, I, 118, 174, 239, 271, 320, 331, 340, 357, 363; II, 8, 9, 11, 48, 64, 70, 103, 108, 115, 124, 132, 147, 149.
Lopchine (Mlle), II, 82.
Lormoi, écuyer du grand-duc, I, 245, 246, 251 à 255, 262, 263.
Lorraine (Prince Charles-Alexandre de), gouverneur des Pays-Bas, I, 199, 211; II, 333.
Louis XIV, roi de France, I, 159.
Louis XV, roi de France, I, xxii, 23, 131, 253, 254, 279; II, 32, 125, 137, 407.
Louis XVI, roi de France, I, xxi, xxiv, xxvii, xxx à xxxiii, xxxvii, xliii, xlvi, lvii, lxii, 6, 21, 27, 29, 145, 178, 211, 279; II, 198, 200, 219, 220, 226, 239, 249, 253, 257, 267, 310, 370, 392.
Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, I, 277.
Louis, prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, I, 259, 271.
Louvois, ministre de Louis XIV, I, 47.
Louvois (Louis-Sophie Le Tellier, marquis de), I, 20, 21, 29.
Lowentief (Mme), II, 404.
Löwendal (François-Xavier-Joseph), comte de), I, 25.
Lucé (Marquis de), II, 150.

M

Macartney (George, comte de), ministre d'Angleterre en Russie, I, 36.
Magentheim, II, 254.
Magnan, lapidaire, I, 195.
Magnan, négociant, fils du précédent, I, 212.
Malesherbes, ministre de Louis XVI, I, 278, 279.

MALMESBURY (Comte de). Voy. HARRIS (J.-H.)
MALTITZ, I, 323, 334; II, 136.
MALTITZ (Baronne de), gouvernante des frères, II, 68.
MALVEAU, secrétaire de M. Durand, I, 70, 73, 77.
MANTEUFEL (Baron de), II, 263, 273, 286, 295, 335, 340, 377, 378.
MARBOIS. Voy. BARBÉ-MARBOIS.
MARI (Cosimo), I, 113, 148, 149, 152, 157, 159, 175, 188, 193.
MARIE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL, reine de Danemark, I, 3.
MARIE-ANTOINETTE, reine de France, I, 178; II, 14, 44, 226, 257, 407.
MARIE FÉODOROVNA (Dorothée-Sophie-Augusta de Würtemberg), femme du grand-duc Paul, I, 210, 259, 260, 271, 310, 320, 347, 348, 350, 352 à 356, 361, 362, 364; II, 7, 8, 10, 11, 13, 20, 21, 36, 45, 78, 82, 117, 123, 156, 159, 166, 204, 226, 246, 256, 272, 283, 376, 397, 408.
MARIE-THÉRÈSE d'Autriche, impératrice et reine, I, XXIV, XXXI, XXXII, XLVI, LIII, 94, 118, 188, 199, 223; II, 200, 252, 334.
MARKOF (Arcade Ivanovitch), diplomate, I, 360; II, 78, 319, 384.
MARMONTEL, I, 13; II, 14.
MARQUERI, I, 304.
MARTELLI, sculpteur, I, 87.
MARTIN, ancien vice-consul de France en Russie, I, 83, 85, 91, 92.
MARTIN (Mlle), marchande de modes à Paris, II, 190.
MARTINENGO (Général de), II, 242, 250, 251, 258.
MARTINET, II, 272.
MASSON (Mme), II, 363.
MATOUCHKINE (Comte), I, 337, 353; II, 11.
MATOUCHKINE (Catherine Kirillovna). Voy. GALITZINE (Princesse).
MATOUCHKINE (Comtesse Sophie), I, 142, 161, 163, 181, 186, 207, 208, 220, 221, 234, 260, 278, 290, 302, 319, 323, 324, 327, 328, 334, 337, 347, 351, 361; II, 5, 11, 16, 25, 30, 42, 69, 96, 104, 114, 115, 135, 166.
MATOUCHKINE (Mme), mère de la précédente, I, 319, 323; II, 11.
MAUCROIX (Abbé François, de), littérateur, I, 86.
MAUREPAS (Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de), ministre d'État de Louis XVI, I, XLI, XLII, 6, 12, 18; II, 249, 260, 265, 312, 394, 407.
MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche, II, 314.
MAXIMILIEN-JOSEPH, électeur de Bavière, I, XXX; II, 197, 315.
MAYER (Baron de), II, 99, 100.
MÉLISSINO (Pierre Ivanovitch), général, I, LXIV, 175; II, 3, 12, 131, 139, 175, 182, 184, 295, 345.
MENZEL (Charlotte-Élisabeth). Voy. BEHMER (Dame de).
MENTZIKOF (Prince Serge Alexandrovitch), adjudant de l'Impératrice, II, 159, 163.
MERCIER (Louis-Sébastien), I, 119.
MERCIER DE LA RIVIÈRE. Voy. LA RIVIÈRE (Mercier de).
MESMER, I, LXV, 24.
MESMES (M. de), I, 303, 309.
MÉTASTASE (Pierre-Bonaventure Trapassi, dit), II, 102.
MÉTÉLEF, II, 10.
METTERNICH (Mme de), II, 45.
MÉZIÈRES (Chevalier de), aide de camp du maréchal de Czernichef, I, 110.
MIATELEF, I, 163; II, 131.
MICHEL, négociant français établi en Russie, I, 131, 133.
MICHEL, courrier d'ambassade, II, 198.
MICHELET, actrice, II, 130.
MILLET (Mme de), I, 1, 14 à 18, 33, 34, 36 à 38.
MILLET (Flore de). Voy. BRÉHAN (Marquise de).
MILLEVILLE (De), I, 20, 21.
MILLOT (Abbé), historien, I, 130.
MILOSLAVSKI (Maria), femme de l'empereur Alexis, I, 100.
MINGDEN (Comte), II, 134, 136, 139.
MINVILLERS (Chevalier), I, 140.
MIRANDA, secrétaire de la légation de Portugal à Pétersbourg, II, 324, 237.
MIROMESNIL (M. de), garde des sceaux, I, 215.
MOCENIGO, I, 113, 152.

Mocenigo (Alvisio), doge de Venise, I, 114.
Moignard, I, 223, 224.
Montalembert (De), officier aux chevau-légers, I, 20.
Montbel (De), I, 9.
Montbilly (De), major aux Cadets de la marine, II, 308.
Montdésir (De), I, 78.
Monteynard (François, comte de), ministre de France à Cologne, I, 6, 358, 359, 363.
Montezan (De), I, lix.
Montiers (M. de), I, 1.
Montmorin (Armand-Marc, comte de), ministre de France à Trèves, puis ministre des affaires étrangères, I, lxi, 50, 358, 359; II, 45.
Montory, II, 328.
Morang, libelliste, I, 254.
Moreau, médecin, I, 227, 231; II, 362, 363.
Morton (Comte de), I, 20.
Mossac (Abbé de), I, 5.
Moussine-Pouchkine. Voy. Pouchkine.
Münich (Burchard-Christophe), feld-maréchal, I, 256; II, 310.
Münich (Comte Jean-Ernest), directeur général des douanes de Pétersbourg, I, 256, 284, 325.
Münich (Comte), chambellan de l'Impératrice, I, 304; II, 340.
Münich (Comtesse), née Effimofsky, II, 120.
Muñoz, II, 292, 303.

N

Naillac (Chevalier de), agent du Ministère des affaires étrangères, II, 46.
Narychkine, chambellan, gouverneur de Plescow, I, 134, 292, 295.
Narychkine, déporté en Sibérie, II, 100.
Narychkine (Mlle), fiancée du prince Alexandre Kourakine, I, 103.
Narychkine (Alexandre Alexandrovitch), grand échanson, I, 97, 306, 320; II, 5, 8, 174.
Narychkine (Catherine). Voy. Razoumofski (Maréchale).
Narychkine (Comte Léon Alexandrovitch), grand écuyer, I, 99, 106, 109, 121, 140, 204, 220, 283; II, 8, 156, 174, 206, 269, 335, 385, 386, 394.
Narychkine (Natalie), mère de Pierre le Grand, I, 100.
Narychkine (Natalie), fille du grand écuyer, I, 98, 103, 105, 106, 108, 109, 111, 114, 115, 117, 122, 140, 145, 151, 155, 167; II, 394.
Narychkine (Simon), grand veneur de l'Impératrice, I, 345; II, 283, 284.
Narychkine (Mme), femme du précédent, I, 345.
Nassau-Siegen (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de), I, 4.
Natalie Alexiévna (Wilhelmine de Hesse-Darmstadt), grande-duchesse de Russie, I, 82, 89, 93, 97, 106, 170, 171, 206, 221, 225 à 243, 247, 250, 251, 253, 255, 262, 270, 275, 277, 279, 297, 299; II, 18, 19, 105, 266.
Nébouch, II, 81.
Nélédinski, chambellan, I, 91, 347, 348.
Nélédinski (Mme), née Golovine, femme du précédent, I, 91, 118 à 120, 142, 180, 184, 192, 206, 207, 221, 233, 248, 250, 257 à 260, 266, 271, 272, 288, 297, 310, 314, 347 à 349, 322, 324, 326, 327, 330, 333, 337, 345, 347, 348, 351, 353, 359, 361 à 364; II, 1, 4, 5, 9, 10, 16, 24, 25, 27, 29 à 31, 42, 43, 50, 53, 63, 73, 96, 97, 104, 109, 113 à 115, 119, 120, 130, 135, 136, 159, 295, 329.
Nélédinski, beau-fils de la précédente, I, 293; II, 31, 97, 106.
Némir (Mlle), gouvernante de Mlle Narychkine, I, 140, 145.
Néplouviof (De), I, 151.
Nesselrode (Comte), diplomate, I, 277, 342, 357, 363; II, 3, 55, 105, 115, 122, 147, 151, 159, 167, 181, 184, 197, 283, 284.
Nestor (Le moine), chroniqueur, I, 160.
Neubry (Mlle), II, 23, 24.

Nicolaï, lecteur du grand-duc Paul, I, 221, 295; II, 18.
Nicolaï (Antoine-Chrétien, comte de), maréchal de France, I, 19.
Nivernais (Duc de), diplomate, I, 254.
Noailles (Emmanuel-Marie-Louis, marquis de), ambassadeur de France à la Haye, I, 50, 151.
Noailles (Louis, duc de), maréchal de France, I, 19.
Noailles (Philippe, comte de), maréchal de France, I, 19.
NoguÉ (Anne-Marie de). Voy. Corberon (Marquise de).
NoguÉ (François de), I, 24.
NoguÉ (Jeanne-Orosie de La Borde, dame de), femme du précédent, I, 24.
Nolkem (Baron de), ministre de Suède en Russie, I, 86, 89, 90, 94, 100, 101, 105, 130, 132, 133, 136, 139, 152, 161, 162, 210, 239, 246, 248, 293, 319, 325, 347; II, 42, 125, 147, 152, 153, 172, 204, 207, 253, 254, 264, 267, 400.
Nolkem (Baronne de), femme du précédent, I, 306, 322, 325, 347; II, 125, 135, 166, 252, 358, 400.
Nollé, musicien, I, 157.
Nolly, II, 9.
Normandez (De), secrétaire de légation, puis chargé d'affaires d'Espagne en Russie, I, xlviii, li, 87, 133, 135, 138, 165, 183, 185, 196, 218, 219, 267, 281, 286, 305, 339; II, 104, 107, 108, 113, 204, 213, 215, 242, 251, 271, 272, 276, 280, 320, 323, 333, 350, 351.
Nostitz (Comte), diplomate prussien, II, 290, 317, 323, 336, 351, 352, 371, 385.
Noverre (Jean-Georges), maître de ballet, II, 3, 12.

O

Oakes, ministre d'Angleterre en Russie, II, 132.
O'Dunne, ministre de France à Manheim, II, 4, 42, 43, 315.
Oebel, coiffeur du prince Frédéric-Guillaume de Prusse, II, 351.
Oginski (Comte), grand général de Lithuanie, I, 55 à 57, 61, 62, 318.
Oginski (Comtesse), femme du précédent, I, 61, 62.
Olivier (Abbé), précepteur des enfants du marquis de Juigné, I, 28, 40.
Orléans (Duc d'), I, 38.
Orlof (Comte Alexis Grigoriévitch), dit le Balafré, amiral, I, xlv, xlvii, 87, 101, 147, 148, 204, 205, 244, 339, 343; II, 89, 372.
Orlof (Fédor Grigoriévitch), I, 87.
Orlof (Prince Grégoire Grigoriévitch), favori de Catherine II, I, xx, 87, 113, 130, 148, 149, 153, 164, 172, 190, 191, 193, 194, 200 à 203, 212, 220, 221, 229, 232, 244, 246, 248, 249, 259, 268, 270, 275, 276, 282, 283, 291, 298, 308, 320, 332, 335, 351, 356, 357, 365; II, 8, 11, 30, 60, 63 à 65, 74, 77, 79, 81, 83, 89, 111 à 114, 135, 152, 157, 162, 166, 277, 279, 299, 304, 377.
Orlof (Princesse), née Zénoviof, femme du précédent, I, 270, 275, 357; II, 30, 81, 89, 114, 135, 157, 158, 162, 166, 187, 341, 378.
Orlof (Comte Ivan Grigoriévitch), sénateur, I, 87, 149.
Orlof (Vladimir Grigoriévitch), directeur de l'Académie des sciences, I, 87.
Ostermann (Ivan Andréévitch), vice-chancelier, I, li, 80, 85, 89, 97, 219, 244, 307, 316; II, 37, 61, 64, 67 à 72, 77, 83, 98, 102, 104, 112, 116, 128, 187, 188, 214, 216, 217, 221, 222, 239, 240, 260, 266, 268, 272, 273, 275, 278, 284, 287, 295, 341, 332, 336, 341, 352, 364, 365, 373, 386, 393, 403, 406.
Osterwald (M. d'), ministre de Russie à Malte, II, 79.
Osterwald (Mme d'), I, 322.
Otschérédine, II, 220.
Ouarville (D'), I, 45, 78.
Ouarville (Thiroux d'). Voy. Thiroux d'Ouarville.
Ouchakof, du corps des Cadets, II, 347.

Ouchakof (Mlle), II, 390.
Ouwarof, adjudant de l'Impératrice, II, 159.

P

Paësiello (Giovanni), compositeur, II, 101, 332.
Pajarski, favori de l'Impératrice, II, 382.
Palissot de Montenoy (Charles), littérateur, I, 19.
Pallas (Pierre-Simon), naturaliste, II, 381.
Panine (Comte Nikita Ivanovitch), premier membre du Collège des affaires étrangères, I, xx, xxiii, xxvi, xxxiv à xxxvi, xxxix à xli, xliii, xlv, xlvii, xlviii, lii à liv, 36, 61, 80, 83, 95, 96, 102, 119, 130, 148, 149, 164, 176, 178, 202, 203, 221, 222, 225, 244, 251, 261, 262, 270, 285, 291, 317, 358; II, 5, 42, 43, 60, 62, 63, 65, 67 à 69, 71, 72, 74, 79, 87, 103, 106, 112, 113, 135, 145, 151, 158, 163, 166, 170, 182, 188, 195, 197 à 201, 203, 205, 209 à 211, 213 à 219, 221 à 224, 226 à 229, 234, 237, 239, 241, 250 à 253, 259, 263, 264, 267 à 269, 271, 283, 284, 287, 290, 291, 296, 299, 300, 301, 314, 317 à 323, 332, 333, 336, 339, 345, 350 à 353, 356, 357, 363, 364, 366, 368, 370, 371, 373, 375, 379, 386, 390, 392, 397, 398, 401, 402, 404 à 407.
Panine (Mme), I, 194.
Panine (Pierre Ivanovitch), général, I, 27; II, 35.
Pasquier, négociant français à Pétersbourg, II, 27 à 29, 54.
Pasquini, peintre, I, 191.
Pasquini (Abbé), I, 178, 191, 192, 284.
Pasquini (Comte de), illuminé, I, lxv.
Passek, I, 291.
Patingon, négociant, II, 41.
Patkul, colonel russe, II, 32 à 34, 36, 38.
Patkul (Jean-Reinhold de), général, II, 32.
Patouart, I, 56.
Paul, grand-duc de Russie, plus tard Paul Ier, I, xvi, xx, liv, 14, 61, 82, 89 à 91, 93, 97, 98, 103, 108, 113, 117, 118, 132, 148, 170, 171, 176, 210, 219, 221, 222, 226, 228 à 231, 233, 235 à 238, 241 à 246, 249 à 253, 255, 259, 262, 264, 268, 270, 271, 279, 280, 287, 289 à 292, 294, 295, 299, 310, 320, 321, 329, 334, 335, 348, 354 à 356, 361; II, 1, 2, 7, 8, 10 à 14, 17 à 19, 21, 27, 32, 36, 38, 42, 43, 69, 70, 78, 82, 83, 90, 92, 94, 101 à 103, 117, 121, 123, 127, 134, 144, 145, 156, 158, 159, 163, 170, 183, 185, 201, 204, 226, 246, 252, 258, 275, 280 à 282, 332, 333, 336, 337, 343, 346 à 348, 351, 353, 354, 359, 364, 373, 396, 397, 399, 402, 406, 408.
Perfiliev (M. de), II, 10.
Pernetti, fondateur de la secte des illuminés, I, lxv.
Pernon, négociant français à Pétersbourg, II, 242, 270, 291 à 293, 400.
Pernon, frère du précédent, courrier de Suède, II, 383, 400.
Perron, II, 312.
Perraut, Anglais établi en Russie, I, 144, 196, 205, 267, 281, 286; II, 23, 24, 34, 46 à 48, 57, 141.
Perret (J.), major aux Cadets, II, 33, 34, 36, 154, 155, 164, 165.
Pertuis (Antoine-Guy de), I, 10.
Pertuis (Claude-Gabrielle de). Voy. Pracomtal (Marquise de).
Petit (Mme), I, 162.
Petit (Mlle), I, 139.
Peyron (Jean-François), littérateur, I, 2.
Phalandrès, sculpteur, II, 277.
Philippine-Auguste-Amélie de Brandebourg-Schwedt, femme de Fréric II, landgrave de Hesse-Cassel, II, 150, 236.
Pictet, avocat à Genève, puis attaché à la personne de Grégoire Orlof, I, 186, 193 à 197, 200, 202, 203, 212, 213, 216, 219, 222 à 224, 298, 316, 317, 319, 323; II, 73, 82, 89, 104.
Pierre Ier ou Pierre le Grand, empereur de Russie, I, xvi, 31, 84, 87,

88, 100, 124, 138, 141, 153, 158, 162, 163, 166, 168, 169, 181 à 183, 186, 249, 356; II, 18, 32, 92, 173, 277, 309, 310, 341, 344.
Pierre II, empereur de Russie, II, 310.
Pierre III, empereur de Russie, mari de Catherine II, I, 93, 95, 97, 148, 166, 193, 201, 202, 220, 245, 249, 310; II, 43, 51, 186, 266, 310, 374.
Pignatelli (Alphonsine-Louise-Julie-Félicie, princesse), I, 44.
Pincemaille (Mme), actrice, I, 72.
Pistor, lieutenant-colonel, II, 150, 151.
Pixetdziecki (Comte), I, 158.
Platon, archevêque de Moscou, I, 97, 227, 247.
Plécher (Mlle), I, 116 à 118, 160, 161.
Plutadieu, valet du prince Frédéric-Guillaume de Prusse, II, 351.
Pochet, directeur des plaisirs au corps des Cadets, I, 274, 285, 286, 293, 335; II, 287.
Poggenpol (Veuve), II, 322.
Polianski, sénateur, I, 166.
Pombal, ministre portugais, II, 47, 325.
Pomel, fondeur, I, 189, 190, 315.
Pompadour (Mme de), II, 137, 407.
Poniatowski. Voy. Stanislas II.
Poniatowski (Prince Stanislas), neveu du roi Stanislas II, II, 101, 103.
Pons (Comte de), ministre de France à Vienne, I, xxxiii.
Pons (Louis-Marie, marquis de), ministre de France en Prusse, I, 6, 358, 359; II, 198, 259, 317.
Pontlaville (Mme), actrice, II, 171.
Portalis (Chevalier de), I, 73, 76, 78, 79, 86, 88, 92, 93, 96, 99, 101, 102, 104, 109, 112 à 118, 120, 152, 217, 295; II, 189, 190.
Potapof, gouverneur de Pétersbourg, II, 304.
Potemkine (Prince Grégoire Alexandrovitch), favori de Catherine II, I, xx, xxvi, xl, xli, xlv, xlvii, xlviii, l, lii, liv, lvi, 71, 72, 83, 93, 97, 106, 111, 112, 147, 148, 149, 153, 156, 164, 172, 188, 190, 194, 198, 204, 210, 219 à 221, 229, 244, 246, 248, 249, 259, 268, 299, 339, 351, 353, 356 à 358; II, 11, 79, 82, 89, 94, 99, 100, 131, 132, 137, 152, 155, 159, 163, 182, 206, 207, 209, 218 à 220, 222, 225 à 227, 229, 237, 253, 258, 259, 267, 269, 271, 272, 274, 285, 287, 293, 299, 301, 304, 311, 313, 317, 322, 327, 330, 331, 332, 334, 336, 340, 342, 345, 346, 349, 351, 352, 356, 363, 364, 366, 369 à 372, 376, 377, 379 à 381, 384, 385, 391, 393, 394, 407.
Potemkine (Paul Sergiévitch), neveu du précédent, général, II, 185, 275, 340, 347.
Potocki (Comte Stanislas-Félix), palatin de la Russie rouge, I, 174.
Potocki (Comte Stanislas-Kotska), II, 146, 148, 187, 188.
Pouchkine, ministre russe en Angleterre, puis en Suède, I, 173, 219, 222; II, 297.
Pouchkine (Mme), née Wachmeister, femme du précédent, I, 173, 192, 215, 219, 293, 328, 340.
Pouchkine, maître de cérémonies à la cour de Catherine II, II, 207.
Pouchkine (Comte Valentin Platonovitch Moussine), feld-maréchal, I, 108.
Pouchkine (Comtesse), femme du précédent, I, 108.
Pougatchef (Émélian), I, 93, 275; II, 326.
Pourpre, général, directeur au corps des Cadets, I, 285, 335; II, 225.
Pouteline (Comte), gentilhomme de chambre, II, 271.
Pracomtal (Léonce-Claude, marquis de), I, 11.
Pracomtal (Claude-Gabrielle de Pertuis, marquise de), femme du précédent, I, 10, 39, 41, 42, 44.
Prisye (De), I, 9.
Protassof (Mlle), frêle, II, 135.
Prozorovski (Prince Alexandre), gouverneur de Moscou, I, 274.
Puységur (Armand-Marc-Jacques de Chastenet, marquis de), I, 24, 28, 39, 41, 44, 47, 49, 55, 57, 58, 62, 63, 65, 66, 68, 69, 73 à 75, 79, 80, 83, 86, 88, 91, 95, 96, 98, 103, 105, 108, 117, 120, 122, 123, 142, 152,

160, 165, 171, 174, 184, 191, 197, 218, 224, 272, 280, 284, 286, 294, 295, 308, 309, 315; II, 1, 2, 37, 42 à 44, 105, 189, 190.
PUYSÉGUR (François-Jacques de Chastenet, marquis de), lieutenant général, I, 280.
PUYSÉGUR (Jacques de Chastenet, marquis de), maréchal de France, I, 58.

Q

QUINCEY (Gabriel Courtois de), évêque de Belley, I, 9, 10.

R

RADZIWILL (Prince Charles II Stanislas), maréchal des Confédérations de Pologne, I, 159.
RAIMBERT, vice-consul de France en Russie, I, 35, 36, 131, 169, 177, 206, 209, 223, 224, 255, 340; II, 204, 254, 296, 307, 312, 313, 321, 342, 387, 400.
RANTZAU (Christian, comte de), homme d'État suédois, I, 178.
RASTRELLI, sculpteur et architecte, I, 87; II, 277.
RAYNAL (Abbé Guillaume-Thomas-François), historien, I, 195.
RAYNEVAL (Gérard de). Voy. GÉRARD DE RAYNEVAL.
RAZOUMOFSKI (Comte Alexis Cyrillovitch), ministre, I, 191.
RAZOUMOFSKI (Alexis Grigoriévitch), favori de l'impératrice Élisabeth, I, 109, 238.
RAZOUMOFSKI (Comte André Cyrillovitch), diplomate, I, 91, 105, 109, 115, 116, 118, 121, 135, 140, 146, 170, 174, 184, 192, 200, 215, 219, 221, 222, 229 à 231, 235 à 243, 246, 248 à 252, 255, 257, 258, 266, 267, 270 à 274, 279, 281, 287, 297, 300, 310, 314, 318, 327, 329, 337, 349, 350, 353, 366; II, 4, 16, 18, 19, 25, 30, 32, 51, 70, 73, 93, 94, 114, 115, 119, 120, 130, 372.
RAZOUMOFSKI (Cyrille Grigoriévitch), hetman des Cosaques, feld-maréchal, I, 91, 109, 116, 203, 250, 262.
RAZOUMOFSKI (Catherine Narychkine, maréchale), femme du précédent, I, 109; II, 370.
RAZOUMOFSKI (Grégoire), appelé Pierre par erreur par le chevalier de Corberon, I, 200.
RAZOUMOFSKI (Comte Léon Cyrillovitch), II, 119, 120, 130, 136, 139, 159, 184, 188.
RAZOUMOFSKI (Comte Pierre Cyrillovitch), I, 262.
RÉALCOUR (Mme), II, 248.
REINDORF, II, 251.
REINOSKI, président du Collège de médecine, II, 152.
REPNINE (Prince Nicolas Vassiliévitch), diplomate, feld-maréchal, I, XXXII, XXXIII, XXXVI, 60, 218, 299, 308, 343, 352, 353, 361; II, 5, 10, 24, 25, 29 à 31, 34, 35, 43, 50, 72, 73, 130, 138, 146, 159, 163, 197 à 200, 203, 205, 213, 329, 336, 384.
REPNINE (Princesse), II, 166.
RHUILLIERS (M. de), agent du Ministère des affaires étrangères, II, 46.
RIANT (De), secrétaire du comte Oginski, I, 56, 61.
RIBAS (Joseph Boujon, dit), directeur du corps des Cadets, puis amiral, I, 147, 153, 188, 189, 246, 268, 274, 280 à 282, 284 à 287, 302, 303, 335; II, 64, 144, 154, 155, 164, 165, 224, 225, 242, 243, 250.
RIBAS (Mme). Voy. SOKOLOF (Anastasie).
RINALDI, architecte, II, 279.
ROBASOMI (Comte), I, XXI; II, 56 à 65, 77, 81, 99, 103, 104, 107, 117.
ROBERT, valet du marquis de Puységur, I, 65.
ROCHECHOUART (Jean-François-Joseph, cardinal de), ambassadeur de France à Rome, II, 49.
ROGGERSON, médecin de Catherine II, I, 285; II, 137, 167, 224, 313, 372.
ROHAN (Louis-René-Édouard, prince et cardinal de), I, LXIV; II, 205.
ROHAN-POLDUC (Jean-Emmanuel de), grand maître de Malte, I, 137.
ROKMANOF, II, 9.

ROMANZOF (Comte Alexandre Ivanovitch), général et ambassadeur, I, 81.
ROMANZOF (Comtesse), femme du précédent, I, 81, 83.
ROMANZOF (Comte Nicolas Pétrovitch), chambellan, plus tard ambassadeur et ministre, I, 81; II, 9, 56, 58, 59, 68.
ROMANZOF (Pierre Alexandrovitch), dit Zadounaïski, feld-maréchal, I, XXIX, 81, 86, 97, 124, 164, 271, 281, 284, 292, 294, 295, 321, 340, 351, 353; II, 68, 105, 174.
ROMANZOF (Maréchale), femme du précédent, I, 236, 238, 243, 348, 354, 365, 377.
ROMANZOF (Comte Serge Pétrovitch), fils des précédents, II, 149.
ROMME (Gilbert), gouverneur du comte Paul Alexandrovitch Strogonof, II, 293, 295.
ROSLIN, gouverneur des pages, I, 70.
ROSLIN (Alexandre), peintre, I, 130, 131, 168, 352; II, 8, 11, 298.
ROSNAY (Président de), I, 40.
ROSTAING, gouverneur des pages, II, 69.
ROUFFIGNAC (Chevalier de), I, 20.
ROUSSEAU (Jean-Jacques), I, XII, XIII, XLIV, 18, 42; II, 171, 176, 381.
ROYON (Abbé Thomas-Maurice), publiciste, I, 216.
ROZAT, attaché à la légation de M. de Vérac, I, 7, 23; II, 254, 270, 287, 337, 360.
RUER, I, LXV.
RULHIÈRE (Charles-Carloman de), I, 67, 68.

S

SABAKINE, II, 341, 358, 359.
SABATIER DE CABRE, chargé d'affaires de France en Russie, I, XXXVII, 61; II, 168.
SACKEN (Baron de), ministre de Saxe en Russie, I, 136, 249, 258, 267, 283, 299; II, 42, 57, 58, 70, 110 à 112, 115, 299, 336, 337, 345, 400.
SACKEN (M. de), ministre de Russie en Danemark, I, 300; II, 264.
SACKEN (Comte de), ministre des affaires étrangères de Saxe, I, 49, 59.
SACROMOSO (Comte), I, 137, 149, 150, 191.
SAGE, II, 2.
SAHIB-GHIRÉI, khan de Crimée, I, 54. XXVIII.
SAINT-GERMAIN (Claude-Louis, comte de), ministre de la guerre, I, 178, 342.
SAINT-GERMAIN (Comte de), aventurier, I, 195, 196.
SAINT-JEAN, II, 222.
SAINT-NICOLAS (Duc de), diplomate, II, 345.
SAINT-NON (Jean-Claude-Richard, abbé de), I, 20.
SAINT-PAUL (De), secrétaire du marquis de Juigné, I, 24, 28, 83, 85, 90; II, 40, 42, 105, 126, 153, 160, 164, 191.
SAINT-PRIEST (François-Emmanuel Guignard, comte de), ministre de France à Constantinople, I, XXIX, XXXIV, XXXV, 363; II, 212 à 215, 217 à 219, 321, 337, 338, 341, 367, 368, 374.
SAINT-VAL, I, 269.
SAINTE-CROIX (Chevalier de), I, 62.
SAINTE-CROIX (Louis-Claude Bigot, chevalier de), secrétaire de la légation, puis chargé d'affaires de France à Stockholm, II, 243, 258.
SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de La Curne de), I, 2.
SAPTE (De), président à mortier au parlement de Toulouse, I, VIII, LXVI.
SAPTE (Mme de), sœur du chevalier de Corberon et femme du précédent, I, VIII, 37.
SARTINE (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), ministre de la marine, I, LVI, 9, 29, 76; II, 254.
SARTINE (Mme de), femme du précédent, I, 9, 29.
SAXE. Voy. AUGUSTE II DE SAXE, CHARLES DE SAXE.
SAYRE-SMITH. Voy. SMITH (Sayre).
SCHEFFER (M. de), II, 400.

Schulgine, du Collège des mines de Pétersbourg, II, 356.
Schumacher, chargé d'affaires du Danemark en Russie, II, 263, 299, 373.
Schwartzuan (Mlle), fille du ministre de Prusse à Ratisbonne, II, 46.
Schwerine (Comte), I, 201.
Ségur (Comte de), ministre de France en Russie, I, lvi, 356; II, 243, 268.
Sangle-Manteufel (Mlle de), II, 400.
Setler, chargé d'affaires de l'Autriche à Pétersbourg, II, 251, 259, 327, 333.
Shanks ou Schinken (Baron), lieutenant-colonel russe, II, 33, 34, 36.
Sievers (Mme), I, 215.
Sievers (Comte Jacob Efimovitch), gouverneur de Novogorod, II, 95, 101, 152.
Sigaud-Lafond (Joseph-Aignan), II, 92.
Simoline (Ivan Matvéévitch), ministre de Russie à Stockholm, I, 222; II, 11, 182, 200.
Simoline, frère du précédent, ministre de Russie à Mittau, II, 182.
Simonof (Mlle), I, 296, 332, 337.
Sinevine (Mlle), frèle, I, 293.
Sinoviof (Mlle), frèle, I, 293. Voy. Zénoviof.
Sitzchérine, gouverneur de Tobolsk, II, 100.
Sizerof, du corps des Cadets, II, 347.
Skavronska (Anna). Voy. Voronzof (Comtesse de).
Skavronski, I, 304.
Skavronski (Comte), diplomate, II, 372.
Smith (Sayre), négociant américain, II, 307, 319, 326.
Soboliski, médecin russe, I, 88.
Soimonof (M. de), directeur des Cadets des mines, II, 294.
Sokolof (Anastasie), femme de Ribas, I, 153, 280, 281, 284, 303, 325, 335; II, 143 à 145, 164.
Solms (Frédéric-Guillaume, prince de), II, 181.
Solms (Madeleine-Sophie, princesse de), fille du précédent et promise du prince d'Anhalt, II, 181.
Solms (Victor-Frédéric, comte de), ministre de Prusse en Russie, I, xlvi, xlviii, 71, 91, 100, 158; II, 11, 55, 70, 71, 124, 163, 187, 201, 202, 206, 209, 210, 214, 216, 217, 223, 234.
Solof (Mme) ou Mlle Brelan, I, 97.
Soltykof, I, 268, 269.
Soltykof, aide de camp de l'Impératrice, I, 323.
Soltykof (Mme), née princesse Belozeski, II, 152.
Soltykof (Prince Nicolas Ivanovitch), grand maître de la cour du grand-duc Paul, I, 108, 117, 237, 243, 252, 295, 335; II, 82, 343, 347, 397.
Soltykof (Mme), femme du précédent, II, 8.
Soltykof (Prascovie), mère d'Ivan V, II, 310.
Soltykof (Serge Vassiliévitch), père prétendu du grand-duc Paul, I, 245, 246, 269.
Soltykof-Czernichef (Comtesse), II, 10.
Sophie Alexiévna, régente de l'Empire russe, I, 100.
Sophie - Madeleine de Danemark, femme de Gustave III, roi de Suède, II, 207, 208.
Souharas, I, 101.
Souvorof (Général), I, xxix.
Spiritof, amiral, I, 205; II, 36, 85, 86, 90, 111, 169, 170.
Spiritof (Mlle), fille du précédent, II, 21, 25, 91, 111.
Spiritof (Le jeune), capitaine, II, 91.
Spiritof, gentilhomme de la chambre, I, 180, 292, 293, 343, 344, 346; II, 17, 46, 86, 96, 109, 135, 161, 162.
Spiritof (Mme), née Cherbatof, femme du précédent, I, 180, 193, 208, 261, 264, 276, 291 à 293, 322, 324, 326, 331 à 333, 337 à 339, 343 à 347, 349; II, 2, 17, 21, 26, 27, 31, 42, 91, 96, 106, 116, 162.
Spiritof, page, I, 344; II, 170.
Stackelberg (Comte Othon-Magnus), ambassadeur de Russie en Pologne, I, 57, 71, 73, 150, 158, 263, 336; II, 211, 304.
Stackief, ministre de Russie à Constantinople, I, xxxiv, xxxv, 122;

II, 212 à 217, 222, 321, 338, 341, 368.
Staehlin, secrétaire de l'Académie des sciences de Russie, I, 134, 140, 145, 199, 282, 299; II, 388.
Stanislas II (Stanislas-Auguste Poniatowski), roi de Pologne, I, xxiii, 58, 59, 61, 73; II, 43, 101, 304.
Steen (Baron de), I, 107.
Steinback (Comte de), capitaine des gardes, I, 130, 139.
Strakof, secrétaire de Panine, II, 218, 373.
Strogonof (Comte Alexandre Sergiévitch), grand chambellan, I, 194; II, 254, 268, 273, 293, 295, 304, 329, 363, 365, 366, 381, 393.
Strogonof (Mme), née Voronzof, femme du précédent, I, 194.
Strogonof (Mme), née Troubetzkoï, aussi femme du précédent, I, 194.
Strogonof (Baron de), II, 82, 116.
Strogonof (Baronne de), II, 43, 396.
Strogonof (Comte Paul Alexandrovitch), II, 294, 295.
Struensée (Jean-Frédéric, comte de), ministre danois, I, 300; II, 11.
Suard (Jean-Baptiste-Antoine), académicien, I, 92.
Suart, résident de Hollande à Pétersbourg, I, 163, 196, 197, 219, 298; II, 55, 78, 194, 196, 251, 266, 268, 270, 272, 300, 301, 313, 318, 320, 324, 340, 352, 368.
Swedenborg, I, lxiv.

T

Talésine (Mme), née Apraxine, II, 87, 169, 287, 317, 349, 351, 379.
Tcherkaski (Prince), chancelier, I, 202.
Tchicherine, général de police, II, 179, 181.
Texada (François-Ximénès de), grand maître de l'ordre de Malte, I, 137.
Thiroux, I, 78.
Thiroux d'Arconville (Jean-Louis), I, 45.
Thiroux d'Arconville (Louis-Lazare), I, 3.
Thiroux de Chammeville (Claude-Charlotte). Voy. Juigné (Marquise de).
Thiroux de Chammeville (Philibert), I, 49.
Thiroux de Gerseuil (Jacqueline-Ursule). Voy. Corberon (Baronne de).
Thiroux de Gerseuil (Philibert-François), I, 49.
Thiroux d'Ouarville (Pierre-Marie), I, 45, 78.
Tiéplof (Mlle), I, 278.
Tiéplof, officier au Préobrajenski, I, 339, 340; II, 5, 66.
Tiéplof (Grégoire Nicolaïévitch), secrétaire d'État, I, 203.
Thornvrof (Mme), II, 273.
Thoux (Salvert de), II, 218.
Tinseau (Mme de), sœur du chevalier de Corberon, I, viii, 37.
Todi, chirurgien, I, 173, 227.
Tolstoï, général major des gardes du Préobrajenski, II, 303, 311, 355, 356, 363, 370, 384.
Tolstoï, du corps des Cadets, II, 347.
Tought, ministre anglican à Pétersbourg, I, 310, 324; II, 21.
Touilly, II, 39.
Train, I, 269.
Troubetzkoï (Prince), I, 85, 139, 152, 169, 194, 288, 291, 292.
Troubetzkoï (Le petit prince), II, 295, 383.
Troubetzkoï (Prince Ivan), I, 153.
Troubetzkoï (Princesse), I, 161 à 164, 166, 167, 170, 177, 178, 187, 192, 196, 198, 206 à 208, 216, 218, 220, 234, 259, 261, 274, 288, 291, 294, 316; II, 10, 16, 22, 32, 36, 43, 101, 119, 120, 134, 136, 148.
Turenne, maréchal de France, I, 47.
Turgot, ministre de Louis XVI, I, 26, 29, 145, 278, 279.
Tysenhaus (Comte de), trésorier de Lithuanie, I, 64 à 66.

U

Uden (Baron d'), II, 7, 92, 101. Voy. Duben.
Unruch (Comte), I, 158.

V

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), directeur du cabinet de physique du prince de Condé, II, 92.

VAN WŒNSEL, médecin, I, 219.

VASSÉ, officier français, I, 303, 304, 309.

VASSILTCHIKOF (Alexandre Séménovitch), favori de Catherine II, I, 148, 149, 351, 365; II, 105, 158.

VAUMALE DE FAGES, secrétaire de Dupleix, puis de Potemkine, I, 204.

VAUX (M. de), I, 4.

VELDEN, négociant anglais établi à Pétersbourg, I, 310, 319, 320, 341; II, 21, 172, 205, 328.

VELDEN (Mme), femme du précédent, I, 310, 319, 341.

VÉRAC (Anne-Justine-Élisabeth-Justine de Saint-Georges de). Voy. LA COSTE (Marquise de).

VÉRAC (Anne-Louis-Joseph-César-Olivier de Saint-Georges, comte de), fils du marquis, II, 232, 241 à 243, 246, 255, 256, 259, 290, 291, 293, 300, 320, 335, 392.

VÉRAC (Olivier de Saint-Georges, marquis de), ministre de France à Cassel, Copenhague et Pétersbourg, I, IX à XI, XLI, XLII, XLVII, LIV, LVI, LXII, LXVII, LXIX, 5, 6, 9 à 13, 22, 23, 36, 41, 43, 77, 188, 249, 335, 358, 359; II, 45, 88, 133, 229, 231 à 273, 275, 280 à 282, 284 à 286, 288, 290, 291, 293, 295, 296, 299, 300, 305, 308, 310, 313, 314, 318, 321 à 323, 326, 327, 330 à 332, 334 à 337, 339, 340, 342 à 345, 347 à 350, 354 à 358, 360, 361, 363, 365 à 368, 371, 374, 376, 377, 379 à 383, 386, 387, 389, 390, 392 à 394, 397, 398, 403, 404, 406, 407.

VÉRAC (Marie-Charlotte-Joséphine-Sabine de Croy, marquise de), femme du précédent, I, x, 6, 7, 12, 22, 23, 36, 188.

VERDUN (M. de), officier de marine, I, 303.

VERGENNES (Président de), I, 10, 77.

VERGENNES (Jeanne-Claude-Chavignard, dame de), femme du précédent, I, 10, 77.

VERGENNES (Chevalier de), I, 30, 78.

VERGENNES (Charles Gravier, comte de), ministre des affaires étrangères, I, X, XI, XIV, XX à XXII, XXIV, XXVII, XXIX, XXX, XXXII, XXXIV à XXXVI, XXXVIII, XL à XLVI, LI, LII, LIV, LVI, LVIII à LX, LXVIII, LXXI, 3 à 10, 18, 22, 25, 27, 28, 30, 32, 33, 49, 51, 61 à 63, 67, 72, 76 à 78, 81, 92, 210, 213, 222, 252, 323, 325, 359, 363; II, 95, 98, 100, 104, 105, 107, 116, 121, 122, 125, 132, 161, 163, 171, 176, 190, 198 à 200, 212, 213, 219, 231, 234 à 236, 238, 241, 253, 257, 262, 265, 270, 276, 280, 281, 290, 312, 315, 323, 337, 338, 349, 357, 366, 382, 387, 394, 405 à 407.

VERGENNES (Anne du Vivier, comtesse de), femme du précédent, I, 4, 9.

VIASEMSKI (Prince), colonel, I, 293, 340; II, 106.

VIASEMSKI (Prince), général, II, 282.

VIASEMSKI (Prince Alexandre), procureur général du Sénat, II, 41.

VIBRAYE (Louis Hurault, chevalier puis comte de), ministre de France à Stuttgard, I, 21.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, II, 250.

VIESEN (Von), I, 157, 319, 321, 360; II, 57, 68, 74, 76, 214 à 217.

VIESEN (Mme von), femme du précédent, I, 157.

VIESEN (Les frères), I, 342.

VILLARS (Chevalier de), gouverneur des pages, II, 308.

VILLEROY (Gabriel-Louis-François de Neufville, duc de), II, 151.

VILLEROY (Jeanne-Louise-Constance d'Aumont, duchesse de), femme du précédent, II, 151.

VISINE, conseiller de chancellerie, II, 319, 398, 407.

VITINGUOF, aide de camp général du prince Frédéric-Guillaume de Prusse, II, 340.

VOISENON (Claude-Henri de Fuzée, abbé de), I, 9, 134.

Volkof, gouverneur de Pétersbourg, II, 289, 302, 305, 333.
Volkonski (Mlle), fiancée d'un Galitzin, I, 82, 110.
Volkonski (Prince), père de la précédente, I, 110.
Volkonski (Prince), gouverneur de Moscou, I, 114, 124.
Volkonsky (Prince), gentilhomme de chambre, II, 340.
Volkonski (Princesse), I, 119.
Voltaire, I, lxiv, 40, 83, 101, 128, 134, 141, 223, 277; II, 12, 14, 38, 189.
Voltz, assesseur aux affaires étrangères de Russie, II, 403.
Voronzof (Alexandre Romanovitch), grand chancelier de Russie, I, 95, 143, 166, 315 à 317; II, 82, 290, 312, 326, 338, 339, 341, 342, 401.
Voronzof (Comte Michel Ilarionovitch), chancelier de Russie, I, 143, 202, 203.
Voronzof (Anna Skavronska, comtesse de), femme du précédent, I, 143.
Voronzof (Catherine Romanovna). Voy. Dachkof (Princesse).
Voronzof (Elisabeth Romanovna), maîtresse de Pierre III, I, 95, 166.
Voronzof (Maria Romanovna). Voy. Boutourline (Comtesse).
Voronzof (Comte Semen Romanovitch), diplomate, II, 358, 359, 384, 401.
Vreich (MM. de), I, 215.

W

Wachmeister (Comte), I, 215, 271, 278, 340, 346; II, 21, 55, 161, 263, 264, 270, 351, 373, 374, 377.
Wachter, ministre de Danemark au cercle du Haut-Rhin, II, 396.
Waldeck (Georges, prince de), II, 19.
Walsh-Serrant (Antoine-Joseph-Philippe, comte de), I, 25.
Wanowitch (Comte), I, 364.
Wartensleben (Comte de), II, 345, 354.
Wassenaer de Starenburg (Comte de), diplomate hollandais, II, 268, 321, 322, 339, 368.
Weiltheim (Commandeur de), I, 13.
Weinowitz, II, 258.
Westfalen (Frédéric-Guillaume, baron de), évêque d'Hildesheim, II, 315.
Wirtof (Baron de), II, 45, 49.
Wrede (Comtesse), I, 153.
Wurtemberg (Dorothée-Sophie-Augusta de). Voy. Marie Féodorovna.

X

Xaupi (Abbé Joseph), I, 2.

Y

Yaroskof, II, 23.
Yélaguine (Ivan Perfiliévitch), directeur des théâtres impériaux, I, 103; II, 141, 142, 285, 286, 396.
Yourasof (Mlle), I, 310; II, 4, 21, 24, 26, 27,

Z

Zagraski (M. de), chambellan de l'Impératrice, I, 95; II, 82, 340.
Zagraski (Mme), née Razoumoski, I, 192, 229 à 231, 236, 239, 242, 248, 250, 258, 286, 310, 337, 353; II, 184.
Zavadovski (Pierre Vassiliévitch), favori de Catherine II, I, 149, 164, 190, 210, 221, 244, 306, 308; II, 79, 82, 151, 158, 384.
Zénoviof, II, 162, 187, 340, 378.
Zénoviof (Mlle), frêle, sœur du précédent, devenue la femme du prince Orlof. Voy. Orlof (Princesse.)
Zénoviof (Stéphane Stéphanovitch), ministre de Russie en Espagne, I, 147, 270.
Zénoviof (Mme), née Menzikof, femme du précédent, I, 147, 157,

161, 192, 248, 261, 263, 281, 282, 317, 359, 364 à 366; II, 38, 52, 77, 81 à 83, 100, 163, 181.
ZIBINE (Mlle), fille du lieutenant de police, I, 278, 329.
ZIMMERMAN, I, 168.
ZORITZ (Sémen Gravrilovitch), favori de Catherine II, I, 164; II, 137, 152, 159, 172, 176, 182, 187, 263, 267, 328.
ZOUBOF (Mme), I, 353; II, 52, 53, 130, 256.
ZOUBOF (Les frères), favoris de Catherine II, II, 152.
ZUCKMANTEL (Baron de), ministre de France à Venise, I, 359.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.